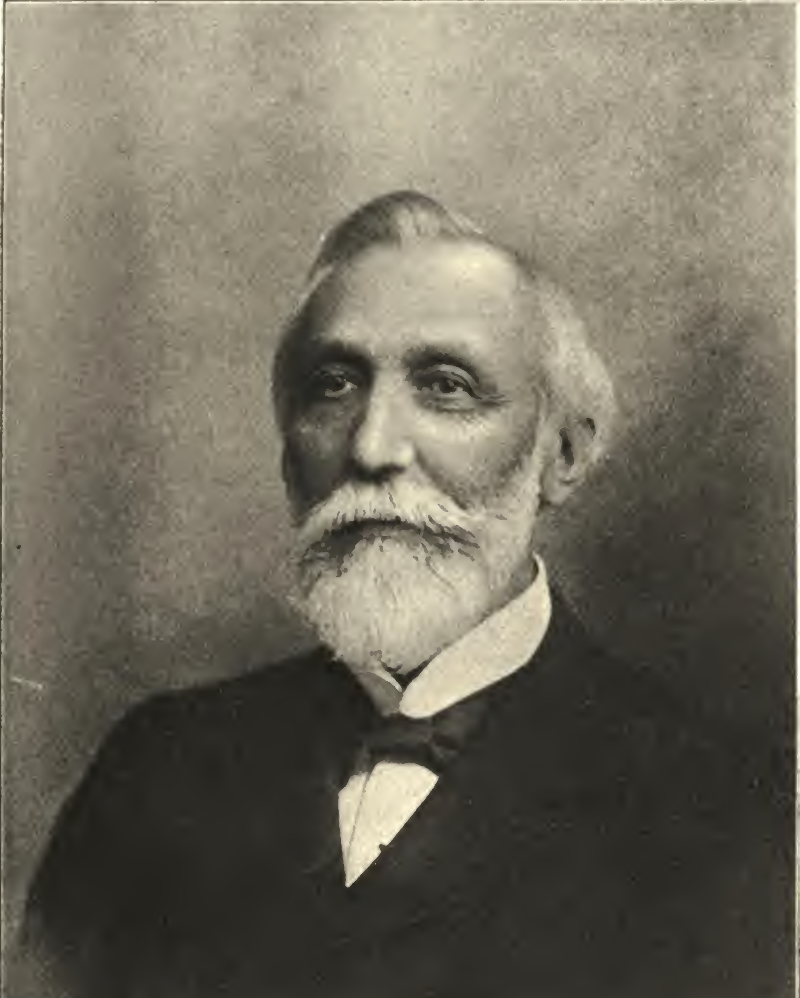


L'Echo des alpes

Schweizer Alpen-Club


Dei
Sub Numine
Viget

L'ÉCHO DES ALPES

GENÈVE
IMPRIMERIE W. KÜNDIG & FILS.

L'ÉCHO DES ALPES

PUBLICATION

DES

SECTIONS ROMANDES

DU

CLUB ALPIN SUISSE

—

1905



GENÈVE

—

LIBRAIRIE A. JULLIEN

Bourg-de-Four, 32

TABLE DES MATIÈRES

1905

Descriptions et récits.

Variétés.

Chronique alpine.

Chroniques des sections.

Bibliographie.

Illustrations.





Phot. E. Fontaine

Aiguille de Saussure, de l'Épaule ouest du Mont-Blanc de Tacul.

L'ÉCHO DES ALPES

1905. — N° 1.



William Coxe naquit à Londres en 1747 et y termina ses jours en 1828. Après de fortes études à l'Université de Cambridge, il entra dans les ordres, devint recteur de Bemerton et fut successivement chapelain ou gouverneur du duc de Marlborough, du comte de Pembrocke et de sir Whitefread qu'il accompagna dans ses divers voyages en Europe, en Suisse notamment. Coxe est l'auteur de nombreux ouvrages historiques très appréciés, qui, pour la plupart, ont été traduits en diverses langues ; il a également laissé des relations de ses voyages en Russie, en Suède et en Danemark (1784-1790).

Coxe a voyagé en Suisse à quatre reprises différentes, en 1776, 1779, 1785 et 1786. Le récit de son premier voyage parut sous le titre de « Lettres à M. W. Melmooth sur l'état politique, civil et naturel de la Suisse », ouvrage qui fut en 1781 traduit et annoté par Ramond.

Dix ans après, sous le titre de « Voyage en Suisse, lettres adressées au même Mr Melmooth », Coxe pu-

blia en trois volumes, dont le dernier est presque entièrement consacré aux Grisons, une relation de ses quatre voyages en Suisse, ouvrage qui eut beaucoup de succès et de nombreuses traductions. Enfin, en 1801, parut une nouvelle édition qui, en outre d'une carte de la Suisse, sur laquelle Coxe a, d'une façon très nette, tracé l'itinéraire de ses « tours », renferme un précis historique sur les événements survenus en Suisse depuis 1797.

Durant le cours de ses voyages à travers « cette na-« tion favorisée qui pouvait, semblait-il, considérer « du haut de ses montagnes les tempêtes qui rava-« geaient le monde autour d'elle, sans crainte de les « voir fondre sur elle », Coxe avait rencontré partout liberté, paix, union et prospérité. Il avait vu un peuple content de son sort et de ses institutions ; aussi comme frontispice à ses lettres, avait-il pu placer ces mots tirés du tableau de l'Histoire moderne, par Mehegan : « Là habite un peuple simple, bienfaisant, « brave, ennemi du faste, ami du travail et ne vou-« lant point de maîtres ».

Aussi le bouleversement, en 1798, de cette Suisse qu'il aimait tant le peina profondément. Coxe, pour son précis, a puisé aux meilleures sources, entre autres dans l'ouvrage du publiciste genevois Mallet du Pan, intitulé « Essai historique sur la destruction de la Ligue et de la liberté helvétiques », ouvrage dans lequel il traite comme ils méritaient d'être traités, ces prétendus « libérateurs et vengeurs du peuple » qui, pour emprunter ses propres expressions, « firent « en huit jours disparaître l'œuvre de cinq siècles[1] ».

Quant à Ramond, son existence fut plutôt mouvementée.

[1] Page 5.

Né à Strassbourg en 1755, Ramond de Carbonnières étudia au même collège que Herder et Gœthe, sous l'inspiration duquel, sans doute, il écrivit à 22 ans un volume d'Elégies. Puis le poète fait place au voyageur et à l'alpiniste, et c'est alors qu'il entreprend ses voyages à travers l'Allemagne, la Belgique, l'Angleterre et la Suisse. Secrétaire et confident du cardinal de Rohan, de peu édifiante mémoire, il fut mêlé à la fâcheuse et mystérieuse affaire du collier dont il connut certainement le secret. A la suite de cette histoire, le cardinal ayant été prié d'aller prendre quelque repos à la Chaise-Dieu, en Auvergne, Ramond l'y accompagna et le suivit ensuite à Barège. C'est alors qu'il commença ses excursions dans les Pyrénées. De retour à Paris en 1789, il publia ses « Observations sur les Pyrénées » ; cet ouvrage paraissait à un moment où les préoccupations du public n'allaient ni à la littérature, ni à la science. Ramond lui-même céda au mouvement général et fut, en 1791, élu député à l'Assemblée Législative ; la modération de ses idées lui valut la haine des révolutionnaires, ce qui le contraignit à fuir Paris et la Terreur. Cela ne l'empêcha pas d'être incarcéré de janvier à novembre 1794 ; comme beaucoup d'autres, il dut son salut au 9 Thermidor, après quoi il reprit le chemin des Pyrénées et le cours de ses explorations. En 1796, nous le trouvons professeur d'histoire naturelle à l'Ecole centrale de Tarbes. De 1800-1806 il est député au Corps législatif, il est fait ensuite commandeur de la Légion d'honneur, baron, préfet du Puy-de-Dôme, ce dont il profita pour se livrer à des recherches scientifiques sur les montagnes de l'Auvergne ; en 1815, il est appelé par Louis XVIII aux fonctions de maître des requêtes et de conseiller

d'Etat. Il était depuis 1802 membre de l'Institut, auquel, à diverses reprises, il présenta des travaux d'une grande valeur. Il mourut en 1827.

Le 3 août 1902, cent ans après la première ascension de Ramond au Mont-Perdu, profitant de la présence à Bagnères des congressistes du C.-A. F., la société qui porte son nom a, en présence d'un petit-fils de Ramond et de plusieurs notabilités du C.-A. F., inauguré un monument édifié en l'honneur de l'illustre « Pyrénéen ».

Ramond fut tout à la fois poète, ascensionniste, géologue, botaniste, physicien, homme politique et qui plus est, excellent écrivain. Il fut un passionné de la montagne ; en même temps qu'elle devint pour lui l'objet de recherches scientifiques laborieusement poursuivies au milieu souvent de sérieuses difficultés, elle fut aussi celui de son admiration ; c'est à ce titre surtout qu'il nous intéresse.

Après avoir fait connaissance avec les hommes, passons aux œuvres.

Celles de Coxe d'abord.

Grâce à sa situation sociale et à ses relations, Coxe fut à même d'être parfaitement renseigné sur l'histoire, les lois et la constitution des contrées qu'il parcourait comme aussi sur les mœurs et les usages de leurs habitants. Observateur attentif et intelligent, écrivain consciencieux et bienveillant, il a certainement beaucoup contribué par ses écrits à faire connaître et aimer cette Suisse qu'il aimait tant lui-même. « Mes conclusions » dit-il modestement « pour-« ront n'être pas toujours justes, mais les faits seront « toujours vrais. »

C'est par Schaffhouse que, le 22 juillet 1776, il fait sa première entrée en Suisse et tout de suite il

est empoigné : « J'éprouve un plaisir nouveau, je « respire l'air de la liberté (Coxe arrivait d'Allema-« gne); tous les visages portent ici le caractère de la « satisfaction; la netteté des maisons et la propreté « du peuple annoncent d'une manière frappante une « nation aisée et l'on ne peut s'empêcher de voir « dans les manières, dans le maintien, dans l'habil-« lement même de ces heureux républicains des « traits caractéristiques et fortement dessinés qui « les distinguent de leurs voisins ». Les lois somptuaires étaient à cette époque si rigoureuses à Schaffhouse que même la danse n'était permise que dans de certaines occasions; tous les objets de luxe étaient sévèrement prohibés; les jeux de hasard absolument défendus; il existe bien actuellement certain article de la constitution qui les interdit aussi, mais il faut croire que les autorités fédérales sont moins regardantes aujourd'hui que ne l'étaient les Schaffhousoises à cette époque.

La chute du Rhin et le pont jeté sur ce fleuve excitent naturellement l'enthousiasme de Coxe. Par Constance il arrive à Saint-Gall, ville florissante grâce à l'industrie de ses habitants et à ses nombreuses manufactures. Dans le canton d'Appenzell la propreté et la commodité des maisons, toutes en bois, font son admiration : « Je vous écris (26 juillet) du « sein des Alpes, assis à l'ombre d'une forêt de hêtres « et voyant couler à mes pieds un ruisseau qui, en « tombant d'un rocher, forme une cascade nouvelle. « Avec un peu de fromage et de pain je viens de « faire un repas délicieux, parce que je l'ai acheté « par une marche d'environ dix milles dans les mon-« tagnes de l'Appenzell. »

Par le lac de Wallenstadt, « sauvage et pittores-

« que, au bord duquel les tableaux les plus superbes « et les plus romanesques se succèdent sans inter- « ruption », il arrive dans le canton de Glaris dont il qualifie les montagnes de « chaînes de rocs épouvan- « tables et d'une hauteur prodigieuse » ; il s'en va se promener du côté du Panten Brucke, ravi de tout ce qu'il voit, des plantes et des fleurs abondamment semées sur la montagne et aussi d'un excellent quoique frugal repas pris dans une de ces cabanes où « règne toujours la propreté, l'aisance et la simplicité ». A Glaris « son hôte est un honnête Suisse, doué de « toute la cordialité qui caractérise sa nation ; il apporte « sa bouteille, se met à table et fait les frais de la « conversation sans la moindre cérémonie ». Pèlerinage obligatoire à Einsiedeln dont Coxe trouve l'église « grande et magnifique, mais encroûtée à « l'intérieur de mauvaises peintures et surchargée « d'ornements superflus de mauvais goût ». Dîner copieux à Rapperschwyl chez les Capucins, puis en route pour Zurich par le lac dont les rives, à cette époque déjà, étaient bordées de riants villages et de charmantes maisons de plaisance. A Zurich, « ville commerçante et lettrée », il fait la connaissance du poète et peintre Gessner — l'auteur de la *Mort d'Abel* — « homme aux manières simples, franches, ai- « mable, obligeant, modeste, à l'œil plein de feu, de « sentiment et d'expression » et de Lavater, le célèbre physionomiste. Détail caractéristique : il était défendu, sauf aux étrangers, de circuler en carosse dans la ville.

Après avoir fait le tour complet du lac, visité Winterthour, notre voyageur se rend à pied par Albis à Zug « délicieusement située au bord d'un beau lac « et dans une vallée fertile, abondante en pâturages,

« en grains et en arbres fruitiers », puis atteint Lucerne dont la situation lui plaît infiniment mais où il en trouve du reste rien digne d'être vu que la cathédrale, l'église des Jésuites et les ponts « agréables « comme promenades, mais ornés de mauvaises pein- « tures ». Il est reçu à Lucerne par le général Pfyffer, auteur d'un plan en relief d'une partie de la Suisse à la description duquel Coxe consacre plusieurs pages.

Il visite Gersau, abordable seulement par le lac et qui formait alors une république indépendante, la plus petite d'Europe, sous la protection des cantons de Lucerne, Uri, Schwytz et Unterwalden. — Schwytz, Brunnen, le lac d'Uri qui l'impressionne vivement, la chapelle de Tell ornée, elle aussi, de mauvaises peintures dont la vue néanmoins enflammait ses bâteliers. « J'ai souvent remarqué », écrit-il le 7 août, « avec la plus grande satisfaction, l'enthousiasme na- « tional qui anime ce peuple et j'ai admiré le trans- « port avec lequel il parle de ceux de ses ancêtres « auxquels il doit l'indépendance. Tell est le plus cé- « lèbre de ses héros et paraît être le favori du peuple; « la raison en est bien simple : c'est celui dont l'his- « toire tient le plus du merveilleux ». — Si Coxe admire sans réserves la liberté politique de la Suisse, en revanche, il blâme l'intolérance religieuse qui y règne, la religion dominante excluant impérieusement celle qui ne l'est pas. Si le pays est délicieux, en revanche aussi, les auberges et les montures sont bien un peu chères.

Nous voici maintenant sur le chemin du Saint-Gothard — non encore laïcisé — simple sentier muletier, fort étroit par places et longeant des abîmes que Coxe qualifie « de magnifiques horreurs défiant « toute description ». A demi gelé, il est bien heu-

reux de trouver à l'hospice, gardé seulement par deux capucins, bon souper, bon gîte, sans le reste, vraisemblablement.

Après une visite aux sources du Tesin et de la Reuss, il se rend dans le Valais par les Fourches (la Furka) ; au delà de Realp, le sentier devient si difficile et dangereux qu'il juge prudent de descendre de cheval, et ce n'est qu'après de longs efforts et une marche pénible qu'il parvient au glacier du Rhône « étincelant et transparent comme du cristal » et enfin, « à travers une vallée escarpée, plus étonnante et su-« blime encore que celle du Saint-Gothard » à Munster où, dans une excellente auberge, de bons vivres et, ce qui lui importait le plus, une chambre tranquille avec un lit propre, le réconfortent complètement.

En quittant Munster pour franchir le Grimsel, grande est sa stupéfaction d'entendre un paysan lui demander des nouvelles de la guerre entre l'Angleterre et l'Amérique. L'Hospice consistait alors en une simple cabane ne renfermant qu'une cuisine et une chambre où Coxe passa une nuit déplorable, ce qui ne diminua en rien, du reste, son enthousiasme pour ces sauvages contrées. « Quel chaos que cette région », écrit-il, « que de montagnes amoncelées, « quel tableau sublime de désordre et de désolation », mais aussi quel contraste à l'arrivée dans la vallée de Meiringen, « toute tapissée de la verdure la plus « douce, et délicieusement ornée d'arbres ». Et comme les hommes y sont forts, nerveux et bien faits, et les femmes grandes et belles! mais pourquoi ensevelir leur taille, naturellement légère, « sous « les plis de jupons qu'elles attachent si haut qu'elles « en paraissent difformes » !

Pendant le trajet de Meiringen à Grindelwald par

la Scheidegg, Coxe assiste au spectacle, nouveau pour lui, d'une lavande (avalanche). Après une visite au glacier dont la vue ne le paye ni de la fatigue ni de la difficulté du chemin, la course s'étant faite dans de mauvaises conditions, il descend à Lauterbrunnen par une route qu'il proclame excellente et où il rencontre même un chariot, objet qu'il n'avait plus aperçu depuis Lucerne. A Lauterbrunnen, simple assemblage, à cette époque, de « cabanes détachées, » il loge chez le curé où il mange le meilleur jambon dont il eût jamais goûté, puis s'en va le lendemain en excursion du côté de ce qu'il appelle les « glaciers de Lauterbrunnen ».

« Après avoir grimpé plus de trois heures, nous « atteignîmes une petite hutte, habitée en été par des « bergers qui gardent ici de nombreux troupeaux de « vaches, de chèvres et de porcs, et qui font les meil- « leurs fromages du canton. Nous y mangeâmes un « morceau de chamois froid que notre hôte nous avait « fait emporter et nous eûmes pour dessert du fro- « mage délicieux et de la crême excellente. En sor- « tant de cette halte, nous commençâmes à monter « avec une peine extrême jusqu'à un lieu où nous « nous trouvâmes absolument entourés de montagnes « que l'on nous dit impraticables. Nous avions cepen- « dant grande envie d'aller plus loin, mais notre hôte « nous assura que nous n'aurions que le temps de « rentrer avant la nuit à Lauterbrunnen et que nuls « étrangers, excepté quatre de mes compatriotes, « n'avaient jamais été plus loin. Nous nous assîmes « donc au pied des glaces, pour jouir un moment de « la superbe vue des glaciers et des monts qui s'éle- « vaient devant nous »[1].

[1] Lettres de W. Coxe à Mr Melmoth; trad. Ramond, p. 298-299.

De Lauterbrunnen, Coxe se rend à Louèche par le lac de Thoune, « aux bords magnifiquement diversifiés », Aeschy, la riche vallée de Frutigen, celle de la Kander « terminée par une montagne excessivement « haute, appelée Kandersteg (peut-être le Balmhorn) « à partir de laquelle les voyageurs timides se font « porter par des hommes dans des fauteuils suspendus sur leurs épaules par de longs bâtons ». Mais ici encore il convient de laisser la parole à Coxe :

« La montagne que nous descendîmes est, en plu- « sieurs endroits, presque perpendiculaire, et cepen- « dant on a taillé dans le vif du roc un chemin pour « les chevaux, le long de cette descente formidable. « Il fut commencé en 1736 et fini en 1741, aux dé- « pens du Valais et du canton de Berne; ouvrage « étonnant qui prouve qu'il n'y a rien d'impossible à « l'industrie humaine. On a fait sauter le roc dans « l'espace de plus d'une lieue, par le moyen de la « poudre à canon et on a formé une route qui paraît « dangereuse à ceux qui ne sont point accoutumés « aux pays des montagnes, ou à qui la tête tourne ai- « sément. Elle a environ neuf pieds de large et est « tout à fait suspendue au-dessus du précipice. Dans « quelques endroits, sur une longueur considérable, « c'est un chemin creux qui n'est ouvert que d'un « côté. L'effet est singulier à la vue, car comme la « route tourne continuellement, la scène varie aussi « sans cesse; de sorte que tantôt nous avions une « perspective immense devant les yeux et tantôt nous « étions entièrement entourés de rochers stériles[1]. »

Quoique à l'époque où Coxe passa par Louèche les logements y fussent détestables, les bains n'en étaient

[1] Voyage en Suisse, tome 1er de la traduction, page 398.

pas moins déjà très fréquentés par les rhumatisants et les dartreux. — La malpropreté, l'ignorance et la paresse des Valaisans, le nombre des crétins et des goîtreux dégoûtent profondément notre voyageur. Après avoir visité Saint-Maurice, « clef du Valais, « dont les environs sont tellement *fortifiés par la nature* – plût à Dieu que la Confédération eût eu la même confiance — qu'une poignée d'hommes en défendraient l'entrée », il se dirige sur Chamonix par la Tête-Noire — plus tard, il emprunta le col de Balme — grimpe au Montanvert et s'en vient à Genève.

Il serait beaucoup trop long de suivre Coxe pas à pas dans ses pérégrinations à travers le reste de la Suisse; je me bornerai donc à noter quelques-unes de ses réflexions ou observations, puis terminerai par un résumé de sa course à Engelberg.

A Genève, « ville admirablement située, et où tout « le monde est instruit au point que l'Europe entière « n'a pas un lieu où les lumières soient aussi univer« sellement répandues », il fait la connaissance de Charles Bonnet, de de Saussure, de P.-H. Mallet, traducteur d'une partie de ses ouvrages et d'autres savants. Il entre sur la constitution de Genève telle qu'elle existait en 1776, sur les troubles survenus en 1782 et sur l'édit, dit de pacification qui s'en suivit, dans des détails aussi exacts qu'intéressants.

Passant dans le Pays de Vaud, il trouve Morges « la plus jolie ville du pays », Lausanne « riche en « beaux points de vue, mais bâtie sur une pente ter« riblement escarpée », le Châtelard le ravit et Orbe, où l'habile et philanthrope chirurgien Venel dirigeait alors avec succès un établissement orthopédique pour les enfants nés contrefaits, l'enchante. — Au village de Pont il constate que toutes les familles, à une près,

portent le nom de Rochat; à Colombier, des musiciens le régalent du « Ranz des vaches », « cet air cé-« lèbre, qu'il était défendu de jouer dans les troupes « suisses au service de France, parce qu'il éveillait « dans le cœur des soldats un souvenir si vif de leur « terre natale, qu'il pouvait occasionner des déser-« tions ». — A Neuchâtel, ville alors de 3000 habitants, il est frappé par la malpropreté des rues et l'ignorance du peuple: en revanche il ne tarit pas d'éloges sur les habitants des montagnes dont il vante l'intelligence, l'aisance, l'industrie et l'hospitalité.

Un lettré comme Coxe ne pouvait quitter cette contrée sans aller visiter Motiers et l'église de Saint-Pierre, résidence quelques années auparavant de J.-J. Rousseau sur lequel Coxe porte un jugement marqué au coin du bon sens. Morat l'intéresse par son champ de bataille, Avenches par ses antiquités, Fribourg par sa situation pittoresque et ses fromages, Berne par tous les côtés, aussi bien par l'élégance et la propreté de ses rues, par le nombre et la grandeur de ses établissements hospitaliers que par l'amabilité de sa société et la splendeur de ses environs. Berne était alors une puissante et opulente république, — Brune, Rapinat, Forfait, Grugeon et autres malandrins de la sorte aux noms prédestinés, n'avaient pas encore passé par là — aristocratiquement mais paternellement et sagement administrée. Coxe consacre une lettre entière à l'examen de sa forme de gouvernement, une autre au célèbre Haller et une troisième à la description du Vautour Barbu dont il avait vu, dans le cabinet d'histoire naturelle de M. Sprüngli, de précieux spécimens.

De Berne il retourne vagabonder du côté de Thun, d'Interlaken et des grands sommets de l'Oberland

bernois à propos desquels il se livre à quelques considérations scientifiques non dépourvues d'intérêt.

En ce temps-là (1776) vivait à Langnau un Esculape du nom de Michaël Schuppach dit le Docteur de la Montagne qui jugeait de l'état des nombreux malades, anglais, français ou suisses qui venaient le consulter, par l'inspection de leurs urines. Coxe ne manqua pas d'aller lui faire voir la sienne et trouva en lui un homme très convaincu, nullement charlatan, très simple, charitable et respectable à tous égards. L'ayant consulté, Schuppach lui ordonna pour tout remède de « boire, manger, danser, rire « et prendre un exercice modéré ». Le costume original des paysans, la beauté et la prospérité du pays, l'apparence d'aisance et de bonheur des habitants plurent si fort à Coxe qu'il eût voulu, dit-il, passer plusieurs jours dans cette « riante localité ».

Sans le suivre à Bienne, Soleure, Bâle et autres lieux, grimpons avec lui (août 1785) le long des précipices escarpés, jusqu'à Engelberg. L'abbaye d'Engelberg était à cette époque encore quelque chose de considérable : l'abbé était souverain de tout le territoire et jouissait d'un pouvoir à peu près absolu, dont celui d'alors, Léodigar Sultzmann, usait du reste de la façon la plus modérée. Coxe fut magnifiquement reçu à l'abbaye où l'on servit un « diner « avec toute l'abondance des temps féodaux unie aux « raffinements de l'hospitalité moderne, dîner rendu « charmant par la politesse du respectable abbé et « la gaieté facétieuse d'un des bons Pères. »

Abandonnant ce lieu de délices, Coxe s'en va par le col des Surênes à Altorf où il arrive trempé, éreinté, mais enchanté de son excursion, quelque peu accidentée cependant, si l'on en juge par les lignes suivantes :

« De là nous descendîmes à Enkeberg, dans une « région très stérile, à travers une quantité infinie « de rocs pointus, de neiges flottantes et de frag- « ments de pierres détachées des rochers, le tout « entremêlé de petits tapis d'une herbe rougeâtre qui « donnait à la scène un air encore plus affreux. Nous « descendîmes pendant plus d'une heure et demie le « long d'un rocher nu et glissant, ou dans les lits « des torrents, ou par dessus de grandes masses de « neige et de glace et nous remarquâmes plusieurs « cabanes dans une petite plaine au-dessous de nous. « Au premier aspect nous nous imaginions que nous « y arriverions bientôt, mais les précipices étaient si « escarpés, les sentiers tellement raboteux et la dis- « tance si grande que nous employâmes plus d'une « heure et demie pour les atteindre[1]. »

Le troisième volume du « Voyage en Suisse » est presque exclusivement consacré aux Grisons, que Coxe visita en 1779, et sur la langue, ou plutôt les langues, l'histoire, les constitutions, les mœurs et le commerce desquels il donne de nombreux et curieux aperçus. Ayant pénétré dans les Grisons par Chiavenna et la Maloja, il arrive à Saint-Moritz dont les eaux attiraient déjà beaucoup de monde. A table, il se trouve à côté d'un ecclésiastique qui lui donne sur la secte des Piétistes des renseignements qui ne manquent pas de piquant.

«... Nous avons parlé aussi de l'état de la religion « dans la partie réformée du pays des Grisons, et « surtout des *piétistes*, secte qui vient de faire de « grands progrès dans ces pays... Ces piétistes sont « à peu près ce que sont nos méthodistes en Angle-

[1] Voyage en Suisse, tome 1er, page 326 de la traduction.

« terre; ils attribuent, par exemple, beaucoup plus « d'efficacité à la foi qu'aux bonnes œuvres, ils affec« tent d'être extrêmement rigides et pieux; ils con« damnent toute espèce d'amusements; les cartes et « les assemblées sont, selon eux, des passe-temps « criminels; ils désespèrent souvent d'être sauvés; « ils s'imaginent avoir des visions, être éclairés d'une « grâce surnaturelle et emploient tant de temps à « prier qu'ils négligent le soin de leurs affaires. Les « prêtres de cette secte sont la plupart très ignorants « et très vains; ils déclament beaucoup en chaire; « ils menacent de la damnation éternelle ou annon« cent un bonheur sans fin; mais ils oublient d'in« diquer à leurs auditeurs les moyens d'éviter l'enfer « et de mériter le paradis[1]. »

Autant la Haute-Engadine lui plaît par son apparence d'aisance et de propreté, par la douceur de ses mœurs aussi bien que par la sagesse de ses institutions, autant la Basse-Engadine lui paraît peu prospère; les villages y sont moins agréables, les maisons moins propres et moins jolies, les habitants sont misérables et mal vêtus. Dans la Valteline, la diversité des langues l'embarrasse fort; il converse en français ou en latin avec les gens « comme il faut », en mauvais allemand avec son domestique et, avec son guide ou les gens du peuple, dans un italien plus mauvais encore.

Il trouve la Via-Mala superbe mais pas aussi effrayante cependant que son nom semble l'indiquer; près de Coire, il va visiter le vieux château d'Haldenstein, propriété et résidence du baron Rod. de Salis qui y exerçait une véritable petite souveraineté.

[1] Voyage en Suisse, vol. III, p. 36.

Il se rend à Davos, — qui n'était pas encore inventé, — par un chemin qu'il qualifie de très rude et qui est actuellement la route du Landwasser, s'en revient par le Prettigau puis va voir les bains de Pfeffers qu'il trouve très commodément installés dans un site des plus pittoresques; expédition émouvante à la source d'eau chaude, puis retour à Coire et départ pour le canton d'Uri par Truns, Dissentis, Andermatt (route et col actuel de l'Oberalp). « Après avoir « monté pendant deux heures depuis la vallée de « Tavetsch, je suis arrivé au sommet le plus élevé « de cette chaîne qui sépare le pays des Grisons du « canton d'Uri et quelques pas plus loin j'ai vu un « poteau sans nulle inscription et qui sert de borne « aux deux territoires. Un peu plus loin, j'ai ren- « contré un lac de forme oblongue, qui fournit un « courant que j'ai suivi dans son cours à travers une « gorge étroite, jusqu'à ce qu'arrivé à une descente « très rude, la superbe vallée d'Urseuen se soit tout « d'un coup déployée devant mes yeux ». C'est sur ces lignes que nous prendrons congé de notre voyageur, pressé, après deux mois de vagabondage dans les Grisons, de regagner ses pénates, pour arriver à son traducteur et annotateur Ramond.

La façon de voyager de Ramond diffère du tout au tout de celle de Coxe; jugez-en plutôt : « J'ai, dit-il, « voyagé dans les montagnes, ou pour mieux dire, « j'ai erré, sans tenir de route déterminée, à pied, « avec un seul compagnon; tous deux nous savions « sacrifier nos aisances au but de notre voyage; nous « cherchions l'hospitalité dans les cabanes les plus « retirées et nous avons vécu en égaux avec les « bergers, dérobant à leurs yeux tout ce qui aurait « pu faire soupçonner que nous étions de simples

« curieux ». Il n'avait ni suite, ni équipage, « comme « il convient quand on veut connaître la Suisse et « vivre intimement avec ses fiers et simples répu- « blicains ; c'est le moyen aussi, la connaissance de « la langue du pays aidant, de ne pas être maltraité « dans les auberges, car », dit-il encore, « il ne faut « pas oublier qu'il n'y a pas un cabaretier de la « Suisse qui ne croie valoir mieux que celui qu'il « héberge ; le ton haut ne convient nullement ici et « l'on vous taxe toujours en proportion de ce que « vous voulez paraître ».

Se trouvant à Altorf en juillet 1777, Ramond en profite pour se rendre avec un compagnon à Glaris par le col de Klausen et Linthal. Le premier soir il va demander l'hospitalité chez le curé de Unterschæchen, la cure étant là comme dans tous les villages exempts de cabarets le refuge des passagers ; il y trouve du pain, du fromage et un mauvais lit. Le lendemain il franchit le col par un sentier qu'il représente comme peu commode, voire même fort roide et vertigineux.

A Glaris il assiste à une « Landsgemeinde », « spec- « tacle sublime de grandeur et de simplicité, dont « rien jusqu'alors ne lui avait donnée l'idée ».

Einsiedeln lui fait une toute autre impression qu'à Coxe ; affaire de sensibilité et de religion peut-être. — De là il passe le col, quelque peu ardu, dit-il, de Hacken et paye un juste tribut d'admiration à la vue merveilleuse dont on y jouit.

A Zurich, ville « où une simplicité de mœurs an- « tique, une droiture vraiment républicaine, une fierté « nationale sans orgueil » lui paraissent la caractéristique du peuple et des individus, il se lie avec le vieux et respectable Bodmer, dont il constate, à son

tour, la frappante ressemblance physique avec Voltaire.

Quant au Saint-Gothard. Ramond l'admire comme « une de ces créations qui prouvent jusqu'à quel point « les efforts de l'homme peuvent triompher de la na- « ture ». — Au printemps de 1777, Ramond avait, sur le conseil du colonel de Pfyffer, déjà mentionné, entrepris de se rendre sans guide ni bagages et avec un seul compagnon à Meiringen par Engelberg et le Joch-Pass, ce qui, vu l'époque et la saison, constituait presque une expédition qu'il a racontée avec beaucoup de verve et d'agrément. Après un vagabondage de deux jours dans la contrée d'Engelberg, suivi d'une réception à l'abbaye analogue à celle qui avait été faite à Coxe, en compagnie d'un chasseur et de son compagnon, muni de bonnes guêtres et d'un « de ces longs bâtons » dont il avait appris le maniement pour les glissades sur la neige, il quitte l'abbaye à 3 h. du matin ; après deux heures de montée « très rude » il atteint les premières neiges, lesquelles deviennent de plus en plus profondes, rendant la marche fort pénible. Près des Trubli et Engstlen Seen des gazons délicieusement fleuris et parfumés remplacent momentanément la neige qui tôt après recommence pour durer pendant quatre heures de temps, jusqu'à l'arrivée à une forêt où le regret de quitter la montagne inspire à Ramond ces mélancoliques réflexions :

« Arrivé dans cette forêt et prêt à descendre, « j'éprouvais une sorte de tristesse, que depuis ce « temps-là j'ai toujours retrouvée, quand du haut des « Alpes, je suis descendu dans les plaines. A leur « sommet on respire si librement, la circulation est « si facile, tous les organes transmettent si vivement

« à l'âme les impressions des sens, que tout est plai-« sir, que le travail le plus opiniâtre devient facile, et « qu'on supporte les incommodités du corps avec « courage et même avec gaîté. J'ai souvent éprouvé « que sur les montagnes on est plus entreprenant, « plus fort, moins timide et que l'âme se met à l'unis-« son des grands objets qui l'entourent. Je me rap-« pelle que j'avais sur ces hauteurs des idées et des « sentiments que j'aurais peut-être exprimés alors, « mais que, maintenant, je serais, non seulement « dans l'impossibilité d'exprimer, mais incapable de « me retracer avec quelque force. Jamais je ne suis « descendu de ces sommets sans éprouver qu'un « poids retombait sur moi, que mes organes s'obs-« truaient, que mes forces diminuaient et que mes « idées s'obscurcissaient ; j'étais dans la situation où « se trouverait un homme qui serait rendu à la fai-« blesse de ses sens humains, après l'instant où ses « yeux dessillés par un être supérieur, auraient joui « des merveilles qui nous environnent [1]. »

Enfin à 2 h. ½, sans avoir rencontré une créature humaine, ni une cabane ouverte, tout étant encore enseveli dans la neige, il fait son entrée à Meiringen ; là, au lieu de pénétrer dans le bourg, il va, dans l'espoir de passer quelques jours heureux au sein de cette nature paisible, se loger dans une cabane isolée appartenant à un jeune couple peu fortuné, préférant, dit-il, « leur hutte à de mauvais ca-« barets où l'on ne voit que ce que l'on voit partout : « des paysans plus ou moins gâtés par les étrangers ». Le logis n'était pas somptueux : Ramond ne pouvait pénétrer dans son *appartement* que par une ouver-

[1] Lettres à Mr Melmoth, voyage du traducteur, pages 240-241.

ture carrée pratiquée au plafond ; son lit consistait en un sac de feuilles sèches sur lesquelles il dormait, du reste, voluptueusement; par une lucarne il voyait les sommets et les glaciers argentés par la lune.

Comme l'avait déjà fait Coxe, Ramond vante l'adresse et l'élégance des habitants du Hassly, mais en plus il entre sur leurs mœurs, sur leurs habitations, leur genre de nourriture, leur costume, ainsi que sur leur origine, sur la flore, la faune de la contrée, sur la structure des montagnes avoisinantes, sans oublier la fabrication des fromages, dans des considérations du plus haut intérêt. C'est une étude complète de ce qu'était alors ce coin de pays. Quel contraste entre cette paisible vallée et Louèche où il se rend ensuite et dont « les bains sont de vastes réser-« voirs d'eau dans lesquels les baigneurs sont pêle-« mêle, de la manière la plus incommode et la moins « décente. Les auberges, en outre, y sont détestables, « ce qui n'empêche pas ce lieu d'être extrêmement « fréquenté par ceux qui ont des restes de vieille « plaie ».

Entr'autres chemins d'accès à Louèche, tous du reste impraticables aux véhicules, Ramond en signale un qui avait depuis peu remplacé « un passage à « échelles, dans le genre de celles d'Albinen, le long « duquel on portait les malades, liés sur le dos de « quelque robuste montagnard, en ayant soin de leur « bander les yeux pour leur enlever l'effroi de cette « manière de voyager.. »

Sur le Valais, et les Valaisans qu'il trouve généralement hospitaliers, indolents, paresseux et malpropres, Ramond est du reste assez bref; les voyageurs ne faisaient guère alors que le traverser sans pénétrer dans les vallées latérales, si fort en vogue

aujourd'hui, mais alors probablement peu habitées et surtout peu accessibles. Il alla cependant visiter le glacier du Rhône, « l'un des plus beaux des Alpes « et l'un des plus importants phénomènes de la na- « ture, » mais aussi quel chemin entre Brigue et Lax. Qu'on en juge plutôt :

« Au-dessus de Brig, la vallée se transforme en « un étroit et inabordable précipice, dont le Rhône « occupe et ravage le fond. La route s'élève sur les « montagnes septentrionales et l'on s'enfonce dans « la plus sauvage des solitudes; les Alpes n'offrent « rien de plus lugubre. On marche deux heures sans « rencontrer la moindre trace d'habitations, le long « d'un sentier dangereux, ombragé par de sombres « forêts et suspendu sur un précipice dont la vue « ne saurait pénétrer l'obscure profondeur. Ce pas- « sage est célèbre par des meurtres, et plusieurs « têtes exposées sur des piques, étaient, lorsque je « le traversai, la digne décoration de son affreux « paysage. On atteint enfin le village de Lax, situé « dans le lieu le plus désert et le plus écarté de cette « contrée[1]. »

A propos de glaciers et de glacières (il appelle *glacières* les montagnes qui sont le point de réunion des glaces et *glaciers* les rameaux de glace qui en dérivent), Ramond se livre à une longue et savante dissertation qu'il termine comme suit et c'est par là aussi que nous en finirons avec le Ramond Suisse :

« Quant à ceux qui ont atteint quelques-unes des « hauteurs du globe, je les appelle en témoignage : « en est-il un seul qui, à leurs sommets, ne se soit

[1] Lettres de Coxe à M. Melmoth, *Observations de Ramond*, p. 46-47.

« trouvé régénéré et n'ai senti avec surprise qu'il « avait laissé aux pieds des monts, sa faiblesse, ses « infirmités, ses soins, ses inquiétudes, en un mot, « la partie débile de son être et la portion ulcérée de « son cœur? Lequel d'entre eux n'avouera pas que « dans aucun instant de sa vie, que dans l'âge même « des passions et du délire, qu'au milieu des circons- « tances qui ont le plus exalté son imagination, il ne « s'est jamais senti aussi disposé à cette espèce d'en- « thousiasme qui engendre les grandes idées? Enfin, « lequel, en voyant de là l'immensité des cieux et le « néant de notre planète a pu songer sans dédain à « ce que nous appelons grand, et sans compassion à « ce que nous croyons important[1]. »

Rousseau déjà, et bien d'autres avant lui, avaient émis des idées analogues, vieux motifs sur lesquels nous ne faisons maintenant qu'adapter des variations.

Sans vouloir le moins du monde — ce qui, du reste, ne servirait absolument à rien — récriminer contre les chemins de fer, la perforation des montagnes, les funiculaires, les automobiles, non plus que contre l'envahissement progressif de la Suisse par l'étranger et le développement constant du cosmopolitisme, il est permis cependant d'envier ceux qui ont connu une Suisse moins banale, moins apprêtée, moins uniforme, moins fiévreuse, une Suisse plus pittoresque et plus intime. Si au temps de Coxe et de Ramond les auberges étaient rares et médiocres, les communications nulles ou difficiles, en revanche, que de jouissances, que d'émotions,

[1] Lettres de Coxe à M. Melmoth, *Observations de Ramond*, p. 137.

que d'impressions originales inconnues des voyageurs d'aujourd'hui et c'est bien aussi ce qui donne aux récits de cette époque une saveur et un intérêt tout particuliers.

EUG.-A. DESGOUTTES.
Section genevoise.

La suite « Ramond et les Pyrénées » au prochain N°.

L'AIGUILLE DE SAUSSURE

La Rédaction de l'*Echo* a reçu de M. Fontaine, l'ascensionniste bien connu, la communication suivante qu'elle se fait un plaisir d'insérer.

Le 13 novembre 1904.

Comité de Rédaction *Echo des Alpes*, Genève.

Permettez à un alpiniste auquel vous avez bien voulu accorder la faveur d'insérer quelques notes, d'attirer l'attention des lecteurs de l'*Echo* sur un fait qui semble choquant tant il est singulier.

Comment peut-il se faire que le nom célèbre de *de Saussure* ait été comme à plaisir appliqué, promené, en divers endroits de la chaîne du Mont-Blanc ?

Voici pour l'édification du lecteur un petit tableau :

Carte Barbey. Imfeld. Kurz. Aiguille de Saussure à l'est de la Tour Ronde.

Carte Violet-le-Duc. Aiguille de Saussure à l'Aiguille des Glaciers.

Carte Italienne au $^1/_{50000}$. Aiguille de Saussure directement à l'ouest du col du Géant.

		A l'ouest du Mont-Blanc du Tacul.
Carte Mieulet. Aiguille de Saussure.	Point	3845.
Carte ministère de l'Intérieur au $^1/_{100000}$	»	3845.
Carte du Dépôt de la Guerre au $^1/_{80000}$	»	3845.
Livre guide L. Kurz (p. 136)	»	3845.
Carte du livre de Ch. Durier, le Mont-Blanc	»	3845.

et dans le texte de cet ouvrage p. p. 251, 252, 440, 4me Edit. 1897 le gâchis est signalé.

Table d'orientation du Brévent (MM. Vallot) rectification de l'altitude de l'Aiguille 3845 à 3839 et désignation nouvelle : « Moine du Mont-Blanc du Tacul ».

Que réserve l'avenir, si l'entente ne se fait maintenant ?

Ne pourrait-on croire que les géographes et cartographes se sont entendus pour ne pas s'entendre !

En principe, la majorité serait pour l'Aiguille 3845 ; mais les cartes qui indiquent ainsi ne sont pas les plus récentes.

Doit-on se fier au plus grand nombre : ou bien uniquement à la carte dernière édition ? Si tout le monde est d'accord pour reconnaître les brillantes qualités, le haut mérite et le génie de de Saussure n'est-il pas extraordinaire de constater une pareille division sur l'application de son nom ?

Est-ce le Mont-Blanc ou simplement le Col du Géant ou autre chose encore, dont de Saussure visait la conquête ?

Qui, par une volonté, une persévérance inébranlable a su stimuler les guides et faire naître l'alpinisme ?

Qui a provoqué et forcé la découverte de la route du Mont-Blanc ?

Convient-il de laisser tomber dans l'oubli que l'illustre de Saussure a consacré plus de 25 années[1] des vives aspirations de sa vie, pour vaincre le monarque des Alpes ?

Quelle victoire à jamais mémorable !

Double victoire, pour l'alpinisme et pour la science.

Les plus beaux monuments élevés par la main des hommes, valent-ils et peuvent-ils empêcher ceux de la nature ?

Combien de fois, au cours de cette longue période d'attraction vers le Mont-Blanc, a-t-il, de Genève, cherché des yeux la voie tant désirée ? Serait-il digne de choisir, pour témoigner ces choses à la postérité, un point qui ne serait pas à proximité du Mont-Blanc, qu'on ne pourrait apercevoir de Genève ou qui serait éloigné de la première route suivie ?

Ma proposition est : d'adopter définitivement (faute de mieux depuis que tous les principaux sommets sont désignés l'Aiguille dite 3845 comme *Aiguille de Saussure*.

Pour le souvenir de l'incomparable homme cette simple réhabilitation tardive[2] est un bien faible hommage, c'est peu que d'appliquer un tel nom à un si modeste rocher.

Les personnes qui verraient les choses différemment ou qui auraient des objections au projet, sont priées d'en aviser directement l'*Echo des Alpes*.

L'ascension de l'Aiguille dont nous proposons

[1] Compte rendu de la XVe assemblée générale du Club Alpin Suisse à Genève, août 1879.

[2] Que penser en songeant que, dès 1844, proposition de même genre était déjà faite par MM. Martins, Bravais et Le Pileur ! Ch. Durier, le Mont-Blanc, 4e édit., p. 251.

l'adoption claire et définitive comme *Aiguille de Saussure*, a été faite au cours de l'été dernier.

La caravane composée de deux guides de Chamonix, Jean Ravanel et Léon Tournier encadrant solidement un touriste — votre *serviteur* — partait du Montanvert le 29 août à une heure extra-matinale.

Des deux guides, l'un de taille moyenne, sec, maigre, mais bien musclé offre une grande résistance à la fatigue.

L'autre, dont le physique a plutôt été calqué sur celui d'un géant fournit, à l'occasion, une belle et jolie échelle vivante pour l'escalade. Inutile de raconter par le menu la longue marche pour atteindre l'Epaule du Mont-Blanc du Tacul, en passant par les séracs du Géant, la Vallée Blanche et puis le côté N. du Mont-Blanc du Tacul.

Cette dernière côte grimpée, un magnifique panorama se présente à nos yeux.

Le soleil est resplendissant.

En face, le Mont Maudit semble nous dire : Venez par ici, un petit effort encore et vous arriverez en outre à proximité du Royal Mont-Blanc. L'heure favorable : 8 ³/₄ h. rend l'occasion tentante ! Faut-il abandonner la pointe visée ? Au fait, nous ne l'avons pas même encore aperçue cette pointe.

Ne serait-il pas logique d'aller au moins voir sa physionomie ? Et puis, si elle est trop rébarbative, eh bien, le second projet est là tout tracé.

Ceci décidé, en quelques minutes le vallon situé entre le Mont-Blanc du Tacul et le Mont Maudit est gagné. Mais, la pointe cherchée reste toujours invisible.

Se serait-elle écroulée depuis peu ?

Quel vilain tour à jouer à une caravane! Par le vallon nous continuons à descendre.

Enfin, se présente quelque chose de bien découpé, un fin profil: Certainement c'est notre pointe. Pour pouvoir dire « notre » il faudrait d'abord la gravir.



Phot. E. Fontaine.

FACE SUD DE L'AIGUILLE DE SAUSSURE. 3845 m.

En nous rapprochant, des doutes viennent singulièrement modérer l'ardeur des ascensionnistes.

Pourra-t-on monter? Les yeux anxieux fouillent de leur mieux. L'un de nous espère encore, alors que l'autre dit non.

Que faire? Se rapprocher davantage pour mieux se rendre compte. De rapprochement en rapprochement, assez lentement, car les difficultés augmen-

tent, malgré une noble défense le sommet est finalement escaladé.

L'emplacement est limité, exigu même.

De la cime, le regard, dans un beau vide, plonge presque verticalement sur les Grands Mulets.

L'Aiguille du Goûter et le Dôme s'étalent à l'Ouest.

Vers le Nord, à courte distance, l'Aiguille du Midi, tandis qu'au loin, le Jura est encore très net.

Le Sud présente le Mont Maudit avec des pentes glacées puis dominant le tout: Sa Majesté le Mont-Blanc.

Nous distinguons et suivons des yeux les caravanes qui montent vers l'attirante coupole. Elles sont nombreuses ce jour-là. Nous comptons jusqu'à huit personnes dans un même groupe.

Captivés, parlant peu, longtemps nous restons en admiration.

Les minutes inexorables s'écoulent.

Avec regret, il faut songer au retour.

Nous abandonnons le spectacle.

Cette journée sera peut-être la meilleure des plus belles.

E. Fontaine.
Section genevoise.



CHRONIQUE ALPINE

A propos de la course des Sections Romandes.

Nous recevons de M. Nicollier la communication suivante que nous nous faisons un devoir de soumettre à nos lecteurs, toutes réserves étant faites sur le fond de la question. *(Réd.)*

Qu'est-ce que la Course des Sections Romandes ?

Réponse : *La Course des Sections Romandes est une institution qui permet au clubiste de faire, à un prix relativement très élevé, une excursion facile et connue, en compagnie d'un grand nombre de personnes qu'il ne connaît pas et dont il n'a pas le temps de faire la connaissance.*

La définition est peut-être un peu absolue, mais elle renferme une vérité qui n'est plus guère discutée par les clubistes qui s'intéressent encore aux choses du Club.

Telles qu'elles ont été comprises et organisées dès l'origine, les Courses des Sections Romandes tendent à devenir de plus en plus impopulaires. A mesure que le nombre des membres du C.A.S. augmente, au point d'arriver dans certaines Sections à un effectif considérable, on voit la participation aux Courses des Sections Romandes rester stationnaire, avec une tendance à la diminution. On me répondra par le chiffre des participants à la course de la Berra en 1904. C'est une exception (mal récompensée par le temps) qui confirme la règle, car l'on peut constater, en relisant les comptes rendus des dernières courses, que le nombre de 150 clubistes a été fort rarement dépassé ou même atteint, même en y comprenant ceux de la Section organisatrice. En admettant que je commette une erreur sur ce point, elle ne doit pas être grande, et l'on remarquera que vis-à-vis des 2500 clubistes des six Sections Romandes, ces 150 ou peut-être 200 participants font petite figure ; je ne parle pas de la qualité : il est reconnu qu'elle vaut mieux que la quantité.

Si donc, comme cela paraît être le cas, on a créé l'institution de la Course des Sections Romandes pour donner aux clubistes de langue française l'occasion de se réunir et de se connaître, avouons que ce but n'est plus atteint. Il y a une trentaine d'années, alors que le C.A.S. avait encore à gagner sa cause dans certains cantons, que les sections étaient moins nombreuses, avec des effectifs fort restreints, nous comprenons que la Course des Sections Romandes, fête simple et cordiale qui voyait se réunir une centaine de collègues amis, pleins d'une ardeur de néophytes, pouvait avoir sa raison d'être. Mieux que cela, si elle n'avait pas existé, nos prédécesseurs eussent été impardonnables de ne point l'avoir inventée.

Aujourd'hui — que l'on me fasse grâce — il n'en est plus de même. Les clubistes sont légion. Ils ont gagné la partie, haut la main. Les jeunes ont apporté dans leurs rangs un esprit différent de celui de leurs devanciers. Le C.A.S. n'est plus un cercle aussi fermé ; il y circule un air plus vif et des idées assez différentes. Et, s'il est vrai que certaines Sections ont joui, dès le début, d'une vie active et sans cesse renouvelée, d'autres, disons-le franchement, sont longtemps restées de petits cénacles que je me permettrai de qualifier de fossiles. La Course des Sections Romandes était, pour celles-ci, la fenêtre ouverte sur le monde clubistique extérieur, presque la seule manifestation collective dont elles fussent capables, en dehors de quelques séances ou de quelques sorties trop rares. On connaissait alors assez peu son pays. C'était une occasion agréable de voir en commun une vallée nouvelle, de gravir un sommet ignoré.

Ce bon vieux temps, toutefois, avait ses vertus. Il honorait encore, et recherchait la simplicité. Il en mettait dans la Course des Sections Romandes comme ailleurs. De nos jours, on s'évertue, à corser la fête par de nombreuses surprises, collations inattendues, deux ou même trois banquets, illuminations, concerts, etc., etc. C'est fort aimable, mais qu'arrive-t-il ? Ou — forcément — la carte de fête est chère, atteignant parfois le prix de celle d'une Fête Centrale, et l'on s'en plaint (à tort, il est vrai). Ou alors elle est modeste, et certains clubistes, qui trouvent qu'on ne leur en donne quand même pas pour leur argent, font d'injustes comparaisons. Et ce qu'il y a de plus désagréable, dans les deux cas, remarquez-le, *c'est que la Section qui reçoit se trouve régulièrement en déficit.* Déficit souvent important et qui constitue pour les petits budgets *une charge réelle que l'on voit avec appréhension revenir périodiquement.*

L'esprit qui règne dans les Courses des Sections Romandes s'est aussi modifié. Jadis, je le répète, tout le monde se connaissait, se revoyait avec un nouveau plaisir. Aujourd'hui, on ne lie plus connaissance que par groupes ; le plus souvent, on s'en tient aux collègues de sa section, on s'arrange pour rester ensemble durant toute la course, on ne fusionne plus. Des anciens habitués de la Course des Sections Romandes, de ceux que l'on y retrouve inva-

riablement, les uns, avouons-le, sont devenus un peu grincheux ; les autres... sont toujours les mêmes, et nous servent les mêmes discours et les mêmes calembours, ce qui est monotone, depuis le temps...

Et voilà ! que faire ? Supprimer la Course des Sections Romandes ? Non pas. Mais en modifier totalement l'organisation. Des entretiens que j'ai eus avec des clubistes de presque toutes les sections, il résulte que l'opinion penche de plus en plus pour une réunion d'automne, avec modeste banquet, si l'on veut, et petite promenade. Cette réunion d'automne se ferait peu de temps avant l'Assemblée générale du C.A.S. Nous y discuterions, dans une brève séance à laquelle assisteraient les délégués de l'année, et tous les clubistes que cela intéresserait, les principales questions en cours et les intérêts communs (presque toujours les mêmes) des Sections Romandes. Ensemble, nous y verrions plus clair, et nous arriverions à l'Assemblée Générale du C.A.S. bien renseignés bien d'accord, avec une solide unanimité lorsqu'il le faudra.

Dans ces conditions, sans course véritable, coûteuse et difficile à organiser, cette réunion pourra très bien avoir lieu dans une localité centrale, même en plaine, et n'exigera pas, ainsi, pour certaines sections, un déplacement de plus d'une journée. J'ai dit : même en plaine, parce que notre pays, en dehors de ses montagnes, abonde en sites charmants, que trop de grimpeurs ignorent. Ils apprendront à connaitre d'autres aspects de leurs cantons. Cela sera tant mieux. Ils le feront à moins de frais. Ils pourront s'y rendre plus nombreux, et la faveur qui est en train d'abandonner la Course des Sections Romandes reviendra, plus vive et plus justifiée, à la *Réunion des Sections Romandes.*

Je n'ai, certes, pas la prétention de croire que cette idée pourrait faire son chemin, ni celle d'avoir, dans les lignes qui précèdent, résolu une partie de la question. Je n'ai fait que la poser, dans l'espoir de susciter des contradicteurs, ou des idées nouvelles et meilleures, et, en tout cas, une discussion d'où pourrait jaillir la lumière.

O. Nicollier.
Section de Jaman.

BIBLIOGRAPHIE

Jahrbuch des Schweizer Alpenclub 1903-1904, 39me année.

Comme par le passé le Jahrbuch continue à se distinguer par l'intérêt multiple qu'il éveille, par ses belles illustrations, par ses articles pittoresques ou scientifiques. C'est la véritable publication alpine au sens le plus large du mot.

Les deux cents premières pages sont réservées aux relations d'ascensions et courses diverses. Et l'on fait, en les lisant, un véritable voyage à travers les Alpes. M. H. Dietler conduit le lecteur autour du et sur le Grand Paradis. Mlle Eugénie Rochat et M. L. Collet racontent leurs exploits à l'Aiguille du Chardonnet. M. Eymann décrit une région moins élevée, mais non sans attraits, le Buet et son panorama extraordinaire, les monts sauvages qui l'avoisinent. Avant de quitter cette partie des Alpes, on peut gravir encore en compagnie de M. Stöcklin-Müller, les Grandes Jorasses et le Mont-Blanc.

Avec M. Becker, nous sommes initiés aux obstacles accumulés par le Mt Rose sur le versant de Macugnaga. A signaler la magnifique vue du Mt Rose, prise du Joderhorn, qui illustre cette captivante narration. M. Becker a joint à son récit des détails circonstanciés sur les ascensions qui précédèrent la sienne.

M. Hürner raconte avec beaucoup d'entrain ses pérégrinations depuis la cabane du Festi, ascensionnant de là le Hohberghorn, puis, de la Z'fluhalp, le Rimpfischhorn.

Le Clubiste romand trouvera des indications précieuses sur des régions généralement peu connues de lui, dans les descriptions faites par M. Hinder, des Alpes du centre de la Suisse, et par MM. Lisibach et End, des montagnes du Tessin et du Calaacatal.

Enfin les « rochassiers » liront avec plaisir le récit des expériences faites par M. Euringer sur les difficiles Dolomites et par M. Eberli dans les montagnes de la Grande-Bretagne.

La partie historique et scientifique est attirante aussi. M. le Pasteur Bähler a écrit quelques pages d'un haut intérêt sur le séjour de Calvin à Aoste et le passage des Alpes par l'illustre réformateur.

M. G. Meyer von Knonau apporte une sérieuse et utile contribution à l'histoire de Bonaparte, par son article sur l'importance des Alpes et du lac de Garde au point de vue des combats livrés par le futur empereur autour de Mantoue, en 1796 et 1797.

A signaler encore l'important travail de M. J. Königsberger sur les cristaux, et l'article intitulé « Les variations périodiques des glaciers des Alpes suisses », signé par les professeurs F.-A. Forel et Lugeon et M. E. Muret, inspecteur en chef des forêts, à Lausanne.

Comme de coutume, de nombreuses et diverses communications et une bibliographie abondante terminent le volume.

La plupart des illustrations hors texte sont des mieux réussies. Nous avons particulièrement remarqué la vue du Mt Rose, déjà

citée, le Kastelsee dans le val Toggia, le M[t] Gelé et le M[t] Avril, vus du col du M[t] Rouge et une belle reproduction d'une cassette en cristal de roche de Valerio Belli.

A citer encore les gravures anciennes qui illustrent l'intéressant article de M. A. Wäber sur la fréquentation de l'Oberland par les touristes. Th. A.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE

Aug. André : **Champéry et ses environs.** Guide du promeneur et de l'excursionniste ; avec la carte au $^1/_{50000}$ du Bureau topographique fédéral. — Prix : 1 fr. — Payot et C[ie], Lausanne.

Au moment où venait de paraitre la 3[me] édition, revue et mise à jour de l'excellent guide de M. A. de Claparède, *Champéry, le Val d'Illiez et Morgins,* nous avons été surpris de voir surgir un nouveau guide de Champéry. En réalité ces deux guides ne s'adressent pas au même public. Le but de notre collègue M. André a été de mettre entre les mains des visiteurs, toujours plus nombreux, de Champéry un petit guide pratique, leur donnant sous une forme condensée les indications nécessaires pour s'orienter dans les promenades variées à faire autour de ce magnifique centre d'excursions qu'est Champéry. Ce petit volume rendra donc service aux visiteurs pressés qui, n'ayant que quelques jours à passer à la montagne, cherchent à utiliser leur temps le mieux possible et n'ont pas le loisir d'étudier l'histoire et les mœurs, cependant si intéressantes, des habitants de la vallée. La carte leur sera de la plus grande utilité. E. Th.

G. Freytag's Touristen-Wanderkarten. — Cette belle collection de cartes autrichiennes s'est enrichie cette année d'une feuille X[me], *Berchtesgadnerland und Pinzgau,* pays compris entre Salzburg et Zell am See. Le champ de la carte s'étend ainsi sur une région montagneuse très pittoresque et intéressante : la curieuse Steinerne Meer avec le Königssee, les groupes des Watzmann, Leoganger Steinberg, Hagengebirge, Uebergossene Alpe, etc. Ces cartes au $^1/_{100\,000}$, imprimées en couleurs avec courbes de niveau et relief du terrain, indiquent tous les chemins marqués en couleur sur le terrain par les Clubs alpins. Editées par G. Freytag et Berndt, à Vienne, elles se vendent en feuille à M. 1.70 et M. 2.35 sur toile.

Carte des Vosges, au 1 : 50.000. — Le comité central du Club Vosgien continue la publication régulière de sa grande carte des Vosges. Les feuilles parues cette année sont :

Feuille double VI et VII, Niederbronn-Wörth ; feuille XV, Schlucht-Gerardmer, et XV, Kaisersberg-Münster ; ces deux dernières en seconde édition revisée. Ces cartes, imprimées par l'Institut cartographique C. Flemming, à Glogau, sont en vente chez Ed. Heitz, à Strassbourg.

Album du Montagnard 1905. Lucien Laveur, éditeur, Paris, et dans toutes les librairies.

Cette jolie petite publication porte aussi le titre peut-être un peu orgueilleux de Revue annuelle de la montagne. Elle s'efforce d'y répondre en vous parlant des événements importants de l'an qui vient de s'écouler et en multipliant le nombre des sujets intéressants qu'elle traite. Il va sans diire qu'on y trouve presque uniquement des articles relatifs aux Alpes françaises et aux Pyrénees, mais ils ne manquent pas de saveur, sont riches en renseignements utiles et illustrés avec goût.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES

L'Alpiniste n° 39. — Pour les alpinistes, E.-B. DE REYLER. — Le châtaignier de Neuvecelle (illustr.). — Le Col du Midi en skis, Dr L. WEBER *(Echo des Alpes)*. — N° 40 — Le Col du Midi en skis *(suite)*, Dr L. WEBER. — La vallée de ferrex (illustr.) Jean D'ENTREMONT.

Bulletin du Club Alpin de Crimée. Nos 7 à 12. 1904. — Nécrologie d'Alex. Salomon, membre honoraire, par BERTENSON. — Ascensions dans les Dolomites d'Ampezzo, par N. DE POGGENPOHL. — Tableaux pour la détermination des reptiles et batraciens de la Crimée *(fin)*, par A. BRAUNER. — Nécrologies de R.-A. Prendel et de H. Téofilidi, par ILOVAISKY. — Méthodes d'orientation élémentaire par le moyen d'une carte, par A. SIPIAGUINE. — Chronique. — Bibliographie.

La Patrie Suisse, n° 292. Au Simplon (illustration). — **N° 293.** — Les châteaux valaisans : Saillon, Solandieu. — **N° 294.** — Château des Tavelli à Granges, Solandieu. — Le monument Zwissig à Bauen (illustr.).

Sicula, n° 1-2. 1904. — Appel pour une station climatérique à Gibilmanna, F. CIMINO. — La Sicile et les étrangers. LA RÉDACTION. — Au Mont Pellegrino, U. GIACHERY. — Huit jours en Eolie, M. L. P.

Ski, 1904, n° 4. — Le sport du ski autour des Avants, G. JACOTTET. — La première traversée de la région du Trift en skis, A. WEBER. — Une nouvelle fixation pour skis « Modèle Ellefson » — Clubs des Skieurs et Club Alpin.

RECTIFICATION

A la légère, et mis en erreur par quelques affirmations inexactes, j'avais dans mon dernier article, laissé percer l'amère certitude que les dames n'avaient accès dans aucun club alpin, or une aimable lettre d'un membre du Club alpin français m'apprend qu'elles sont parfaitement admises à faire partie du C.A.F. ; même la Section Monte-Rosa, parait-il, les admet régulièrement. Tant mieux ! il ne me reste qu'à souhaiter de voir ces illustres exemples entrainer après eux d'autres Clubs et surtout d'autres de nos sections dans cette voie de progrès. Il est toujours consolant d'enfoncer une porte ouverte.

L. SPIRO.



Phot. E. Thory.

Aiguilles Rouges vues du Vouasson.

L'ÉCHO DES ALPES

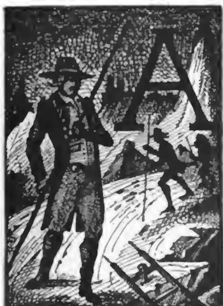
1905. — N° 2.

COXE ET RAMOND

LA SUISSE ET LES PYRÉNÉES AU XVIIIme SIÈCLE

II

RAMOND ET LES PYRÉNÉES



AVANT Ramond[1], les Pyrénées étaient à peu près inconnues ; elles apparaissaient comme une muraille inabordable et infranchissable; le brigandage y sévissait, l'accès en était mal aisé, aussi n'attiraient-elles guère. Ramond les mit à la mode. La plus ancienne tentative d'ascension connue dans ce massif est celle du Pic du Midi d'Ossau en 1582 par M. de Candale.

Louis XIV qui, en 1660, passa plusieurs mois dans le voisinage de cette chaîne, en attendant de se mettre au cou celle de son mariage avec l'infante Marie-

[1] Que MM. Barrère, de la Section basque du C.-A. F., Beraldi, Marchand et autres reçoivent ici l'expression de ma gratitude pour l'obligeance qu'ils ont apportée à me procurer sur Ramond des renseignements biographiques ou autres.

Thérèse, laquelle, du reste, comme on sait, ne le gêna pas beaucoup, ne paraît pas avoir éprouvé pour elle la moindre curiosité. En revanche M[me] de Motteville qui avait accompagné la Cour à Saint-Jean-de-Luz pénétra — oh, pas bien profondément! — dans les vallées qu'enserrent ces montagnes qualifiées par elle « d'affreuses et monstrueuses », et fut toute surprise, cependant, d'y voir « l'agréable et l'horrible y « faire un mélange admirable de toutes les différentes « beautés de la Nature ».

Monge, d'Arcet et autres ouvrirent l'ère des observations scientifiques dans les Pyrénées, mais Ramond en fut le premier explorateur. « Ramond » dit M. Camena d'Almeïda, « fut à la fois un ascensionniste intrépide, un géologue consommé, un écrivain enthousiaste. Il ne fut pas l'initiateur des recherches géographiques dans la région pyrénéenne, « si l'on s'en tient purement à la chronologie qui « place avant lui Monge et Palasson ; mais il le fut véritablement en rendant populaires les montagnes où « il déploya son activité d'alpiniste et de savant, en « attirant les touristes vers une région à laquelle ils « en préféraient bien d'autres. Dans le cours de ses « explorations, il devait voir se modifier plus d'une « fois ses idées sur la constitution des montagnes, « mais l'intérêt du problème croissait à chaque pas « et il conviait ceux qu'il appelle modestement ses « maîtres à le résoudre avec lui [1]. »

Il ne saurait être question de faire ici un exposé des recherches et des théories de Ramond sur l'orographie, la structure, la formation et la déformation, l'altitude et les glaciers du massif pyrénéen. Il y a

[1] Les Pyrénées, par P. Camena d'Almeïda, p. 150.

deux hommes chez Ramond : le savant et le montagnard ; c'est du second surtout que nous allons nous occuper.

Ce fut en 1787, donc dix ans après son voyage en Suisse que Ramond vint pour la première fois aux Pyrénées. A cette époque se rattachent ses premières expéditions au Pic du Midi de Bagnères qu'il gravit trente-cinq fois en quinze ans, à Gavarnie, aux Montagnes Maudites. Il a raconté ses excursions dans un ouvrage qui parut en 1789 sous le titre un peu long de « Observations faites dans les Pyrénées pour servir de suite à des observations sur les Alpes, insérées dans une traduction des lettres de W. Coxe sur la Suisse ». C'est ce livre que M. Beraldi a baptisé du nom « d'acte de naissance des Pyrénées ».

Le Pic du Midi de Bagnères, d'accès facile, d'altitude moyenne, 2877 m., constitue l'ascension favorite des baigneurs de Bagnères et de Barège ; on y jouit d'une vue étendue et ce fut dans le but d'embrasser du regard les contrées montagneuses qu'il se proposait de parcourir, que Ramond le gravit.

« ... Déjà les fleurs d'un gazon court et vigoureux, « nouvellement découvert par les neiges me rappelaient les hautes vallées des Alpes et leurs pâturages. L'air était tranquille et parfumé par la *Lauréole odorante* qui commençait à fleurir, car les « jours de la canicule sont le printemps de ces lieux. « Je sentais ce charme que j'ai tant connu, tant goûté « sur les montagnes, ce contentement vague, cette légèreté du corps, cette agilité des membres, cette « sérénité de la pensée, si doux à éprouver, si difficiles à peindre ; mes pas se pressaient et mes compagnons ne pouvaient plus me suivre. Je les attendais par intervalles, bientôt je ne pus plus les at-

« tendre, et leur abandonnant mon guide, je gravis « seul et en droite ligne vers la cime ; je l'atteignis « en peu de temps, et du bord d'un précipice effroyable « je vis un monde à mes pieds [1]. »

Ramond trouverait actuellement sur ce sommet hôtel, télégraphe, téléphone et observatoire.

Du Pic du Midi il avait distingué le Marboré (massif de Gavarnie) qui devint tout de suite l'objet de sa convoitise. Le voilà donc parti pour le village de Gavarnie d'abord, puis pour le fameux cirque.

« Que l'on s'imagine une aire demi-circulaire, dont « l'enceinte est un mur vertical et dont le sol se « creuse en entonnoir. Que l'on se figure le mur, « haut de douze à quatorze cents pieds, surmonté « par les vastes gradins d'un amphithéâtre blanchi « de neiges éternelles et couronné lui-même par des « rochers élevés en tours, dont la cime horizontale « en est surchargée. [2] »

Mais ce spectacle, si intéressant qu'il pût être, ne pouvait contenter la curiosité de Ramond ; il lui fallut s'élever jusqu'au-dessus des cascades. « L'émotion « que j'éprouvais », dit-il, « était agréable comme « l'est toute émotion qui naît de la connaissance d'un « danger et d'une peine que l'on domine » ; puis après avoir, non sans péril, atteint la région des glaces, de ces glaces dont il voulait constater l'existence, il redescend dans la vallée pour regrimper le lendemain dans la direction du Marboré et se livrer alors à une exploration complète de cette contrée glacée.

Taine, plus tard, devait manifester moins d'enthousiasme : « Les glaciers sont fort laids, très sales,

[1] Observations faites dans les Pyrénées, pages 41-42.
[2] Observations, p. 72.

« très inégaux, très glissants; on court à chaque pas « risque de tomber, et, si l'on tombe, c'est sur des « pierres aigues ou dans des trous profonds. Ils « ressemblent beaucoup à des plâtras entassés et « ceux qui les ont admirés ont de l'admiration à re- « vendre...[1]. »

Le récit de ses excursions dans ce que Ramond appelle « le pays des quatre vallées » fourmille de tableaux gracieux ou grandioses. Voici, comme exemple, les réflexions que lui suggère une modeste chapelle rencontrée sur le chemin :

« Je m'arrêtai un moment devant cette chapelle, « frappé de la magnificence du paysage qui l'entoure. « Le soleil, voisin de son coucher, y répandait ce « charme qui naît de l'approche du soir. C'est alors « que l'immense nature adopte cette unité de cou- « leurs et cette régulière disposition d'ombres, qui « simplifient les formes, les lient en grandes masses « et leur donnent cet ensemble, cette harmonie, cette « gravité qui reposent à la fois l'œil et l'âme[2]. »

Ailleurs, pendant qu'au bord du lac de Seculejo, « le plus beau lac qu'il soit possible de rencontrer à « pareille hauteur », il fait un délicieux repas composé de vin transporté dans une outre, de pain de seigle et de quelques oignons, survient un énorme orage qu'il décrit magnifiquement.

Il constate entre temps que si les bergers pyrénéens ont de la grâce, de l'agilité dans la démarche, une physionomie franche et farouche, en revanche leur fromage, fabriqué d'après des procédés dignes de la barbarie des premiers âges, ne ressemble en

[1] Taine. Voyage aux Pyrénées, p. 221.
[2] Observations, p. 162.

rien à cet aliment agréable et sain que le lait fournit aux bergers des Alpes suisses.

« J'avais » dit Ramond, « résolu de voir la Mala-« detta. » En route donc pour cette montagne au nom redoutable et réputée inaccessible. L'expédition débuta mal. Force fut de passer deux nuits dans l'hospice de la vallée de Luchon, « couché sur la terre « humide, la tête appuyée sur un banc renversé, « troublé à tout instant par des coups de vent qui « enfonçaient la porte et heurté par le bétail qui fuyait « son étable submergée par la pluie ». Mais ces légers inconvénients n'étaient pas de nature à décourager un homme tel que Ramond, bien au contraire.

« Quiconque n'a point pratiqué les montagnes de « premier ordre, se formera difficilement une juste « idée de ce qui dédommage des fatigues que l'on y « éprouve et des dangers que l'on y court. Il se figu-« rera encore moins que ces fatigues mêmes n'y sont « pas sans plaisirs et que ces dangers ont des char-« mes; et il ne pourra s'expliquer l'attrait qui y ra-« mène sans cesse celui qui les connait, s'il ne se « rappelle que l'homme par sa nature aime à vaincre « des obstacles; que son caractère le porte à cher-« cher des périls et surtout des aventures... passion « qui l'égare souvent sur le but de sa vie, mais, au « moins, l'endort sur ses misères et l'étourdit sur sa « brièveté [1]. »

A travers des entassements de rochers, il atteint la base d'un glacier profondément crevassé. Ses guides n'ayant pu le suivre, il s'élance seul vers ce qu'il croyait être le sommet — il en était bien loin — puis bientôt est contraint de s'arrêter. La Maladetta de-

[1] Observations, p. 228-229.

vait longtemps encore garder sa virginité. A la descente Ramond se trouve enveloppé d'une brume opaque qui rend le trajet dangereux; enfin, le voilà à l'abri dans un ermitage de la vallée d'Artigue-Telline; il était temps, car une tempête se déchaîne, mais que lui importe!

« Tibulle qui est, je crois, une autorité en fait de « volupté, savait fort bien ce que le sifflement des « vents et le bruit de la pluie, entendus à couvert, « ajoutent au charme du repos et aux délices de cer- « taines situations. Il s'en fallait de beaucoup que « mon bonheur fût accompagné de tout ce qui con- « courait à celui du plus aimable des Romains; mais « du moins il n'y manquait rien du côté de la tempête, « de la fatigue et de l'abstinence de la journée et des « privations qu'il avait fallu endurer dans l'hospice; « et comme il est juste que les jouissances d'un pau- « vre coureur de montagnes se composent d'éléments « plus simples que celles de l'amant de Délie, il me « suffit, cette fois, pour goûter la volupté qu'il peint « avec tant de grâce, d'entendre les éclats du ton- « nerre et le fracas des cataractes, dans une maison « fermée et au coin d'un bon feu [1]. »

On aurait pu appliquer à Ramond ces vers d'un autre poète :

Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.

Tout un chapitre de ce volume est consacré aux crétins et goîtreux, nombreux encore à cette époque dans la vallée de Luchon et ailleurs aussi. A tort ou à raison Ramond les fait descendre des « Cagots », appelés également Cacous, Caqueux ou Capots, les-

[1] Observations, p. 267-268.

quels eux-mêmes auraient été des descendants dégénérés des Goths; sorte de race proscrite, maudite et esclave, dont l'origine se perd dans les brumes des premiers âges de la monarchie française. Ces infortunés, réputés « ladres et infects », ne pouvaient exercer que les plus vils métiers; dans les églises, où ils avaient leurs bénitiers et leurs sièges spéciaux, ils ne pouvaient pénétrer que par portes séparées; au surplus, ils commençaient à inspirer plus de pitié que de dégoût.

En 1792, Ramond revint à ses chères Pyrénées, où pendant huit années il se livra à de nouvelles explorations. C'est à leur récit, notamment à celui de ses tentatives, infructueuses du reste, pour atteindre le Mont Perdu, qu'est consacré son second ouvrage, qui parut en 1801, sous le titre quelque peu fallacieux de « Voyages au Mont Perdu et dans la partie adja-« cente des Hautes-Pyrénées »; c'est, dit M. Beraldi, « le livre classique de la littérature des Hautes-Ré-« gions ». Tout le monde sait aujourd'hui que le Mont Perdu est l'un des trois sommets du Marboré appelés par les Espagnols *Las tres Hermanas* (les trois sœurs); à l'ouest, le Cylindre (3332 m.); au milieu, le Mont Perdu (3436 m.); au sud-est, le troisième sommet, alors anonyme, baptisé depuis, sur la proposition de M. Schrader, de Soum ou Sommet de Ramond (3248 m.). Du temps de Ramond il n'en allait pas ainsi, le Mont Perdu justifiait son nom. Où se trouvait-il exactement? De quelle façon l'aborder et l'atteindre? C'est parce que Ramond le considérait comme la sommité la plus élevée de ce massif et comme devant par conséquent offrir le meilleur point d'observation qu'il le convoitait si ardemment.

Ce fut le 11 août 1797, dix ans après son voyage aux Montagnes Maudites, qu'il entreprit sa première expédition. Par Luz, la magnifique vallée de Gèdres et les solitudes fleuries de l'Estarbé, il parvient au pied du menaçant couloir qui doit, espère-t-il, conduire au sommet. Pendant la première heure tout marche à souhait, puis la pente s'accentue, la fatigue se fait sentir ; c'est égal, il faut avancer.

« Alors on se hâte, on s'élance, on atteint hors « d'haleine le but désiré... Un cri de joie annonce le « changement de scène : un morne silence lui suc- « cède à l'aspect d'un nouveau monde, des profon- « deurs qui nous en séparent, des glaciers qui le « ceignent et du nuage qui le couvre ; spectacle af- « freux et sublime, dont toutes nos facultés sont ac- « cablées ! Voilà le Mont Perdu ! Voilà le Mont Perdu, « se disait-on l'un à l'autre ! et cependant personne « ne le démêlait encore dans le chaos de rochers, de « neiges et de vapeurs. C'est le Dieu dont la pré- « sence est sentie plutôt qu'aperçue et qui se mani- « feste dans tout ce qui l'environne, avant de se ré- « véler lui-même [1]. »

L'endroit atteint était la Brèche de Tuquerouye (2800 m.). Que faire ? De là à la cime il n'y avait peut-être que cinq cents mètres, mais la journée s'avance, l'orage, l'inévitable orage menace ; la retraite est décidée ; et tout en botanisant, en cueillant quelques-unes de ces plantes dont l'une, une solanée, porte actuellement le nom de *Ramondia Pyrenaica* « de ra- « vins en ravins, de torrents en torrents, de degrés « en degrés, on se dévale jusqu'à la cabane de « l'Abassas-Dessus ». Le gîte étant trop petit pour

[1] Voyages au Mont Perdu, p. 63-64.

contenir tout le monde, Ramond s'en va chercher un asile sous un rocher voisin à l'abri duquel « il s'en« dormit si bien qu'il n'aurait entendu ni les mu« gissements du vent, ni les éclats du tonnerre, si un « bruit nouveau ne l'eût éveillé en sursaut pour lui « faire voir à la lueur des éclairs un torrent d'eau « et de pierres qui menaçaient d'engloutir sa de« meure ».

C'est pendant le cours de cette excusion que Ramond fit une découverte importante qu'il raconte en ces termes :

« J'allais frapper un second coup de marteau dans « le vif de la pierre, quand j'aperçois à sa surface une « saillie rougeâtre ; je regarde de plus près, je re« connais un tronçon de polypier que je pris d'abord « pour le millépore cellulaire ; je regarde encore et « je vois la valve supérieure d'une huître remplie « d'orthocératites, puis des fragments d'un madré« pore qui ressemble au madrépore fasciculaire, puis « d'autres zoophytes brisés que je n'ai pu déterminer ; « puis quelques portions d'échinites qu'il n'est pas « moins difficile de rapporter à leur espèce... Je « m'écrie, j'appelle mes compagnons, je les rassem« ble tout empâtés des débris du règne organique ; « je leur montre ces vénérables restes qui acquièrent « dans les flancs du Mont Perdu une importance toute « particulière. On se répand sur le promontoire ; on « arrache à l'envi tout ce qui se distingue de la subs« tance de la pierre, et, travaillant moi-même avec « une ardeur nouvelle, au milieu de ces ardents tra« vailleurs, je jouissais d'un bonheur que personne « ne peut partager avec moi : celui d'avoir ouvert un « si beau champ d'observations à des successeurs « qui, peut-être, y verront un jour, ce que l'état ac-

« tuel de nos connaissances ne nous permet pas de « voir [1]. »

« Dès lors », dit M. Camera d'Almeïda, « il n'y « avait plus de doute possible; il était démontré par « l'expérience que les parties culminantes des mas- « sifs ne sont pas toujours les plus anciennes et que « les hauts sommets sont au contraire souvent cons- « titués par des roches relativement récentes, celles « qu'on a appelées depuis jurassiques et crétacées [2]. »

Telle fut la première tentative d'escalade du Mont-Perdu ; si Ramond n'avait pas pu vaincre la montagne, tout au moins lui avait-il arraché quelques-uns de ses secrets.

La seconde eut lieu dans le mois de septembre suivant, mais les conditions avaient empiré ; la neige était remplacée par une glace lisse sur laquelle les crampons ne mordaient pas; il fallut tailler des degrés avec la hache, monter tout droit pendant deux heures; pour comble de malheur, un des guides fut pris de vertige et la lunette de Ramond fila dans une crevasse; force fut de changer de direction et de se hisser sur les rochers au risque de se faire assommer par les pierres. Bref, ce qui, un mois auparavant avait demandé deux heures, en exigea cinq cette fois-ci, pendant lesquelles la vie de nos ascensionnistes fut souvent en danger. Au surplus, voici de quelle façon cette partie de l'ascension a été racontée par un des compagnons de Ramond :

« ... M. Ramond donne l'ordre de l'escalade ; c'est « sur le côté occidental qu'elle est tentée. On essaye « les crampons, les bâtons ferrés, ils glissent sur la

[1] Voyages au Mont-Perdu, p. 74-75.
[2] Les Pyrénées, p. 153.

« surface sans la pénétrer, mais nous étions munis de « bons instruments tranchants et nos guides les em- « ploient pour former des échelons. Nous montons « donc sur une échelle de glace et nous ne doutions « pas que c'était un chemin de roses en comparaison « de celui que nous allions être obligés de nous « frayer. La glace nous présente un gonflement que « l'on tenterait en vain de franchir, il faut l'éviter et « gagner le rocher voisin ; il est inaccessible en cet « endroit ; que faire? Ecrêter la vive crête qui ter- « mine latéralement le glacier, s'y exposer comme « sur une corde tendue entre deux précipices, tou- « cher terre enfin et ne l'abandonner que lorsqu'un « promontoire nous obligera à former de nouveaux « échelons sur la glace devenue plus praticable. Telle « fut notre marche, tels furent les périls que nous « courûmes pendant cinq heures que dura cette auda- « cieuse ascension. Enfin, accablés de fatigue, l'ima- « gination frappée des dangers que nous avions cou- « rus, nous atteignons le sommet de la crête. La « scène change, rien de ce qu'on a vu dans les Pyré- « nées ne donne la moindre idée de son ensemble ou « de ses parties... [1]. »

Cette scène Ramond l'a décrite dans une page restée célèbre.

« En vain je tenterais de décrire ce que son appa- « rition (celle de la cime du Mont-Perdu) a d'inopiné, « d'étonnant, de fantastique au moment où le rideau « s'abaisse, où la porte s'ouvre, où l'on touche enfin « le seuil du gigantesque édifice ; les mots se traî- « nent loin d'une sensation plus rapide que la pensée ; « on n'en croit pas ses yeux ; on cherche autour de

[1] H. Beraldi. Cent ans aux Pyrénées, tome I, p. 114.

« soi un appui, des comparaisons; tout s'y refuse à la « fois; un monde finit, un autre commence, un monde « régi par les lois d'une autre existence. Quel repos « dans cette vaste enceinte où les siècles passent « d'un pied plus léger qu'ici-bas les années! Quel « silence sur ces hauteurs où un son tel qu'il soit est « la redoutable annonce d'un grand et rare phéno- « mène! Quel calme dans l'air et quelle sérénité dans « le ciel qui nous inondait de clartés! Tout était d'ac- « cord, l'air, le ciel, la terre et les eaux! Tout sem- « blait se recueillir en présence du soleil et recevoir « son regard dans un immobile respect... Du Mont- « Blanc même, il faut venir au Mont-Perdu; quand « on a vu la première des montagnes granitiques, il « reste à voir la première des montagnes calcaires [1]. »

Décidément le Mont-Perdu ne voulait pas de Ramond; mais la ténacité du savant devait l'emporter sur la résistance de la montagne.

Au mois d'août 1802, en effet, Ramond put enfin planter sur le Mont-Perdu le drapeau de la victoire. Parti le 9 août de Barège, le 10, après une nuit tempêtueuse passée en plein air, il atteignit, par une nouvelle direction, le sommet objet de ses rêves et eut alors l'ineffable plaisir de « voir toutes les Py- « rénées sous ses pieds ». — Le récit de cette conquête passa presque inaperçu, inséré seulement qu'il fut dans un numéro du *Journal des mines*, de Thermidor, an XI. « C'est » dit M. Beraldi, « un mémoire « lu à l'Institut, d'une forme rapide et technique; rien « n'y subsiste plus du style du XVIII[me] siècle et dans « les 28 pages de ce rapport la moitié sont des cons- « tatations scientifiques; il en reste à peine 14 pour

[1] Voyages au Mont-Perdu, p. 114-115.

« la partie pittoresque. Un bref bulletin de victoire, « mais capital [1]. »

Quelques jours après, Ramond fit la déconverte de la « Crevasse d'Ordessa » entrevue par lui du haut du Mont-Perdu, laquelle n'est autre que la vallée d'Arrassas ou Ordessa, actuellement si connue et si admirée.

Mais revenons à 1797.

Quelque peu calmé, momentanément au moins, par son insuccès, Ramond se dédommagea par des promenades scientifiques dans la vallée d'Heas « pays « délicieux, suite de sites qui se disputent d'élégance « et de majesté » à Troumouse, aux « ports » de la Canau et de la Pinède, à la brèche d'Allanz d'accès peu facile, de laquelle il atteignit insensiblement le sommet du Piméné (2800 m.) où l'attendait le plus beau des spectacles.

« Peu de sommets sont d'un accès aussi facile; au« cun autre, peut-être, ne dédommage aussi complè« tement de ce qu'il en a coûté pour l'atteindre. Est« ce des aspects que l'on cherche? Voilà le Mont« Perdu, le Cylindre, le Marboré, ses tours et ses « créneaux. On les a vus séparés, il faut les voir « ensemble; on les a vus de loin, il faut les voir « de plus près. On les a vus du fond des vallées, il « faut les voir de niveau, dominer ces vallées, ces « cirques, ces amphithéâtres et la source des longues « cascades qui en franchissent les degrés. Comme « ces murailles s'élèvent du sein de ces obscures « profondeurs! comme elles surmontent le confus « amas des Pyrénées! quelles formes, quelle couleur! « quel jour en éclaire le faîte, et quelle distance ces

[1] H. Beraldi. Cent ans aux Pyrénées, tome I, p. 73.

« clartés mettent entre elles et tout ce qui rivalise « avec elles! C'est ainsi que les hauteurs extraordi- « naires se distinguent des hauteurs communes. Plus « on s'élève et plus on est accablé de leur supério- « rité, et la comparaison de ce qui en approche de « plus près est encore ce qui les rehausse davan- « tage [1]. »

Ramond était content. De cet observatoire, en effet, il avait pu, à loisir, contempler tout ce massif pyrénéen, objet de ses patientes et laborieuses investigations et, quand plus tard il aura conquis le Mont-Perdu, il aura bien mérité d'être appelé « l'inventeur des Pyrénées ».

C'est en connaissance de cause que nous pouvons maintenant juger Ramond comme alpiniste.

Il ne grimpe pas pour le plaisir unique de grimper, de faire de la gymnastique, de l'acrobatie; la montagne fut pour lui moins un but qu'un moyen, davantage matière à expériences scientifiques qu'objet de simple récréation, et cependant nul ne l'aima d'un plus ardent amour, nul mieux que lui n'en a senti la poésie, le charme, la grandeur, la beauté parfois tragique; nul, à un plus haut degré, n'a ressenti les émotions diverses qu'elle fait naître; nul non plus ne l'a peinte avec des couleurs plus brillantes, couleurs qui aujourd'hui encore ont conservé tout leur éclat.

C'est donc à bon droit que la société à laquelle il a donné son nom lui a érigé un monument; c'est à bon droit aussi que Sainte-Beuve, dans ses *Causeries du lundi*, M. Beraldi dans son bel ouvrage sur les Pyrénées, M. Camera d'Almeïda et d'autres lui ont consacré les pages les plus élogieuses.

[1] Voyage au Mont-Perdu, p. 292.

Et à tous les savants, à tous les alpinistes, à tous les vrais amis de la montagne, Ramond peut être offert comme un modèle d'ardeur, de persévérance, d'enthousiasme et d'endurance.

EUG.-A. DESGOUTTES.
Section genevoise.

LES AIGUILLES ROUGES D'AROLLA (3650 m.) traversée.

Il y a longtemps que les Aiguilles Rouges nous attiraient mes bons guides et amis, Jean Follonier, G. Antoine et moi, car, pour tous les trois, c'était un peu de cet inconnu, qui charme tant et qui donne une saveur si spéciale à la montagne.

Le 11 juillet, une de ces belles journées sans nuages, qui rendront certainement cette année légendaire, nous voyait devisant sur le pittoresque chemin qui mène des Haudères à Arolla où nous devions coucher au confortable petit hôtel de la Poste. M. Gaspard, sur le seuil, toujours souriant, était là pour nous souhaiter la bienvenue. Son aimable conversation et le spectacle, tant de fois contemplé, mais toujours à nouveau admiré, qu'offrent le Mont-Colon, le Pigne d'Arolla et l'Aiguille de la Za au coucher du soleil, nous firent quelque peu oublier l'heure du repos. Aussi, lorsque M. Gaspard vint me réveiller, c'est les yeux lourds que je descendis sur la terrasse ; quelques gouttes intempestives, un éclair me rappelèrent vite à la réalité. M. Gaspard, vrai pince-sans-

rire, prétend que c'est toujours comme ça que commence un beau jour. En attendant mieux je me recouche.

Enfin à deux heures et demi, un ciel sans nuages, une de ces nuits profondes qui font ressortir tout l'éclat des mille étoiles qui scintillent joyeusement. M. Gaspard avait raison.

Follonnier allume sa lanterne et en route. L'air frais embaume l'herbe mouillée, le sentier ainsi éclairé prend mille formes bizarres et mouvantes. Une lanterne est-elle bien nécessaire et les yeux ne s'accoutumeraient-ils pas mieux de la semi-obscurité ambiante ?

Nous passons l'Alpe du Pras-Gras, noir amas de chalets que domine tout là-haut une grande croix, dont le sombre profil se grandit démesurément vers le firmament.

Nous l'atteignons bientôt et, prenant vers la droite, rencontrons le nouveau bisse, que nous longeons, ce qui nous facilite l'accès de la moraine, située entre le glacier des Ignes et celui des Aiguilles Rouges.

Bisse admirable qui, pendant deux heures et sans chute appréciable contourne des contreforts, s'enfonce dans des combes profondes, passe sous le torrent de Lucel dont il capte une partie des eaux, puis par ses mille canaux, se perd dans l'alpe de Pras-gras à laquelle il donne cette splendide fertilité dont elle tire probablement son nom.

Nous gravissons la moraine, en suivons un moment la crête et arrivons enfin au glacier des Aiguilles Rouges. Vers 6 h. ½, nous nous encordons, précaution qui de prime abord paraîtrait superflue, tant le glacier a l'air bon enfant.

De temps à autre, toutefois, le piolet s'enfonce

réveillant au-dessous de nous le bruit argentin d'une cascade invisible.

Il fait déjà jour depuis longtemps, le soleil chauffe ferme, nous voilà au pied de notre arête, l'estomac criant famine ! halte !

8 h. Restaurés, nous nous sentons d'attaque, nous prenons les rochers au-dessous d'une dépression dans l'arête Est-Ouest, puis, nous tenant sur la face Nord de celle-ci, nous atteignons vers 10 h. la plus haute cime (pic de Darbonneire) après une jolie et intéressante varappée à travers une belle roche rosée, dure et offrant d'excellentes prises.

La vue est grandiose, au-dessous de nous la belle alpe de Lucel et son joli petit lac bleu, merveilleux joyau qu'elle enserre jalousement de son vert tapis. Au fond, la Borgne roulant ses eaux bourbeuses et que domine fine et svelte l'Aiguille de la Za, altière maîtresse de cette chaîne splendide et dont la sombre Dent de Perroc semble envier les formes.

La Dent Blanche, la Dent d'Hérens et même le Cervin forment un fond à ce tableau. A gauche, le noir triangle du Weisshorn (pourquoi *Weiss*-horn serait-ce par ironie ?) puis, plus loin, noyés dans les vapeurs bleues, les puissants profils de nos géants bernois. A droite, le Collon, l'Evêque, le Pigne, le Mont-Blanc de Seilon, tous hôtes de cette vallée dont ils font le charme et la grandeur. A l'Ouest, le Mont-Pleureur et toutes les sommités de la Vallée des Dix.

Du fond des vallées lointaines, élevant lentement leurs blanches têtes, des vapeurs aux formes bizarres pressent notre départ.

A 10 h. 1/2, nous bouclons nos sacs passablement allégés et nous quittons ce sommet. Nous suivons

l'arête vers le Sud, les difficultés augmentent un peu et les gendarmes se suivent inexorables,

Bientôt, aussi de notre vallée, montent quelques brouillards, mais ils sont si légers, si lumineux que nous continuons grisés de lumière. Bah ! Comme ce matin, ça passera. M. Gaspard n'a-t-il pas prédit une belle journée ? Mais vers midi et 1/2-1 heure, l'aspect change, la lumière nous quitte, la grêle se met de la partie, il tonne, il éclaire ; les gendarmes continuent toujours et nous n'osons pas encore quitter l'arête !

Décrire le spectacle dans son effrayante splendeur est certes au-dessus de mes forces ; mais quels sont ceux parmi vous qui n'aient déjà eu l'occasion d'admirer la puissance des éléments lorsqu'avec fureur ils s'acharnent l'un contre l'autre. Nos aiguilles vibraient mais subissaient vaillamment les attaques de la foudre, et lorsque blessées, répondaient sourdement aux éclats bruyants de leur ennemi vainqueur. Effrayés, nous contemplions ce duel mais n'osions rester stationnaires.

Enfin vers cinq heures, arrivés au bout de la chaîne et dominant le col qui sépare les Aiguilles du Mont Rouge, nous nous arrêtâmes perplexes, car nous n'apercevions toujours pas, à cause du brouillard, le névé quadrangulaire remarqué le matin et qui devait nous servir de repère.

Les nuages s'ouvrant un court instant, nous l'apercevons enfin derrière et au-dessous de nous.

Revenant sur nos pas et suivant le deuxième couloir y conduisant, nous le traversons sans difficulté. Nous suivons alors le couloir au fond duquel se déverse l'eau du névé et nous tenant contre la paroi gauche jusqu'à mi-chemin, où le torrent fait une chute,

nous passons sous celle-ci et traversons l'arête du couloir de neige qui descend au glacier des Aiguilles Rouges. Nous sortons alors du brouillard, mais non de la pluie.

Aucun pont n'est visible de notre côté et malgré notre appréhension et le souvenir de deux avalanches à cet endroit le matin, nous sommes obligés de traverser le couloir ; sous un angle fort aigu, car la neige qui couvre la glace n'est que de peu de profondeur et ne parait pas excellente.

Aussi quel sentiment de bien-être, lorsque bien protégés par un rocher, nous voyons une grêle de pierres sillonner et effacer nos traces.

Le frêle pont est passé lentement et sans encombres, vers huit heures nous atteignons la moraine, puis le glacier des Ignes. Nous roulons la corde qui nous avait unis 14 heures durant. Puis ayant retrouvé notre gentil bisse, Follonnier allume sa première pipe ; voulant l'imiter je retire, non sans tristesse, un infâme mélange de Gala Peter, d'allumettes, d'eau et de tabac, triste vestige de ce que fut ce matin le digne produit de la régie française. Antoine se soulage en fredonnant « les bords de la libre Sarine ».

Deux heures plus tard, affamés, nous réintégrons l'hôtel de la Poste, juste à temps pour éviter une sortie à la caravane de secours que M. Gaspard, inquiet, avait assemblée.

La soirée fut digne d'un tel jour, le Fendant délia les langues de ces rudes gaillards généralement silencieux. Quelles prouesses n'avaient-ils pas tous à narrer, mais il est heureux que vers 1 heure le sommeil réclamant ses droits, vint calmer tant de beau courage.

Hélas, la coupe de félicité s'épuise trop vite, le len-

demain commençait la route impitoyablement rapide qui me ramenait à Paris. Et quel contraste ! Quitter le printemps dans toute son exubérante splendeur, trouver les boulevards couverts de feuilles mortes et les arbres tendre vers le ciel leurs branches noircies demandant, mais en vain, un peu de cette eau vivifiante qui coule si généreusement là-haut dans le bisse de Pras-Gras.

R. Hofmann,
Paris.
Section Jaman.

(Note de la Rédaction.)

Il semble résulter du récit même de M. Hoffmann que l'ascension a été effectuée par le chemin ordinaire du glacier des Aiguilles Rouges et la descente sur le glacier des Ignes par le chemin que suivit, la première fois en 1885, Ad. Tschumi et le guide J. Quinodoz, entre la pointe centrale et la crête difficile qui forme la troisième aiguille.

Le titre de l'article devrait être : *Traversée de la grande Aiguille Rouge d'Arolla* ou Pointe de Derbonneire (Comp. Echo des Alpes 1886, p. 28 et 1887, p. 47, où se trouve une bonne vue de la face Est).

† C.-F. EBERHARDT

1838-1904

Il n'est jamais trop tard pour réparer une injustice et c'en est une que d'avoir tardé si longtemps à parler du collègue qui nous a quitté le 25 juillet dernier.

Né à Carra le 5 janvier 1838 Charles-Frédéric Eberhardt fut, d'abord élève, puis, en 1855 déjà, aide dans l'institution de Marc Alizier, dont il devint plus tard le gendre, l'associé et le successeur. Lors de la retraite de son beau-père, en 1878, Eberhardt dirigea seul l'établissement pendant plusieurs années, puis s'adjoignît un associé en la personne de M. Rosset auquel, en 1898, il le remit après quarante-trois années consacrées à l'enseignement.

Dès son jeune âge, Eberhardt aima la nature et particulièrement la nature alpestre de laquelle il a profité et pu jouir jusqu'au dernier moment puisque quinze jours encore avant son décès, il gravissait le Chamossaire en compagnie de son fils. La botanique fut un de ses passe-temps favoris. Il fut, en 1865, un des quatorze fondateurs de la Section genevoise du C. A. S. et, en 1868, un des trois créateurs des courses du jeudi.

Esprit fin et cultivé lui-même, il affectionnait les choses de l'esprit, notamment la littérature alpine. Il fit de 1868-1869 partie de la Rédaction de l'Echo des Alpes dont il fut le rédacteur en chef de 1878 à



C.-F. EBERHARDT

1838-1904.

1883, époque à laquelle il fut remplacé par M. Alfred Pictet. Sous sa direction la partie illustrations fit de grands progrès. Il a, du reste, peu écrit dans ce recueil qui ne renferme de lui, sauf erreur, indépendamment de quelques rapports annuels, qu'un article intitulé « Guides et hôtels[1] » dans lequel il s'élève contre l'exagération de certains tarifs de guides et des prix de quelques hôtels ; puis une traduction accompagnée de notes de la relation faite par M. Oakley Maund de son ascension à l'Aiguille Verte par le glacier d'Argentière en 1876[2], et, enfin, une courte notice sur le val d'Anniviers[3].

On l'a dit souvent, mais on ne saurait trop le répéter : l'amour pour la montagne n'est point nécessairement lié à celui de difficultés à vaincre ou de périls à affronter. Tel qui n'aura jamais gravi que des sommets de moyenne altitude et relativement faciles, sans jamais faire parler de lui, se trouvera aimer la montagne plus et mieux que tel ascensionniste fameux par ses exploits. Sans doute les deux choses peuvent se trouver réunies ; sans doute il est des alpinistes pour qui la montagne est toujours belle et séduisante sous quelque forme qu'elle se présente, mais d'une manière générale, elles ne doivent pas être confondues.

Eberhardt ne fut pas ce que l'on appelle un grimpeur émérite ; ni sa santé, qui fut toujours plus ou moins délicate, ni ses goûts ne le portaient aux escalades vertigineuses. Il a toutefois accompli quelques-unes de ces ascensions qui peuvent être qualifiées de sérieuses, notamment en juillet 1865 celle du Monte-

[1] *Echo des Alpes*, 1868, p. 111 et s.
[2] *Echo des Alpes*, 1878, p. 86 et s.
[3] *Echo des Alpes*, 1880, p. 112.

Leone, en compagnie de MM. Bader et Alizier, qui l'a d'une façon charmante narrée dans l'Echo des Alpes[1] et, en 1866, celle du Dom des Mischabels, avec MM. Thioly et Roughton.

Eberhardt ne se livrait pas volontiers et appartenait même plutôt à la race des solitaires, mais l'affabilité de ses manières, l'aménité de son caractère et l'intérêt habituel de sa conversation l'avaient rendu cher à tous ceux qui le connaissaient.

Après une existence toute entière employée à se rendre utile à son prochain, il est allé rejoindre tant d'autres collègues, objets, comme lui, d'affection de leur vivant et, comme lui aussi, de regrets une fois disparus.

Eug.-A. DesGouttes.

« *Nos lecteurs auront appris avec peine le décès de*
« *M. Alfred Pictet, ancien rédacteur de l'Echo des*
« *Alpes. L'Echo en reparlera sous peu plus am-*
« *plement.* »

La Rédaction.

[1] *Echo des Alpes.* 1866-1867, p. 85 et s.

NOUVELLES DES SECTIONS ROMANDES

Section de Jaman.

L'année 1905 a fait son apparition à grand fracas sur les ailes largement déployées de dame-Bise. Elle a voulu apparemment nous prouver en commençant par nous octroyer quelques vingt degrés en-dessous de zéro, qu'elle n'aura pas froid... aux yeux et que sa nature est plutôt sportive. Tant mieux pour nous si elle tient ses promesses et si elle n'est pas banale.

Fin novembre passé nous avons renouvelé notre Comité, qui se trouve actuellement composé comme suit :

Président :	M. O. Nicollier,	Vevey.
Vice-Président :	M. H. Schobinger,	»
Secrétaire :	M. A. Dufour,	»
Caissier :	M. J. Dufour,	»
Bibliothécaire :	M. P. C. Mayor,	Montreux.

M. Kratzer, Président sortant de charge, avait décliné toute réélection. Notre nouveau Président M. O. Nicollier est bien connu des lecteurs de l'Echo. Il est donc superflu de vous le présenter. Il a déjà fait ses preuves et notre barque est entre de bonnes mains. La prose de votre serviteur vous a encore été imposée pour une nouvelle année. Il s'efforcera de ne pas abuser de votre patience et de votre temps.

La commission des courses, également renouvelée a élaboré un programme de sept courses. Le but de la première fixée pour ce mois est le col de la Pierre du Moillé sur le Sépey. Souhaitons que toutes nos courses réunissent autant de participants que la promenade d'automne qui s'est faite le 20 novembre dernier. Il faisait une délicieuse journée d'automne, et la promenade au Pèlerin « par monts et par vaux » a été des mieux réussies et des plus gaies. Le banquet qui l'a terminée à l'hôtel du Belvédère n'a pas non plus engendré la mélancolie.

M. Marti, rédacteur du journal de Zermatt, et membre de notre section a bien voulu nous offrir ainsi qu'au public veveysan et montreusien une séance de projections de Zermatt et des environs. L'attrait particulier de la soirée était dû aux projections de quelques photographies prises avec le telephot Vautier et qui étaient d'une netteté admirable, ainsi qu'à quelques séries cinématographiques représentant des scènes de la montagne, une montée en chemin de fer au Gornergrat et quelques passages d'une ascension au Cervin.

E. C.

CHRONIQUE ALPINE

En suite de l'article de M. Fontaine sur l'Aiguille de Saussure (voir Echo 1905 nº 1 page 25) la Rédaction a reçu de M. O. Nicollier les observations ci-après, que suit la réponse de M. Fontaine.

L'intéressant article de M. Fontaine (Nº 1 de l'Echo des Alpes, 1905) appelle une rectification, une question et quelques commentaires, d'ailleurs sollicitées par l'auteur lui-même.

L'illustration qui est en tête du nº de l'Echo ne représente nullement l'Aiguille dite de Saussure, mais bien : au second plan à gauche, l'Aiguille du Midi, et, au dernier plan à droite, l'Aiguille Verte, les Droites, etc. L'Aiguille de Saussure n'y figure pas. Bien au contraire, le spectateur lui tourne le dos[1].

Page 29. La photographie figure-t-elle bien la face *Sud* de l'Aiguille dite de Saussure ? N'est-ce pas plutôt la face *Est* ? Dans ce dernier cas seulement s'expliqueraient les pentes neigeuses ascen-

[1] C'est par erreur, en effet, que dans la planche hors texte du dernier numéro de l'Echo il est question de l'Aiguille de Saussure. Le texte de l'illustration doit être rectifié comme suit : L'Aiguille du Midi et l'Aiguille Verte vues de l'épaule O. du Mont-Blanc de Tacul.

dantes sur la gauche de l'image. Mais alors, elles appartiendraient au Dôme du Goûter? Je n'arrive à identifier ni les rochers ni les pentes du dernier plan.

Sur le fond même de la question soulevée, à si juste titre, par M. Fontaine, je me permettrai d'émettre l'opinion suivante. Une « Aiguille de Saussure » ne peut raisonnablement trouver sa place, dans la chaine du Mont-Blanc, qu'à proximité des lieux rendus célèbres par le passage ou le séjour du savant genevois. Or, comme le relève l'article de M. Fontaine, le nom d'Aiguille de Saussure existe ailleurs. Il a été donné au point culminant de la chaîne des Flambeaux (Point 3614), qui domine le Col du Géant. Cette appellation, déjà ancienne, a été reproduite par plusieurs auteurs, ainsi que par la carte Barbey. A mon humble avis, rien de plus justifié. Le campement de 16 jours (3-19 juillet 1788) de de Saussure au Col du Géant est dans la mémoire de chacun. La cime la plus élevée de celles qui entourent *immédiatement* ce passage peut et doit se nommer « Aiguille de Saussure. »

Si l'on voulait chercher autre part un sommet qui puisse, avec quelque raison, réclamer le même honneur, je ne verrais que le magnifique rocher dominant les Grands-Mulets et qui a été affublé du vocable germanique de Rocher Pitschner ; cela ne rime à rien, aujourd'hui que le nom du parrain est tombé dans la plus profonde obscurité. Il faut, en effet, un certain effort de mémoire pour se souvenir de ce docte Teuton. Tandis qu'on s'étonne à bon droit du fait que les nombreux campements de de Saussure aux Grands-Mulets et au Grand-Plateau n'ont laissé, pour ainsi dire, aucune trace commémorative.

En résumé, il semble que l'Aiguille de Saussure est fort bien placée au point 3614, près du Col du Géant. Elle y fait bonne figure. Elle y a acquis déjà, si j'ose m'exprimer ainsi, droit de cité. Le point 3845 du flanc O. du Mont-Blanc du Tacul n'est, comme le dit M. Fontaine, qu'un modeste bec de rocher. Il ne se remarque guère que du Plan de l'Aiguille, parce qu'il se détache sur les neiges du Mont-Blanc, ou du Petit-Plateau parce qu'on en est fort près. C'est une de ces « chandelles », si fréquentes dans toute la chaîne, monolithes sans importance, dont la forme seule présente quelque intérêt.

Ce sommet ne nous semble donc pas digne du nom de de Saussure. Laissons ce dernier à l'Aiguille 3614 des Flambeaux. Ne débaptisons pas ce qui a été bien baptisé.

O. NICOLLIER.
Section de Jaman.

Le 30 janvier 1905.

Comité de rédaction *Echo des Alpes*.

Messieurs et chers collègues,

Ci-dessous réponse aux observations de M. Nicollier.

La vue page 29 de l'*Echo* nº 1, 1905, représente bien la face Sud de l'Aiguille de Saussure 3845 m.

Les remarques faites doivent certainement provenir d'un malentendu.

M. Nicollier n'a pas dû se rendre compte de la situation de l'Aiguille de Saussure 3845 O. du Mont-Blanc du Tacul, ou a confondu avec une autre pointe.

C'est une preuve de plus de la confusion qui règne.

Contrairement à ce qu'estime M. Nicollier, cette Aiguille doit être bien probablement invisible du Plan des Aiguilles ; ou alors, on ne peut en apercevoir que quelques décimètres de l'extrême sommet.

L'expression attribuée « Bec » de rocher n'a pas été employée et ne figure pas dans l'*Echo*.

Au sujet de l'Aiguille Pitschner, quelle que soit la nationalité du savant dont elle rappelle le nom, on ne peut effacer les faits accomplis [1]. De plus, c'est peut-être la seule aiguille dont le nom ait été consacré aussi officiellement : « délibération du Conseil de la Compagnie des guides, 17 septembre 1861. »

[1] Voir histoire du Mont-Blanc, Stephen d'Arve 1878, p. 233 à 260.

Sur le fond de la question.

L'Aiguille 3845, désignée de Saussure sur carte Mieulet 1865, a priorité, comme ancienneté et aussi la majorité des auteurs pour les diverses cartes en circulation — voir petit tableau *Echo* n° 1 1905, p. 26. — Alors que, pour les autres points, chaque auteur semble unique dans son appréciation.

Il n'est donc pas question de débaptiser, mais simplement de réhabiliter.

En plaçant l'Aiguille de Saussure à proximité du Col du Géant, cela tendrait à signaler : que le principal mérite de de Saussure serait : non pas d'avoir consacré une grande partie des aspirations de sa vie à vaincre si noblement le Mont-Blanc en provoquant et forçant la découverte de la route, et ce, pour donner le change au Col du Géant. Alors, que ce n'est que deux années après la première ascension si mémorable du Mont-Blanc, qu'il alla s'installer, faute de mieux, à cause des difficultés à cette époque d'accéder au sommet du Mont-Blanc, renouveler et continuer ses expériences au Col du Géant; lequel était déjà pratiqué en 1737.

En témoignage d'événements aussi célèbres, il convient d'adopter : un point à la fois voisin du sommet du Mont-Blanc et de la première route suivie ; puis aussi, en songeant combien souvent de Saussure a dû, de la ville où il habitait diriger ses yeux vers la voie tant désirée : visible également de Genève.

L'Aiguille 3845 remplit ces conditions.

Certes sa grandeur n'est pas en rapport direct avec la valeur du génie dont elle rappelle le nom. S'il ne fallait tenir compte que de la hauteur de l'Aiguille, la plus élevée de toutes *ne serait que bien.*

C'est pour ces raisons et afin d'enrayer la grande confusion qui règne sur les diverses cartes, que proposition a été faite, dans l'*Echo*, d'adopter une Aiguille unique, soit 3845, rappelant dignement en même temps, les faits et l'illustre nom de « de Saussure. »

L'unification s'impose.

[1] Consulter guide L. Kurz de la chaine du Mont-Blanc, 1892, p. 89 et les relations de l'époque.

Par suite de circonstances spéciales elle est possible et facile en ce moment, l'occasion est exceptionnelle.

E. Fontaine
Section genevoise.

A propos de la course des Sections romandes.

L'article de notre collègue Nicollier, bien que sous forme d'une boutade passablement pessimiste, mérite une étude parce qu'il soulève quelques questions intéressantes.

Je ne crois pas que la course des Sections Romandes soit devenue impopulaire, mais elle subit, comme toutes les courses officielles de Section, un déchet qui va toujours en augmentant partout, déchet dû à la facilité avec laquelle tout clubiste peut maintenant s'offrir, seul ou avec quelques collègues, des courses avec programme et dépense à son gré.

Les clubistes fidèles à la course des Sections Romandes sont donc ceux auxquels il plaît de se trouver avec des collègues des sections voisines pour renouer d'anciennes relations ou en établir de nouvelles et, loin de blâmer cette fidélité, dût-elle d'après M. Nicollier les rendre grincheux ou gagas, il faut au contraire l'encourager et la développer.

Si les organisateurs de la course se donnent dans chaque section à tour de rôle beaucoup de peine pour la réussite, peut-être pourrait-on tout au plus soupçonner le zèle des autres membres de la section organisatrice, laissent-ils un peu à désirer et abandonnent-ils trop la peine et la responsabilité à leurs mandataires ? Ne comprennent-ils pas suffisamment que c'est à chacun d'eux individuellement qu'incombe le soin de s'occuper des collègues voisins et d'opérer la fusion et le mélange réclamés. Je ne sais, mais j'ai fait une vingtaine de courses avec les Sections romandes et je serai bien embarrassé d'en citer une où l'accueil n'ait pas été des plus cordial et où les membres de la Section organisatrice n'aient pas été tous très dévoués.

« On s'évertue à corser la fête, par des collations inattendues, des surprises nombreuses, etc., » dit en gémissant M. Nicollier, pourrait-il par contre citer une collation refusée, des bouteilles non débouchées ou une surprise reconnue de trop ?

Chacun a fait de son mieux et pour le mieux, ne nous en plaignons pas trop puisque tous nous en avons joui largement, sans que notre bourse ait trop souffert, car sauf les courses de 1893 et de 1902 qui se sont élevées à 20 et 14 francs, les autres depuis 1883 ont oscillé entre 8, 10 et 12, ou 12,50 francs.

Sans doute, chaque section a dû y mettre du sien, mais je suis certain, que chacune l'a fait de bon cœur et qu'aucune d'elle n'a regretté sa dépense. Je reconnais que l'on pourrait simplifier et revenir à des mœurs plus austères, mais combien de participants de plus y gagnerons-nous ? Enfin essayons.

Le manque de fusion constaté dans la course des Sections romandes a son origine dans chaque section ; à mesure que celle-ci se développe et devient trop nombreuse, elle perd en cohésion ce qu'elle gagne en surface, on y prend l'habitude des petits comités et on la transporte dans la course des Sections romandes et ailleurs.

Développons les rapports entre sections et ne touchons pas à la course des Sections romandes qui a eu de si excellents résultats, mais ajoutons-y une *Réunion des Délégués romands*. Il y a longtemps que la nécessité s'en fait sentir et je remercie l'ami Nicollier d'avoir lancé courageusement l'idée, ne la laissons pas tomber et organisons-en une dès cette année, y viendra qui pourra mais elle sera créée.

Je regrette la longueur de cette lettre, mais ancien habitué de la course des Sections romandes, « de ceux que l'on y retrouve invariablement » parce qu'elle offre à ses participants l'agréable plaisir de réunir de vieux amis qui ne se reverraient pas sans cela, je veux bien reconnaître que je suis devenu un peu grincheux ou complètement gaga mais alors que l'on me permette d'ajouter que n'ayant rien constaté de semblable chez mes collègues je suis probablement le seul dans ce triste cas, à moins que l'ami Nicollier ne veuille me tenir compagnie.

A. Bernoud.

Section Genevoise et Section des Diablerets.

BIBLIOGRAPHIE

John Tyndall. **Dans les Montagnes, çà et là dans les Alpes.** Traduction et introduction par M. Lortet, Doyen de la Faculté de Médecine de Lyon. 1904. Nouvelle édition, Genève, Jullien éditeur, fr. 2 le volume. — Voici une occasion qui ne se représentera vraisemblablement pas d'enrichir à bon compte sa bibliothèque d'un des ouvrages les plus classiques et les plus intéressants de la littérature alpine. Le nom de Tyndall est bien connu dans le monde scientifique et alpiniste. Le savant professeur est un de ceux qui doués d'une volonté, d'une intrépidité et d'une persévérance peu communes, ont été les premiers à s'attaquer à des sommités réputées invincibles. C'est ainsi notamment, que le 19 août 1861, accompagné des guides Bennen et Wenger, il posa le premier un pied vainqueur sur la cime du Weisshorn, ce qui ne dut pas être une mince satisfaction ; — que la même année il franchit le redoutable Alt-Weissthor[1] ; — et qu'en juillet 1868, après une lutte de huit années, il réussit le premier la traversée de Breuil à Zermatt par le Cervin[1].

Les récits de ces ascensions et de nombre d'autres, plus ou moins scabreuses comme celles du Galenstock, de la Jungfrau, de l'Eiger, du Piz Morteratsch, etc., sont souvent émouvants, toujours intéressants et instructifs, semés qu'ils sont de réflexions scientifiques fruits de constantes observations.

On sait que M. Tyndall s'est fait construire au-dessus de Belalp une habitation, dans laquelle, à proximité des hauts sommets et des glaciers, il a pu, à loisir, se livrer à ses travaux favoris.

Eug.-A. DG.

[1] Comp. Woltestorff, le col d'Alt-Weissthor. *Echo des Alpes*, 1884, p. 286 et s.

[2] Sur le Cervin et ses difficultés, voir article Javelle, *Echo des Alpes*, 1871, p. 43 et s.

Alpine Journal, vol. XXII, 1904. — L'intérêt de cette belle publication ne faiblit pas avec les années et comme elle a en partage de posséder, parmi ses collaborateurs, l'élite des grimpeurs anglais, c'est toujours avec un plaisir nouveau qu'on la lit.

Cette année, la Nouvelle Zélande fait l'objet d'un important article de M. Bainbridge que l'on voudrait pouvoir accompagner en réalité au milieu de ces alpes si belles de l'autre hémisphère.

M. N. Collie a parcouru les Lofoten et nous conte le charme et la beauté de ces îles de rochers que battent les flots du Nord.

Inutile de dire que l'Himalaya et le Caucase ont également leur part, et à ceux que cette première pourrait tenter, nous indiquons les renseignements topographiques que donne M. Douglas W. Freshfield sur la manière d'ascensionner le Kangchenjunga. M. Freshfield est un des collaborateurs assidus de l'*Alpine Journal*. Cette même année contient encore de lui un article des plus captivant sur la montagne et l'humanité. L'auteur entreprend d'établir que, bien avant Rousseau, Byron et de Saussure, l'homme s'occupait des choses de la montagne, s'y intéressait, comprenait la grandeur et la poésie des chaines et des sommets. Cet article est la reproduction d'une conférence faite à Cambridge, devant l'Association britannique, dont M. Freshfield préside la section géographique.

Enfin, citons encore les courses que M. Wyats a faites autour d'Arolla, l'exploration par M. Cust de la chaine au Sud du glacier d'Otemma, l'ascension du Rothorn de Zinal par M. Broome et deux articles de M. Brigg sur le Mont-Viso.

Les illustrations sont toujours fort belles, qu'elles représentent un golfe sauvage des Lofoten, des arêtes neigeuses de nos Alpes ou les colosses asiatiques. Th. A.

Bulletin mensuel du C. A. F. Juin-décembre 1904. — A l'heure où ces lignes paraîtront, le Bulletin et l'Annuaire auront vécu, fondus qu'ils auront été dans une revue illustrée ayant pour titre « La Montagne » et paraissant gratuitement — pour les membres du C. A. F. — le 15 de chaque mois, avec M. Maurice Paillon comme rédacteur en chef. Il en est des publications comme des gens, on ne peut les empêcher de vieillir, mais, si pour

ceux-ci le mal est sans remède, pour les autres il y a rajeunissement possible par l'infusion d'un sang nouveau. Souhaitons à « La Montagne » longue vie et prospérité.

Tels qu'ils furent, l'Annuaire et le Bulletin ont rendu d'incontestables services et la lecture en était, le plus souvent, aussi instructive que délassante. C'est ainsi que les numéros 6 et 7 de ce second semestre renferment le récit fort intéressant d'une « Excursion de Pentecôte dans les Alpes Provençales » et les numéros 8 à 10 le compte rendu très agréablement écrit du Congrès du Club Alpin Français en août-septembre 1904, congrès ambulant qui s'est promené de Lons-le-Saunier à Aix-les-Bains en passant par les Rousses, la Dôle, la Combe de Mijoux et autres lieux. Le dernier fascicule contient le règlement des guides et porteurs brevetés du C. A. F. Eug.-A. DG.

Revue Alpine. Second semestre de 1904. — Les trois premiers numéros de ce second semestre sont presque entièrement remplis par la « Relation d'un voyage d'Albert de Haller dans l'Oberland » par MM. Métrier et Coolidge, et des notes complémentaires, le tout précédé d'une brève notice sur de Haller et ses ouvrages. C'est la troisième relation d'un « voyage fait sur les Alpes au mois de juillet 1732 » par l'auteur du poème des « Alpes ». Les manuscrits de ces trois récits de voyage se trouvent à la Bibliothèque Mazarine. Les deux premiers avaient déjà été publiés, le troisième était, semble-t-il, demeuré inédit. Il est probable, au surplus, que ces manuscrits ne sont que des copies. Le style de cette troisième narration est des plus défectueux ; elle n'a guère d'intérêt qu'au point de vue historique.

Les numéros 10 et 11 renferment le récit fort bien raconté par M. le Dr Siraud d'un voyage avec dames qui, commencé par le Tyrol, s'achève à Pontresina, avec ascensions de l'Ortler, de la Bernina, du Piz Languard, etc.

Dans le numéro 12, un intéressant article de M. Ettore Canzio sur le Piantonetto (massif du Grand-Paradis).

Eug.-A. DG,

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES

Alpenzeitung, Deutsche, 1904-1905, N° 19. – La Fünffingerspitze, J. Enzensperger. — La vallée de l'Isar en hiver, M. Halbe. — Course d'hiver dans la région du Spitzmeilen, O. Roegner. — Nouvelles vues panoramiques, Ag. Mayer. — **N° 20.** Trois jours dans la région du Mont-Rose, IIIe part., E. Christa. — Courses de skis au Samnaun, O. Sehrig. — En hiver à Ampezzo, E. Terschak. — **N° 21.** Aux environs du Neuprags en skis, Dr V. Wolf von Glauvell. — Les Alpes d'Algau, V^e part., von Rotberg. — En hiver dans les Alpes de Bavière.

Alpenzeitung, Œsterr., N° 678. — La neige d'hiver et les avalanches, H. v. Ficker. — **N° 679.** — Ascension du Cerro Tacora (6060 m.), H. Hoek.

Alpi Giulie. — Refuge au Chiampion (1716 m.). — Ascension de la Grauzaria (2068 m.), G. Russaz. — Le Lastrons del Lago (Judenkopf) (2600 m.). — Orographie des Alpes Juliennes (suite), N. Cobol.

Alpina 1905, N. 2° — Communications du Comité central. — Du Grimsel dans le Haut-Valais; de Saas à Zermatt et au Cervin par le Strahlhorn (fin), A. Hürner. — Le Tödi (fin), A. Bosshard.

Alpine Journal, Nov. 1904. — La Suanétie en 1903, W. Rickmer-Rickmers. — La chaîne du Rothhorn, E. Broome. — Le Petit Nässihorn et le Wellhorn, A.-E. Field. — Les montagnes et l'humanité, Douglas-W. Freshfield. — Pélerinage au Mont-Viso, W. Anderson-Brigg. — Le Trident de la Brenva, par l'Editeur.

Bulletin Pyrénéen, 1904, N° 48 (novembre-décembre). — L'art de gravir et d'explorer les Pyrénées, H. Russell. — Cujela-Palas, M. H. — Ténèbres et lumière, Piquammin. — Les Gorges

de l'Aude à Pierre Lis et à St-Georges, Capitaine R. — Les problèmes de l'heure présente, L. Le Bondidier. — Divers.

Mitteilungen des deutschen und œsterr. Alpenvereins, 1905, **N° 1.** — De Cevedale au Mont Vioz, I^e part., R. Phillapitsch. — Esquisse du Tyrol, Dr J. Mayr. — Course d'hiver au Geiglstein (1808 m.). — **N° 2.** — De Cevedale au Mont Vioz (fin). — Esquisse du Tyrol (fin). — Montes lunæ, Dr R.-A. Herman.

La Montagne (Revue mensuelle du C. A. F.), N° 1 de 1905. — La Montagne, M. P. — Au Parmelan, André Theuriet. — L'Aiguille de la République, H.-E. Beaujard. — La chute des corps dans l'air, Henri Vallot. — Nouvelles de la montagne.

Rivista mensile del Club Alpino Italiano, Nov. 1904. — Dans les Dolomites ampezzanes, A. Berti. — L'exploration spéléologique du Cansiglio, C. Errera. — Chronique alpine. — **Id.,** Déc. 1904. — Ascension du Mont Leone par le glacier de Hohmatten, Allegra. — Le sucre à la montagne, F. Gurgo.

Revue Alpine, 1904, N° 11. — D'Inspruck à Pontresina (suite et fin), Dr Siraud. — Alpinisme nocturne, L^s Bethoux. — Divers. — **N° 12.** — Le Piantonetto, Ettore Canzio. — En Maurienne, W.-A.-B. Coolidge. — Le Dr Otto Nordenskjöld, Ch. Rabot. — Divers. — **1905, N° 1.** — Nos Tétras, Alph. Lavirotte. — Dr Otto Nordenskjöld au Pôle antarctique, Fr. Gabet. — Silhouettes alpines : Un chien fidèle, W.-A.-B. Coolidge. — Le nom « Maurienne », R. Godefroy. — Divers.

The Scottish Mountaineering Club Journal, Janv. 1905. — Rêveries à tort et à travers, Stair-A. Gillon. — Les Cairngorms de Deeside, J. Maclay.

L'ÉCHO DES ALPES

1905. — N° 3.

LE PIGNE D'AROLLA

(7 et 8 Août 1904).

« Le guide que je connais à Châble, Jean Troillet, « me télégraphie qu'il est libre ; voulez-vous que nous « partions demain ? En couchant à la cabane de Chan- « rion dans la soirée, nous pouvons parfaitement de « là faire l'ascension du Pigne d'Arolla dont la vue « est superbe d'après tout ce que l'on m'a dit. »

C'est le Docteur W. R. du C. A. S. qui villégiature en même temps que moi à l'hôtel de Pierre à Voir, au-dessus de Martigny, et vient me proposer de faire cette excursion, sans tarder, étant donné la difficulté actuelle de se procurer un guide.

Quoique à peine âgé de 25 ans, mon sympathique compagnon de route est un alpiniste distingué, qui, il y a 15 jours à peine, est monté au Grand Combin; et bien que je sois beaucoup moins entraîné que lui aux courses de montagne, j'accepte cependant avec plaisir son aimable proposition, habitué que je suis à de nombreux exercices physiques.

Mes préparatifs sont rapidement faits, la complaisance d'hôtes aimables me fournit bien vite un sac et un piolet qui me manquent et avec quelques clous ajoutés à mes brodequins, me voilà équipé.

Le lendemain matin, à 5 heures, nous quittons l'hô-

tel, non sans nous être lestés d'un excellent café au lait.

Grâce à la température délicieusement fraîche, notre marche est rapide et en quelques minutes nous atteignons le col de Lens, d'où l'on a un joli aperçu sur la vallée de Bagnes et le massif du Combin qui, quoique légèrement voilé par les nuages, est imposant quand même par son enchevêtrement de sommets et de glaciers.

Un mauvais chemin muletier descend à Levron, petit hameau perché sur la montagne, très pittoresque par son amas de maisonnettes en bois d'une jolie teinte mordorée se groupant sans ordre autour d'une chapelle très blanche, originale avec son porche à trois arcades.

La route devient un peu meilleure, et traversant un torrent presqu'à sec en ce moment, nous permet à son dernier tournant d'apercevoir Châble, localité la plus importante de la vallée de Bagnes.

Le village, très étendu avec ses chalets disséminés jusque fort avant dans la montagne, est entouré de prairies, très vertes encore, malgré la grosse sécheresse du mois dernier. Quelques maisons reliées par un pont en pierre se sont groupées des deux côtés du torrent.

Sur la rive opposée à celle par laquelle nous arrivons se trouve la partie la plus ancienne : un reste d'abbaye, une grande place avec les armes du petit bourg et enfin l'Eglise sise tout à l'extrémité, sur un promontoire dominant la Dranse.

Une curieuse légende raconte sa fondation; les habitants ne parvenant pas à s'entendre sur l'endroit où elle devait être construite décidèrent de s'en référer au hasard. Deux taureaux, les yeux bandés et attachés

au même joug devaient mettre tout le monde d'accord; le point vers lequel ils se dirigeraient serait celui qui serait adopté. L'histoire ajoute avec une grande naïveté qu'on eut soin de faire tourner plusieurs fois sur eux-mêmes ces malheureux animaux afin qu'ils ne puissent s'y reconnaître. Peut-être aussi reçurent-ils quelques coups de bâtons qui durent influencer le résultat. Quoi qu'il en soit, on leur est redevable du site parfaitement approprié sur lequel l'église s'édifia vers la fin du XVme siècle.

Du reste cette vallée de Bagnes à cause peut-être de son éloignement de tout centre important, garda-t-elle longtemps un grand nombre de légendes dont d'affreuses sorcières, des diables terrifiants, des saints pleins de bonté font tous les frais.

Encore de nos jours il est d'habitude le jour de la Sainte-Agathe de bénir le fil et le sel pour conjurer le mauvais sort contre bêtes et gens.....

Mais bientôt averti de notre arrivée, Jean Troillet vient au-devant de nous. C'est un montagnard de haute stature, bien découplé, avec une figure énergique d'où émergent des yeux petits mais brillants, gardant dans leur teinte bleuâtre je ne sais quel reflet des sommets glacés qu'il parcourt si souvent.

Après lui avoir exposé nos projets qu'il approuve avec un calme imperturbable, nous lui demandons de nous procurer un porteur, car, aussi peu entraîné que je le suis, je tiens à ne pas être chargé. Son propre neveu est disponible, se propose et est agréé.

Comme la route de Châble à Lourtier est carrossable, nous prenons une voiture, évitant ainsi de faire quelques kilomètres bien inutiles. A 8 heures du matin tout est prêt et nous partons.

Jusqu'à Champsec la vallée assez large semble très

habitée, partout des petits hameaux aux noms harmonieux, Montugnier, Bruson, Versègne... Sur la route nous croisons toute une population empilée sur de modestes charrettes, se dirigeant vers Bagnes, afin d'assister à la grand'messe, car c'est aujourd'hui dimanche.

Très peu de costumes hélas, ils disparaissent peu à peu et seules quelques vieilles encore, portent ces coiffures bizarres confectionnées avec de larges rubans.

Voici bientôt Champsec au milieu de ses jolis vergers, et sa petite chapelle, sur une hauteur gardée par un grand peuplier solitaire ; puis la vallée se resserre, et la route jusqu'ici à peu près plane gravit une côte escarpée.

Des ruelles étroites, des chalets accrochés au flanc du ravin, une auberge avec une petite terrasse dominant la Dranse, c'est Lourtier. Nous quittons notre voiture et sans trop tarder nous nous mettons en route, afin d'atteindre Mauvoisin vers midi.

Bien qu'il ne soit encore que 9 heures du matin, la chaleur est considérable et nos premiers pas au milieu d'une épaisse poussière, sous un soleil de plomb, nous paraissent pénibles. Le chemin du reste s'élève très rapidement par des nombreux lacets très raides, heureusement il atteint bientôt un bois de mélèzes qui nous apporte un peu de fraîcheur.

A ce moment la vallée s'élargit et sur notre droite nous apercevons quelques maisons formant Granges-Neuves.

Puis de nouveau les montagnes se rejoignent, formant un véritable défilé, que la route évite, grâce à une très rude montée; tandis que le torrent coule entre deux murailles à pic et fait entendre un gronde-

ment d'autant plus considérable, que la Dranse est très grossie par les dernières fontes de neige.

Nous arrivons ainsi à Fionnay après une heure de marche ; c'est la dernière localité du val de Bagnes, peu importante du reste si ce n'est comme station climatérique que fréquentent de nombreux étrangers dans ses hôtels confortables.

C'est un centre d'excursions aussi, et tandis que le sentier menant à la cabane de Panossière, d'où se fait l'ascension du Combin se détache à notre droite, celui qui conduit à Chaurion longeant une jolie cascade, remonte le fond de la vallée.

Après un court arrêt pendant lequel nous achetons quelques boîtes de conserves et buvons un verre de bière, nous continuons notre chemin.

Cette partie est très pittoresque, car notre route serpente presque tout ce temps sous bois en suivant les sinuosités du torrent et très graduellement monte jusqu'au pont de Mauvoisin, d'où par une pente extrêmement rapide elle atteint l'hôtel du même nom.

Nous avons marché bon train, car depuis Fionnay jusqu'ici nous n'avons mis qu'une heure. Aussi est-ce avec plaisir que nous entrons dans la salle à manger à moitié morts de faim et de soif. Une douzaine d'Anglais et d'Anglaises sont déjà attablés. Ces dernières sont vraiment peu engageantes, habillées avec des vêtements masculins, le teint halé par l'air vif qui règne sur les hauteurs, elles n'ont plus rien de ce qui fait le charme du beau sexe !

Heureusement que la gracieuse propriétaire Mlle Carron, sœur d'un ami de M. R., nous soigne tout spécialement et un bon repas arrosé d'un excellent vin du Valais nous remet tout à fait. Grâce à son

obligeance, nous complétons facilement nos provisions et après un dernier remerciement pour sa charmante hospitalité nous repartons vers 2 h. 1/2 de l'après-midi.

Une vieille chapelle en pierres noires, sur la droite, puis une descente destinée à nous rapprocher du torrent et nous apercevons l'extrémité du glacier du Giétroz dont les derniers séracs bleutés surplombent le rocher.

Le paysage devient plus sauvage, la Dranse ayant tout dévasté et seules les nombreuses cascades s'écoulant des flancs des montagnes dénudées empêchent de trouver la route monotone.

Malgré l'altitude où nous sommes, 2000 m. environ, l'air est encore très lourd et l'orage qui menace de crever depuis le matin, nous annonce brusquement son arrivée par une bourrasque de vent tiède qui remonte la vallée. A peine avons-nous franchi le pont de Boussine que de grosses gouttes nous obligent à chercher un abri dans une masure abandonnée qui se trouve au bord de la route. Heureusement ce n'est qu'une fausse alerte, les nuages noirs sont restés accrochés derrière nous et nous pouvons continuer notre chemin.

De nouveau nous traversons le torrent au pont de Lancey puis par de nombreux lacets et un sentier assez escarpé et rocailleux nous parvenons après quelques efforts à la cabane de Chanrion.

Le soir commence à tomber, et, assis sur un banc, placé en face de la maison, je contemple l'admirable spectacle qui se trouve devant mes yeux. Au loin un petit lac sombre reflète au milieu des nuages noirs qui se sont élevés, les dernières lueurs du soleil couchant. Partout des glaciers descendant des flancs des mon-

tagnes et dominés par des sommets couronnés de neige.

C'est la Pointe d'Ottéma, sorte de gigantesque pyramide qui nous surplombe de tout près; au delà le Bec d'Epicoun, le Mont Gelé, le Mont Avril formant la ligne de faîte et marquant la frontière entre la Suisse et l'Italie et enfin l'énorme masse du Combin dont nous avons contourné la base depuis le matin et qui apparaît majestueuse dans son immensité blanche.

Un léger tintement de clochettes provenant de troupeaux épars sur le plateau, résonne comme une mélodie très douce et très triste qui trouble l'âme au milieu de cette nature magnifique.

Le docteur R., plus infatigable que jamais, s'éloigne un instant pour cueillir quelques edelweiss; pour ma part j'avoue humblement que la journée m'a paru longue et que je ne suis pas fâché de me reposer un peu.

J'entre dans la cabane, qui, construite en 1870 apparaît encore toute neuve, une petite salle commune contenant : des bancs, une grande table, un poêle et une armoire remplie de vaisselle « incassable » divise la hutte en deux. De chaque côté et symétriquement sont disposées des chambrettes qui partagées par moitié peuvent permettre à six personnes de s'étendre. Au-dessus, sous le toit, un réduit à peu près de même dimension, mais de hauteur moindre sert aux guides. On y accède par des échelles très rudimentaires, mais ingénieusement construites de façon à se replier contre le mur et ne prenant aucune place.

Nos guides ayant allumé le poêle, ont bientôt fait de nous préparer le repas du soir que nous absor-

bons d'un excellent appétit; tout en mangeant, ils nous annoncent une rude journée pour le lendemain. Aussi après avoir fumé un cigare, chacun va se coucher afin de se trouver dispos au départ. Notre tranquillité devait être, hélas, de courte durée, car d'heure en heure la cabane se remplissait d'alpinistes attardés dans la montagne. Deux Anglais peu bruyants s'étaient installés sur les couchettes en face des nôtres, mais le bruit continuait toujours; vers 11 heures du soir, désespérés de ne pouvoir fermer l'œil nous allons un peu voir ce qui se passe dans la salle du milieu. Toute une bande accompagnée de plusieurs guides est attablée et au milieu d'une âcre fumée de tabac, on les distingue causant et discutant très haut. La porte est entr'ouverte, et malgré cela la chaleur est suffocante, nous sortons le Docteur et moi prendre un peu l'air, et en pleine nuit, à 2400 m. d'altitude, nous constatons qu'il fait une température d'une douceur extraordinaire. Les quelques nuages de la soirée se sont dissipés et on devine les cimes neigeuses dans la pénombre de ce ciel éclairé seulement par une nuée d'étoiles.

En regagnant nos couchettes, le bruit ayant sensiblement diminué, nous parvenons à retrouver ce bon sommeil réparateur dont nous avons tant besoin, pour calmer notre énervement et réparer nos forces si nécessaires pour le lendemain.

3 heures du matin... je viens de regarder ma montre et donnant un bon coup de coude au Docteur qui dort comme un bienheureux, je lui annonce qu'il est l'heure de se réveiller. Déjà on entend à côté un remue-ménage de vaisselle, ce sont nos guides qui préparent le déjeuner.

Notre habillement est bientôt terminé et c'est avec



Phot. E. Thury.

Pigne d'Arolla, vu de Zarmine.

plaisir que nous absorbons un excellent chocolat très chaud ; puis le repas fini on empile dans les sacs tous les objets sortis. Déjà tout est prêt, lorsque nous constatons que nous n'avons pas de bougie à mettre dans notre lanterne. Cela est d'autant plus important qu'il fait horriblement noir dehors. Heureusement après bien des recherches on finit par en trouver une et à 3 h. 45 nous quittons la cabane.

Le temps s'est un peu rafraîchi, mais la nuit est très sombre et la faible lueur de notre falot éclaire assez mal, aussi est-ce avec précautions qu'on évite les inégalités du terrain en marchant l'un derrière l'autre. On n'y voit absolument rien et plusieurs fois Jean Troillet doit s'arrêter et tâcher de s'orienter, afin de ne pas se perdre.

Au bout de trois quarts d'heure nous atteignons un chaos de rochers très difficiles à franchir, c'est la morraine du glacier du Breney ; puis en creusant quelques marches dans une glace très dure, nous parvenons, après avoir traversé un nouvel éboulis de pierres, sur le bord septentrional du glacier ; là sa surface est très unie et notre marche devient rapide.

Déjà la demi-obscurité se dissipe et les premiers rayons de l'aurore viennent éclairer derrière nous la cime du Grand Combin, puis un à un tous les autres sommets se détachent très roses sur un ciel pâle. Le spectacle est magnifique et cette journée qui s'annonce radieuse nous comble de joie.

Maintenant nous remontons le glacier de Breney dans toute sa longueur, et sur ce parcours il est si peu incliné que c'est à peine si nous rencontrons de loin en loin une crevasse d'autant plus bleue qu'elle est plus profonde. Le plus souvent à cause de leur faible largeur nous les sautons simplement, mais

parfois aussi nous devons les contourner afin de trouver un pont de neige nous permettant de les franchir.

Vers 6 heures du matin on atteint le pied du rocher de Serpentine, vrai promontoire au confluent de deux glaciers, et on s'arrête quelques instants autant pour se restaurer que pour admirer le panorama grandiose.

Devant nous le glacier de Breney si uniforme tout à l'heure, s'est trouvé resserré entre les flancs de la montagne malgré son énorme largeur et apparaît comme une immense cascade figée de plus de deux cents mètres de hauteur.

La glace dans sa marche lente et graduelle a été tiraillée en tous sens et dans cet amoncellement de blocs bizarrement découpés, on croit distinguer des obélisques croulants, des arches aux voûtes effondrées, des tours aux bases chancelantes, débris d'une ancienne cité... dans un paysage lunaire ! . . . .
. . . .

Mais il faut revenir à la réalité et songer à escalader cette véritable muraille ; nous nous passons une bonne corde autour de la ceinture et Jean Troillet en tête, son neveu fermant la marche, nous commençons l'ascension.

Bien que notre guide ait pris tout à fait par le bord du glacier afin d'éviter les grandes crevasses, le début est particulièrement pénible.

La corde tendue, on se hisse tantôt sur des pierres qui parfois mal équilibrées roulent avec un fracas sinistre dans l'abîme, le plus souvent on doit recourir à des marches taillées dans une glace terriblement dure et qui nécessitent des arrêts.

Ces attentes, si courtes soient-elles, paraissent

interminables, car notre petite grappe humaine est suspendue au-dessus du vide, et un faux pas ou une glissade entraînerait la chute de tout le monde.

Pour ma part n'ayant ni appréhension, ni vertige, je me rappelle avec plaisir ce passage peut-être périlleux, en tout cas plein d'intérêt.

N'est-ce pas dans ces moments-là qu'on se sent solidaires les uns des autres et responsables de la moindre inattention ? N'est-ce pas aussi là qu'on garde à ceux qui partageaient votre sort, une véritable et sincère amitié ?

Le mauvais pas est franchi après une grande heure et demie d'efforts, et maintenant la petite caravane restée silencieuse pendant ce pénible trajet se remet à causer gaiement.

Le glacier nous apparaît sous forme de rides causées par le dégel des heures chaudes de la journée et la montée est beaucoup moins abrupte. Voici le soleil qui, caché jusqu'à présent, nous inonde tout à coup de ses rayons éblouissants, et nous oblige à mettre nos lunettes et à couvrir nos visages et nos mains d'une épaisse couche de graisse.

A perte de vue s'étend une neige d'une blancheur immaculée, les rochers ont disparu et les sommets se détachent sur un ciel sans nuage avec une netteté prodigieuse. Nous franchissons ainsi des crêtes successives qui paraissent d'autant plus éloignées les unes des autres que les points de repère manquent totalement.

Vers 9 heures on atteint le col de Breney à 3650 m. d'altitude ; devant nous le Pigne d'Arolla, invisible jusqu'ici, élève sa cime arrondie et toute blanche. Nous croyons en être fort loin et déjà pour ma part je commençais à désespérer ; heureusement ce n'est

qu'une erreur d'optique et vingt minutes après nous parvenons au sommet.

Généralement de la cabane de Chanrion on compte 7 heures environ, nous venons de faire le parcours en 5 heures et demie! Résultat d'autant plus brillant que la glace était fort dure à tailler.

En même temps que nous, deux autres caravanes d'alpinistes atteignent le Pigne d'Arolla et c'est une impression assez déconcertante de se trouver 9 ou 10 personnes réunies au même instant à 3800 mètres d'altitude!

Serrés les uns près des autres, nous sommes littéralement transis par un vent très violent et glacial. Heureusement que le spectacle est merveilleux et nous dédommage amplement.

Pas un nuage au ciel, les montagnes se détachent avec une netteté incroyable jusqu'aussi loin que la vue peut percevoir.

A l'est l'immense masse blanche du Mont-Rose, le Cervin à l'aspect farouche, le Weisshorn avec son arête escarpée, puis une multitude d'autres cimes, la Dent-Blanche, la Dent-d'Hérens, le Mont-Collon, le Rothorn, etc., etc.

Au sud une longue ligne de hauteurs rocheuses, c'est le massif du Grand-Paradis, sis sur le versant italien, et au loin dans une vapeur bleuâtre on devine l'immense plaine du Pô.

A l'ouest, tout près, le Mont-Blanc de Seillon, la Ruinette, la Serpentine et autres sommets que nous voyons depuis le matin. Au delà dominant toute la chaîne le roi des Alpes, le Mont-Blanc, majestueux, entouré de son cortège de satellites aiguës.

Puis vers le nord, le Pleureur, la Rosa-Blanche, plus loin les Diablerets et enfin tout à l'horizon la

longue suite de sommités de l'Oberland Bernois. Rarement il m'a été permis d'avoir une vue aussi admirable ; et toutes mes fatigues disparaissent devant la joie de voir mes efforts couronnés d'un tel succès.

Nous serions bien restés de longs moments pour admirer jusque dans ses moindres détails cette vision d'une prodigieuse clarté ; mais la température est tellement froide que nous devons quitter avec regret notre observatoire et songer à la descente.

Dès le début, des crevasses cachées nous obligent à tendre de nouveau la corde et à faire attention, Déjà l'air se radoucit et le soleil fait sentir son action bienfaisante ; malheureusement aussi, la neige s'amollit sous nos pas et malgré le désir de chacun de se reposer un peu, Jean Troillet ne veut rien entendre et nous presse de quitter ces névés le plus tôt possible.

On repasse par le col de Breney et contournant des arêtes rocheuses on arrive devant une descente absolument à pic. Déjà la chaleur a fait en partie son œuvre et c'est avec raison que le guide nous conseillait de se hâter.

Avec beaucoup de précautions on parvient assez facilement au bas de cette falaise de neige, et on atteint un névé plus uni, là encore nous trouvons des crevasses profondes et traîtresses qui nous forcent à faire des bonds énormes ; ce qui n'empêche pas l'un d'entre nous de s'enfoncer jusqu'à mi-corps dans un de ces trous dissimulés sous une petite couche de glace à moitié fondue.

Grâce à la vigilance de notre guide, on en est quitte avec un petit bain de siège, et la caravane atteint sans encombre le haut du glacier du Mont-Durand de Seillon.

De nouveau une descente très rapide, mais le terrain étant plus solide ce n'est plus pour nous qu'un jeu d'enfant et vers 11 heures du matin nous atteignons les premiers rochers de la moraine ; là nous nous arrêtons pour prendre un peu de repos et songer à nos estomacs qui crient tout à fait famine.

On a vraiment peu songé à eux pendant cette longue marche, et le chocolat pris à Chanrion avant le départ est très loin. Pour être exact, le Docteur et moi, nous avons grignotté un morceau de saucisson à 6 heures du matin devant le rocher de Serpentine, mais tout cela est bien digéré et j'avoue que j'ai une véritable fringale !

Aussi dévorons-nous d'un rude appétit notre déjeuner tandis que s'étale devant nos yeux le Mont-Blanc de Seillon, superbe par ce soleil éclatant, et dominant de sa masse immense les larges glaciers qui convergent à ses pieds.

Vers midi, notre petite bande tout à fait joyeuse se remet en marche et tantôt sur des grosses pierres, tantôt sur des champs de neige ou de glace, elle arrive trois quarts d'heure après au Pas de Chèvres.

Ce passage, célèbre, fait communiquer la vallée d'Hérémence avec celle d'Arolla et sans doute son peu d'accessibilité lui a fait donner ce nom. La montagne qui sépare le glacier du Mont-Durand du val d'Arolla, si elle s'abaisse à cet endroit jusqu'à n'avoir plus qu'une trentaine de mètres de hauteur, forme par contre une véritable muraille qu'il faut escalader.

Troillet ayant souvent franchi ce passage, le connaît admirablement, et s'aidant de son piolet, de ses bras et de ses jambes, avec une adresse merveilleuse il atteint un rocher situé environ à mi-hauteur. Là nous jetant la corde qu'il porte sur lui, il nous hisse

positivement un à un ; la deuxième partie se franchit de la même façon et nous nous retrouvons tous de l'autre côté du versant.

Du Pas de Chèvres à Arolla, il existe un véritable



Au Pas de Chèvres.

sentier, mais m'en écartant un instant, je vais cueillir sur des rochers indiqués par le guide un gros bouquet d'edelweiss.

Quelques moments après à notre droite apparaît le glacier de Zigiorenove éblouissant par cette belle après-midi ; puis faisant résonner mille carillons, un énorme troupeau qui rentre dans ses mayens nous accompagne en encombrant un peu le chemin.

La descente sur Arolla devient ensuite extrêmement rapide et le sentier plein de grosses pierres et de cailloux roulants brise littéralement nos pauvres jambes déjà un peu fatiguées.

Aussi prenons-nous un bon repos dans un des beaux

hôtels de l'endroit ; installés sur la vérandah et buvant des boissons fraîches, nous pouvons admirer le fond de la vallée dominé par le Mont Colon, aux lignes géométriques et par le Pigne d'Arolla resplendissant dans son grand manteau d'argent.

Là nous nous consultons pour savoir si on continuera le soir même sur Evolène; mais résolument le Docteur R. et moi nous nous déclarons capables de faire encore ces trois petites heures de marche.

Aussi après une bonne demi-heure de repos, repartons-nous pleins d'entrain, par le mauvais chemin rocailleux qui descend la vallée.

Les mélèzes assez rares tout d'abord près d'Arolla, se pressent en groupes plus denses et des chalets répandus ci et là sur un épais tapis de verdure viennent donner une note moins sévère à ce ravissant paysage alpestre. Une bonne odeur de foin coupé parfume l'air, car c'est l'époque de la fenaison et chacun rentre le produit de sa petite récolte.

Très originaux les costumes du pays, les femmes surtout avec leur corsage de couleur sombre dont le col est formé par un foulard rouge laissant passer des manches de toile légèrement bouffantes; pour coiffure, un bonnet, semblable à ceux que portent les béguines flamandes, est surmonté d'un chapeau de paille à bords larges; un tablier de teinte variée vient encore compléter l'ensemble. Nous en croisons souvent ainsi se rendant à leurs champs, gracieusement posées sur leurs mules.

Du reste les mulets sont fort nombreux dans cette partie du val d'Hérens et on les utilise non seulement comme monture, mais encore comme bête de somme leur chargeant sur le dos une balle énorme de foin sous lequel il disparaît presque complètement.

A la belle saison, c'est lui qui transporte les étrangers, et tandis que les maris marchent la plupart du temps, leurs femmes, Anglaises aux visages imperturbables, Américaines aux ombrelles voyantes, Françaises au babil léger, se cramponnent le mieux possible sur leur dos! Pauvre mulet, souvent aussi on a surmonté ton bât d'une énorme quantité de malles, de valises, de sacs de toutes formes, de toutes dimensions et contenant les toilettes les plus vaporeuses, les chapeaux les plus sensationnels de ces dames!

Excursionnistes de paccotille, il en monte d'Evolène des caravanes entières par cette après-midi radieuse et c'est vraiment à se demander où tout ce monde compte se loger. . . . .

. . . .

Après de nombreuses sinuosités, la route atteint Haudères, petit hameau situé au pied de la Dent de Vésivi et au confluent des torrents qui descendent des glaciers d'Arolla et de Ferpècle.

L'horizon s'élargit, la combe d'Evolène aux riants pâturages apparaît devant nous et après un nouvel appel à nos forces un peu défaillantes nous arrivons enfin à ce joli village au nom si harmonieux.

Sur le ciel rougi par les derniers feux du soleil couchant, dans le tintement de l'angelus, l'église avec son vieux clocher se détache, émergeant d'une quantité de chalets en bois, tassés les uns contre les autres et formant des ruelles tortueuses et accidentées. Un je ne sais quoi d'Italien, avec en plus le pittoresque de la Suisse; telle nous apparaît au déclin de cette journée si fertile en impressions variées, cette charmante localité, terme final de nos fatigues.

Il est 6 heures du soir quand nous entrons dans l'hôtel et, pour être sincère, nous ressentons l'un et

l'autre une bonne fatigue ; nos guides du reste déclarent eux-mêmes ne pas pouvoir faire un pas de plus ; et j'avoue que c'est pour moi une véritable satisfaction d'amour-propre.

Sauf quelques arrêts pouvant monter à deux heures et demie en tout dans la journée, nous avons marché effectivement douze heures un quart!

Aussi cette nuit-là ai-je dormi d'un sommeil de plomb, et le lendemain matin de bonne heure, sans ressentir la moindre courbature, nous partions en voiture pour Sion, puis en arrivant à la gare nous avons juste le temps de sauter dans le train se dirigeant sur Saxon.

A peine débarqués à cette localité, nous n'hésitons pas à repartir de suite pour faire la dure montée de l'hôtel de Pierre à Voir que nous atteignons à midi par une chaleur écrasante.

Là nous serrons la main de Jean Troillet et de son neveu, qui se sont montrés si dévoués pendant ces deux jours, en espérant les revoir l'année prochaine, et nous allons faire un brin de toilette avant d'aller retrouver nos parents et amis en train de déjeuner.

En résumant très modestement dans ces quelques lignes, les souvenirs inoubliables que me laisse cette ravissante excursion, j'ai éprouvé beaucoup de plaisir à revoir par la pensée, cette magnifique nature alpestre, dont les aspects tantôt riants, tantôt sauvages et désolés, m'ont profondément impressionné.

Je garde aussi un excellent souvenir à mon charmant compagnon de route le docteur W. R. dont l'entrain et la bonne humeur ne se sont jamais démentis un seul instant pendant ces journées parfois pénibles ; grâce à lui je suis pleinement converti aux attraits de l'alpinisme, et c'est plein d'espoir de

refaire avec lui une ascension plus sérieuse que je lui ai dit au revoir. Nous aurons peut-être alors des fatigues plus considérables à subir, des difficultés plus grandes à vaincre, mais je reste persuadé que nous atteindrons le but proposé, car tous deux nous aimons « la montagne », véritable école d'endurance et de volonté !

A. DE SALVERTE.

SOUVENIRS BRUMEUX

Dans la chaude matinée de cette fin de mai, la carriole qui nous emporte le long du Val de Bagnes va au gré des chevaux, qui tirent et soufflent à la montée de la côte de Bovernier. De gros nuages épais se traînent dans le ciel et viennent effleurer les cimes voisines ; un vent lourd vient de la vallée, un vent qui engourdit tout autour de lui, et qui semble endormir les choses sous son haleine chaude et puissante.

Nous roulons à plat maintenant, dépassons Sembrancher, et suivons le bord de la Dranse, dans le même état quasi léthargique ; vers midi nous débarquons à Châbles. Un arrêt, par cette forte chaleur, est tout indiqué, et nous ne nous remettons en marche qu'à trois heures.

Déchargés de nos sacs que nous ne prendrons qu'à partir de Lourtier, nous montons à pied, tranquillement, cette partie du Val de Bagnes ; prome-

nade charmante, le long de cette route familière. Champsec est dépassé, et, toujours continuant, nous faisons, salués par quelques larges gouttes de pluie, notre entrée à Lourtier.

Ici, plaisir très relatif: nous avons à prendre nos sacs, et c'est passablement chargés que nous continuons notre route.

A travers les prés et les bois, par la jolie petite route qui côtoie la Dranse, nous atteignons Fionnay; il est cinq heures.

Le ciel s'est passablement obscurci ; les gros nuages se rapprochent, se rejoignent, et forment une mer opaque au-dessus de nous ; le moment est mal choisi pour s'arrêter longtemps.

Quittant la route, nous nous élevons à gauche, dans les pentes au-dessus de Fionnay, pour atteindre les chalets de Séverеu. Un petit sentier monte dans un vallon très encaissé, longe un torrent tumultueux et écumant ; la pente est raide, très raide même, mais cette montée, sur les bords de ce torrent, a son charme tout spécial.

Nous activons la marche, car la pluie ne se fera pas attendre encore longtemps, et arrivons à 6 h. ½ sur un grand replat, en haut du petit vallon ; les chalets ne doivent pas être bien loin, et c'est heureux, car de grosses gouttes de pluie commencent à tomber. Cinq minutes après, nous entrions dans l'un des chalets de Séverеu.

Très inconfortables, ces chalets tapissés de glace et ayant leur plancher submergé par environ 10 centimètres d'eau ; mais par le temps qu'il fait, mieux vaut encore être ici que dehors. La pluie tombe serrée, une vraie nappe d'eau qui s'abat à terre.

Nous installons tout d'abord une sorte de second

plancher au-dessus de l'eau, puis, ceci fait, passons aux préparatifs de cuisine ; le tout dure jusqu'à neuf heures, même dix heures. Nous avons aussi réussi à allumer du feu dans un angle du chalet, et nous décidons d'entretenir ce feu jusqu'au matin.

De foin, il n'en est pas question, il faut se contenter de coucher entre les rayons servant à entreposer les fromages !

Tandis que mes camarades s'arrangent tant bien que mal, je m'occupe un peu du feu, et après, sors devant le chalet.

La pluie a cessé, les étoiles brillent et un petit quartier de lune émerge au-dessus des Monts de Corbassière. De légères brumes flottent, visions irréelles, dans le fond du vallon de Cleuson, tout noir, malgré la neige qui le recouvre. Le silence est imposant dans cette nuit calme et sereine, tour à tour claire et sombre. En face, assez rapproché, mais paraissant très, très loin, le Massif du Combin et le grand glacier de Corbassière se dessinent, se devinent plutôt, estompés qu'ils sont par la brume. La lune même, ne paraît pas pouvoir éclairer ce tableau de ses lueurs parfois si crues ; elle-même s'estompe, comme entourée d'une fine trame, pareille à de la gaze, et l'effet de cette vue grandiose, voilée à peine et pourtant voilée, est d'un effet saisissant autant que triste. Pourquoi tout revêt-il cette teinte pleine de charme et de mélancolie ? Le bruit du torrent lui-même a l'air voilé, comme assourdi ; on dirait qu'il glisse au lieu de bondir, pour aller en bas, tout en bas, se précipiter dans la vallée toute noire, par cette nuit pleine de brume. Le chalet, à dix pas derrière moi, a aussi l'air voilé, comme enveloppé d'un fin tissu de gaze.

Minuit ! comme le temps passe, à rêver après des folies, après des songes ! à regarder courir ces petites bandes grises ! Et pourtant, même l'intérieur du chalet paraît aussi revêtir cet air d'irréel ; le feu mourant, projetant des lueurs atténuées sur les parois, la fumée qui flotte, indécise, dans la partie supérieure du chalet.

Je vais à mon tour, pour chasser ces idées drôles ou tristes, goûter des douceurs de la planche aux fromages. Est-ce un rêve ou un mauvais souvenir ? Il me semble avoir, dans mon sommeil certainement troublé, vu flotter des petits nuages fins, pareils à des lambeaux de gaze que l'on déchire, et qui se perdaient dans une teinte uniformément grise...

Le réveil, le matin, est pénible ; transi et courbaturé, encore sous l'impression de mes souvenirs ou de mes rêves de la nuit, je me secoue et sors. La vue est aussi peu réjouissante que possible, plus que brumeuse, ternie d'un grand voile gris.

Le départ a lieu à 4 heures, si je me rappelle bien, et peu après commence dans la neige une pataugée qui ne promet rien d'agréable.

Tout change à la montagne, même l'état de la neige. Nous atteignons, dans la pente que nous gravissons, un certain endroit où la neige est résistante mais cela ne dure pas ; après nous être élevés rapidement pendant une heure, nous retombons dans ce qui doit être notre lot pour toute la journée : « la patauge. »

Le soleil est venu, timidement, à travers les nuages, et joue trop souvent à cache-cache.

Derrière nous, l'obsédante vision du Combin, enveloppé de brume, aux contours diffus ; le sommet,

fine coupole d'un blanc absolu, se détache au-dessus de petites bandes blanches.

Combien y a-t-il de temps que nous marchons, que nous pataugeons plutôt ? Nous entrons nous-mêmes



Phot. E. Kern.

CHALET DE CLEUSON

dans la brume, semblable maintenant à une poussière jaune, effet du soleil qui brille là-haut, dans le ciel bleu.

Midi, et nous sommes au Col de Cleuson (2950^{m}); c'est au moins la constatation que nous faisons grâce à la carte, car nous ne voyons toujours rien, ou pas grand chose.

Tout est gris ou jaune autour de nous ; la Rosa Blanche s'estompe dans ce brouillard et paraît être droit au-dessus de nous ; à nos pieds, opposé à notre montée, un immense champ de neige, le glacier du Grand Désert, paraît fantastique comme largeur,

trompés que nous sommes par cette teinte obsédante qui règne autour de nous. Quelques contours mal dessinés se montrent sur notre gauche, arêtes fantastiques, formes menaçantes ou grotesques, tours penchées, semblables à de grands bras tendus vers le ciel ; caractère étrange, et dominé par cette chose plus étrange encore : la brume, toujours la brume.

Une somnolence incompréhensible s'empare de nous, et il nous semble être dans une vaste salle de chauffe ; seules les formes animées manquent. Le jour, malgré et peut-être justement parce qu'il est tamisé, est aveuglant, et nous voyons toujours autour de nous des myriades de petits points d'or, une poussière intense, se terminant toujours par la même chose, lorsque on ouvre grand les yeux : cette teinte ineffable de mélancolie, de tristesse voilée de choses flottantes.

Par moment, la réalité se présente, et elle est devant nous maintenant ; il faut partir, secouer ce rêve, descendre pour continuer notre chemin. Ce chemin, c'est le grand plateau blanc, cette cuvette visible et invisible, dont nous ne voyons pas la fin, cette immensité qui descend en pente douce pour aller rejoindre le Val de Nendaz.

Comme des êtres surnaturels, nous marchons presque dans un rêve, fantômes vivants semblant danser dans cette couleur, cette chose impalpable, indéfinissable. Une secousse de corde, de temps à autre, nous remet un intant seulement à niveau de ce terre à terre, puis après une heure de marche qui m'a paru interminable, une flaque bleue apparaît, semble apparaître très loin. C'est la sortie du glacier, et cinquante pas, peut-être cent, j'enfonce subitement jusqu'à la ceinture, réveillé en sursaut en voyant, à mes

pieds, le petit lac bleu que je croyais bien loin. Le bain est désagréable, imprévu, et maintenant pour contourner le lac, nous employons presque une heure, rampant plutôt que marchant. Une heure pour longer cette flaque bleue qui a peut-être 400 mètres de longueur; mais aussi, quelle neige! Une couche mouillée à fond, dans laquelle nous enfonçons jusqu'à la base lorsque, pour changer de position, nous essayons de marcher debout. Et toujours cette teinte, grise maintenant, qui met autour de nous cette mélancolie si intense.

L'extrémité du lac atteinte, nous sommes au haut d'une pente rapide; une glissade est toute indiquée, et là encore, le rêve prend corps dans cette trouée dans le gris du brouillard, ce glissement doux sur la neige, la fuite d'une ombre dans une autre ombre plus grande; la brume.

Réveil, puis je me rappelle d'une descente dans des pentes de neige entrecoupées de rochers, un torrent qui mugissait très fort, et qu'il fallut traverser péniblement, le pont ayant été emporté.

Puis de là, en un souvenir confus, un ravissant petit chemin dans un sombre bois de sapins, bois rendu plus sombre par les nuées grises qui passent au-dessus des arbres. Une descente rapide, que l'on voudrait pouvoir faire lentement, et l'arrivée dans une vaste plaine sauvage, une plaine inondée d'eau grise, submergée de boue. A l'extrémité de cette plaine, un petit chalet, le premier que nous rencontrons, joli comme tout, propre à l'excès. Le site est sauvage, grandiose, et à droite et à gauche de la plaine, ainsi qu'au fond, une muraille de granit, semblant pleurer par toutes ses fissures; la crête de cette muraille, très haute, est invisible, cachée par

les nuées grises, foncées maintenant, et qui ont l'air de courir à un ennemi invisible.

A cet instant tout devient sombre, triste, oh ! mais infiniment triste et sauvage, et nous sommes comme trois brebis égarées dans cette solitude.

Encore une descente dans des endroits charmants et sauvages, une descente rapide, une fuite qui semble vouloir défier les nuées à la course.

Puis, bien longtemps après, deux groupes importants de chalets ; le premier, c'est Beusson, le second, Nendaz ; un chemin un peu plus large que celui suivi jusqu'à présent, un coude brusque et une échappée de toute beauté sur la Vallée du Rhône. Laissant de côté le chemin, la galopade effrénée continue sur un petit sentier étroit, très raide ; un replat, une chapelle qui se détache sur le fond sombre de la Blumlisalp, et tout se perd dans une seule tension de nerf : la descente.

. . . .

Des secousses, un bruit continu de souliers ferrés râclant sur les cailloux, cette tension d'esprit pendant une descente rapide d'environ 700 mètres, et après ce galop effréné apparaît la plaine du Rhône, qui succède brusquement à la descente. Un petit vionnet à travers des champs de blé, puis une plaine de cailloux, et au bout de cette plaine, des maisons ; c'est Riddes.

Le jour tombe, dans cette lueur de crépuscule voilé, voilé de gris sombre, et dans la petite plaine, est-ce cauchemar ou réalité : une ombre flotte tout bas, s'étend presque imperceptible, c'est l'obsédante vision, la brume, encore la brume...

J.-E. Kern.
Section genevoise.

ALFRED PICTET

1839-1905.

En quelques mois, la mort a enlevé à notre Section genevoise deux de ses anciens membres, MM. Eberhardt et Pictet. L'*Echo* a consacré, un peu tardivement peut-être, quelques pages au premier; parlons du second.

Alfred Pictet, né à Genève le 18 mars 1839, fils de Jules Pictet de Sergy, l'historien national, était le cadet de quatre frères.

Sa jeunesse s'écoula tantôt à Sergy, tantôt à Genève où il suivit l'école Briquet, le Gymnase libre et l'Académie pour continuer ses études à Heidelberg.

D'une famille d'écrivains et de professeurs, il n'hésita pas à rompre la tradition et entra dans le commerce. Après un apprentissage de banque chez MM. Edouard Pictet et Cie, il poursuivit sa carrière à Liverpool et ce n'est que vers 1870 qu'il rentra à Genève où il s'installa dans sa famille.

Connaissant à fond l'anglais et l'allemand, homme d'études et de recherches, Pictet ne se confina pas dans la poussière des bibliothèques, il lui fallait le mouvement et le grand air, aussi le Club alpin ne tarda-t-il pas à l'attirer. En 1876 il entrait dans la Section genevoise et y prit rapidement place parmi les dévoués et les utiles.

Ce n'était pas un alpiniste de hauts sommets, mais c'était un convaincu de la montagne, et il cultivait l'alpinisme avec une méthode minutieuse et un es-

prit de suite extraordinaire, mettant en notes toutes ses impressions. C'était un persévérant : myopie prononcée, fatigue, souffle court, tendance à la corpulence, rien ne l'arrêtait. Dans les courses il demeurait souvent en arrière, très en arrière, mais il finissait toujours par rejoindre et supportait avec autant d'esprit que de patience les lazzis que son arrivée tardive provoquait invariablement. Au repas intime, qui agrémentait les courses d'antan, il prenait sa revanche et mettait en chansonnette joyeuse les épisodes de la course et ses propres mésaventures. Délégué aux assemblées générales, il les suivit assidûment pendant près de vingt ans, en donnant des compte rendus exacts et intéressants. La Rédaction de l'*Echo des Alpes* s'empressa de recourir à sa collaboration ; il y entra en 1882 avec Eberhardt comme rédacteur en chef et en 1884, lorsque celui-ci se retira, Pictet fut choisi pour le remplacer. Tout le travail se concentra entre ses mains, l'*Echo* était sa chose. Outre de nombreuses notes, analyses et faits divers qu'il puisait dans les périodiques allemands et anglais dont il était un lecteur assidu, il devint l'historien attitré des fêtes centrales du S. A. C. qu'il racontait avec humour.

Il contribua à entretenir les bonnes relations entre la Section genevoise et ses sœurs romandes par sa présence assidue à toutes les réunions et banquets communs où il savait toujours dire quelques mots aimables et amusants.

Ce fut un des promoteurs de l'Index de l'*Echo,* c'est lui qui par sa volonté persévérante concerta cette publication avec E. Combe et si ce travail considérable s'étendant de 1865 à 1889 put voir le jour en 1892 ce fut, ainsi que l'écrivit Combe dans sa préface :

« grâce à l'infatigable M. A. Pictet que l'idée de l'Index hantait et qui s'est chargé avec un plein succès de résoudre toutes les difficultés naturelles de son exécution. »

Malgré la peine et le dévouement qu'il mettait dans



ALFRED PICTET EN 1870

l'*Echo,* les plaintes et les critiques ne lui furent pas épargnées.

Un esprit nouveau s'élevait depuis quelque temps sous l'influence de Tschumi, l'*Echo,* le vieil *Echo* trimestriel, était trouvé insuffisant, il fallait le rajeunir, le renouveler et le rendre mensuel.

Un comité de Rédaction à la tête duquel était Tschumi fut nommé dans le courant de 1894 et Pictet

annonça son départ pour le 31 décembre de la même année.

Ses collègues des Sections romandes reconnaissants, se firent un plaisir de lui offrir, à cette occasion, un plat d'argent, en souvenir des services rendus.

Tschumi ayant succombé à une attaque subite le 3 décembre 1893, Pictet rédigea dans l'*Echo* une notice nécrologique pleine de sentiment, témoignant de son affection pour le défunt et dévoilant par là un grand cœur méconnu jusqu'alors par ses meilleurs collègues.

Ce fut un gros chagrin pour Pictet de quitter cet *Echo* auquel il avait consacré douze ans, mais toujours courageux, il orienta sa vie autrement et se consacra aux études littéraires, et à la musique pour laquelle il avait beaucoup de dispositions.

Il composa plusieurs morceaux, entre autres un chœur d'hommes pour le Club alpin, mais modeste et se défiant de lui-même, il n'en fit paraître aucun. Loin d'abandonner le Club, il fit gracieusement des traductions pour le Comité central et le soussigné eut le plaisir de lui remettre en 1890, au nom de celui-ci, une jumelle de montagne avec une dédicace dont il était très fier.

Lorsqu'il fut question de l'Exposition nationale suisse, Pictet qui avait fait dans l'*Echo* de 1883 une étude approfondie de celle de Zurich, fut nommé membre du groupe 43 et son zèle, son assiduité et sa précision dans le travail furent d'un précieux secours au Comité organisateur de l'Exposition du Club alpin, dont le pavillon eut un si grand succès.

Travailler sérieusement mais sans bruit, aurait pu être sa devise.

Bien que le Club alpin fût la Société qu'il préférait,

il était membre très actif de la Société d'escrime et du Cercle des artistes. Dans ces deux sociétés comme au S. A. C. les Comités recoururent à lui pour des pochades, poésies, pièces, représentations, etc. Jamais il ne se dérobait et l'on pouvait être sans souci, lorsqu'il se chargeait d'une besogne.

Il s'intéressa au jeu de foot-ball dont il fut un des précurseurs à Genève et on le vit souvent, dans la plaine de Plainpalais, lui déjà d'un certain âge, mettre de tout jeunes gens au courant de ce jeu violent.

Il était aussi très assidu aux séances de la Classe d'industrie, de la Société des Arts, et à celle de la Société de géographie. Sa grande érudition y était toujours utilement consultée.

Pictet s'occupa également des papiers d'histoire laissés par son frère M. Edmond Pictet, car s'il ne fut jamais membre des Conseils publics, c'était un patriote et les choses de Suisse et de Genève l'intéressaient fort, mais il ne chercha jamais à se mettre en avant. Il lui suffisait de prendre part à la célébration des anniversaires patriotiques et à toutes les manifestations de notre vie nationale.

Il travailla gratuitement, cela s'entend, pendant un certain temps à la Bibliothèque publique dont le directeur avait recouru à son esprit classeur et à sa merveilleuse mémoire. Depuis quelques années, la maladie le minait sourdement. Sa robuste constitution résista longtemps mais vint le moment où il dut garder complètement la chambre et il a vu venir la mort avec la résignation d'un chrétien et d'un croyant supportant avec sérénité les angoisses prolongées d'une maladie de cœur.

Mon vieil ami Alfred, te sortir de ta modestie et exposer à tous, tes travaux et ta vie intime, est un dou-

loureux devoir que m'impose notre ancienne amitié; en le faisant je rends encore hommage à ton dévouement souvent méconnu et à ta profonde affection pour notre chère Section genevoise du S. A. C., qui en a une preuve de plus dans le gracieux legs que tu lui as laissé.

A. Bernoud.

CHRONIQUE ALPINE

Aiguille de Saussure.

Merci à M. Fontaine de sa très obligeante réplique. Qu'il me permette cependant de lui assurer qu'il n'y a pas malentendu sur la situation exacte de l'Aiguille de Saussure du Mont-Blanc du Tacul. Ce rocher est connu ; j'en possède moi-même une grande photographie où l'on retrouve fort bien les détails de l'épreuve publiée par M. Fontaine dans le N° 1 de l'*Echo des Alpes,* 1905.

De toutes façons, il s'agirait bien de débaptiser un sommet, puisqu'il faudrait enlever son nom à l'Aiguille de Saussure du Col du Géant pour lui en donner, ou lui en redonner un autre.

Si j'ai pris la liberté de commenter l'article de M. Fontaine, c'est, tout d'abord, parce qu'il y invitait gracieusement les lecteurs de l'*Echo ;* c'est aussi parce que bien des clubistes regrettent de voir le nom de de Saussure disparaître de la cartographie du Col du Géant.

Au sujet de ce col, que M. Fontaine me pardonne de relever, dans sa réponse une petite erreur, qui a toutefois son importance dans ce débat[1]. Le Col du Géant n'a pas été fréquenté dès 1737, époque où il passait pour impraticable. Sans parler du légendaire

[1] Antérieurement déjà à la réception de la lettre de M. Nicollier, la Rédaction avait reçu de M. Fontaine lui-même une rectification à cet égard.

tonnelier Ribel, la première traversée connue en a été faite en 1786, par un Anglais, Hill. Encore cette traversée a-t-elle été contestée. Ensuite, nous trouvons celle d'Exchaquet (28 juin 1787), celle de Bourrit (28 août 1787), et enfin, le séjour célèbre de de Saussure (3-19 juillet 1788), postérieur donc de deux ans seulement à l'ouverture du passage, réputé jusqu'alors comme inabordable. Cette résidence prolongée à l'altitude de 3371 mètres, dans un temps où les hautes solitudes des Alpes inspiraient une véritable terreur, est aussi méritoire que l'ascension du Mont-Blanc. Il paraissait donc juste d'en assurer le souvenir en donnant à l'Aiguille 3614 le nom de de Saussure.

O. Nicollier.
Section de Jaman.

Le Club Alpin Suisse et le ski.

Depuis quelque temps, on remarque au sein du S. A. C. une tendance toujours plus accentuée à s'occuper du ski, à subventionner des cabanes pour les skieurs, à s'immiscer dans les concours de ce sport.

Loin de nous la pensée de vouloir combattre le ski. Ce bel exercice a été pratiqué par des membres de notre Section plusieurs années avant sa grande vogue, sur des skis importés de Norvège, alors qu'on n'en fabriquait pas ailleurs. Il est encore pratiqué avec ferveur par beaucoup d'entre nous et le sera certainement toujours davantage.

Mais nous nous demandons si le S. A. C., comme tel, se laissant envahir — au point de vue financier — par les exigences toujours croissantes des skieurs, ne dévie pas de sa mission.

Le S. A. C. a été fondé pour développer le goût de la montagne, pour rendre tout spécialement l'accès de la Haute-Alpe plus facile, pour étudier la montagne et ce qui s'y rattache. C'est dans ce but qu'il a construit ses cabanes, et, ces dernières années, nous voyons le but si bien atteint que ces cabanes sont devenues trop petites, et que nous plaçons les nouvelles dans des positions plus élevées et plus inaccessibles à la marée des touristes de tout genre.

Or maintenant, qu'arrive-t-il? On nous demande des subventions pour construire des cabanes dans la toute basse Alpe, exclusivement destinées aux skieurs. On nous demande de nous intéresser à des locations de chalets pour skieurs, à des concours de skieurs, etc.

Ici, décidément, nous trouvons que le S. A. C. sort de sa sphère, et, avant qu'il se laisse entrainer trop loin dans cette voie — car on chemine très vite sur la pente du ski, et on culbute quelquefois au bas — nous nous demandons s'il n'est pas temps d'enrayer vigoureusement et de laisser les entreprises du ski aux skieurs et à des clubs fondés pour ce sport.

Nous sommes certains que la majorité des clubistes pense comme nous et trouve que la fortune et les ressources du S. A. C. doivent être employées dans la Haute-Alpe, pour les ascensionnistes, et non pour les skieurs et les lugeurs.

Au nom de la Section Chaux-de-Fonds du S. A. C.

Le Comité.

NOUVELLES DES SECTIONS ROMANDES

Section de La Chaux-de-Fonds.

Ensuite d'une réforme des statuts, votée en 1903, et prescrivant que chaque année un membre au moins du Comité fasse place à un nouvel élément, notre Section eut le regret cette année d'enregistrer deux démissions, celle de M. Henri Rieckel, caissier et de M. Charles Gallandre, secrétaire ; ces deux Messieurs, après de longues années d'activité dans le Comité, ont droit à la reconnaissance de la Section toute entière, à laquelle du reste ils resteront attachés comme précédemment.

Ils ont été remplacés dans le nouveau Comité pour 1905 par M. Alfred Jaccard, qui a bien voulu se charger de la caisse et par

votre serviteur, remplaçant comme correspondant — c'est grand dommage pour les amateurs d'un style facile et élégant — M. Ed. Jeanneret-Perret, appelé aux fonctions de secrétaire.

Notre cher président Courvoisier, malgré ses essais pour persuader l'assemblée qu'on pourrait bien faire sans lui, a dû garder son fauteuil encore pour une année, toutefois à la condition que le vice-président actuel, M. Th. Payot, s'engage à accepter la présidence l'année prochaine.

M. Ed. Jeanneret-Perret, membre depuis 25 ans des différents Comités qui ont dirigé notre Section, a reçu lors de l'assemblée générale « un piolet d'honneur » au nom de quelques vieux amis du Club, reconnaissants de son dévouement et long attachement à la Section.

Notre banquet annuel, grâce à un major de table plein de verve et de bons mots, M. Ch^s^ Colomb, et aussi aux excellentes et nombreuses productions individuelles a eu un grand succès. Participation d'environ 160 convives, y compris les bonnes phalanges des sous-sections du Locle et Chasseral, que nous voudrions voir plus souvent dans nos réunions hebdomadaires.

Le discours d'ouverture du président a été comme toujours fort apprécié et applaudi, de même que les toasts à « La Patrie », de M. Arnold Robert, et « Aux Alpes », de M. L. Leyvraz.

L'orchestre du Locle, compagnon fidèle et aimé de nos précédents banquets, avait dû, ensuite de circonstances diverses, être remplacé cette année par l'orchestre Fidelio ; quoique très satisfaits des services de ce dernier, nous espérons bien qu'à l'avenir nos amis du Locle voudront bien nous permettre de compter sur eux.

Pendant le banquet et sur l'initiative du Dr Bourquin, il a été constitué un fonds destiné à la construction ou l'aménagement d'un « local » pour nos réunions ; ces souscriptions, devant être augmentées dans la suite, se montent à 1270 fr. Souhaitons que cette question d'un nouveau local, soulevée déjà à maintes reprises, reçoive une solution rapide et de nature à satisfaire tout le monde.

Le clou de la soirée fut la « monture » ou Musée Alpin, inventée par MM. Wasserfallen et Hirschy. Les antiquités que nous présentèrent ces Messieurs sont très remarquables ! Nous engageons vivement ces deux collègues à continuer leurs fouilles pendant cette

année-ci, persuadés qu'ils pourront, sans frais pour le C.C., compléter notre Musée Alpin pour le prochain banquet.

Depuis la dernière correspondance de mon regretté prédécesseur J. P., nous avons eu bien des réunions agréables, et je vous parlerai en premier lieu de la fête de Noël du vendredi 23 décembre dernier, très bien organisée par les collègues Mattern et Jaccard ; la loterie qui suivit réservait bien des surprises, auxquelles l'ami M...., dont le talent pour la construction de cabanes du C. A. S. et de chalets *miniatures* est connu, avait contribué pour une large part.

Je relèverai en passant la « veine » de notre président d'avoir obtenu le « gros » lot ! !

En janvier dernier, nos collègues Hirschy et Wasserfallen nous conduisirent le premier au Büttlassen, Gamchilücke et à la Jungfrau, le second au Finsteraarhorn et au Grand Viescherhorn ; pendant trois quarts d'heure ces deux Messieurs nous firent un récit très captivant de ces grandes sommités et de leurs ascensions, agrémenté par des projections d'une netteté remarquable ; l'ami W.... développa à cette occasion de solides connaissances géologiques et physiques et des aperçus fort intéressants sur la formation et le déchainement des orages de haute montagne, confirmés par des expériences faites au cours même de cette excursion en compagnie du Dr Jacot-Guillarmod du K^2.

La course de section du mois de novembre à Sommartel et Mont-Racine a été favorisée d'un temps superbe, de beaucoup de gaieté et d'une participation nombreuse.

Celle faite en janvier à Chasseral par la Combe-Grède avec retour par la Combe à Biosse réunissait une trentaine de participants ; le passage par la *Combe-Grède* en hiver, alors que la neige est abondante, ne s'effectue pas sans difficultés, ni sans un vif intérêt, car certaines courses dans notre Jura en cette saison offrent une analogie frappante à d'autres — taxées plus importantes — faites en été dans les Alpes. La vue depuis Chasseral, sur toute la chaîne des Alpes depuis le Säntis au Mont-Blanc était d'une limpidité parfaite, elle restera longtemps gravée dans la mémoire des participants.

La Chaux-de-Fonds, le 28 février 1905. L. D.

Section des Diablerets.

Dans son assemblée générale de janvier, la Section a procédé, conformément aux statuts, au renouvellement partiel de son comité. MM. Mercanton et Moulin, série sortante, ont été remplacés par MM. Gonin Dr., et Fontannaz, pharmacien.

Le rapport annuel du président a fait ressortir l'état prospère de notre section, qui a reçu, l'année dernière, une soixantaine de nouveaux membres ; déduction faite des décès et démissions son effectif est bien près d'atteindre 550 clubistes.

Notre saison d'hiver bat son plein : rentrée des excursionnistes, fréquentation réjouissante des soirées du vendredi et des séances, rapports administratifs, récits d'hiver, projections, conférences, tout contribue à mettre vie et entrain dans notre local. Parmi ces dernières, citons celles de M. le Dr. Machon et de M. Brun, de Genève.

Le premier nous a fait faire un charmant voyage en Corse, fouillant avec lui la contrée, ne laissant rien passer de pittoresque ou d'instructif, recueillant en cours de route les légendes et les histoires fameuses de brigands ou de vendetta.

Avec le second nous nous sommes aventurés dans les solitudes mornes et désolées du Spitzberg, sur ses immenses et mystérieux glaciers et, grâce à de fort belles projections, nous avons pu contempler une foule de pics et de sommets sans nom, qui attendent et attendront longtemps encore un ascensionniste.

Les courses d'automne et d'hiver ont toujours beaucoup d'attrait pour nous. En novembre 80 clubistes remontaient les gorges de l'Areuse, avalaient une bonne soupe chaude à la charmante ferme Robert, puis grimpant au sommet du Creux du Van, allaient rejoindre au Lessy les collègues de Neuchâtel et de Chasseron, montés tout exprès pour faire les honneurs de leur délicieux cottage. Au retour, M. Vautier de Grandson les conviait à venir admirer chez lui de fort belles projections prises au téléphote.

En janvier le Torrenthorn recevait à son tour la visite de trente

des nôtres. Je ne vous décrirai pas la partie de traineau jusqu'aux bains de Louèche, l'aimable hospitalité offerte par M. Zumofen au nom de la société des hôtels, la grimpée au petit matin dans la forêt sombre, mouchetée par les points lumineux des falots, puis l'ascension des dernières pentes sous un soleil radieux, la vue merveilleuse, l'exquise soupe à l'hôtel du Torrentalp, enfin la descente mouvementée dans la neige molle où l'on enfonçait parfois jusqu'au ventre. Tout cela il faut l'avoir vécu pour se rendre compte des beaux souvenirs que l'on en conserve.

Nos courses assises sont aussi appréciées que les autres et ont eu leur succès accoutumé : la soirée choucroûte au mois de décembre est entrée dans les traditions et ce modeste souper est recherché presque autant que le grand banquet de janvier, où cette fois encore nous avons eu le plaisir de voir et d'entendre quelques-uns (jamais assez) de nos excellents collègues des sections romandes, ainsi qu'une délégation du Comité central.

La commission des courses a préparé pour cette année un programme fort alléchant : Pigne d'Arolla, Oldenhorn, Vanil Noir, massif du Gothard comme grande course d'été, Pilate en janvier, etc., etc., bref de quoi satisfaire tous les goûts et tous les porte-monnaie.

Je m'aperçois que ma chronique ne roule que sur des courses ; c'est bien excusable : ne sont-elles pas le grand sujet de conversation des longues soirées d'hiver ? Aussi avant de terminer je veux mentionner encore la *réunion* (êtes-vous satisfait, M. Nicollier ?) des sections romandes en juin prochain. Vous savez que son organisation incombe à la Section des Diablerets. Dores et déjà vous êtes invités à y venir nombreux. Si les quelques tuyaux que j'ai pu obtenir disent vrai, elle permet d'être des plus intéressante et le lieu choisi réunira sûrement tous les suffrages. Puisse le beau temps être de la partie et faire oublier à nos chers Fribourgeois les cataractes de l'an dernier.

Lausanne, 16 février 1905. W.

L'ÉCHO DES ALPES

1905. — N° 4.



les 9 et 10 juillet 1904.

Par une chaleur torride, sans un souffle d'air, avec un ciel de plomb, à 2 heures et demie de l'après-midi trente-trois clubistes se réunissaient aux Vollandes et se plaçaient sous l'égide de notre sympathique collègue et ami Miney, avec l'espoir d'aller trouver quelque brise parfumée et un peu d'air respirable, par là, du côté du « Jardin de Talèfre », un nom quelque peu risqué, mais évoquant certainement par ce soleil de 55 degrés des visions de rhododendrons fleuris, de touffes multicolores, odoriférantes, sortant d'un moelleux tapis, aux épaisseurs velontées de verts, répandant sur les glaciers d'alentour les senteurs d'une oasis enchantée.

La gare des Vollandes, malgré l'heure relativement peu avancée, fourmille d'alpinistes sérieux, appartenant aux clubs variés et multiples nés en notre bonne ville de Genève, portant leurs insignes distinctifs, tous témoignant de ce goût si prononcé du Genevois, pour la montagne, le rocher et surtout pour le haut sommet ! Aux trains du soir il y en aura encore davantage. Notons en passant et répétons sans nous lasser, qu'il faut que ce goût soit bien enraciné, bien impé-

rieux, sans pose d'aucune espèce, soutenu même par une certaine dose de courage, puisque pour le satisfaire, il faut commencer, par une telle température, à subir les voitures dans lesquelles le P.-L.-M. entasse ses victimes sans aucune espèce de vergogne. L'alpiniste voyageant en 3e classe consent à étouffer, à respirer les poussières organiques ou autres, amassées dans les fentes et fissures des ais de ces caisses et cela durant des heures d'horloge et pendant les interminables arrêts dans les gares du tronçon Genève-Annemasse, la Roche-Fayet! Heureux, quand sous prétexte de confort la puissante Compagnie ne lui donne pas des troisièmes capitonnées d'un drap qui jadis connut sans doute une couleur, mais sur lequel des générations de militaires rentrant au quartier, munis des tommes maternelles, de Savoyardes revenant du marché avec provisions de mercerie et d'épicerie de qualités et de senteurs diverses, de nourrices nourrissant, soignant leurs nourrissons, les essuyant et les torchonnant comme aux premiers âges du monde, ont amoncelé en des couches superposées les microbes les plus extraordinaires et les plus crochus, bien faits pour tenter la loupe du savant bactériologue. Et la Compagnie rit et se frotte les mains en voyant nos rangs serrés, prendre d'assaut les banquettes, marquer les places pour les amis, nous presser pour entrer, défendre la place conquise. « Et allez donc les Genevois, c'est toujours assez bon pour vous ». Et le Genevois grognon, ronchonne, marronne, blague la Compagnie, l'accable de ses sarcasmes, et finit toujours par chanter sa misère dans d'homériques éclats de rire. Ah! c'est qu'il y a par là-bas, entrevu des étroites ouvertures des caisses jaunâtres du P.-L.-M., quelque

sommet vert ou neigeux, quelque pic, un glacier, une cabane, une petite auberge de montagne ; on supporte bien des choses pour atteindre le but et pour se retremper au sein de cette nature et dans toutes les jouissances appréciées seulement par le vrai montagnard.

La route est si connue que nous n'en parlons plus ; il suffit de l'indiquer pour que les souvenirs qu'elle évoque reviennent touffus et serrés à la mémoire de chacun ; elle est connue et toujours nouvelle cependant, comme les expressions d'un visage aimé ; la frontière pour nous n'existe pas ; la montagne semble n'avoir pas d'autre patrie que celle que lui reconnait le montagnard, c'est la montagne, par conséquent notre montagne ; ce sont les grandes parois de rochers émergeant des éboulis, des forêts sombres, surveillant les défilés, les profonds ravins au fond desquels roulent les torrents en même temps qu'y rampe le train qui nous emmène. Ce sont les aiguilles s'élançant dans le ciel, attirant la foudre ou réflétant les rayons de l'aurore comme ceux du couchant ; ce sont les glaciers, les dômes neigeux étincelants ; les hautes prairies verdoyantes, les chalets hospitaliers, la cabane du Club, longue à atteindre. C'est aussi la foule des souvenirs, des incidents, des anecdotes que chacun des points marqués sur la carte a fait naître, qui reviennent comme des visions nettes et précises. Cette route si souvent parcourue ne lasse pas, et bien qu'à chaque tournant de la vallée le roc attendu soit là comme une sentinelle vigilante, le géant immaculé, le front haut dans le ciel ou dans la nuée, immobile et immuable aussi, on le cherche ! véritablement on le découvre à nouveau.

Cette impression est assez forte pour que loin du

pays elle se trouve persistante et involontaire ! Où sont les montagnes, les chaînes estompées, les pics neigeux, le Mont-Blanc, pour ceux de Genève ?

Il y a quelques semaines, en compagnie d'un vieil ami, artiste genevois échoué dans les environs de Vaugirard à Paris, nous prenions une « Mouche » aux Tuileries et descendions la Seine jusqu'au Bas-Meudon. Passant à côté des petites villas de pierre rousse, coquettement noyées dans la verdure, montant sur la colline au pied de laquelle ondoye le fleuve baignant les îles riantes, nous entrions dans les bois touffus de Chaville, suivant les chemins pittoresques et zigzaguant dans les fourrés épais, traversant les grandes salles vertes aux dômes feuillus. A perte de vue, les profondeurs des bois sont animées par des colonies de familles parisiennes venant chercher en ce dimanche de soleil quelques heures de repos et de fraîcheur sur la mousse tendre de la forêt. Ce ne sont que victuailles sorties des grands paniers, étalées sur les nappes blanches ; ce ne sont que rires et quolibets, interpellations, conversations avec le passant, vite devenu un ami. Ce sont des jeunes gens, artistes, étudiants, commis de tous genres, en compagnie de jeunes filles coquettes et jolies, exhubérantes de vie, ayant un mot, un sourire, une fine répartie pour tout et pour tous! Ce sont des sous-officiers qui passent à cheval, tandis que sur un léger ton de blague, s'élèvent les cris de « Vive l'armée » ! Vivent les jolies filles, répondent les autres! Et tout çà passe comme dans un cinématographe, jusqu'à ce que sous la tonnelle d'un agreste restaurant, sous la tonnelle en pleine forêt, on se réconforte soi-même, assis devant un rustique repas de pommes frites, d'omelettes, de salade et de cerises ;

on parle du pays, du Salève, des Voirons, de la Dôle et du Reculet! La promenade se continue dans les grands bois, si près de la grande fourmillière parisienne et pourtant si loin par le contraste de ses boulevards houleux, quittés de la veille.

Vers la fin de la journée nous arrivons au pavillon de Bellevue; sur une magnifique terrasse, de celles du grand siècle, s'élevait jadis un délicieux château régence, ayant appartenu à Madame de Pompadour. Transformé par M. Jansen en un colossal observatoire météorologique, il n'a plus rien des gracieuses coquetteries de la charmante amie du Roi décadent, ni des grâces des rinceaux de Meissonnier! Mais c'est une terrasse, un point élevé; nous avons fait une petite ascension pour y parvenir. Voilà l'immense Paris à nos pieds avec ses monuments sortant de la mer énorme de ses constructions jaunâtres! C'est superbe, mais il y manque quelque chose que l'on cherche en vain dans la brume des lointains insondables. Ce qui manque c'est le Salève et le Mont-Blanc. Ils n'y sont pas; l'ennui, le mal du pays vous saisissent et le plus prochain train vous ramène aux lieux aimés, à ceux que l'on connaît, que l'on n'oublie pas, au pays que l'on aime parce que c'est le plus beau, qu'il n'y en a pas au monde de pareil, parce que c'est l'amour filial qui parle et parce que pour un fils aucune femme n'est aussi belle que sa mère.

Et voilà pourquoi des environs de Cluses nous nous sommes lancés, en une grande bordée jusque dans les futaies des bois de Chaville et de Meudon, dans les méandres de la Seine jusqu'au Point du Jour, et que nous sommes revenus par la tangente au Fayet juste au moment où nous sautions dans les charmants wagons de la ligne de Chamonix en nous

répétant pour la millième fois : « Non ! rien ne vaut notre pays. »

Cependant ce pays que nous admirons, subit comme toutes choses ses transformations. Sous prétexte de progrès on nous l'abîme bien un peu beaucoup! La preuve en est ces énormes tuyaux noirs ou blancs, montant par couples formidables vers les rochers, s'appliquant à leurs parois, y grimpant, s'y accrochant de leurs ventouses d'acier ! y pénétrant comme des monstres fabuleux, comme des dragons dont les corps annelés piqués de gros boulons de fer, comme de grosses verrues, se suspendent et se balancent dans le vide pendant que de leurs gueules insatiables ils aspirent tout là-haut l'eau glacée des torrents qu'ils laissent échapper avec fracas par d'épouvantables évents ! Ces monstrueux engins, chefs-d'œuvre de la science et du génie de l'homme, sont les grosses veines de ce grand organe qui fournit l'énergie au train qui nous fait monter sans secousse et sans fatigue dans la montagne, passer à côté des gouffres, escalader les précipices sur les ponts hardiment lancés. C'est encore eux qui font marcher ces fabriques d'explosifs, de carbure, ces usines de produits chimiques dont le voisinage n'a rien d'alpestre certainement, mais qui s'imposent de par les progrès de l'industrie et de la science modernes.

Il y a quelques siècles ces rochers surplombant, ces bastions naturels, étaient fortifiés, hérissés de murailles et de créneaux ; le château fort commandait le défilé ! Aujourd'hui nous en voyons les ruines pittoresques et séduisantes pour l'artiste, pour le touriste, amateur d'impressions à esquisser dans un album, à consigner dans les notes du calepin. Mais, si par un pouvoir évocateur, faisant revivre ces cara-

vanes de marchands cheminant péniblement avec une crainte hâtive, aux pieds de ces nids de vautours, nous leur demandions ce qu'ils préféreraient de ces châteaux crénelés ou de nos usines à tuyaux, turbines et réservoirs, pompes aspirantes et refoulantes, câbles et transmissions, il y a tout à parier qu'ils choisiraient les derniers, même accompagnés du strident sifflet des locomotives. Acceptons donc sans trop récriminer, les tuyaux et les usines : la nature qui connaît ses droits, les ensevelira peu à peu, les dissimulera sous les grands arbres, les mousses et les lianes. Elle les patinera de sa couleur d'or et de soleil ; les derniers coups de mines du Salève disparaîtront sous des glacis mordorés qui en feront une note pittoresque, charmant les yeux de nos descendants. Protestons seulement et protestons avec ardeur contre les réclames de chocolats, laits condensés et autres choses utiles et excellentes à emporter dans nos sacs, mais parfaitement horribles quand elles sont offertes en lettres de deux mètres, peintes sur les plus belles parois de nos plus beaux rochers ; râclons, râclons les enseignes et les étiquettes industrielles collées jusqu'au plus près du ciel ! Le Club alpin a le droit et surtout le devoir, au nom de la beauté, de défendre ses domaines contre les envahisseurs et les vandales.

Avec tout ça nous montons ! nous nous sommes mis à l'aise en bras de chemises. Nous sommes seuls dans notre wagon ; la plate forme est envahie ! on y respire mieux. Et puis il y a là une singulière créature, une femme du pays, ni jeune, ni vieille, ni belle, ni laide, qui regarde dans les précipices, vers le haut des sommets, dans le fond des sapinières, calée dans un coin de la barrière ; elle s'en donne à

tue-tête à chanter avec toute l'ardeur d'une patriotique exaltation ! ce sont des bribes d'incantations au génie des montagnes, des bouts de complaintes, dans lesquelles Napoléon Ier, le tyran et le libre montagnard allobroge, jouent leur rôle ! Le paysan savoyard au service de l'étranger y met sa note de nostalgie ; nous l'accompagnons tous en sourdine, montant la gamme jusqu'aux plus hautes régions de la portée, ce qui met le comble à son enthousiasme. Alors elle improvise. « Vos montres sont en or », dit-elle en désignant nos goussets; « les aiguilles en or aussi; « elles marquent l'heure du plaisir ! Ma montre à moi « ce sont les neiges blanches, le soleil l'éclaire et les « aiguilles des glaciers me montrent l'heure de la « liberté du bon Dieu. » On ne rit plus, mais au contraire on trouve l'idée pour le moins originale. A Servoz elle descend en nous donnant la main, en nous faisant mille excuses pour ses chansons. « Mais ça me « fait plaisir, mes bons messieurs, vous comprenez; « moi, j'aime chanter, bon voyage, amusez-vous « bien ; » elle prend son panier à grande anse et s'en va par les forêts, chantant aux échos qui lui répondent. Chante seulement, brave Savoyarde, toi tu tiens la vie par le bon bout.

Nous savons qu'aux environs demeure dans un chalet, le docteur Weber et sa famille ; avisant des dames et des enfants sur un balcon, nous saluons en poussant des hourrahs joyeux ! On nous répond à grands gestes et de la plus sympathique façon ; mais voici qu'un peu plus loin dans un autre chalet, de nouveaux cris se font entendre, qu'une nouvelle colonie de dames et d'enfants salue non moins amicalement et que le docteur Weber lui-même penché sur la barrière de son domaine, nous fait de grands



Phot. Montandon.

VUE DE LA MORAINE AU-DESSUS DE PIERRE A BÉRANGER.

signes qui veulent dire que bientôt il sera des nôtres! Quelques minutes plus tard en effet, là en dessous de nous, une espèce de projectile point sur la route, s'avance, grossit, rattrape le train pendant que des cris frénétiques d'admiration accueillent notre ami Weber, car c'était lui sur sa motocyclette, qui se jouait de la montée rapide, nous devançant sans aucun effort ! Anglais et Anglaises même battent des mains, tandis que le projectile se rapetisse, diminue et disparaît sous les arches du pont Ste-Marie, pour nous retrouver, sous sa forme bien humaine, souriant et la main tendue à la gare de Chamonix.

Pendant que le train mu par l'électricité, grinçant sur sa crémaillère de fer, nous emportait de façon presque aérienne par-dessus les abîmes, sur les arcades fines et ténues des ponts élancés, que les eaux s'écoulaient en glissant presque rigides et sans bruit dans les caniveaux de ciment, bordant la voie, pendant que cette motocyclette franchissait les rudes montées et que par un singulier effet de raccourci elle nous semblait évoluer dans le vide, nous établissions un parallèle entre ce qu'étaient ces noirs vallons il y a un peu plus d'un siècle et demi, et ce que le génie de l'homme, la science et l'industrie en ont fait aujourd'hui ! Alors, de rares et courageux excursionnistes osaient seuls s'y engager ; Chamonix ou plutôt le Prieuré avait une réputation quelque peu fantastique, isolé et perdu au milieu des « *Montagnes Maudites* » des glacières et des torrents impétueux.

« C'est au revers septentrional de la chaîne du « Mont-Blanc » dit Birmann, le peintre bâlois dans ses « Souvenirs de la vallée de Chamonix, publiés en « 1826 » que se trouve la vallée de Chamonix, enceinte « paisible entourée de belles horreurs ; de nos jours

« elle est visitée par une foule d'étrangers; mais il « n'y a guère plus d'un demi-siècle qu'elle était in- « connue au reste de l'Europe. Les voyageurs ne fai- « saient que de contempler de loin avec effroi les « Moutagnes Maudites qui la défendent. Les premiers « voyageurs qui osèrent pénétrer jusqu'à ces aiguilles « menaçantes, furent deux Anglais, Windham et « Pockoke. Ils partirent de Genève au mois de « juin 1741 après avoir fait des préparatifs comme « s'il se fût agi de reconnaître une contrée lointaine, « habitée par un peuple sauvage. On se munit de « vivres, de chevaux, de tentes; la petite caravane « était en outre armée de toutes pièces. A Magland, « on lâche des coups de fusil pour entendre l'écho. « A Sallenche, Pockoke se donne le divertissement de « jouer l'Emir Arabe; enfin ils arrivèrent au Prieuré « sans péril, et sans autre inconvénient que quelque « fatigue. Accompagnés des indigènes qui les avaient « fort bien accueillis, ils gravirent sur le Montanvers, « et eurent la satisfaction de contempler, la scène « admirable que présente la Mer de Glace. »

Bædecker lui-même, avait ses précurseurs! Après avoir cité les noms des meilleurs guides du Prieuré, organisés en corporation, on dirait aujourd'hui « en syndicat », Bidermann recommande aux touristes la seule route praticable pour les voitures qui est celle de Genève par Sallenche avec cette réserve, que depuis Sallenche, il faut dans les mauvais pas, démonter les légers chars-à-bancs et les transporter à bras pour les remonter un peu plus loin. Les autres routes, par la Tête-noire ne sont praticables que pour les mulets et encore faut-il en faire une partie à pied.

Les principales auberges de Genève à Chamonix sont « *à Bonneville :* La Couronne; *à Cluse :* La Par-

faite Union, l'Ecu de France ; *à St-Martin :* L'Hôtel du Mont-Blanc chez Chéney, cette maison ne jouit pas de la meilleure réputation ; *à Sallenche :* l'Hôtel du Léman, l'Hôtel de Bellevue ; *à St-Gervais* : aux Bains chez M. Gontard, au village l'Hôtel du Mont-Joli chez Rosset ; il est fort bon ! *à Servoz :* la Balance d'Or, chez les Deschamps, de très braves gens ; *aux Ouches :* l'Hôtel des Glaciers, petite auberge ; *à Chamonix :* l'Hôtel de l'Union chez les frères Charlet, grande auberge parfaitement bien organisée ; l'Hôtel de Londres, chez Victor Tairraz ; on y est fort bien ; l'Hôtel de la Tour, petite auberge. Le lieutenant Bossonay a une maison où l'étranger est fort bien reçu, et à un prix modique. *A Argentière,* à la Valorcine et au Trient, on trouve des cabarets et un gîte pour passer la nuit. Il recommande enfin comme étant le meilleur des itinéraires connus à ce moment-là, celui fait par M. J.-B. Berthout van Berchem, Genève, 1805 in 8°, lequel, par parenthèse, se trouve à la bibliothèque du Club, dans la réserve des livres rares et curieux.

Quand nous aurons dit que le Comte Aymon de Genève, vers la fin du XIe siècle en 1090, fit don de la vallée de Chamonix aux Bénédictins de St-Michel de la Clusaz qui y fondèrent une église, sur l'emplacement de celle que nous connaissons et que c'est de ce temps-là que date le nom de « Prieuré » qu'a porté le bourg de Chamonix jusque vers la première moitié du XIXe siècle, nous croirons avoir fait suffisamment d'histoire, et nous renvoyons nos amis curieux des choses du passé, aux rayons de notre bibliothèque, où ils trouveront de quoi se satisfaire et s'instruire.

Notre imagination pour autant n'en travaille pas

moins, là sous l'œil de ce Mont-Blanc qui, comme un sphinx de granit et de glace, regarde ce qui grouille et bougille à ses pieds ; il a vu, alors que nous n'étions pas, il voit, et verra alors que depuis longtemps nous ne serons plus rien, pas même des atômes dans ce grand tout d'où tout sort et où tout rentre.

Comme le programme l'indique, le départ est immédiat pour le Montanvers. Rien, du reste, ne nous retient à Chamonix, une bonne partie de la foule cosmopolite détonne absolument avec la nature qui l'entoure ; ce sont les sourires des désœuvrés, qui nous regardent passer, attendant l'arrivée d'un train comme une distraction majeure ; sur notre passage les réflexions plus étranges les unes que les autres ; nous avons hâte de nous soustraire à un examen qui peut-être n'est pas tout à notre avantage, reconnaissons-le sans fausse modestie.

La chaleur est ce soir intolérable ; le chemin muletier qui conduit au Montanvers poudroie d'une fine poussière en nuages sablonneux et jaunâtres, soulevée à chaque pas, chargée des effluves des mulets, moutons, chèvres et boucs, qui du matin au soir font la navette, de la vallée à l'hôtel et aux maigres pâtures des environs.

Echelonnées sur les bords du chemin, des buvettes invitent le voyageur à se rafraîchir. En voici une « A moitié du chemin » (c'est son enseigne) où contrairement à nos principes nous nous arrêtons, parce que nous mourons de soif, parce que la fille qui nous invite à goûter sa limonade, est aimable et polie, loyale surtout. « C'est un franc la bouteille, Messieurs, je « vous préviens avant de vous servir et c'est le prix « pour les membres du Club alpin. » Elle nous offre

par dessus le marché de l'eau excellente et glacée. Cette petite halte nous permet de continuer lentement la pénible montée et d'admirer les effets du jour mourant sur les Aiguilles rouges, qui, de l'autre côté de la vallée se dessinent nettement sur un ciel vaporeux et nacré ; à nos pieds Chamonix, les Praz, Argentières, qui commencent à piquer les bas-fonds de points brillants comme autant de vers luisants. La Flégère allume son fanal, tandis que le Brévent, le Belvédère, la Floria sont encore fortement éclairés par les rayons du couchant; bien au fond du tableau, au-dessus de Vallorcine, la Tour Sallière se fait bleu très foncé dans un bain de bleu où disparaissent, bleus aussi, les derniers plans des chaînes vaudoises.

C'est nuit lorsque nous arrivons à l'hôtel où tout est prêt pour nous recevoir ; à temps cependant pour assister à l'admirable spectacle d'un alpenglühn, trois fois renaissant sur le Dru ; ce spectacle n'a rien de bien nouveau pour l'alpiniste après les chaudes journées de l'été, mais il est toujours impressionnant, surtout lorsque comme ce soir il est accompagné des effets de colorations fantastiques d'une épaisse nuée rouge feu, avec les dessous noirs des parois qu'elle enserre, nuée de laquelle sort comme la lame colossale d'un stylet, l'aiguille acérée, incandescente du Dru s'enfonçant dans un ciel noir. Cette vision dure une minute et s'évanouit envoyant les violences de ses derniers éclairs aux Aiguilles du Grand Charmoz, qui, non moins imposant, se dresse au-dessus du Montanvers.

La Mer de Glace avec les crêtes rigides de ses vagues, les veines claires ou foncées de ses glaces, les arêtes de ses moraines nettement tracées for-

mant le dessin régulier d'une peau de serpent semble être dans cette nuit sombre quelque immense reptile phosphorescent, se précipitant dans la vallée ; la voix des torrents, sonore et continue, coupée de temps à autre par les roulements de quelqu'avalanche de glaces ou les crépitements d'une chute de rochers, semble sortir des énormes poumons du monstre. Nous trouvons là, admirant comme nous, deux de nos collègues qui nous ont précédés de quelques heures et qui ont pressé les temps tout en admirant aussi. Tout est prêt ; bonnes chambres, bons lits, bon souper ; l'eau du Montauvers est si bonne que les amateurs en font une véritable débauche !

Le chef de course donne ses ordres ; à 3 heures, rendez-vous autour de la table, à 3 heures 1/2 départ. C'est à une demi-heure près que l'ordre s'exécute. Les lits seuls sont fautifs, trop tendres et moelleux qu'ils étaient ; et puis on avait transpiré la veille ; cependant à 4 heures tout le monde a déjeuné ; la file de 38 clubistes s'échelonne sur le sentier longeant les derniers gazons piqués de rhododendrons fleuris et arrive à des séries d'escaliers et de pas, taillés dans le rocher, accompagnés d'une main courante en fer fichée dans la muraille.

Trois nouveaux collègues se sont joints à nous ; partis de Genève par le dernier train ils sont arrivés dans la nuit, se sont étendus sur le plancher, y ont dormi du sommeil du juste et vont nous quitter après la traversée du glacier pour monter à l'Aiguille du Moine ! Trois autres aussi sont partis de l'hôtel pour ascensionner le Grand Charmoz. Disons de suite que le Grand Charmoz réussit à souhait, que l'Aiguille du Moine eut moins de succès et que la cime vue de très près par les ascensionnistes ne fut cependant

pas atteinte et dut être classée dans les courses à recommencer.

La journée se présente bien ; le blanc du ciel est à peine délayé de quelques nuées ; le Dru s'élance



Phot. Miney.

Aiguille de Tacul vue de la Moraine de Béranger.

teinté des tons du matin encore humectés de verts et de bleus fondus et mélangés sur les nervures de son stylet, pendant que sa pointe acérée brille comme une étincelle. A ses pieds, sur les épaulements et aux contreforts de l'Aiguille du Moine se distingue très nettement la nouvelle cabane des Drus dite « de Charlet » inaugurée il y a quelques jours.

Bientôt, quittant les rochers et la moraine à « l'Angle » nous prenons le glacier, c'est-à-dire la Mer de glace, que pendant près de deux heures nous ne quitterons plus jusqu'à l'intersection des séracs du glacier de Talèfre et du glacier de Léchaud, pour monter sur le tertre gazonné et charmant de la cabane de Béranger. Cette traversée du glacier est fatigante et manque absolument de charme : glacier découvert avec des vagues dures et glissantes espacées régulièrement les unes des autres de 75 à 85 centimètres, sur la crête desquelles il faut sauter avec beaucoup d'attention pour ne pas s'étaler à tout instant de la plus désagréable façon. Ce n'est vraiment qu'à partir de la cabane de Béranger que l'on jouit du merveilleux panorama qui s'offre aux regards ; mais la cabane est détruite ; le toit défoncé, les planches éparses ; les portes arrachées de leurs gonds gisent brisées sur le sol. Pourquoi ? Nous ne savons ; cependant l'emplacement est charmant, abrité sous un bloc immense elle devait offrir un abri non seulement sûr, mais encore rempli de charme et de poésie. La ruine d'une cabane perdue dans l'immensité de l'Alpe a quelque chose d'aussi mélancolique que la ruine du donjon, grave et mystérieux sur son rocher sortant du bois des chênes séculaires. Un jour la tourmente l'a détruite, l'avalanche a dispersé ses frêles éléments ; il a fallu dix siècles pour ruiner le fier castel ; dix secondes peut-être ont suffi pour l'humble abri du montagnard, le même espace de temps pour la Nature qui ne compte pas dans l'infini des choses ! L'homme passe, regarde, pense et va plus loin !

Le sentier suit la crête de la moraine raide et rapide, sur son échine, parallèlement aux séracs de Talèfre jusqu'au glacier supérieur. Nous avons ici

pensé à notre ami De la Harpe, à sa classification des plaisirs de la montagne. Le numéro correspondant au plaisir de faire rouler des pierres sur les pentes, a eu un succès énorme tout le long de cette moraine peu solide. Tout bloc quelque peu branlant était entouré, soulevé, calé de pierres pour l'élever, le pousser vers l'abîme où il finissait par chuter, entraînant des mètres cubes de rocailles avec un bruit de plusieurs batteries d'artillerie. Un de nos collègues aux larges épaules, aux biceps et aux mollets fort développés, se grise du combat, se cambre, s'arqueboute, arrache, ébranle, donne des ordres : hô-hisse, et allez-donc ! Voilà l'énorme bloc qui file, bondit, siffle, laissant une ravine fumante, brisant, écrasant, pulvérisant tout devant lui ! Sur l'arête sablonneuse reste une place humide et grise, quelque chose comme l'alvéole d'une énorme dent qu'on aurait arrachée à la mâchoire d'un monstre.

Plaisir des muscles, plaisir des yeux, plaisir des oreilles ! Tout jouit ; c'est la lutte, c'est l'effort ; c'est la victoire sous une de ses formes les plus viriles ; c'est un plaisir parce qu'il est libre et spontané. Au moment précis où pour de l'argent, il faudra pousser ces blocs dans des précipices, les arracher à la force des reins et des épaules, ce sera une autre chanson. Un syndicat se formera ; les revendications pour la journée de huit heures avec un minimum de 50 centimes, iront leur train, pendant qu'on servira de gros dividendes aux actionnaires qui regarderont de loin et jugeront les coups.

Du haut de la moraine il faut redescendre un peu pour atteindre le glacier au milieu duquel émerge en s'étageant en assises rocheuses, en nappes gazonnées et moussues, le Jardin de Talèfre. Sa forme

triangulaire, son delta sont typiques; sa pointe supérieure, tournée dans la direction des Droites, est exactement à 2997 mètres d'altitude.

Après avoir quelque peu pataugé dans les fon-



Phot. Miney.

MONT-BLANC ET REQUIN VUS DU JARDIN.

drières environnantes tout le monde arrive et s'installe sur un banc de roches, sur un siège de gazon serré; ceux même qui craignent les ardeurs d'un soleil radieux, se mettent à l'ombre des plus grandes roches.

Le Jardin est un point central autour duquel les grandes sommités et les chaînes secondaires du

Mont-Blanc, se montrent dans toute leur majesté comme dans toute leur radieuse beauté. Il serait difficile de rêver une procession plus imposante que celle qui se déroule et se développe en un ensemble superbe et dans des détails nets, précis, et admirablement dessinés dans ce tout grandiose, dans ce chaos plein d'ordre qui se nomme le massif du Mont-Blanc.

Le cirque dont nous sommes le centre est entouré de groupes de rochers enserrant le glacier de Talèfre, ne lui laissant qu'une grande porte de sortie, d'où s'échappent ses séracs, dont la base de l'Aiguille du Moine formerait le montant de droite et les contreforts de l'Aiguille de Talèfre celui de gauche ; sur ces deux montants viennent se réunir avec les interruptions des cols et des glaciers supérieurs, l'Aiguille du Triolet, la masse trapue des Courtes, les Droites, et enfin l'Aiguille Verte, qui, par ses flancs, se soude en quelque sorte à la longue arête de l'Aiguille du Moine. Les parois poudrées des Grandes Jorasses surgissent au-dessus de l'Aiguille de Talèfre ; l'Aiguille du Géant, comme une lame de coutelas large et tranchante, sort, noire et inclinée d'un seul jet, hors des glaciers en compagnie de l'Aiguille de Rochefort, luttant avec elle dans des hardiesses vertigineuses.

Le Mont-Blanc, de son dôme immaculé, domine ces innombrables aiguilles, ces rochers aux parois inaccessibles, emprisonnées dans les étreintes de ces glaciers immenses, retombant en chutes colossales de séracs bleus et verts. Le Mont Maudit, le Mont-Blanc de Tacul, le soutiennent dans sa rayonnante splendeur, tandis qu'en dessous, menaçantes et terribles, se dressent, agressives toujours, la dent du

Requin, l'Aiguille du Midi, celles de Blaitières précédant celles, aux parois terriblement ouvrées comme les tuyaux d'un immense buffet d'orgue, des Grands Charmoz. Tout cela brille, scintille, bouge, se meut,



Phot. Miney.

GRANDES JORASSES.

vit, sous le regard émerveillé, et pourtant c'est grand aussi comme la force, imposant comme le calme.

Le retour se fait par le chemin du Couvercle au-dessus des séracs ; le glacier est tendre, on y enfonce pas mal ; dans les éboulis, une trace se devine, puis des gazons et enfin un éboulement provoqué par quelque Titan ; toute une tranche de l'Aiguille du

Moine est tombée là ; sur des assises faites pour défier les siècles des siècles, s'est couchée une dalle de proportions gigantesques semblable à un toit colossal ; c'est le Couvercle, un nom bien en rapport avec sa forme, son architecture et sa destination.

C'est de là en effet, mises à couvert, que pendant de longues années et jusqu'à cette année encore sont parties les caravanes des hardis grimpeurs, cherchant à atteindre le sommet de l'Aiguille Verte.

Le Club Alpin français vient d'édifier sous la dalle énorme, une petite cabane, coquette et mignonne, regardant par dessus le glacier de Talèfre les débris de sa devancière de Béranger, le glacier de Léchaud et les superbes parois crénelées des Grandes Jorasses. Cette petite cabane peut contenir douze à quinze personnes. Elle est placée comme toutes les cabanes sous la protection des passants et sous l'égide de la belle devise du Club Alpin français inscrite à son fronton « Pour la Patrie, par la Montagne ».

Les pentes sont raides pour retrouver le glacier auquel on accède par le sentier qui se termine aux Egralets ; ce dernier passage est pittoresquement sculpté dans la masse granitique et serait véritablement peu facile, s'il n'était rendu praticable à la moyenne des touristes par des fiches de fer et une série de barrières solidement rivées entr'elles. Le glacier que nous suivons maintenant sur sa droite s'est amolli sous les rayons du soleil ; les ruisselets, gelés le matin, courent dans toutes les directions, bruissent et cascadent pour aller se jeter dans une large rigole dont le fond de glace emprunte les teintes nacrées d'une coquille perlière ; les flots grossissent, augmentent et se précipitent dans les Moulins ou Moulinets, deux gouffres bleu d'azur, insondables,

dont la gueule béante et traîtresse s'ouvre sur les pas de l'imprudent distrait, inconscient du danger. Ces gouffres à peine assez larges, semble-t-il, pour laisser passer le corps d'un homme, donnent l'impression de quelque chose qui ressemble à une lâcheté de la part de cette nature qui attire pour qu'on l'admire, mais qui tend aussi sous le pied une trappe qui ne rend pas ce qui s'y est laissé prendre. C'est avec un sentiment d'horreur qu'on s'en détourne après y avoir lancé un anxieux regard et ouï les grondements sourds des eaux qui s'y engouffrent.

Des Moulinets, le glacier est traversé en oblique après avoir zig-zagué autour des grandes crevasses peu avenantes et sales de tous les détritus des moraines voisines. A l'Angle se retrouvent le chemin suivi le matin, les escaliers taillés dans le roc, la Grande Grotte tapissée de feuilles de tôle recueillant dans un réservoir les eaux de la voûte pour les conduire par un tuyau de fer noyé et cimenté dans la roche sur une longueur de 5 à 600 mètres jusqu'à l'hôtel du Montanvert. Une pluie d'orage nous arrête un instant pendant qu'autour du Dru, courent, volent et se déchirent des nuées chargées de foudres et de tonnerres.

A l'hôtel du Montanvert, on ne fait que passer, prenant à peine le temps d'avaler un thé réconfortant ; nous remarquons une superbe table d'orientation qui nous avait échappé le matin malgré ses dimensions respectables. C'est un grand plateau en lave émaillée de Volvié, Puy de Dôme, avec les profils des sommets, les chemins, les directions des points cardinaux, délicatement dessinés à la plume, en émail noir sur fond blanc et fixés par le feu. C'est un beau et remarquable travail bien fait pour attirer

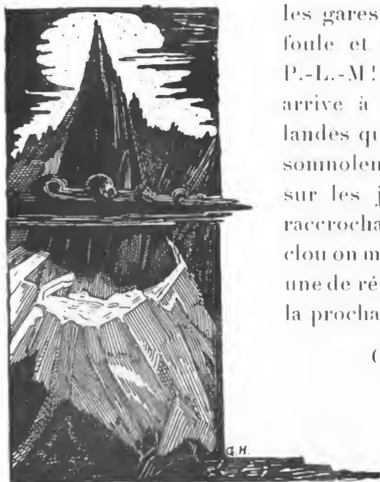
l'attention des professionnels des arts du feu. La composition et les altitudes sont extraites des travaux de Henri et Joseph Vallot. Le monument érigé par les soins du C.-A. F. est mis sous la protection des passants.

Mais le temps menace; les groupes descendent en prenant, quand il s'en trouve, les raccourcis; les contours du chemin se succèdent avec rapidité et à 6 heures précises la troupe au complet prenait ses places, autour de la table de l'hôtel de la Croix Blanche chez M. Simon, propriétaire de l'hôtel en même temps que maire de Chamonix. Excellent menu, garçons peut-être un peu trop en frac au milieu du sans-gêne obligé de notre tenue montagnarde: avec l'autorisation du chef de course tous les convives ont posé leurs vareuses sur le dossier de leur chaise.

Certains retours comme certains départs se ressemblent singulièrement; une couche de bistre est venue s'ajouter aux couches précédentes; au milieu d'un faciés d'acajou brille et fulgure un nez ponceau, carminé, d'où la pittoresque expression de « griotte »; dans ces rougeurs de couchant, roulent des yeux blancs, ressortent des poils roux; de larges sourires témoignent d'une satisfaction sans mélange après des journées du genre de celle qui se termine.

Puis, assis dans le wagon qui doit vous ramener en vos pénates vous pouvez jouir du dernier numéro des plaisirs de la Montagne, le seul peut-être auquel notre ami De la Harpe n'ait pas songé! c'est de regarder, au moment où le train se met en branle, le sommet atteint, de le caresser de l'œil, de suivre dans ses replis, dans ses cheminées, dans ses vires, les péripéties de l'ascension, de le voir encore à un

coude de la vallée, de le revoir encore tandis qu'il s'enfonce dans les lointains et se noie au milieu des dernières ondes lumineuses, puis s'allume avant de disparaître, répondant par un dernier éclair à un dernier au revoir ! Lequel de nous n'a ainsi parlé, à la fin de la course, des yeux et du cœur, à la cime de l'Est, à la Dent de Morcles, au Muveran, aux Diablerets, aux hautes cimes neigeuses que nous gravissons depuis vingt ans et plus ! Ça, c'est le retour, c'est le plaisir d'avoir réussi, l'espoir de réussir encore. Ces pensées bercent, assoupissent, les yeux se ferment doucement pendant que le train s'arrête aux stations, qu'on se pile dans les gares et que crient la foule et les employés du P.-L.-M ! Vers minuit, on arrive à la gare des Vollandes quelque peu vanné, somnolent et peu solide sur les jambes; mais en raccrochant le piolet au clou on murmure : « encore une de réussie en attendant la prochaine ».



Georges HANTZ.
Section genevoise.

CHRONIQUE ALPINE

A propos de l'Aiguille de Saussure.

Les observations que nous nous permettons d'envoyer à l'*Echo des Alpes* au sujet de l'enquête ouverte à propos de l'*Aiguille de Saussure* n'ont pas seulement le caractère d'une opinion personnelle ou d'un vœu isolé ; elles sont la résultante d'une étude sur la toponymie du massif du Mont-Blanc, poursuivie depuis de longues années par notre collaborateur Joseph Vallot et nous-même, et elles expriment la conclusion à laquelle nous nous sommes arrêtés au sujet des dénominations qui figureront dans nos publications, et en particulier dans la plus prochaine, le *Recueil des positions géographiques* de nos points trigonométriques. De plus, nous sommes en mesure d'affirmer qu'il existe à cet égard un accord complet entre M. Louis Kurz et nous, et que ces mêmes dénominations figureront également dans la prochaine édition de son *Guide de la chaîne du Mont-Blanc*, et, dans la mesure du possible, sur les exemplaires revisés de la carte Barbey-Imfeld-Kurz.

Voici quelles sont les dénominations adoptées d'un commun accord, dans la région du Mont-Blanc du Tacul et du Mont-Maudit, versant de la vallée de Chamonix.

Le nom de : *Aiguille de Saussure* reste attaché, comme à la désignation de Mieulet, et pour les bonnes raisons qu'en donne M. Fontaine, au grand rocher pyramidal qui surgit de l'arête N.-O. du Mont-Blanc du Tacul ; c'est le point 3845 de Mieulet, point 3839 T. V. (triangulation Vallot).

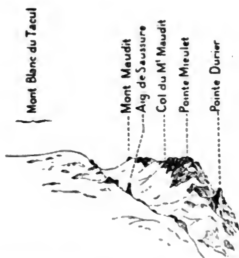
Le nom de : *Pointe Durier* est attribué au grand rocher pyramidal qui surgit de l'arête N.-O. du Mont-Maudit ; c'est le point 4004 de Mieulet, point 3997 T. V.

Enfin, au sommet du grand escarpement de l'arête N.-O. du Mont-Maudit, au point où cette arête s'infléchit en se rapprochant de l'horizontale pour gagner le Col du Mont-Maudit, se trouve un

rocher saillant, une sorte de *pouce*, auquel est attribué le nom de *Pointe Mieulet*; c'est le point 4287 T. V.

Les noms de Durier et de Mieulet sont assez connus pour que nous jugions superflu d'insister sur le motif de ces dénominations.

Ajoutons que le nom de : *Aiguille de Saussure* restera également attribué à la plus haute pointe de la chaine entre le Col du Géant et la Tour Ronde, point 3614 Kurz, 3600 T. V., parce que ce nom figure depuis longtemps sur la carte officielle italienne[1], et pour les bonnes raisons qu'en donne M. Nicollier. Sans doute, il y aura *deux* Aiguilles de Saussure dans le massif du Mont-Blanc; mais il y a bien *deux* Aiguilles du Midi, *deux* Capucin, *deux* glaciers de Miage, *deux* glaciers de Bionnassxey, *deux* Tête-Noire, *deux* Cols de la Forclaz, deux chaines des Aiguilles Rouges..... et cependant on a trouvé moyen d'établir des distinctions par des qualificatifs appropriés. Nous dirons : Aiguille de Saussure de Chamonix, Aiguille de Saussure du Géant; c'est-à-dire : visible de Chamonix, visible du glacier du Géant



MONT-BLANC DU TACUL ET MONT-MAUDIT,
vus de Chamonix.

Enfin, puisque nous en sommes aux dénominations nouvelles, ajoutons que, imitant nos collègues suisses qui eurent la bonne pensée d'honorer la mémoire du savant J. D. Forbes en donnant son nom à une pointe au pied de l'arête N.-E. du Chardonnet[2] nous plaçons, d'un commun accord avec M. Kurz, le nom de *Adams Reilly*, l'élève et l'émule de Forbes, sur la plus haute

[1] La carte italienne attribue le nom de de Saussure au sommet que, en France, on appelle *la Ronde* : c'est donc avec beaucoup de raison que M. Kurz l'a appliqué au plus haut sommet de la chaine, lequel n'était pas nommé.

[2] *La partie suisse de la chaîne du Mont-Blanc*, par Louis Kurz et Eugène Colomb, page 39.

pointe isolée (point 3506 T. V.) au pied de l'arête N.-O. du Chardonnet ainsi que sur le col que cette pointe domine.

Il ne nous reste plus qu'à répondre à quelques remarques de MM. Fontaine et Nicollier.

Les indications: ***Moine du Mont-Blanc du Tacul, Moine du Mont Maudit,*** figurant sur la table d'orientation du Brévent ne sont que des *désignations provisoires* extraites des cahiers d'observations et de calculs, que le géodésien, qui ne peut attendre, est obligé d'adopter jusqu'à ce que la question des dénominations définitives soit résolue.

En ce qui concerne la figure de la page 29, pas plus que M. Nicollier, nous n'arrivons à identifier les pentes neigeuses et les deuxièmes plans ; M. Fontaine affirme que c'est bien la face Sud de l'Aiguille, mais ne répond pas à la question posée sur l'identification des arrière-plans. Nous suggérons qu'on a vu quelquefois des clichés placés à l'envers pour le tirage du positif..... une erreur est toujours possible, témoin la planche hors-texte, nº 1 de l'*Echo*.

Relativement au *Rocher Pitschner*, nous nous associons pleinement aux conclusions de M. Fontaine, déjà mentionnées par Ch. Durier [1] et nous ne nous croyons pas en droit de le débaptiser.

Ce n'est pas l'Aiguille de Saussure, mais bien la pointe Durier, qui, du Plan de l'Aiguille, se profile sur les neiges du Mont-Blanc, presque exactement au-dessous de la cime.

Enfin, nous ne nous arrêterons pas aux innovations de nomenclature quelque peu fantaisistes de Viollet-le-Duc, et à la « liberté excessive [2] » qu'il a prise, dans une étude cartographique dont la valeur, du reste, est fort discutable ; on trouvera des renseignements documentés à ce sujet dans une appréciation critique sur diverses cartes du massif du Mont-Blanc que nous comptons publier prochainement dans les *Annales de l'Observatoire du Mont-Blanc*.

Henri Vallot.
Section des Diablerets.

[1] et [2] *Le Mont-Blanc*, par Charles Durier, 4e édition, renvoi de la page 251.

Chaine du Mont-Blanc en 1904.

(Voir *Echo des Alpes* nº 8, août 1904, page 313).

Nous recevons quelques détails complémentaires sur l'exploration des pointes avoisinant le col Dolent, effectuée durant l'été dernier par M. E. Fontaine.

1º 17 juin 1904, traversée de la chaine au voisinage du col, en montant du glacier d'Argentières et descendant sur celui de Pré de Bar. Le point de passage de la ligne de faite se trouvait au sommet de la paroi qui domine à l'est le col Dolent. Cette voie n'est pas à conseiller.

Guides Joseph et Jean Ravanel.

2º 23 juin 1904, en grimpant depuis le glacier de Pré de Bar, le même touriste avec les guides Joseph Ravanel et Léon Tournier suivit toute la crête, depuis le sommet de la paroi est du col Dolent jusqu'au Dolent.

Le point 3642 m. (carte Barbey) situé à peu près à mi chemin sur cette crête, a été baptisé *Pointe de Pré de Bar*.

Le lendemain, 24, les mêmes ascensionnistes ont atteint la pointe 3676 m., située à l'ouest du col Dolent. Celle-ci a été appelée *Pointe du Domino*.

Le point de départ fut la cabane du Triolet. C'est donc par erreur que, dans notre précédente chronique, nous avions attribué à cette caravane le parcours entier de la crête, depuis le Col Dolent à l'Aiguille du Triolet.

Le présent article met les choses au point.

A. B.

Course des sections romandes.

Moudon, le 12 mars 1905.

A la rédaction de l'*Echo des Alpes*.

Veuillez, je vous prie, insérer ces quelques lignes dans un prochain numéro.

A propos de la *course des sections romandes*. L'article paru dans le numéro de janvier de cette année m'a surpris. M. Nicollier voit

les courses des sections romandes sous un jour bien sombre; est-il peut-être resté sous l'impression laissée par la course à la Berra? Il est vrai que nous n'avons pas eu de chance, mais on ne peut en imputer la faute à personne, la Section Moléson avait bien fait les choses, d'ailleurs cette course par la pluie nous a valu le plaisir de lire une fois quelque chose de joli dans l'*Alpina*.

D'abord je vous dirai que je suis parfaitement d'accord avec la réplique de M. Bernoud dans le numéro suivant de l'*Echo des Alpes*. J'ajouterai que la course des sections romandes convient particulièrement aux clubistes qui, comme moi, n'habitent pas le siège de leur section, parce que le programme-horaire est, en général, composé de manière à pouvoir facilement rentrer le dimanche soir dans toutes les directions, ce qui n'est pas le cas pour les courses ordinaires. Or, il arrive ceci : on organise entre clubistes des courses particulières. Quand arrive la course des sections romandes, elle est la bienvenue, on s'en fait une fête, elle fait, pour ainsi dire, époque dans les annales des courses de l'année, on a le plaisir de se retrouver avec les collègues, et j'ai, pour mon compte, gardé de bons souvenirs de ces réunions. Je me souviens de la première où j'ai eu l'honneur d'assister. C'était à l'Argentine, ensuite au Kaisereck, après au Chamossaire, au Moléson, aux Voirons, au Simplon, au Chasseral et, chose à noter, toujours par le beau temps. Quant au prix, pour toutes ces courses où j'ai participé, je ne l'ai jamais trouvé élevé et n'ai pas non plus entendu de plaintes à ce sujet.

S'il y avait quelque chose à supprimer pour diminuer les frais, ce serait, à mon avis, l'illumination.

Il y en a pourtant eu une magnifique à l'occasion de la fête fédérale à Vevey, en 1901, admirée depuis un bateau spécial. Mais le lendemain, aux Pléiades, l'illumination de la veille a été éclipsée par les fusées pétillantes d'esprit lancées par l'organe d'un clubiste genevois très apprécié par ses improvisations toujours nouvelles.

Maintenant, s'il fallait modifier complètement l'organisation de ces courses, je craindrais que ce fût une simple question de mode.

Mais tous les clubistes ne sont pas forcés de s'astreindre à ses exigences et puis, qui sait, une fois lancés sur cette pente, que je ne

qualifierai pas de fatale, non, mais enfin, au lieu de s'appeler course des sections romandes, un beau jour elle se trouverait affublée d'un nom anglais quelconque ...

Alors la gaité en serait bannie, la roideur prendrait le dessus et... halte là! je m'aperçois que je glisse aussi sur la pente, le précipice est proche, plantons le piolet; par bonheur le gazon est solide, il est temps de m'arrêter.

Charles Meyer, Moudon.
Section des Diablerets.

Club Alpin suisse et skieurs.

A la Rédaction de l'*Echo des Alpes*.

Permettez, je vous prie, à un collègue qui court la montagne, « à pattes » depuis quarante-six ans, à skis depuis six, de dire quelques mots sur la question controversée actuellement[1] des rapports à garder entre « Ski » et « S. A. C. ».

Le ski peut fort bien être de l'alpinisme, tout simplement; il peut et devrait même se confondre avec lui jusqu'à ne former qu'un tout. *Cela dépend uniquement du skieur*, du but qu'il se propose. S'il recherche avant tout les jouissances morales que la nature peut lui donner, lui prodiguer, c'est un alpiniste comme les autres et nous avons envers lui les mêmes devoirs qu'envers tous ceux qui aiment la montagne sans être membres du S. A. C.; cet alpiniste devrait se faire recevoir de cette association, car c'est ainsi qu'il servirait le mieux sa cause.

Si par contre ce skieur a pour but principal celui de se livrer à un exercice, à un « jeu », fort intéressant et passionnant, soit dit à sa décharge, il n'a guère droit à l'aide du S. A. S.; je serais cependant d'avis de la lui donner, quand les circonstances s'y prêtent, naturellement, parce qu'il a de grandes chances de s'améliorer inconsciemment au contact de la nature. Mais si notre skieur, finalement, tient avant tout à parader, comme c'est le cas dans les luttes de skis (Rennen), oh! alors non, pas d'aide; qu'il se débrouille lui-même, comme il voudra; *ce n'est pas un alpiniste*.

Ch. De la Harpe.
Sections Genevoise et Bâloise.

[1] *Echo:* 1905, p. 111. — *Ski:* 1904, N° 3, p. 47. 1905, N° 5, p. 74; N° 7, p. 114. — *Alpina:* 1904, Nos 1 à 7, 15, 17, 20. — Etc.

NOUVELLES DES SECTIONS ROMANDES

Section Moléson.

Le premier trimestre de l'année est le plus morne dans la vie du clubiste ; la neige encombre tout, là-haut, mais elle ne porte plus ; impossible de se risquer dans les hauteurs. — En revanche, le ciel, déjà souvent clair, invite à sortir : cruelle tentation qui durera jusqu'en mai.

Séances de section, nombreuses et toujours très fréquentées, avec conférences sur les sujets les plus divers : Pratique du ski, rôle social de la montagne à travers les âges, ascensions du Mönch et du Cervin, cette dernière conférence accompagnée de projections superbes et faite devant un auditoire très nombreux.

Deux courses, tout de même : la pointe de Téjactzau en janvier et le Chasseral en février, avec une participation très satisfaisante.

Enfin un projet d'excursion à Tavel, avec visite aux rochers sauvages et peu connus de la vallée du Gotteron qui offrent, à une heure de Fribourg, des varappes très appréciables, tant que la neige interdit les autres. R. G.

Section Neuchâteloise.

Certes, dans notre Section Neuchâteloise, le poste de chroniqueur de l'*Echo* est malaisé à remplir. Depuis juillet dernier, silence complet sur nos faits et gestes. Et cependant nous avons un chroniqueur attitré, chroniqueur excellent qu'à l'unanimité, nous n'avons pas hésité à confirmer dans ses fonctions lors de notre dernière assemblée.

Seulement voilà ; notre digne et sympathique Dr Francis Mauler est fort ménager, pour ne pas dire jaloux de sa prose, il ne la livre qu'à bon escient.

Pourtant, et c'est bon signe, le sentiment de sa responsabilité commence à revivre car tout dernièrement, bourrelé de remords il vient me trouver : « Président, sauve-moi la vie ! l'*Echo* me réclame une chronique pour le 30... surchargé de besogne... entrée au service militaire le 24... ponds quelque chose ! ! »

Comment résister à une invite si séduisante ! Au surplus je dois avouer que je suis content de cette occasion qui me permet d'exposer brièvement mon opinion au sujet du récent article de notre cher collègue M. Nicollier à propos des courses des sections romandes.

L'opinion que j'en donne ici est toute personnelle et n'engage nullement mes collègues de la Section neuchâteloise, mais je ne doute pas que la grande majorité d'entre eux ne soit d'accord avec moi à ce sujet.

A mon humble avis, les courses des sections romandes sont un des meilleurs moyens de permettre aux membres de différentes sections de faire bonne connaissance à la montagne. Et il serait question de supprimer ces courses ? Mon raisonnement est bien simple. Je comprends qu'à la longue, après avoir assisté dix fois, quinze fois et même plus à ces réunions annuelles, plusieurs de nos membres estiment avoir fait leur temps et ne désirent plus continuer à les fréquenter. Est-ce à tort, est-ce à raison ? ceci est une affaire de tempérament personnel. En tout cas, c'est toujours avec un vif plaisir que nous voyons nos anciens et vénérés membres se mêler joyeusement à l'élément jeune. Voudrait-on donc, et c'est là le point essentiel, enlever à cet élément jeune les plaisirs que se procurèrent autrefois les aînés ? Oserait-on prétendre que jamais quelqu'un ait gardé un mauvais souvenir de ces courses ? Celle de la Berra l'an dernier n'est-elle pas une preuve de l'attrait des excursions de ce genre, lorsqu'elles sont bien organisées ?

Nos aînés en instituant cet excellent moyen de rendez-vous ont eu grandement raison. Ne les désavouons pas. Maintenons, au contraire, fermement la tradition, permettons à nos jeunes de jouir à leur tour des belles heures passées en commun soit sur l'Alpe, soit dans le Jura, mais en tout cas à la montagne ! Qui ne se souvient avec émotion du plateau des Agittes, du lac de Chavonne, du Creux du Van, des Voirons, etc., etc.

J'irais même plus loin ici et je serais d'accord avec M. Nicollier, je voudrais voir instituer lors de ces courses une petite assemblée de délégués, assemblée officieuse bien entendu et qui pendant une heure ou deux s'occuperait des intérêts communs de nos sections romandes, discuterait des questions à l'ordre du jour. Ces échanges d'idées ne sont certes pas de trop et je soumets la question à nos amis vaudois qui nous convieront cette année chez eux.

Et voilà toute ma prose. Car, quant à l'histoire du train-train habituel de notre section, j'en laisse le soin à notre chroniqueur attitré qui aura de ce fait son sujet tout préparé pour la prochaine chronique.

Au moment de mettre sous pli ces lignes, nous apprenons avec chagrin le décès de notre vénéré collègue, M. Henri Jeanjaquet de Fleurier. Il fut le premier clubiste du Val de Travers et c'est grâce au petit noyau qui se forma autour de lui que furent jetées les bases de la future sous-section Chasseron. Presque membre fondateur (il fit partie de la section dès 1876, date de la fondation), il prouva par sa présence regulière à toutes nos manifestations son attachement et son dévouement à notre Société et nous perdons en lui un excellent et dévoué collègue.

Edmond Sandoz.

BIBLIOGRAPHIE

Carnet de poche à l'usage des membres du C. A. S. pour 1905. — A. Tschopp, Editeur a Zurich.

De format commode et d'extérieur élégant cet agenda alpin qui en est à sa seconde année d'existence deviendra sans doute toujours plus, selon le vœu du C. C., le « Vade Mecum » de chaque touriste.

En outre d'un calendrier avec espaces pour notes, il renferme une foule de choses intéressantes, de renseignements utiles et pratiques concernant le C. A. S., ainsi, par exemple, ses divers statuts, règlements et contrats divers, — la nomenclature des cabanes

classées par zones — la liste des guides brevetés de la Suisse, — le tarif général des guides et porteurs, — des statuts et règlements de sociétés de skis, etc.

A l'agenda est annexée une carte des cabanes du C. A. S., de lecture facile et où leur emplacement se découvre au premier coup-d'œil.

Le coût modique et l'utilité de ce carnet engageront certainement chaque clubiste à se le procurer.

Eug.-A. DG.

Zeitschrift des Deutschen- und Oesterreichischen Alpen-Vereines 1904. 35me vol. F. Bruckmann Ed. Münich.

La publication annuelle du Club alpin allemand-autrichien est digne du nombre considérable de lecteurs auxquels elle s'adresse (elle est tirée cette année à 61,500 ex.).

Illustré et édité avec grand soin par la maison F. Bruckmann à Munich, ce volume s'impose comme un des premiers parmi les annuaires alpins. Alpin n'est plus même le mot, car, à l'instar des autres publications de ce genre, celle-ci mérite aussi le qualificatif de mondial. Les Cordillères de la République Argentine, le célèbre et gigantesque Uschba, les monts plus colossaux encore de l'Hindukusch, pour lesquels notre collègue, M. le Dr Jacot-Guillarmod a fourni de superbes clichés, attirent tout d'abord l'attention par leurs formes inconnues et puissantes, par les paysages nouveaux, par l'impression qu'ils évoquent, de solitudes immenses et vierges. Puis l'on revient avec plaisir aux cimes de l'Europe centrale, aux pointes aiguës de Saas, à l'arête fine de Bionnassay, au Mont-Blanc lui-même, que M. Hacker gravit par un chemin nouveau, depuis le glacier du Dôme.

Le sport d'hiver en Valais et ailleurs, de périlleuses varappes, de belles ascensions dans les Alpes allemandes et autrichiennes, trouvent une place naturelle et légitime dans ce beau volume.

Citons encore la troisième partie d'un travail de M. Oberhummer, sur le développement des cartes alpestres au 19 siècle (cette partie a trait à la Suisse et présente donc un intérêt tout particulier pour les lecteurs de l'*Echo*) et un autre article scientifique qui retiendra les

géologues : « La structure et le relief dans les Alpes », par M. Blaas.

Illustrations nombreuses et belles, plusieurs en hors-texte. Elles reproduisent des clichés photographiques ou des dessins d'après nature d'un effet souvent fort juste. Th. A.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES

L'Alpe. Année III, N°s 1-2. — Sommaire : *Au bien méritant Corps forestier*, LA RÉDACTION. — *Opérations de la « Pro Montibus et Sylvis » :* Bilan 1903-1904 de la « Pro Montibus et Sylvis ». — *Protection des plantes*. La pépinière et la Municipalité de Ravenna : I. Le côté esthétique de la question (suite), SILVIO ERRANTI. — *Plantations sur les routes communales, provinciales et nationales :* Le projet de loi au Sénat. — *Protection des oiseaux utiles :* Aux respectables Présidences des Sociétés zoophiles italiennes, Giulio GRÜNWALD. — *Sociétés de montagne :* I. Dans l'Emilia : Réglementation au sujet des bassins de montagne dans le Val Setta, BOLOGNA. Opérations de 3me catégorie (P). II. Dans le Veneto : Le consortium pour travaux de reboisement dans la province de Treviso, G.-B. ZAVA. — *Institutions relatives aux forêts :* L'école royale de sylviculture à Cittaducale, ETTORE DE LUCA. — *Reboisements :* Essais de culture alpine et de reboisement sur le versant méridional de l'Etna : Etat actuel de la végétation de l'Etna (extrait du Bulletin du Ministère de A. I. C.), prof. F. CAVARA. — *Revue forestière de la presse.* — *Chronique de la « Pro Montibus » italienne.* — *Bibliographie :* Chronique de la Société. — **N° 3.** — Sommaire : *Opérations de la « Pro Montibus et Sylvis » :* Réunion du Conseil de direction du 1er février 1905. — *Législation relative aux forêts :* Des obligations par contrat au sujet des forêts. — *Pâturages alpins :* Les pâturages alpins du Friuli. — *Reboisements :* Essais de culture alpine et de reboisement sur le versant méridional de l'Etna (extrait du Bulletin du Ministère de A. I. C.),

prof. F. Cavara. — *Conservation et reproduction des oiseaux utiles :* Chronique de la discussion relative à la nouvelle loi sur la chasse (conférences des professeurs A. Ghigi et A. Rabbeno à la Société agraire de Bologne. — *Chronique de la Fête des arbres :* La Fête des arbres au Mont Caputo dans la province de Palerme. — *Petites industries :* L'école des vanniers dans la province d'Udine. — *Chronique des « Pro Montibus » italiennes :* La section de la « Pro Montibus » pour l'arrondissement de Salò. — **N° 4.** — Sommaire : *Opérations de la « Pro Montibus et Sylvis » :* Industries à la montagne. — Le concours des oseraies organisé par la « Pro Montibus et Sylvis ». Conditions et résultats du concours. — *Institutions forestières :* La réforme de l'institution de Vallombrosa, S. E. — *Protection des plantes :* L'Exposition horticole nationale et régionale du printemps à Rome, Quirité. — *Corps forestier :* L'honorable De Mel et l'organisation forestière actuelle. — *Reboisements :* Expériences de cultures alpines et essais de reboisement sur le versant méridional de l'Etna. Résultats (extrait du Bulletin du Ministère de A. I. C.), prof. F. Cavara. — *Chasse et pêche :* **Pisciculture :** Le Ministère d'agriculture pour des associations coopératives de pêcheurs. — De l'agriculture dans le « Polesino ». — **Chasse :** Chronique de la discussion relative à la nouvelle loi sur la chasse. — *Pâturages alpins :* Des pâturages alpins de la vallée d'Aoste, étude du Dr Rainero Malagosi. — *Chronique des « Pro Montibus » italiennes :* La section de la « Pro Montibus » pour l'arrondissement de Salò. — *Avis du siège de la Société.*

Alpenzeitung, Deutsche, 1905, N° 22. — Une nuit d'hiver, S. Dapo. — Intérieurs de fermes en hiver (Alpes bavaroises), M. Reinthaler. — Les Alpes d'Algau, von Rotberg. — Au Karmisch, E. Hübel. — **N° 23.** — Au Panorgenkamm, H. Schildknecht. — Au village, O. Alscher. — Réflexions pessimistes sur l'alpinisme, P. Zschorlich. — Course d'hiver aux sources de l'Isar, W. Fleischman. — Excursion en skis dans les Alpes de Seetal. — **N° 24.** — Traversée de l'Uschba, H. Pfaun. — La valeur morale de l'alpinisme, W. Stein.

Comme toujours, nombreuses illustrations, dont plusieurs planches hors texte en couleurs.

Alpenzeitung, Œsterr., 1905, N° 681. — En souvenir du prof. E. Richter, Dr C. DIENER. — **N° 682.** — Deux nouvelles routes pour le Finsteraarhorn, G. HASLER, Ire partie. — **N° 683.** — Deux nouvelles routes pour le Finsteraarhorn, G. HASLER, IIme partie.

Alpi Giulie, Bulletin de la Société alpine des « Giulie », **1905, N° 1.** — Jof del Montasio (2755 m.), T. CEPICH et A. ZANUTTI. — Cima Manstorna, C. DOFF. — Orographie des Giulie Alpine, N. COBOL. — **N° 2,** mars-avril. — XXIIIme Congrès général ordinaire. — Jof del Montasio (2755 m.) IIe art., Dr Giulio KUGY. — Pizzo Collina (2691 m.), avocat Giuseppe Dr LUZZATTO. — Au sujet de l'orographie des « Giulie alpine » (suite avec 1 illust.), N. COBOL. — Grottes et cavernes à Monfalcone (avec 2 plans), Eug. BOEGAN. Excursions.

Alpina 1905, N° 3. — Souvenirs du Valais, F. DENZLER. — Le Club Alpin Suisse et le ski. — L'Eiger en hiver, L. LUSS. — Le piolet et son usage comme pied d'appareil photographique, prof. O. DECKERT. — Le Musée alpin à Berne (Rapport). — **N° 4.** — Courses à la frontière, prof. D.-F. ZSCHOKKE, Ire partie. — **N° 5.** Courses à la frontière, IIme partie. — Du Wildhorn au Wildstrubel en skis, E. WEBER.

Alpine Journal, février 1905, **N° 167,** vol. XXII. — La Suanétie en 1903, W. RICKMER-RICKMERS. — Nouvelle visite au Nun-Kun, Dr NEVE. — Le Col des Nantillons, Edw.-A. BROOME. — L'ascension du Tour Noir, D.-J. STEELE. — Note sur la partie des Monts Drakensberg comprise entre le Château des Géants et le Pic Cathkin, St.-Gore BROWNE. — La Pointe de Lepena, C.-F. MEADE. — Articles nécrologiques : J.-A. Luttman Johnson, par C. WOLLASTON.

Bulletin de la Section Vosgienne, N° 1 de 1905. — A travers la chaîne du Mont-Blanc, Ire partie, R. MOUGENOT. — Nouvelle station botanique dans les Vosges, E. W.

Bulletin de la « Società Africana d'Italia », année XXIV, fasc. II, février 1905. — Sommaire : Le chemin de fer Asmara-

Mai Daro-Eleghim (sur le Setit), ing[r] G. Buonomo. — Les flores fossiles de la Colonie du Cap de Bonne-Espérance, L. Cufino. — Chronique africaine. — Bibliothèque et collections, E. Farina.

Mitteilungen des deutschen und œsterr. Alpenvereins, 1905, **N° 3.** — † Ed. Richter, A. Penck. — Steinberg et le Guffert, F. Ramsauer. — Auf den hohen Sonnblick, H. Andry. — **N° 4.** — Au Monte Paganella et au Monte Gazza, A. von Radio-Radiis. — Le sport du ski dans le groupe central de l'Œtztal, J.-G. Thöni. — Sondages à l'Hintereisgletscher, D[r] A. Blümcke et D[r] H. Hess. — **N° 5** — Traversée de la Meije (3987 m.), A. Iglseder, I[re] partie. — Le Hager de Gschnitz, R. Müller. — Nouvelles mensurations au glacier de Fliedner, S. Finsterwaldner. — **N° 6.** — Traversée de la Meije (fin). — Les accidents de montagne en 1904.

La Montagne, N° 2 de 1905. — Les campements dans les Pyrénées, H. Spont. — De Miage au Mont-Blanc par l'Aiguille de Bionnassay, H. Durand. — Contribution à l'histoire du Mont-Blanc, H. Duhamel. — Les cols de la Maurienne en 1667, W.-A.-B. Coolidge. - **N° 3.** — Le retour de l'Allobroge, Paul Berret. — Le massif de la Sana, W.-A.-B. Coolidge.

Revue Alpine, N° 2 de 1905. — Nos tétras (suite et fin), Alph. Lavirotte. — Le Mont-Blanc reconnu de Lyon au XVII[me] siècle, H. Duhamel. — Le chemin de fer du Mont-Blanc, Fr. Gabet. — **N° 4.** — Le tour du Mont-Blanc en ski, D[r] Payot. — Variante du Col de la Pouvonnière, E. Gaillard. — Rapport de la commission des travaux en montagne.

Revue des Alpes Dauphinoises, N °2. — Du déboisement, Solanat. — La chute, Morel. — **N° 3.** — Du déboisement (suite et fin), E. Solanat. — **N° 4.** — Les Trois Pucelles, E. Thorant. — **N° 5.** — Congrès des Syndicats d'initiative, de Rochebrune. — **N° 6.** — Quelques notes d'ethnographie alpine, H. Muller.

L'ÉCHO DES ALPES

1905. — N° 5.

UNE PREMIÈRE ASCENSION DANS LA VALLÉE DE ZERMATT



L'EDELSPITZE (3135 mètres).

Les deux vallées de Zermatt et de Saas viennent du Sud se réunir à Stalden pour descendre ensemble et rejoindre le Rhône à Viège.

La formidable armée des Mischabel, toute hérissée de piques et de pointes aiguës, campe entre elles deux, en gardienne sauvage. Par ses glaciers et ses forêts elle règle la circulation géante de l'eau nourricière dans les puissantes artères du pays, et elle veille sur lui. Elle a détaché sur son front nord une sentinelle perdue, retranchée dans un château-fort de titan, fruste et rude, étrange et superbe. Sa plus haute tour commande les deux vallées et, perchée tout près du ciel, semble posée là comme un défi. On la voit depuis Viège, on la voit en remontant la vallée, entre Viège et Stalden, on la voit de la vallée de Saas, on la voit mieux encore dans la vallée de Zermatt, du petit village de St-Nicolas, qu'elle domine à gauche.

Ce premier grand sommet de la chaîne des Mischabel est le *Gabelhorn de St-Nicolas*, (3135 m.), appelé maintenant Edelspitze, pour le distinguer des deux autres Gabelhorn de la même vallée.

Et il semble bien que la forteresse ait été construite avec une perfection rare, car elle a résisté pendant longtemps à toutes les tentatives dirigées contre elle.

« Est-ce que cela ne sonne pas comme quelque « chose d'incroyable, cette affirmation qu'il y a près « de Zermatt un sommet qui n'a pas encore été « gravi ? Dans une vallée, où, en été, des cen- « taines de touristes montent comme une marée « à l'assaut de toutes les hautes montagnes les plus « difficiles et par les côtés les plus difficiles ? Et ce- « pendant cela est. Sur le sommet du Gabelhorn du « glacier de Ried aucun humain n'a pu encore poser le « pied, tandis que ses deux parrains du versant ouest « de la vallée, le difficile Obergabelhorn et le facile « Untergabelhorn, sont escaladés depuis longtemps. « Ce ne sont pas des glaciers aux crevasses profon- « des, des murs de glace polie, des avalanches de « séracs, des chutes de pierres, qui arrêtent ici le « grimpeur, c'est simplement une aiguille de roc, « verticale. Jusqu'à présent tous les montagnards — « et ils sont loin d'être en petit nombre — qui ont « voulu l'attaquer, ont été forcés de battre en re- « traite [1] ».

Un des premiers qui essayèrent de gravir l'Edelspitze fut le célèbre Whymper, le même qui vainquit le Cervin, il y a une cinquantaine d'années. Il avait avec lui un guide renommé, Alexandre Lochmatter, maintenant hôtelier à St-Nicolas.

Bien que battu, Whymper ne pensait pas que la défaite fût définitive, car, il y a dix ans environ, il promettait aux frères Aloïs et Joseph Pollinger, de

[1] R. Schäfer. Voir plus loin.

S[t]-Nicolas, une forte prime s'ils réussissaient l'ascension. Mais malgré ce stimulant, les années passèrent et la cime resta vierge.

Les Pollinger comptent parmi les meilleurs guides de la vallée. Le troisième d'entre eux, Aloïs junior, ne put faire mieux.

Un autre célèbre grimpeur anglais, Mummery, tenta en vain d'ajouter la conquête de l'Edelspitze à la collection des « premières » qu'il cueillit dans les Alpes de Suisse et du Caucase.

Son guide, le fameux Alexandre Burgener, d'Eistein, se munit même un jour d'une arbalète qui devait lancer par-dessus le sommet un trait attaché à une cordelette. Mais cet expédient, qui vient d'être employé tout récemment avec succès à l'Aiguille de la République près de Chamonix, échoua ici complètement.

Le fils d'Alexandre, Henrich Burgener, partait en 1898 avec Raimund Schäfer et des porteurs, pour livrer un nouvel assaut à la pointe vierge. M. Schäfer est un montagnard allemand connu, qui vient de publier ses souvenirs de voyage en un beau volume du plus captivant intérêt et remarquablement illustré [1]. L'Edelspitze lui fit une impression assez vive pour qu'il ne trouvât point déplacé de relater dans son livre la tentative qu'il y fit à côté des récits d'ascension de ces volcans mexicains extraordinaires dont l'altitude dépasse 5000 m. Lui et son guide, convaincus qu'ils ne pourraient vaincre la citadelle par les moyens ordinaires de l'alpinisme, hissèrent jusqu'à son pied toute une théorie d'échelles qu'ils se mirent en devoir d'attacher les unes aux autres. Mais il faut

[1] Hochtouren in den Alpen, Spanien, Nordafrika, California und Mexiko, chez J.-J. Weber, Leipzig, 1905.

penser que la tour se trouva offensée de se voir assaillie d'une manière aussi barbare. Un premier essai avorta, une nuit se passa à grelotter sous un gros bloc, une matinée encore fut employée en travaux d'approche multiples et difficiles, puis la petite troupe put commencer, avec mille peines, à dresser contre la muraille son long escalier aérien. Le travail était à peine à moitié fait, que soudain ce fut un léger tressaillement, et la tête de l'échelle se mit doucement à glisser..... Elle s'arrêta une seconde, comme pour ramasser ses forces, puis repartit de plus belle, et se précipita en vrac dans l'abîme, poursuivie par une avalanche de pierres grondantes..... La tour venait, en un clin d'œil, d'anéantir tous les efforts d'une expédition longuement préparée. Peu s'en fallut même que cet échec ne devint un désastre, et c'est seulement à la précaution de ne pas s'être encordés, que les alpinistes durent de ne voir aucun des leurs entraîné dans le précipice.

L'Allemagne revint à la charge en la personne de M. Pfländer, de Düsseldorf. De nombreux porteurs et plusieurs guides, dont Heinrich Burgener, l'accompagnaient. Ils avaient des chevilles de fer, des cordes, des cordelettes, des poids en métal pour lancer ces dernières, et, en réserve, tout un arsenal de fusées porte-amarres ! Tout fut inutile. Les montagnards eurent beau s'obstiner et coucher pendant une semaine au pied du sommet tant convoité, il se rit de leurs fusées comme il s'était ri des échelles de Schäfer.

Arbalète, échelles, fusées..... A la vérité, on est un peu étonné par cette manière nouvelle de comprendre l'alpinisme. Pourquoi s'arrêter en si beau chemin ? On pourrait aussi mobiliser une compagnie de

garde-côtes, une batterie de canons porte-amarres et tout un parc de « cabestans de montagnes » ? Il faut avouer que ces engins ne feraient pas trop mauvaise figure dans un pays où les plus fières cimes ne sont plus qu'une occasion à funiculaire, et où l'on permet de décorer avec goût le sommet de l'incomparable Cervin.

A l'Edelspitze les tentatives se succédaient et se ressemblaient.

L'an dernier encore, un jeune Lochmatter, le fils du vieux guide de Whymper, conduisait une famille écossaise, les Clark, bivouaquer au Schallbett pour grimper le lendemain sur la montagne. Ils revinrent déçus, rebutés du seul aspect de la paroi à franchir.

Et ainsi, d'Eisten, il y eut Ferdinand et Joseph Furrer, Joseph-Marie Blumenthal, Basil Andenmatten et six Burgener : Alexandre, Heinrich, Franz, Aloïs, Aloïs junior, Siegfried. De St-Nicolas, il y eut un Truffer, un Fuchs, deux Lochmatter, trois Pollinger, quatre Knubel. De Randa, il y eut deux Truffer.......

En tout, une trentaine de noms, venus à nous sans que nous ayons fait la moindre recherche. Il est légitime de supposer qu'une enquête en ferait découvrir d'autres.

*
* *

J'appris à la fin de l'été dernier que la dernière pointe vierge un peu importante de la Suisse se trouvait aux environs de Zermatt, au-dessus de St-Nicolas. Les détails que l'on donnait enflammèrent tellement mon imagination que je voulus partir sur-le-champ pour essayer l'ascension à mon tour. Mais la réputation de la montagne était telle que le seul guide qui voulut bien venir avec moi, Fridolin Truffer, de Randa,

mit à son acceptation la condition que nous ferions seulement une reconnaissance, et pas autre chose.

Cependant il est certain qu'il n'existe pas de montagne impossible à vaincre, mais seulement des montagnes mal attaquées. Le résultat de cette belle persuasion fut qu'à peine en présence du sommet terminal, il me sembla voir le moyen de l'atteindre. Mais je ne pus faire partager ma conviction à mon guide, qui se demandait charitablement en vertu de quelle aberration d'esprit j'en arrivais à concevoir d'aussi folles idées. Je dus me résigner à voir mon plan rester sur le papier, et après l'avoir complété en détail, me résoudre à partir.

Mon compagnon ne devait pas attendre bien longtemps pour se croire légitimement en droit de penser qu'il était en effet le sage et moi le fou, car nous rencontrâmes la caravane écossaise des Clark. En réponse à leurs questions, j'eus la simplicité d'affirmer la possibilité de l'ascension, mon retour prochain et la certitude du succès. Et nous vîmes aussitôt se peindre sur leurs visages à tous une expression d'incrédulité des plus significatives et des moins flatteuses pour mon amour-propre.

La réalisation de mon désir dut attendre un an, car personne ne voulait venir. Mon ami J.-E. Kern, de Genève, m'avouait franchement que mon projet ne lui souriait en rien, mais il acceptait tout de même, par amicale complaisance. Cependant, une fois à Zermatt, échauffé par une belle course, et inquiet à la nouvelle qu'un des grimpeurs suisses les plus connus préparait une expédition de ce côté, il partagea ma fièvre.

Ce fut bien pis encore lorsqu'il s'agit de trouver un troisième. D'amis, point ; les porteurs refusaient purement et simplement ; les guides se moquaient.

Ils nous répondaient tous, avec une bonhomie narquoise, qu'ils y avaient tous été, qu'ils y avaient tous échoué, et que dès lors, ils trouvaient inutile de recommencer à perdre leur temps là-haut. L'un d'eux ponctua même ses avis d'une interrogation évidemment sans réplique : « Du moment où aucun de nous n'a réussi, comment pouvez-vous supposer que vous arriverez?? » Et il s'éloigna, en haussant les épaules. C'était Heinrich Burgener.....

Notre énervement était à l'état aigu, lorsqu'enfin Ferdinand Furrer, entrepris à nouveau, céda. Furrer venait de montrer beaucoup de hardiesse en faisant, seul avec nous, l'ascension du Cervin par l'arête de Z'Mutt, et les heures si belles passées ensemble nous avaient liés. Nous ne lui demandions plus de nous conduire, puisque pas plus que ses collègues il ne pensait la victoire possible ; nous le priions simplement de mettre sa meilleure volonté à notre disposition. Pour qui connaît l'amour-propre des guides, il fallut à Furrer une véritable amitié pour dire oui. Cet excellent montagnard est plein de cœur et de bonne grâce.

Les préparatifs furent aussitôt vivement menés. Nous prîmes des vivres pour deux jours, une couverture chacun, quatre cordes de Manille, d'une trentaine de mètres et environ deux cents mètres de cordelette solide, de trois à quatre millimètres de diamètre.

Puis, le jeudi 11 Août au matin, nous quittions Zermatt, poursuivis par les sourires, les rires, les moqueries et les quolibets.

*
* *

Nous descendons en chemin de fer le vallon encaissé de St-Nicolas, au fond duquel gronde en bouil-

lonnements impétueux la Mattervisp. A droite et à gauche montent des pentes raides, couvertes de sapins et rayées de distance en distance par le sillage dévasté des avalanches du printemps. Ici palpite une passion farouche.

Vers 8 h. ½ du matin, nous débarquons à St-Nicolas (1130 m.). En face, sur la rive droite, s'élèvent d'énormes contreforts mamelonnés, surmontés d'une crête de rochers gris. Derrière eux est niché le petit vallon secondaire de Ried, qui débouche à notre gauche un peu plus bas que St-Nicolas. Au delà du vallon est notre pointe. Nous la découvrons très loin et très haut, se détachant en silhouette curieuse sur un ciel éclatant, toute nimbée d'or par les rayons du soleil levant.

La première partie de la montée est une promenade enchanteresse, mais rendue un peu fatigante par nos sacs très lourds. Le chemin zigzague dans des prairies inclinées, portant çà et là de pittoresques fenils et coupées de mille petits ruisselets trottinant menu, très pressés de se rendre à leur travail. Nous les quittons bientôt pour gagner la rive gauche du Riedbach que nous devons remonter jusqu'à son glacier. Les tons trop durs des frais pâturages s'atténuent peu à peu et font place aux teintes graves et à l'ombre douce d'une forêt de sapins. En elle est une vie recueillie qui répand dans l'air un parfum discret d'intimité calme et profonde. Nous la respirons avec la senteur pénétrante des jolies aiguilles chauffées par le soleil.

L'après-midi est déjà entamée lorsque nous atteignons la moraine du glacier de Ried. Vers 2100 m. nous apercevons le Schallbett, petit refuge de berger où bivouaquaient d'ordinaire nos prédécesseurs ; bien



Phot. J. E. Kern.

Tour carrée et Edelspitze. — Préparatifs du lançage de la corde.

que l'un de nous se récriât sur ces perfections, nous nous engageons vite sur le glacier pour traverser sa langue terminale. A notre droite commence un monde chatoyant de blancheurs fascinantes, tout le cirque du glacier de Ried, couronné de très hauts sommets. Devant nous est le chemin qui mène au ciel, mais combien dur !

La chaleur est accablante. Les pentes que nous abordons au sortir du glacier sont disposées en espaliers très raides et à peine recouvertes d'une herbe brûlée. Nous nous sommes chargés bien à tort de nombreuses chevilles de fer, dont aucune ne devait servir, et nous nous hissons péniblement. Les bosses du terrain cachent tout de suite l'Edelspitze et éteignent notre ardeur par leur renaissance continue. Puis, le maigre gazon cesse, et c'est alors la fournaise d'un pierrier interminable, cuit comme les murs d'un four. Les blocs deviennent énormes ; on lutte au milieu de presse-papier gros comme de petites maisons ; les heures sont longues.

Nous voudrions pouvoir gagner la crête assez tôt pour engager l'action tout de suite ; mais le ciel se couvre, un orage crève et nous emprisonne pour longtemps sous une pierre traîtresse, qui n'intercepte les gouttes d'eau que pour mieux les conduire en filets glacés dans nos cous. Vers 5 heures seulement nous touchons la crête hérissée de la grande arête des Mischabel.

Nous sommes saisis..... Nul n'a jamais rien rêvé de pareil..... C'est un chaos indescriptible de gros blocs entassés comme à plaisir, un océan de pierre en furie, avec l'écume toute blanche de quelques fins névés et un petit glacier qui descend allègrement un versant rapide. Deux ou trois arêtes secondaires se

détachent de la nôtre et s'abaissent avec lui vers Saas. Elles ne sont qu'une succession de tours fantastiques et tourmentées, et elles finissent toutes, brusquement, par un pignon solitaire scrutant la vallée. Ce sont les ruines sévères d'une construction géante, dont l'architecture nouvelle et sauvage, aux contours imprévus et heurtés, évoque à nos yeux étonnés l'image d'un âpre combat. Nous dominons un champ de bataille ; à nos pieds, en un monceau colossal, gisent des vaincus brisés, tous les soldats de l'armée des Mischabel que la lutte a tués.

Et de même que dans la vie la sélection naturelle laisse disparaître les faibles pour ne conserver que les forts de même ici, à côté des malheureux qui succombèrent, se dressent les puissants, pleins d'énergie et de fierté. Vifs, nerveux, élancés, parés de couleurs voyantes où frémissent la sève et la force, leur vue fait tressaillir tout l'être : dans l'atmosphère qu'ils respirent passe un souffle de guerre.

Nous sommes posés sur un petit col de l'arête des Mischabel ; à notre droite elle monte vers le groupe du Balfrinhorn ; à gauche elle s'avance vers un immense précipice qui occupe tout le front nord, mais, avant d'y plonger elle gonfle l'échine pour prendre de l'élan, puis se détend brusquement, saute et bondit.....

C'est l'Edelspitze.

Une éminence rocheuse se laisse bénévolement gravir et nous amène au pied d'une première pointe, tour carrée, trapue, dont le temps a couturé de mille blessures la tête grise. De son pied part une sorte de crête aiguë et déchiquetée cheminant à peu près de niveau et formée d'énormes rochers surplombant un vide qui se creuse. Puis, soudain, jaillit une grande

pointe, haute, droite, d'une envolée magnifique. Après elle, l'abîme. Autour d'elle, l'abîme. Elle baigne dans le précipice comme un phare dans la mer profonde et ne tient à la terre que par ce mur cyclopéen démantelé et crevassé qui la relie à la tour carrée. Elle est un prisme droit à pans coupés, d'un jet unique, hâlé d'une chaude patine rouge, et dont le grain serré ne présente pas une ride, pas une fissure. Noble et fière, la vierge nue sent que sa beauté superbe fait à elle seule toute sa force : ses flancs si parfaits, ses contours si nets, délicats et fins comme ceux d'un cristal suffisent à sauvegarder sa pureté.

La pluie l'a éclaboussée et fait briller ses formes sous la lumière changeante qui tombe du ciel démonté; quelques rayons de soleil échappés d'entre deux nuages viennent aviver ses belles couleurs, et en se jouant capricieusement sur sa face, l'éclairent d'un sourire mystérieux. De grosses brumes, lourdes d'humidité, roulent partout leurs volutes grises, et mettent autour de nous l'immensité ouatée d'une mer houleuse et sans bords.

Il est inutile de rien tenter aujourd'hui, la journée est finie, et un peu déçus nous nous mettons à la recherche d'un gîte...

Nos explorations consciencieuses amènent d'abord la découverte de plusieurs carcasses de fusées et de nombreux morceaux d'échelles fracassées. Nous remercions in-petto nos prédécesseurs de nous donner ainsi le moyen de manger chaud pendant toute la durée du siège. En outre Kern met la main sur un petit projectile en fer attaché à une ficelle toute mince, dite « fil de Lyon » ou encore « fil fouet ». Comment des hommes doués de sens commun ont-ils pu songer un seul instant à lancer par-dessus le sommet une

ficelle si fine, que le premier frottement devait rompre?

Pendant que nous blaguons agréablement ces candidats malheureux, le brave Furrer fait quelque chose de beaucoup plus spirituel : il déniche un trou où nous pourrons dormir. Mais quel trou! A quelques mètres en dessous de la petite pointe, dans la dégringolade des blocs qui se précipitent en se bousculant vers le fond de la vallée de Saas, il a avisé un pan de paroi assez raide supportant une énorme table de gneiss. Celle-ci est tombée à l'endroit où la pente présente comme deux gradins. de sorte qu'elle recouvre le dièdre droit qu'ils forment à eux deux. Le résultat est un trou triangulaire, sorte de boyau horizontal très étroit et dont le sol est capitonné de moëllons.

Jamais un troglodyte n'aurait admis pareil repaire, mais chacun sait que les troglodytes n'étaient pas des alpinistes que le feu sacré réchauffe.....

Nous ne pouvons, bien entendu, tenir là-dedans qu'en prolongement les uns des autres, et le dernier a même l'agrément d'avoir dehors toute la moitié inférieure du corps. A peine entré, un petit vent coulis m'apprend que notre fourreau est ouvert aux deux bouts, et le temps est devenu très froid... Je suis sur le dos, comprimé latéralement, c'est tout juste si je puis tenir. La table qui nous fait plafond est tellement près, qu'il m'est impossible de prendre mes gants dans ma poche et impossible de fermer mon veston! Je dois sortir pour le faire. Pour mes amis c'est encore pis. Plus larges d'épaules que moi, ils ne peuvent se coucher que sur le flanc. Lorsque, bientôt courbaturés et meurtris par les pierres de la couche, ils veulent se retourner, impossible encore, l'exiguité

du réduit ne le permet pas! Ils sont forcés de sortir et de rentrer chaque fois. On imaginera sans peine ce que peut être une nuit passée dans ces conditions, à plus de 3000 mètres d'altitude, et par la gelée. Nous avons à peine dormi, et abondamment grelotté.

Cependant l'homme est ainsi fait que dès le lendemain nous n'aurions voulu pour rien au monde n'avoir point passé par là, et que l'éventualité d'autres nuits semblables fut envisagée avec beaucoup de bonne humeur. Ne chérit-on pas jusqu'aux défauts de qui l'on aime?

* * *

Pendant la nuit, le temps se leva et notre réveil vit avec satisfaction un soleil éblouissant dans un ciel sans nuage.

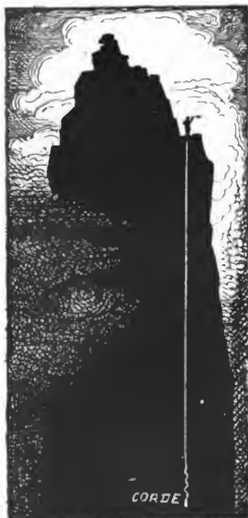
Nous nous mettons aussitôt à l'œuvre.

Le mur cyclopéen qui forme col entre les deux pointes a entre 30 et 40 mètres de long. La petite pointe le domine de 17 à 18 mètres. Au bout du mur, séparé de la grande pointe par une crevasse de roc, on voit déjà le vide de tous côtés. De plus, la crête du mur, avec ses gros blocs à cassures aiguës, est si incommode, que si l'on tombait pendant l'escalade, même si l'on n'était pas happé par la crevasse, on ne saurait être arrêté par cette crête, et l'on irait achever de se fracasser au fond du précipice.....

Le seul moyen qui permette de grimper sur la grande pointe est d'y placer une corde, et pour cela d'y envoyer au préalable une pierre attachée à une cordelette.

Les tentatives précédentes avaient toutes eu lieu depuis ce petit col et avaient ainsi été viciées dès l'origine. L'an dernier, en montant sur la petite pointe,

j'avais noté qu'il n'y avait guère, en effet, qu'un endroit du grand sommet où il était désirable de placer une corde, et c'était une *portion* d'une petite épaule, qui mesurait au plus 50 à 60 centimètres d'étendue. Or, d'en bas on ne pouvait voir la configuration exacte du sommet et toute visée devenait illusoire. Kern en fournit la démonstration immédiate en se livrant à l'étourdie à des exercices de tir brillants mais inutiles.



Silhonette du sommet prise de la tour carrée. La hauteur du petit homme indique les proportions d'un homme sur la petite épaule.

En comparant ce profil aux photographies 2 et 3 on se rendra compte de l'écrasement des formes du à la perspective.

En outre, l'autre côté de l'Edelspitze ne s'arrêtait nullement au niveau du petit col, mais descendait dans un abîme de près de cent mètres. Comme il ne fallait pas espérer pouvoir envoyer d'un seul coup plus de cent mètres de cordelette au delà du sommet, nous devions prévoir qu'il y aurait d'abord à la faire descendre au fond du précipice, puis que l'un de nous devrait aller l'y saisir et, pendant qu'on lui imprimerait des oscillations transversales, la tirer tout entière jusqu'à ce qu'il ait en main la première corde de Manille attachée à sa suite. Sur ce gneiss granitoïde le frottement serait énorme et risquerait de com-

promettre tout le succès de l'opération. Si la cordelette pouvait partir de haut, au lieu de partir de bas, ce risque serait beaucoup diminué.

Nous décidons, en conséquence, d'établir notre quartier général sur le sommet de la tour carrée.

L'escalade de cette petite pointe est l'une des courses classiques qui se font depuis St-Nicolas, à cause de la belle vue qu'elle procure et de la jolie varappe qu'elle offre sur une paroi verticale munie de petites prises.

Nous eûmes à la monter et à la descendre une douzaine de fois, au cours de nos multiples assauts.

Son sommet est une plateforme inclinée dont la partie nord se relève en une table horizontale et branlante, d'un demi-mètre carré de surface, environ. Son profil se détache très visiblement sur la photographie (page 175), prise d'un peu trop bas dans le versant de Saas, ce qui raccourcit les hauteurs et fait cacher la véritable crête du mur par des blocs situés en avant de lui près de l'objectif.

Nous recommençons de là-haut, les exercices de tir, mais avec un piètre résultat. Le but à dépasser est très loin. Les pierres auxquelles nous faisons franchir le sommet sont beaucoup trop légères pour entraîner la moindre cordelette, et nous ne sommes pas assez forts pour lancer celles qui seraient suffisamment lourdes.

Que faire? Je me rappelle heureusement qu'étant gamin j'avais acquis une certaine adresse à la fronde, et même, autour de ce souvenir, volètent ceux de très nombreuses remontrances familiales..... Si j'essayais une réhabilitation?

On apporte les écheveaux que nous avions passés une couple d'heures à démêler au commencement

de la matinée, Kern en dévide soigneusement de 60 à 70 mètres, et les dispose sur la table de pierre de manière à ce qu'ils puissent être facilement entraînés par le projectile sans gêner son essor. Furrer se distingue en attachant une pierre assez grosse par un nœud indéfaisable. Je saisis la ficelle à environ 50 centimètres de la pierre, et..... je sens que cela n'ira pas. Il n'y a pas assez de longueur pour une pierre aussi lourde, et si j'en prends davantage, la pierre touche par terre à chaque tour et l'élan est brisé.

Mais nous sommes sur une plateforme dominant des parois tout à fait verticales, et là va être le salut. Je me place tout au bord de la plateforme, retenu de la main gauche à la table branlante, le buste penché à droite et surplombant en dehors, la pierre se balançant dans le vide plus bas que mes pieds, à un mètre cinquante de ma main.

Dans cette position délicate, je commence à gymnastiquer pour mettre l'appareil en mouvement..... la fronde est lancée, elle tourne de plus en plus fort..... hop ! je lâche tout, la pierre file comme une flèche, monte, et disparaît ensuite derrière l'Edelspitze... : la cordelette est déposée sur la petite épaule, juste à l'endroit désigné.

Nous sommes très excités. Furrer se hâte de descendre pour aller au pied de la grande pointe, au fond du précipice ; Kern va prendre un poste intermédiaire. Par lui nous pourrons communiquer.

Le temps que tout cela nécessite me met dans une agitation violente ; je bous sur place. Enfin, j'entends l'appel, et je puis laisser filer la ficelle.... quelques minutes anxieuses s'écoulent, puis je sens Furrer qui a saisi la pierre et qui tire. Cela va tout



Phot. J.-E. Kern.

Edelspitze. — L'ascension.

seul ; voilà le premier nœud, il passera comme une lettre à la poste..... crac ! il ne passe pas..... tout est perdu !

Je bondis sur la table et scrute la petite épaule..... Hélas ! je devine, plutôt que je ne vois, une protubérance qui l'agrémente, ornée d'une fente à peine visible, où la cordelette a été se loger par une guigne inouïe.

Pendant plus d'une heure, sur cette table tremblante et si exiguë que je ne pouvais avoir les pieds assez écartés pour être solide, j'imprime à la cordelette les soubresauts les plus violents. Tout est inutile ; il est impossible de la dégager. Finalement, rompu et exténué, je dois me résoudre à ramener le tout, pour recommencer dans l'après-midi.....

Le déjeuner qui nous réunit en bas fut silencieux.

Le malheur s'acharne après nous : avec midi se lève un vent d'ouest furieux. Des regards s'échangent, inquiets et assombris.

Remontés sur notre belvédère, nous avons la contrariété de voir cinq ou six tentatives échouer les unes après les autres. La pierre franchissait bien le sommet à l'endroit voulu, mais le vent déjetait toute la cordelette à l'est et elle retombait comme le fil d'une gigantesque faucille, sans même toucher le rocher.

Plusieurs heures se passent ainsi, énervantes au possible.

Mais, loin de nous enlever notre courage, ces défaites nous fouettent et nous déclarons que nous resterons ici autant de jours et même autant de semaines qu'il en faudra.

L'excellent Furrer, d'une complaisance inépuisable, s'offre à descendre dans la vallée de Saas pour aller

à Huteggen chercher deux cordes encore, et des vivres.

Il part, pendant que Kern, avec une patience remarquable et une grande habileté, démêle à nouveau le paquet embrouillé des cent premiers mètres d'amarre.

Soudain une accalmie se fait. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, j'ai sauté à mon poste, la pierre tourne, ronfle, ronfle..., s'élance en un jet désespéré... nous retenons le souffle... C'est la victoire!... : la cordelette est placée juste à l'endroit précis, large de quelques mains à peine, laissé à côté de la maudite fissure!

Nous sommes incapables d'articuler une parole. Je laisse filer une quarantaine de brasses... et nous voilà de nouveau assaillis par une rafale endiablée... « Trop tard, mon ami. Rien ne sert de courir... » Et nous écoutons, moqueurs, ce pauvre vent s'époumoner à siffler dans notre cordage. Heureusement que les mâts sont solides!...

A moi maintenant d'aller là-bas cueillir le précieux filin. — Il était cinq heures. — Nous eûmes toutes les peines du monde à nous entendre et à mettre nos mouvements d'accord, mais le maléfice était rompu, et vers sept heures j'eus assez de corde pour entourer solidement un gros bloc. Kern amarrait de même le paquet restant au sommet de la tour carrée, et nous nous retrouvions bientôt à son pied.

Une immense détente nous délassait tout l'être. Le vent avait fini par comprendre, et s'était tû. Le soleil, avant de se coucher là-bas, derrière le Weisshorn et le Cervin, mettait au front de la Vierge surprise toutes les rougeurs de l'émoi. La corde entre les deux tours faisait flotter dans les airs la grâce exquise

d'une adorable chaînette[1]. Une soirée parfaite se préparait.

Revenus au bivouac, nous voyions monter du fond des vallées des ombres violettes, et s'éloigner l'horizon... Au nord-est, la Jungfrau, le Finsteraarhorn et toutes les blanches Alpes bernoises balafrées de noir, transparaissaient sous une buée mauve et grise, tandis qu'en face de nous le Monte Léone, le Weissmies et toute la chaîne du Fletschhorn se nuançaient de rose et de vert tendre; des vapeurs invisibles retenaient dans le ciel les derniers rayons du soleil; et c'était comme un doux chant du soir... La marée des ombres violettes montait avec le silence merveilleux de la nature apaisée, puis toutes les teintes et des montagnes et du ciel semblèrent palpiter plus fort et hésiter un instant, mais se fondirent en une seule et ce fut la nuit.

* * *

Nous lézardions au soleil, le lendemain matin, lorsque vers 8 h. 1/2 parut Furrer escorté de son fils aîné, un sympathique gamin de quatorze ans.

La vue du « fil de la Vierge », mollement balancé par la brise, arrache à notre ami un cri de surprise. Mais ce n'était plus de la fièvre d'hier. La certitude de vaincre nous donnait une ardeur contenue.

Nous pensions pouvoir terminer rapidement les derniers préparatifs; mais la matinée entière fut nécessaire pour faire passer sur la grande pointe le restant de la corde et pour l'arrimer au fond du précipice.

L'autre bout est alors descendu de la tour carrée,

[1] On appelle ainsi la figure d'équilibre d'un fil pesant supporté en deux points et abandonné à lui-même.

et attaché à un gros bloc contre la paroi même de la Vierge. Il pendait ainsi de notre côté, depuis la petite épaule, tout droit.

Enfin voici l'heure... je m'encorde : il faut en effet que je monte là-haut un filin supplémentaire, et c'est en le laissant pendre dans mon dos, qu'il me gênera le moins. Je me serais d'ailleurs passé volontiers de cet ornement de 30 mètres qui ne m'apportait aucune aide, même morale, et qui venait augmenter désagréablement le poids que mes bras allaient avoir à hisser jusqu'à la petite épaule, soit pendant 18 ou 19 mètres.

N'ayant pas d'entraînement particulier la fatigue était en effet la seule inconnue à redouter. Il y avait bien l'ignorance où nous étions de la forme de l'épaule. Mais même si celle-ci était en lame de rasoir, j'avais toutes les chances d'arriver en haut avant que la corde ne soit coupée.

La crevasse qui termine le mur cyclopéen est franchie et je me déchausse : on doit monter en tirant sur les bras, le buste droit, les jambes en équerre avec lui, légèrement fléchies, les pieds appuyés bien à plat sur la paroi, et les souliers ne donneraient pas assez d'adhérence.

J'entendais distinctement chaque battement de cœur, non que je fusse en proie à une appréhension quelconque, mais au contraire à une excitation folle... puis à peine eus-je touché le rocher que toute émotion disparut comme par enchantement..........

D'un trait, je suis au milieu de ma course. Là est une niche minuscule, juste de quoi mettre les deux talons. Je ne résiste pas au plaisir de m'y arrêter, adossé au roc, la vie tout entière tenue dans la main... C'est là une minute exquise que je prolonge avec

une volupté singulière, tout l'être frémissant et heureux comme un instrument qu'on fait chanter...

Quelques brassées encore, et j'arrive à l'épaule. Un rétablissement et m'y voici campé. Elle est plate. Je quitte et range, comme en un rêve, le filin supplémentaire. Cinq à six mètres me séparent du sommet. Je ne sais s'ils sont faciles ou difficiles, j'ai l'esprit tellement ravi que mes membres se sont évadés de la pesanteur, et dans un éblouissement, j'arrive au haut . . . .

. . . .

. . .

Le bloc terminal est très exigu, à peine 40 centimètres de diamètre, juste de quoi s'y tenir debout, les pieds joints. Comme de plus il est tout au bord d'un bloc plus gros qui est en surplomb, on goûte là-haut une des sensations de vide les plus jolies et les plus parfaites qui se puissent imaginer.....

Revenu à la petite épaule, je réclame notre étendard. Il avait été impossible de trouver à Zermatt un drapeau français. Kern aurait voulu emporter un parapluie, mais cette idée ne m'avait pas enthousiasmé. Sur ces entrefaites, M. Gindraux, l'aimable directeur du Grand Bazar, était venu très gracieusement nous offrir une charmante ombrelle. Et elle avait un petit air si féminin avec ses fraîches couleurs, sa jolie robe, sa taille toute fine et son petit pied verni, que je fus séduit..... Durant le voyage elle eut toujours la meilleure place, et chacun s'ingénia à la garantir de la pluie, à lui épargner les cahots de la route, à la combler de prévoyances. Et c'est ainsi que, plus pimpante que jamais, elle vint, avec son sourire mutin, me rejoindre au sommet.........

Après elle, monta Furrer, puis Kern. Une après-midi radieuse nous donnait une vue d'une rare beauté et deux heures s'écoulèrent dans l'enchantement.....

Puis il fallut partir, et nous eûmes la cruauté d'abandonner notre gentille compagne, bien fixée au sommet d'un cairn. Ce sacrifice était nécessaire. Les guides, à Zermatt, s'étaient trop moqués de nous pour ne pas devoir être très vexés de notre succès. Ils eussent certainement essayé de revendiquer la paternité d'un cairn. L'ombrelle était notre signature.

La nuit était noire lorsque nous arrivâmes à St-Nicolas.

Mais dans nos cœurs était le rayonnement lumineux d'une chaude clarté, infiniment douce.

Edouard Monod-Herzen.
C.-A. F. Section Paris.
C.-A. S. Section genevoise.

CHRONIQUE ALPINE

Aiguille de Saussure.

Dans précédent N° : *Echo*, p. 145, M. H. Vallot demande renseignements complémentaires, d'où obligation de répondre : — Mais à autre part, la crainte d'abuser outre mesure de l'attention des lecteurs en revenant, par une succession de notes toujours sur le même sujet ; fait aussi demander à chacun, des excuses toutes particulières.

M. H. Vallot suggère que le cliché reproduit par *Echo*, p. 29, a pu être placé à l'envers pour le tirage du positif. Il n'en est

rien, ce cliché a été correctement reproduit et M. O. Nicollier a signalé, dans *Echo*, p. 110, avoir retrouvé « fort bien les détails de l'épreuve publiée ».

A la question de M. H. Vallot sur « Identification » des arrière-plans, il est répondu :

La vue a été prise le 29 août 1904, à 10 h. $^1/_2$ du matin. La face principalement représentée, p. 29 (face Sud), n'a pas été prise dans une ligne absolument perpendiculaire à cette face, mais légèrement oblique, ce qui permet de distinguer en même temps une très petite partie de la face N.-E. — A la droite du sommet figuré, en ligne N.-E. : la vallée de l'Arve. A gauche, la direction est O. : de ce côté, les détails sont particulièrement significatifs.

En commençant depuis le bas de la vue, on aperçoit tout d'abord : une section du cirque neigeux situé directement à l'Est du Rocher de l'Heureux Retour. Au-dessus, le Rocher cité, puis, la Côte du Cerisier[1]. Un peu plus haut, l'endroit rocheux est : le bas du contrefort N. du Dôme. Enfin, on distingue une partie de l'arête N.-N.-E. de l'Aiguille du Goûter, dont le point 3262 de la carte Barbey-Imfeld-Kurz.

En résumant les réponses faites à la proposition d'unification : sur quatre aiguilles de Saussure en cours, il n'en resterait que trois, et l'espoir pour l'avenir, que la source de production, à la fois de confusion serait tarie. Les 3 aiguilles avec dénomination de Saussure qui subsisteraient, seraient :

1° 3614 de la carte Barbey-Imfeld-Kurz. — Situation la 4me pointe à l'O. depuis le col du Géant.

2° {3526 de la carte italienne au $^1/_{50000}$ qui correspond au point
{3533 soit la Ronde de la carte Barbey-Imfeld-Kurz[2]. —
Situation la 3me pointe à l'O. depuis le Col du Géant.

3° 3845 de la carte Mieulet et guide L. Kurz, p. 136. — Situation à l'O. du Mont-Blanc du Tacul.

[1] La désignation *Côte du Cerisier* ne figure pas sur les cartes, c'est une appellation coutumière des guides signalant un endroit spécial de la route la plus usitée pour le Mont-Blanc.

[2] Pour éviter malentendu guide Kurz, p. 92. : le point 3526 C. I. $^1/_{50000}$ ne correspond pas au 2me sommet depuis le Col du Géant soit : 3566 C. M. mais réellement à 3533.

Les dates des extraits de baptême des 3 dénominations ci-dessus peuvent être ainsi comparées :

3614 année 1896.

3526-3533 figure déjà sur la carte italienne $^1/_{50000}$ levée en 1874[1].

3845 année 1865.

Singularités :

Dans le gâchis des diverses dénominations Aiguille de Saussure, on peut remarquer, région O. du Col du Géant, que le sommet 3526-3533 portait déjà ce nom sur carte Italienne levée année 1874. Alors que : en 1896, la carte Barbey-Imfeld-Kurz, reporte le nom de Aiguille de Saussure à un autre sommet immédiatement à l'O. soit 3614 : pour la raison (voir note 1 de renvoi, *Echo* p. 144) que celui-ci était plus élevé (différence pas bien importante 3614-3533).

Mais il se trouve aussi que cette autre pointe est encore plus éloignée du Col du Géant qu'elle vise cependant à rappeler.

Puis le sommet 3526-3533 devenu ainsi veuf de dénomination est aussitôt rebaptisé : « la Ronde » et cela, sans entente préalable avec la cartographie Italienne, ni même avis ou consultation près de la famille de Saussure.

Résultat :

Deux sommets extrêmement voisins ; mais différents, portant désignation identique et tous deux destinés uniquement à marquer le séjour de de Saussure au Col du Géant.

Vraisemblablement il y a double emploi, car en subsistant ces deux dénominations seraient en excellente situation pour entrer en dualité.

La proposition d'unification sur le point 3845 n'était pas simplement personnelle, mais basée sur le désir de M. Henri de Saussure[2], le plus direct représentant de la famille. Petit-fils de H.-B. de Saussure.

[1] Faute d'avoir retrouvé indication plus précise.

[2] La mort inexorable a frappé récemment M. Henri de Saussure. La science et l'alpinisme ont perdu en lui, un des hommes les plus éminents et des plus remarquables.

Si l'unification ne peut être acceptée par tous : savants, géographes, alpinistes, etc., il serait cependant bien utile que entente complète s'établisse au moins entre cartographes, afin de débrouiller la situation créée et éviter dans la suite : méprises ou confusions sur un Nom aussi respectable.

E. Fontaine.
Section genevoise.

Vu les explications qui précèdent, la Rédaction, en ce qui la concerne, considère le débat comme clos.

NOUVELLES DES SECTIONS ROMANDES

Section Genevoise.

Il y a trois mois, alors que je recevais l'avis officiel me demandant la chronique genevoise destinée à l'*Echo*, je jugeais que les événements clubistiques n'étaient pas en nombre suffisant pour fournir matière à un rapport; mais il s'est produit depuis un tel amoncellement de séances, courses, banquets, séances de projections, qu'il me faudra résumer beaucoup.

La fin de l'année 1904 a été marquée par le renouvellement du comité. M. Thomas, notre excellent président, n'a pas cédé aux pressantes sollicitations dont il a été l'objet et il s'est retiré, accompagné de MM. Servet, trésorier, Monnier, secrétaire-adjoint et Mottier, bibliothécaire-adjoint. A tous ces collègues, nous adressons un cordial merci pour le dévouement dont ils ont fait preuve dans l'exercice de leurs fonctions.

Notre nouveau président, M. Viollier, a trouvé immédiatement de bonne besogne à faire ; organiser le banquet qui eut lieu le 11 février à la salle des Amis de l'Instruction. Ce fut une belle

soirée, et un joyau de plus dans l'écrin des souvenirs clubistiques. Tous les deux ans, à l'occasion de cette solennité, le comité de rédaction de la Gazette de Chanrion qui siège en permanence à l'Aiguille de la Mule, descend des hauteurs et nous gratifie des plus folles élucubrations qui puissent germer dans le cerveau d'un clubiste genevois. L'apparition de la Gazette a été suivie d'un feu roulant de discours et de productions de tous genres. Il y avait surabondance; morceaux de zither, chœurs tyroliens, pochade de notre ami Cevey, devenu enragé féministe, quatuor de nos anciens, de sorte que bien après minuit, pas un clubiste n'avait encore songé à quitter la table. Faut-il dire à quelle heure s'est terminée la partie officielle? Horresco referens. Le lendemain dimanche, course à Monnetier où avaient lieu des courses de luges.

Un mois après à peine, c'est-à-dire les 1 et 8 mars, avaient lieu nos soirées de projections. Cette fois encore, le succès est venu combler les vœux des organisateurs. Les sites si connus et si aimés des Alpes vaudoises ont trouvé pour dire leurs charmes des narrateurs tour à tour émus ou plaisants dans les personnes de MM. Delétra, Bernoud et Ofterdinger.

Malgré le grand nombre de projections données par tous les clubs montagnards, la vogue continue à aller à celles de la section genevoise qui voit toujours un public nombreux et sympathique envahir la grande salle de la Réformation, public de parents et amis des clubistes qui, en sortant, fredonnent les refrains joyeux exécutés par la section de chant.

La section genevoise a eu à enregistrer la perte de plusieurs membres dévoués. L'*Echo* a déjà parlé de M. Alfred Pictet. A fin février s'éteignait M. Henri de Saussure, membre fondateur, ancien président de section, ancien vice-président central, à qui la section genevoise avait, le 3 janvier 1905, décerné le titre de membre honoraire.

L'hiver rigoureux qui vient de s'écouler n'a pas arrêté les clubistes et en particulier les skieurs et lugeurs qui tendent à devenir la majorité dans le sein de la section. Malheureusement, les phénomènes météorologiques quelque peu anormaux dont nous avons joui étaient accompagnés par la grippe qui, frappant à droite et à

gauche, venait refroidir subitement les enthousiasmes et mettre à bas bien des projets. Ainsi, elle a enlevé un contingent sérieux à notre grande course d'hiver. Les seize heureux qui ont pu partir sont revenus enchantés de leur escapade à la Tornettaz et aux Ondioux. Le 11 décembre c'était la course-banquet de la section de chant à Monnetier, marquée par le bain forcé de notre collègue C. Le 15 janvier, course traditionnelle au Reculet avec 35 participants et qui fut marquée par un accident heureusement peu grave arrivé à... notre collègue C. De grâce, cher collègue C., assez! Le 10 février, les skieurs avaient convié la section au chalet du Vuarne, aménagé par eux. On y voyait les professionnels du ski, élégants dans leurs évolutions et aussi les timides apprentis, poursuivant sans relâche leur centre de gravité en rupture d'équilibre. Le 12 mars, course à la Pointe du Plan; 20 participants. « Course ravissante, agrémentée par une gaieté presque folle et générale », dit le rapport du chef de course. Le 2 avril, 16 clubistes au Colombier de Culoz. Temps merveilleux, mais le soleil ardent avait un peu trop ramolli la neige et par contrecoup le courage de plusieurs participants qui se sont dispensés d'aller au sommet.

Les travaux présentés dans nos séances attirent toujours par leur intérêt et leur variété un grand nombre d'auditeurs. Citons par ordre chronologique : Le Lötschenthal décrit par M. Ofterdinger et illustré par de merveilleux clichés signés d'un nom connu : F. Boissonnas. Le Val d'Avers, par MM. Naef et Roget, qui, avec une compétence égale ont traité l'un de l'habitation et l'autre de la nature. Ce furent ensuite les Processions dans le Valais, décrites par M. Delétra en artiste et observateur sincère. La série des conférences de 1905 a été ouverte d'une façon remarquable par M. Thormeyer, qui nous a décrit le Caucase, autant au point de vue géographique et pittoresque qu'au point de vue historique et ethnologique. M. Arlaud, photographe, metteur en scène consommé, artiste de grande valeur, joint à tous ces talents celui d'agréable conteur, et il nous a présenté avec humour, parfois aussi avec émotion, les sensations qu'il a recueillies dans les vallées de Saas et Saint-Nicolas. Ce fut ensuite le tour de M. Wissmer avec le récit parfois mordant, toujours alerte, de la course d'hiver à la Tornettaz.

Le nom de M. le colonel Audeoud avait attiré dans notre local une foule compacte qui se pressait jusque dans les plus petits recoins de la salle. M. Audeoud nous a décrit cette Mandchourie si captivante à l'heure actuelle en observateur sagace qui sait voir le détail pittoresque à côté des grandes lignes.

M. Albert Brun qui s'est fait une spécialité des observations volcaniques, nous a entretenu d'un sujet brûlant d'actualité ; la dernière éruption du Vésuve.

Avec M. le professeur Duparc, nous avons été transportés dans l'Oural, encore si peu connu et exploré. M. Duparc y a fait d'intéressantes découvertes dont il nous a fait part.

La science a cédé le pas à l'art avec M. Mazel qui, toujours à l'affût de nouveauté et d'originalité, a inauguré un genre de séances qui a captivé d'emblée les assistants. M. Mazel a voulu illustrer les poésies de Rambert par des clichés de projections. Il était difficile de traduire sur la toile à projections la pensée ou la vision de l'auteur sans que quelque détail de la vue vînt heurter l'expression verbale. Constatons que M. Mazel a parfaitement réussi. Pendant que les oreilles charmées écoutaient s'égrener les rimes mélancoliques ou joyeuses de Rambert, les yeux se délectaient à la vue des superbes clichés qui s'identifiaient d'une façon parfaite avec le texte. Citons au hasard (car tout serait à citer) : Vieux Léman, Je voudrais être bouvillon, Le Cervin, Blanche Voile, A Moléson, vers tendres et légers, qui semblaient s'envoler dans le paysage vu ou rêvé par Rambert. Ces sensations artistiques ont été complétées par l'audition d'un morceau de violoncelle et de chansons de l'Alpe auxquelles M. Aubert apportait le charme de sa belle voix de ténor.

Enfin, nous avons eu une remarquable conférence de M. le professeur Grosgurin sur les travaux du Simplon, conférence qui a éclairci pour beaucoup bien des détails restés obscurs de ce travail gigantesque qui va tantôt être terminé. Une collection de graphiques, dessins et clichés venaient illustrer les explications très claires et précises de notre collègue.

A. P.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE

Annuaire du Club Alpin Russe III, 1903. — Les fières cimes du Caucase ainsi que ses sauvages vallées attirent comme de raison les membres du Club Alpin Russe. D'année en année le nombre des touristes augmente, pour la plus grande joie du Club Alpin Russe qui a pour but de faciliter les excursions dans ces montagnes

M. *de Poggenpohl* a visité les principales vallées du Kasbek et les glaciers au nord de la chaine; il a fait la première ascension du Maïli-khokh (4,601 m.) situé à l'ouest du Kasbek. Ayant passé une nuit sur la rive gauche du glacier Maïli (ou Ghénaldon) par le sommet il fit l'ascension par l'arête principale.

M. *Racheffski* a fait la première traversée du col de Gobi (Gobi-vzek sur la carte de Merzbacher), non encore visité par des touristes. Le long de la rive droite du Gobi-don (don veut dire rivière en Ossète) ils arrivèrent sur l'alpe Dala-Gobi (Gobi inférieur), puis sur l'alpe Kazalty et commencèrent l'ascension de l'arête qui sépare le glacier de Bartuï de celui du glacier Gobi. Ayant traversé le névé supérieur du Gobi, ils arrivèrent à 2 h. sur le col, qui présente une paroi presque verticale sur le côté méridional. La descente par le glacier Kirtisch présenta quelques difficultés, grâce à une crevasse transversale qui leur barra le passage.

Mlle *M. Préobrajenskaya* n'est plus une novice en fait d'excursions au Caucase. Son article sur la vallée de la Kistinka nous donne une description assez détaillée de ce vallon inhabité, qui se trouve à côté de la grande route Géorgienne et ne se trouve visitée que rarement par des touristes. Plusieurs belles cimes neigeuses et un glacier (Kibischà) de premier ordre couronnent les crêtes. L'article de Mlle Préobrajenskaya sur l'Aragwa nous fait connaître une région de lacs (dont le plus grand, le lac Kéli est à 3,000 m. d'altitude), région qui n'est pas encore étudiée à fond. Après avoir descendu la vallée du Ermani-don, traversé les cols Zakka (3,025 m.) et Sbaswaïz (ou Kolota) 3,350 m. elle descendit dans la vallée du Fiagdon et rentra à Vladicaucase.

Le Dr Stchouroffski a fait une traversée des plus intéressantes, avec toute sa famille, du col Dongusorun à Kislovodsk.

Le président du Club Alpin Russe donne quelques détails sur la construction de la cabane Yermoloff. Elle a été bâtie en pierre avec un toit en tôle de fer, n'a que trois mètres en longueur sur deux mètres de large, mais le jour de son inauguration a abrité cinq personnes. C'est un abri des plus élémentaires dont le seul avantage est de se trouver à une hauteur de 3,480 m. à mi-chemin entre la cabane du Devdorak et le sommet du Kasbek. C'est grâce à une bonne nuit passée dans cet abri que M. de Meck a pu facilement faire l'ascension du Kasbek (5,044 m.). C'est une ascension presque sans danger et facile si on est suffisamment entraîné à la raréfaction de l'air.

La chronique mentionne les nouvelles ascensions au Caucase en 1903 (notamment la célèbre conquête de l'Ouchba).

Les cinq frères Cadier. **Au Pays des Isards.** II. *Du Pic Long au Balaïtous.* — Chez les auteurs, à Osse, Basses-Pyrénées. — L'année dernière (E. des A., février 1904), nous annoncions la 1re partie des explorations des frères Cadier aux grands sommets des Pyrénées centrales. Aujourd'hui, quoique un peu tardivement, nous avons le plaisir de rendre compte de la seconde partie de cette charmante publication et tenons à remercier les auteurs pour les jouissances que nous a procurées la lecture de leurs récits. Nous avons retrouvé dans ce volume la même fraîcheur d'impression, le même sentiment de la montagne qui faisaient le charme du premier.

C'est encore une course de dix journées poursuivie, malgré de fréquentes tempêtes, à travers les hauts sommets du Pic Long (3194), de l'Astasou (3080), du Marboré (3253), du Cylindre (3327), du Mont-Perdu (3352), du Som de Ramont (3245), pour visiter les vallées espagnoles d'Aniscio et d'Arrasas. Puis, par la Brèche de Roland, nous les suivons à Gavarnie. Ils ne s'y attardent pas et repartent pour l'ascension du Vignemale (3298), explorant en passant la curieuse région de Bramatuera et atteignent enfin le rébarbatif Balaïtous (3146). De là ils gagnent la vallée d'Ossau par les lacs d'Arrémonlit, passent encore un dernier col et attei-

gnent la vallée d'Aspe et leur demeure familiale à Osse. Neuf nuits de bivouacs successifs par tous les temps, pas plus que la longueur des marches et les difficultés des ascensions, ne sont pour les effrayer; ils y trouvent même un plaisir que les vrais alpinistes comprendront.

Les frères Cadier ont fait preuve d'éclectisme dans le choix de leurs descriptions sobres, mais exactes. Celle en particulier du majestueux cirque du Cotatuero, ce Colorado des Pyrénées, ou celle du cirque de Gavarnie, dont les auteurs ont su rapporter des impressions neuves, en apprendront plus sur cette intéressante région pyrénéenne que la lecture de tous les guides possibles. De jolies photographies agréablement disséminées dans le texte et une carte à grande échelle, dessinée d'après celle de F. Schrader, rendent très clair l'itinéraire un peu capricieux de nos hardis explorateurs.

E. Th.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES

Alpenzeitung, Deutsche, 1905—1906, N° 1. — Giovanni Segantini et ses montagnes, Dr H. Uhde-Bernays (à suivre). — Le massif de la Pala, H. Seyffert. — Soir d'avril, A. Schubart. — Le beau Danube bleu, H. Barth. — Un contrebandier, R. Bürkner. — Protection et entretien des beautés de la nature, Prof. A. von Gutenberg. — Fabrication de la dentelle au fuseau au Tyrol.

N° 2. G. Segantini (dern. article). — Yachting et alpinisme au lac de Garde, Z. Diemer. — Les routes et tunnel du Simplon, J. G. Menzi. — Les fêtes de Pâques dans les montagnes, H. Kerschbaum. — Ces deux numéros richement illustrés sont ornés de superbes planches hors-texte.

Alpenzeitung, Œsterreichische, 1905, N° 684. — Courses en ski dans la région de Kitzbühel, E. Gütl. — Ascension de la « Tschierspitze » par la cheminée d'Adang, J. March (planche hors-texte).

Alpina 1905. N° 6. — Courses à la frontière, Dr F. Zschokke (suite). — De la Lenzspitze au Dürrenhorn, J. Hahn. — N° 7. — Courses à la frontière (fin). — Appel aux collègues du S. A. C. amateurs du Ski.

L'Alpiniste, Nos 41—44. — La vallée de Ferrex (fin), Jean d'Entremont. — L'Aiguille du Géant, L. W. Collet. — Des pierres et de l'eau, Annecy, E.-B. de Reyle. — La vallée des Fonds, ascension du Buet, F. Bosson. — Voyage d'une femme dans l'Himalaya. — Le mal de montagne, H. Bordeaux. — L'Edelweiss, Jules Monod. — Concours de luges, à la Faucille. — Sports d'hiver. — Chronique alpine.

Mitteilungen des deutschen und œsterr. Alpenvereins, 1905, N° 7. — Une vallée tranquille, Th. Girm-Hochberg (1er art.). — Les accidents de montagne en 1904, G. Becker (à suivre).

N° 8. — Une vallée tranquille (dern. article). — Les accidents de montagne en 1904 (dern. article).

La Patrie Suisse. — N° 296. — Dans les neiges, H. Correvon. — Laufenbourg et les chutes du Rhin.

N° 297. — Villes suisses: Le Locle, T. Combe. — Sports d'hiver. — **N° 298.** — Au Simplon. — **N° 299.** — Henri de Saussure, E. K. — Le percement du Simplon. — **N° 300.** — L'hospice du Gothard. — **N° 301.** — Nos écrivains: Daniel Baud-Bovy. — Châteaux valaisans: Grimisuat, Solendieu. — Le chanoine Grenat, historien du Valais.

Le Rameau de Sapin, organe de Club Jurassien, 1905, Nos 1-4: — Fruits spontanés du Jura, Dr H. Christ. — Louis Favre. — Les abeilles à masque, B. Jacob. — Observations concernant les mœurs du Coucou cendré (fin), L. Ceppi. — Notes sur l'année 1904.



L'ÉCHO DES ALPES

1905. — N° 6.

LA VALLÉE D'AVERS



Ce titre tirera l'œil des nombreux clubistes chez qui le souvenir de fraîche date d'avoir été mouillés à la montagne entretient le bel esprit. La rancune leur dictera un calembourg, suggéré par la connaissance des lois de la météorologie qu'ils ont acquise à leurs dépens, et très exactement.

La nature d'Avers, que nous avons expérimentalement vérifiée pendant trois mois d'été, et Dame étymologie, avec qui nous sommes professionnellement lié, ne donnent pas entièrement tort à nos spirituels collègues.

Il y a, en effet, de l'eau à Avers. Si elle y tombe des nues et s'écoule par terre comme ailleurs, le nom donné à la vallée souligne l'abondance des ruisseaux, torrents et sources. Avers est l'*aquarium* latin, le français *évier*. C'est un égouttoir très sec, comme tous les égouttoirs quand ils ne sont pas en usage.

Au sud de Thusis et de la Via Mala, entre les vallées de Rheinwald à l'ouest et de Oberhalbstein à l'est, se trouve une région perdue. Le voyageur véhiculé la contourne par les routes du Julier et de la

Maloja d'un côté, et de l'autre côté, par la route du Splugen. Andeer, dans la vallée de Schams, en est la loge de concierge au nord. Les hauteurs du Galeggione, dominant Chiavenna et le lac de Côme, en sont le balcon au sud, sur l'Italie.

Cette région est comme une poche, où l'on n'entre commodément que par l'ouverture ménagée par le tailleur. Une bonne route carrossable de 22 kilomètres conduit d'Andeer à Cresta-Avers. Mais on ne peut sortir, que ce soit à deux ou à quatre roues, de cette souricière en altitude qu'en ramenant son équipage en arrière.

De la vallée d'Avers se détachent en doigts de gant, de l'ouest à l'est, les vallons d'Emet, de Lei, de Madris, de Bregalga et de Juf, tous s'enfonçant vers le sud et sillonnés de chemins pratiqués par des piétons seulement et le bétail, affaire d'habitude, plutôt que difficulté d'accès. Par le haut des vallons qui ramifient le thalweg d'Avers, des passages faciles mais fatigants rejoignent la partie italienne de la route du Splugen, la route du Julier pour l'Engadine, le Septimer, qui fut un véritable carrefour des peuples migrateurs, enfin, par une descente rapide sur Soglio, le versant nord du val Bregaglia, d'où l'on plonge sur la grande route de l'Engadine au lac de Côme.

La région d'Avers a son trait distinctif. Tandis que le relief des montagnes ne dépasse que rarement 3000 mètres, le terrain se développe en palier de Cresta à Juf et au-delà, à la hauteur moyenne de 2000 mètres, sur une longueur de plus de huit kilomètres.

A l'altitude constante de son palier, à l'abaissement relatif de ses sommités, Avers, tout vallée qu'il est,

doit la particularité de se présenter à l'œil, sur une carte en relief, comme un haut plateau, avec des rebords passablement bas à l'intérieur du périmètre et très abrupts sur la face extérieure. Ce fait détermine la météorologie, la végétation, l'habitabilité d'Avers, le tempérament et les mœurs de ses habitants.

Aucune autre vallée, si variée soit-elle, aucun plateau situé au-dessous de la limite des neiges ne présente en Europe à pareille altitude, une aire à la fois productive et habitable, comparable à celle qu'abrite le massif alpin d'Avers. Il doit à cette circonstance de servir d'asile sûr à une communauté pastorale sédentaire aux besoins de laquelle il subvient l'année durant. C'est le Thibet de l'Europe.

On nous citera sans doute le cas analogue des Chandolinards dans le val d'Anniviers. Mais les Chandolinards sont nomades. Ils transportent périodiquement leurs demeures jusqu'au bord du Rhône, à la cote de 538 mètres. C'est le cas de dire que la comparaison pèche... par la base.

D'autres particularités topographiques sont tout aussi intéressantes. Non loin d'Avers, près du Septimer, se trouve le point de départ commun d'eaux, dont les unes, par l'Inn et le Danube, vont à la mer Noire, tandis que d'autres, par la Maira, le lac de Côme et le Pô, courent à l'Adriatique, et que d'autres, les plus nombreuses, coulent à la mer du Nord, par le Rhin d'Avers et tous les autres Rhins grisons. De même, dit-on, le paradis terrestre de nos premiers parents réunissait à leur source plusieurs des plus grands fleuves asiatiques.

Bien que fort éloigné du point le plus accentué du relief alpin, le val d'Avers fait ainsi partie de l'af-

faitement fluvial du continent européen, comme nous venons d'indiquer qu'il en est l'affaitement démographique. De toutes les communes d'Europe, celle d'Avers est matériellement la plus proche du ciel; on conçoit qu'une station si privilégiée ne soit jamais désertée. On ferait un tas de toutes les églises d'Europe en conservant à chacune son altitude réelle



EGLISE D'AVERS.

que celle de Cresta-Avers dresserait son clocher à la pointe de la pyramide.

Il y a quelque vingt-cinq ans, quatre touristes genevois revenant de l'Engadine s'avisèrent de passer le Lunghino, de traverser le Septimer et de franchir le pas de Forcellina pour atteindre par Andeer la route du Splugen.

C'est un dimanche, vers deux heures de l'après-midi, qu'ils s'approchèrent du village paroissial de Cresta. Le chemin passait alors à côté de l'église. On était au prêche. L'approche des étrangers fut aussitôt signalée, le sermon planté là. Pasteur et fi-

dèles se précipitèrent dehors, « reconnurent » la horde des envahisseurs avec mille précautions et finirent par la fêter avec du schnaps à la petite auberge du village.

De Cresta à Andeer, il n'y avait alors que des sentiers de chevriers, où ne passaient ni bétail, ni bêtes de somme. Les relations commerciales étaient avec Bivio (latin *bivium*, bifurcation) autrement nommé Stalla (allemand *Stall*, écurie) sur la route du Julier, et de là avec Milan, Bergame, Lecco et Lauis (Lugano) par le Septimer.

La route carrossable de Cresta à Andeer est de construction si récente que, dans la haute vallée, à l'heure où nous écrivons, personne ne possède encore de cheval ou de mulet. Avant sa construction, les « Avner », c'est le nom des habitants d'Avers, disposaient de leur bétail en Italie — à peu près comme si le Thibet asiatique eût eu de tout temps son débouché aux Indes. Quant aux importations, elles étaient nulles. Le bétail conduit hors de la vallée ne faisait naturellement le trajet de retour que sous un volume infiniment moindre, dans les goussets ou dans les portefeuilles. Aucune bête de somme ne portait de marchandise au dehors. En hiver, le lit du Rhin gelé et chargé de neige offrait une meilleure voie pour les transports à dos d'homme qu'en été les sentiers sur terre ferme. Maintenant encore, tout comme alors, les Avner se vêtent des toisons et se chauffent avec la fiente de leurs moutons, se nourrissent de la viande et des produits laitiers de leurs bestiaux.., et tout est dit. On connaît assez, n'est-ce pas, l'autonomie économique rudimentaire des peuplades des Alpes, qui, par l'émigration, déversent sur le monde leur trop-plein.

Dans ces conditions, les Avner devaient présenter jusqu'ici les traits physiques et moraux de l'atavisme involutif. Au cours des siècles, le type s'y est, pour ainsi dire, enroulé sur lui-même, comme le fait un fil que l'on pelotonne.

Par une étrange inconséquence, que l'histoire locale explique, une des vallées du réseau d'Avers, celle de Lei, appartient politiquement à l'Italie, ayant autrefois dépendu du bourg de Plurs, près de Chiavenna, détruit par un éboulement en 1618. C'est à notre connaissance le seul exemple d'une vallée italienne sur le versant nord des Alpes. Des bergers bergamasques, avec leurs moutons et chiens typiques, l'occupent en été. Ils y ont accès par les cols faciles qui montent du val Giacomo, où se déroulent les anneaux de la route du Splugen. Les douaniers et contrebandiers italiens s'y livrent à l'encontre les uns des autres à leurs occupations professionnelles. En automne on y entend les coups de feu des chasseurs de chamois, jamais un oiseau : les Bergamasques en font carnage. Cette vallée envoie ses eaux, sous le nom de *Reno di Lei,* au Rhin d'Avers. Comme quoi il y a un Rhin italien.

Le reste du territoire d'Avers est habité par une colonie de Hauts-Valaisans, ou *Walser*, de souche et de langue germanique, qui y sont venus en plein Moyen-Age. Ils sont séparés des autres Grisons de langue allemande par une ceinture de communes romanches parlant le dialecte de ce nom, descendu du latin rhétique. Sous ce rapport comme sous les autres, les Avner sont des isolés. Ils sont protestants.

Cuvette oblongue, obliquant du nord-ouest au sud-est, Avers est suffisamment encaissé au sud et au

nord, suffisamment protégé au levant et au couchant, pour n'être balayé par aucun vent régulier. Par contre, les vents violents, d'où qu'ils viennent, y pénètrent en remous et en bourrasques. Donc, régime calme coupé de tempêtes de pluie, de tourmentes de neige, tant que dure la chute du baromètre. A la fin de l'automne, une quantité énorme de neige s'accumule dans le fond de cette auge. Elle n'en disparaît qu'à la fin de mai ou au commencement de juin. L'hiver est une saison stable très ensoleillée. Le bois d'arolle dont sont construits les chalets devient noir comme l'ébène sous la morsure des rayons solaires. A la réverbération des rayons pendant huit mois de neige et à leur éclat direct et brûlant toute l'année, les gens d'Avers doivent un teint rouge-violacé et une peau, surtout chez les femmes, parcheminée par la sécheresse excessive de l'air. On dirait une population irrémédiablement adonnée à l'eau-de-vie. Mais non, c'est un phénomène fortuit, plus remarquable ici qu'ailleurs. La vivacité et la légèreté extraordinaires de l'air frappent d'emblée le voyageur le plus habitué aux hautes stations climatériques.

L'été, dans la règle, n'est pas une saison aussi stable que le fort de l'hiver. L'observation n'a rien de neuf et s'applique, on le sait, à toutes la chaîne des Alpes. En matière atmosphérique, ce n'est pas une hyperbole de dire que le revers sud d'Avers descend à pic dans le réservoir de vapeurs tièdes qu'est le lac de Côme. Aussi, dans le cours de l'après-midi, des nuages gros de menaces s'étagent volontiers en crénelure arrondie au-dessus de la barrière des monts méridionaux. Quelques coups de tonnerre, un fond de tableau zébré d'éclairs, du grésil sur les hauteurs, bref, une averse pour Avers! La précipitation

humide cesse avec le phénomène électrique qui en est cause. C'est si vite fait que l'élégante frisure de madame, accessoirement hygrométrique, n'a heureusement pas le temps de s'acquitter de ce peu flatteur office.

L'été dernier, l'un des trois plus chauds du siècle, le thermomètre à l'ombre montrait le plus souvent



Char local pour le transport des foins a Avers.

12 degrés centigrades à 8 heures du matin, jamais plus de 25 au soleil de l'après-midi, observations du 22 juin au 12 septembre. Il a neigé dans les derniers jours d'août. L'année précédente, plutôt pluvieuse partout, la même période avait compté trois chutes de neige. Les étés de mauvaise moyenne sont tout à fait réfrigérants à Avers. J'y ai vu la gelée brûler aux derniers jours d'août les tiges encore tendres de beaux haricots, espoir de M. le pasteur. La pomme de terre ne vient pas là-haut.

Alors, demanderez-vous, que trouvent à récolter

les êtres animés, à deux ou à quatre pattes, que vous dites demeurer là-haut sédentairement? Ils vivent d'herbe, tout uniment. Les hommes la ramassent; les bestiaux la tondent, la mangent et ruminent, puis les hommes la remangent, la ruminent à leur tour sous la forme assimilable de viande et de produits laitiers. Il n'y a aucune agriculture. Tout au plus quelques salades qui ne pomment pas et quelques légumes.

Le sol d'Avers est recouvert de grasses prairies qui se courbent en tous sens et montent en espalier le long de la pente tournée au soleil du midi. Saturés d'eau par la fonte des neiges, les prés naturels se couvrent avec une rapidité extraordinaire d'une végétation qui, malgré l'altitude, fournit deux coupes, l'une en juillet, l'autre au commencement de septembre. Dès le milieu de juillet, la vallée est envahie par des familles entières de faucheurs et de faneuses italiens qui, accompagnés d'un cordonnier, trouveront à s'occuper de leur métier pendant toute la belle saison. On commence par les prés du bas, puis on prend, en remontant la côte, les mieux arrosés et ensoleillés, et lorsque les plus proches des rochers du Weissberg ont payé leur tribut à la faux, c'est le milieu d'août: l'opération peut alors recommencer par le bas. Les yeux du villégiateur se reposent ainsi tout l'été sur des premiers plans d'un vert qui varie selon que l'herbe est jeune, mûre ou rase. L'air est délicieusement parfumé par les herbages fleuris, puis par le foin coupé, tandis que partout les couleurs vives des vêtements italiens, l'éclat de l'acier des faux, le bruit sec des marteaux qui les raffûtent en mesure mettent une note sonore, un ton gai dans une nature en somme sévère, animent et

échauffent un paysage qu'il faut ranger parmi les plus sobres de la haute montagne.

En matière d'esthétique naturelle, le génie des Alpes a fait d'Avers un site qui n'est pas dans le goût classique et qui n'est pas non plus d'aspect romantique. La configuration du terrain est particulière, originale. Au premier abord, elle refroidit l'imagination par son contraste déconcertant avec l'admirable rampe qui lui sert d'approche lorsqu'on remonte le cours du Rhin par la route, d'Andeer à Cröt. Tandis que la route, à partir de ce hameau, s'élève rapidement, en lacets étagés, pour atteindre d'un saut la dernière terrasse, le Rhin en descend par la pente relativement modérée d'un chenal qu'il s'est creusé en contre-bas des prés de Cresta. Ces prés, jusqu'à Purt, dominent le lit du torrent en une série de bastions symétriques dont les saillants surplombent le Rhin avec une régularité toute architecturale. Les pans de ces bastions et les courtines qui en occupent les intervalles plongent dans l'eau pure leurs pieds décrépits et sont garnis de haut en bas de touffes luxuriantes d'edelweiss, nichées dans d'inaccessibles fissures. Aux corniches et aux replis de ces bandes de rochers pendent en guirlandes les fleurs alpines les plus fines, les plus vives, les plus parfumées. Les eaux, roulant entre des berges bordées de marbre à Campsut, sur un pavement de marbre blanc, jaune et bleu à Cröt sont, même au milieu des schistes ardoisés, d'une transparence rare qu'explique l'exiguë superficie des glaciers, grands marchands de boue, comme on le sait.

Au nord, en barrière abrupte, surgissent jusqu'au ciel les croupes de calcaire blanc du Weissberg, larges et arrondies, d'un ton laiteux qui renvoie en

nappes d'or les feux du soleil. Vers l'est, la ligne hachée des arêtes du Jupperhorn et de la Mazzerspitze déchire l'azur. Au fond, dans la même direction, culmine le Piz Platta, tour de 3200 mètres, dont les flancs massifs, pyramidaux, vont retomber jusque sur la route du Julier. Ce groupe septentrional et oriental, composé de roches cristallines, serpentine et silice, rompues en éclats de toutes dimensions, de toute dénomination géologique, se prête à une varappe prestigieuse. Il recèle des trésors de botanique encore inexploités, des petits lacs, sombres par-ci, souriants par-là, toujours délicieusement fleuris.

Pour le reste, la régularité des érosions perpendiculaires à l'axe de la vallée, un échelonnement, vers le sud et l'ouest, tantôt de cônes aigus, tantôt de crêtes aplaties, que le temps a dénudés avec l'impitoyable sûreté de main d'un ingénieur-géomètre, achèvent de donner à Avers sa physionomie propre. C'est un style bizarre et l'imposante monotonie en est presque hiératique. Les hommes, les choses témoignent comme le pays de l'empreinte reçue des mains du démiurge. C'est grand et c'est morne.

Après cela, on ne sera point surpris que l'air respiré sur ce pignon du monde entretienne des relations un peu tendues avec les tempéraments nerveux et rabatte la belle humeur des sanguins. Des voyageurs, exubérants de cordialité 300 mètres plus bas, se prennent, paraît-il, parfois du bec, en approchant de la cote 2000. Il paraît aussi que la réciproque est vraie. Les jeunes Avner descendus à Coire pour le service militaire — le plus souvent leur première sortie – subissent un trouble atmosphérique, éprouvent un crépitement des nerfs et manifestent de l'irri-

tabilité explosive. Faut-il attribuer à des influences barométriques aussi une particularité que nous avons notée dans le registre des décès? Les cas de mort par apoplexie y sont consignés en nombre relativement considérable.

Avers possède une forêt d'antiques et solennels arolles, brigandés par la nature et par les hommes. Ce spectacle s'accorde avec ce que nous avons dit de la physionomie de la contrée et l'accentue. Occupant le côté sud de la vallée, tournée au septentrion, cette forêt à l'aspect grave relève, par la vertu des contrastes, le charme des prés et des hameaux qui lui font pendant de l'autre côté du Rhin. A la fin de juin on y entend le coucou.

De pittoresques ponts de bois conduisent dans ce conclave de vieillards. Le rhododendron, à leurs pieds, redouble leur majesté par la masse, l'étendue et le coloris pourpre de sa floraison. Le daphné *striata* répand autour de leur vaillance un encens de gloire, capiteux, doux et pénétrant. La brise le cueille, ce parfum, aux corolles roses du daphné, au milieu du feuillage vert glauque et en répand au loin la volatile griserie. Plus haut, ininterrompu, radieux, s'étend le tapis des fleurs alpestres, depuis la pensée qui en borde le bas jusqu'aux suprêmes androsaces qui prolongent, avec l'éritrichium bleu, la zone constellée des anémones, des benoîtes rampantes et des renoncules glaciaires. Qui n'a pas foulé ces gazons tièdes aux derniers jours de juin alors que l'ardeur du soleil nouveau fait fumer l'humidité ruisselante et que les plus suaves senteurs s'en élèvent, ne sait pas quels jardins rivaux des bosquets d'orangers sont suspendus aux pics des Alpes. Aux alentours de la forêt d'arolles paissent les chèvres et le jeune bétail,

mais ils n'y pénètrent pas. Elle est sacrée. C'est le dernier et orgueilleux reste des anciens bois qui revêtaient au Moyen Age la vallée entière.

L'homme s'est fait sa place à Avers aux dépens de la forêt. Comme presque partout ailleurs dans les Alpes, on a défriché pour les cultures, pour les pâturages, pour les constructions. Ce qu'on avait ainsi fondé par la cognée, il fallut ensuite le défendre par les armes. On a brûlé des kilomètres de forêt pour traiter le minerai de fer à Ferrera, centre minier, comme son nom l'indique. Une bonne partie des forêts des Grisons ont fourni ainsi la rançon dont les habitants du pays ont payé la liberté de leurs communes. L'incinération des forêts a été le moyen d'extraire des ingrats minerais locaux, le fer qui faisait besoin pour la guerre.

Maintenant l'art du forestier rétablit lentement, mais sûrement, les ceintures protectrices contre l'avalanche et les éboulements, ennemi intérieur, devenu redoutable tandis qu'on s'occupait de refouler l'ennemi extérieur. Le reboisement de la forêt d'Avers donnera une idée des difficultés à vaincre. Les arbres qu'a respectés une exploitation imprévoyante par nécessité sont de toute beauté. Mais cantonnés à la limite extrême de la végétation, en ordre dispersé pour ainsi dire, ils n'ont plus de cohésion. Il faut, pour les mettre en état de résister aux intempéries, leur fournir, comme autrefois, un milieu homogène et propice. Les jeunes arbres ne croissent plus au pied des vieux. L'entrelacement protecteur des branches ayant disparu, le sol se dessèche à un tel point en été que les petits arolles venus naturellement périssent en une saison. D'ailleurs les vieux arbres ne donnent plus guère de semence utile. Les quelques

pommes venues à bien sont dévorées par les geais de montagne et les animaux rongeurs.

Il fallut avoir recours à la plantation artificielle. Nouvel embarras. Non seulement un jeune mélèze met vingt-cinq ans pour produire une tige de trois mètres sous ce ciel cruel et n'accroît son tour de poitrine que d'une épaisseur d'un millimètre par an, mais encore les conditions climatériques locales ne sont pas propices aux semis en pépinière. On fait donc les semis à Cröt, 250 mètres plus bas. Puis on repique les plantons à Avers, mais par étapes successives soigneusement déterminées, de manière à effectuer graduellement la ré-acclimatation du jeune arolle. Dans quelques années la vieille garde, épuisée, cramponnée stoïquement aux terrains glissants, encore debout à l'extrême frontière, sera morte de vétusté au champ d'honneur. Si elle n'est pas dès lors remplacée par quelques milliers de plants de trois à vingt ans, la forêt d'Avers aura vécu. Sur tout ce côté de la vallée les éléments dévastateurs auront pris un empire invincible.

Mais ne nous forgeons pas des craintes vaines. L'heure de la réparation a sonné. Les arrière petits-fils de ceux qui l'ont brûlée, pour forger au feu de ses membres leurs armes et fonder la patrie sur ses cendres, veillent maintenant auprès de la noble sacrifiée, le cœur plein d'une affectueuse gratitude. Par leurs soins, l'aïeule revivra dans ses petits-enfants.

Parlons maintenant un peu des gens. Ce sont de véritables montagnards suisses. Secs, droits, élancés, taciturnes, rudes et primitifs, peu instruits, ils forment une commune de 250 à 300 personnes. Le fin moraliste des villes les trouvera grossiers. Le poète les estimera insensibles. L'ecclésiastique que leur

envoient les auditoires de théologie jugera sévèrement leur piété. Le juriste affirmera leur peu de respect pour la loi, leurs goûts de chicaniers. Et ces messieurs n'auront pas tort. Il ne faut ni poétiser, ni idéaliser, ni même vouloir raisonner beaucoup quand on a choisi les montagnards pour sujet de son propos.

Ceux d'Avers, aux temps anciens, se réunissaient en landsgemeinde sur la grande place de Cresta, devant leurs étables. La commune était tout leur horizon. Pour eux, les mœurs, le droit et la foi entraient pour ce qui en était indispensable dans le cadre communal, et, hors des exigences de ce cadre, l'individu ne connaissait pas de barrière. Il en est encore de même. Ils élisent leurs conseils locaux, leurs autorités, leurs juges et leur président de commune. Etant peu nombreux, il y a à peine un communier qui ne soit revêtu d'un emploi public ou mandat électif. Des rivalités de familles, des conflits d'intérêts qui ont la permanence des siècles, des appétits matériels renouvelés à chaque génération, les passionnent, les divisent et les avilissent. Comprimé et concentré par l'isolement, l'esprit public de la communauté est farouche. L'étranger qui s'aventure à pénétrer dans ces milieux rustiques en sort souvent peu édifié, sans cesser de porter à ces hommes une sympathie bien méritée. A preuve de rudesse dans les sentiments, voici le président d'Avers — ou était-ce celui de l'alpe de Bregalga — qui me disait, comme, un soir de semaine, nous vidions bouteille ensemble, que le pasteur lui paraissait un ustensile superflu, mais que cela aurait mauvaise façon pour la vallée de n'en pas avoir. « Bon, me dis-je, voilà qui promet pour dimanche ».

Le dimanche venu, à 9 heures, la cloche du temple

sonna à toute volée ; une demi-heure, une heure se passa. Personne ne se dérangeait dans le hameau, pas une âme ne se dirigeait vers l'église. « Bon, me dis-je, les paroissiens partagent tous l'avis de leur président ».

Mais vers midi, aux deux extrémités de la vallée que dominaient mes fenêtres, je vois des groupes apparaître, proprement endimanchés. Le hameau se remue. On va vraiment à l'église. Je m'en approche. Deux solides gars montent par une échelle dans le clocher, saisissent le battant des cloches par le bout de corde qui y pend, les mettent en branle et voilà le pasteur en robe et rabat qui sort de la cure. Le président l'accompagne. Et les deux gars qui, là-haut, dessinent leur silhouette contre le ciel, emplissant à tour de bras la vallée d'une ample sonorité, ce sont les fils du président. Et, ma foi, à cette vue, tandis que les voix d'airain montaient au ciel, que de tous côtés accouraient les fidèles, je me laissai aller au péché mignon du poète : le péché d'idéalisation. Oh, je sais bien que le président d'Avers ne vaut pas grand chose. Mais les cloches d'Avers m'allaient au cœur, comme je suis sûr que dans ses bons moments elles vont au sien.

Les Avner, hommes libres, n'ont jamais eu que sur le papier des suzerains féodaux ou ecclésiastiques. Actuellement encore, ils vivent comme des seigneurs au petit pied. Ils travaillent peu. Tout l'été, ils paient, nous l'avons dit, des journaliers italiens pour faucher leurs prés. En hiver, ils se chauffent au soleil, jouent aux cartes autour du poêle, consomment leur viande séchée, boivent du vin de la Valteline et de l'eau de vie italienne, lutinent les filles. Ce sont des hobereaux.

Les détails de leur vie de ménage, envisagée sous son aspect matériel, ne manquent pas de saveur. Les Avner ne vivent pas, comme les amoureux, de l'air du temps, certes non, mais l'air du temps protège leur foyer domestique.



TYPE DE VIEILLARD
M. SALIS.

D'abord l'air du temps est leur garde-manger. En automne, ils débitent la viande de boucherie, bœufs, cochons, moutons, en quartiers, ils en frottent de sel la périphérie, mettent les pièces fumer quelques jours au-dessus de l'âtre de la cuisine ou dans la courte et étroite cheminée du poêle, puis les suspen-

dent au sommier du toit. La chair se durcit en croûte protectrice à l'extérieur, se fond en une masse gélatineuse à l'intérieur; les sucs prennent une nouvelle consistance, les fibres désagrégées acquièrent une couleur homogène et transparente. Le volume diminue par le dessèchement, par des compressions et roulements périodiques.

Au printemps, c'est une viande bonne à servir, d'une déglutition facile et agréable, extraordinairement nourrissante, littéralement cuite à l'air pur.

L'air du temps sert aussi à conserver ce dont les gens d'Avers ont besoin pour hiverner leurs porcs. Ils fauchent la rhubarbe sauvage, l'oseille des champs, les orties, les cuisent, puis les pressent dans des bassins de bois ou entre des planches. Cela fait une choucroute que l'on coupe en carrés, au couteau, pour les habillés de soies.

L'air du temps s'emploie aussi à « déodoriser » les matériaux de chauffage. En hiver, les moutons et les chèvres sont enfermés dans d'étroites étables où ils piétinent leurs excréments rondelets pendant sept ou huit mois. Tous les quinze jours, on taille dans la couche compacte des carrés semblables à ceux du pressis des porcs. Ces plaques stercoraires sont appuyées, de champ, contre la paroi extérieure des chalets, s'y sèchent et dessèchent, s'y dorent même comme le raisin sur la treille. On les manie ensuite aussi proprement que des gâteaux de seigle. C'est un feutre de fibres végétales et de détritus ligneux lequel, ajouté pour les deux tiers à un feu de bois, vaut les briquettes de poussière de houille pour le chauffage domestique. Dans la steppe touranienne et en Arabie, une fiente analogue sert à de pareils emplois.

Les gens d'Avers n'ont pas de cordes. Ils les remplacent par des lanières de cuir tressées.

Pour battre la crème en beurre, nous avons trouvé là-haut un genre de baratte gigantesque à ajouter à la grande diversité que présentent ces appareils dans les Alpes. C'est une baratte droite de très fortes dimensions dans laquelle plonge le pilon. Jusqu'ici rien d'extraordinaire. Mais le pilon est articulé par le haut à un bras de levier ou manche de pompe horizontal, mobile sur un axe et surmonté d'un poids qui fait bascule. A l'autre bout se trouve une poignée à deux mains, et une tige verticale descend vers le sol où repose une pédale fixe. Le tout est rigide, de sorte que le mouvement se transmet intégralement, des mains sur la manicle et du pied actionnant la pédale, à la planchette qui bat la crème dans la baratte.



Baratte dans le goût d'Avers.

Nous disions plus haut combien les dispositions légales sont — ou plutôt étaient autrefois, avant la promulgation de prescriptions cantonales — confinées aux exigences les plus strictes de la vie communale. En voici des exemples. Ils montreront comment le droit s'est formé sur la morale des mœurs locales et pour des motifs d'utilité prochaine.

« Quiconque aura acheté du foin en automne (notons que le foin d'Avers vaut deux centimes de plus par kilo que tout autre foin des Grisons) et l'aura engrangé et en aura de reste à vendre au printemps, ne demandera rien en sus du prix qu'il en a donné et sera tenu de le vendre à ce prix ».

Pourquoi cette disposition ? Parce que, dans les cas de disette de foin au printemps, l'intérêt de la communauté prime et supprime le droit de l'individu.

« Tout aubergiste servira son vin ouvert ».

Pourquoi ? Pour que le consommateur puisse le goûter, le humer, avant de faire marché.

« Quiconque, étant en colère, ramasse des cailloux pour les jeter et ne les jette pas, paiera l'amende de cinq couronnes. Quiconque les jette et n'atteint pas, paiera l'amende de deux livres. Quiconque les jette et atteint, doit l'amende pour son acte et la compensation du dommage causé ».

Pourquoi parler de jet de pierres seulement et expressément ? Parce que les Avner, qui dirigent leur bétail en lui jetant des pierres, en ont pour ainsi dire toujours plein les mains.

« Quiconque achète au delà de ses moyens de s'acquitter, ni son honneur, ni son serment ne vaudront plus. Quiconque trafiquera beaucoup sans que ses biens soient apparents, en fournira la justification au tribunal, qui évaluera sa maison et sa fortune ».

Voilà une double disposition qui anéantit les opérations à crédit. Le crédit ayant entraîné des abus et causé des pertes, les mécontents, les victimes l'ont interdit par raison de son inutilité publique devenue évidente à leurs yeux. Les emprunts et les intérêts ou loyers étaient limités de même, les premiers à cent

couronnes de capital, les seconds à cinq couronnes par an et cela pour chaque communier majeur sa vie durant. Pourquoi ? Parce que les débiteurs malheureux tombaient à la charge de la commune.

De nos jours, il n'y a pas d'assistés dans la commune d'Avers, ni un seul cas d'infirmité chronique soit corporelle, soit mentale. Par contre, la commune place à son débit réel l'assistance fournie à des bourgeois hors de la commune, et compte à son avoir moral ses ressortissants en Amérique dont la richesse pastorale est considérable. La succursale transatlantique du sibérien Avers est naturellement — car les extrêmes se touchent — sous un ciel tropical, au Nouveau-Mexique.

Les hommes libres d'Avers avaient implicitement rang de noblesse, comme ne devant ni hommage, ni taille, ni corvée. Ils ont donné des podestats (gouverneurs) à la Valteline grisonne. L'un de ceux-ci se construisit une belle demeure de maîtres à son retour au pays et y inscrivit sa devise en 1664. La peinture en a depuis été fréquemment rafraîchie. Le texte méritait ces soins. C'est un latin digne d'être conservé à la postérité avec le nom du podestat Strub. Voici cette devise : *Hostibus invitis, vivat Strubea propago. Agere et pati fortia strubeum est.* Ou, sous une forme française un peu paraphrasée : Quoi qu'en aient ses ennemis, la race des Strub vivra, car le propre des Strub c'est la grandeur d'âme dans l'action, la vaillance dans l'infortune.

Il n'y a cependant plus de Strub à Avers. Leur petit castel est indivis entre seize héritiers qui passent leur temps à se courir après pour s'en demander la clef. Mais la noblesse de la devise des Strub, qui montre chez eux le courage moral uni à la valeur

guerrière, leur assure une plus grande place dans l'estime des hommes que ne pourrait le faire une longue suite de descendants médiocres.

Parmi les familles grisonnes dont les honorables rejetons ont fait souche dans maint pays, il faut citer la famille Salis. Un beau et infortuné vieillard en est le dernier représentant mâle à Avers. La branche de Salis-Soglio a encore des droits de propriété dans l'alpe de Bregalga.

Nombreux seraient encore les points intéressants à relever à propos du val d'Avers. Mais nous ne pourrions en signaler davantage sans empiéter sur des travaux déjà publiés.

Aussi, désirant nous en tenir à nos observations personnelles, nous demandons à nos lecteurs la permission de nous arrêter ici.

F.-F. ROGET.
Section genevoise.

Novembre 1904.

L'HABITATION D'AVERS

Il est difficile de prime abord d'avoir quelque contact avec les indigènes ; sauvages comme leur vallée, ils se soucient peu des quelques civilisés — Suisses



Façade, portail et panonceau à Cresta-Avers.

pour la plupart — qui séjournent au Kurhaus de Cresta. Trop absorbés par les soins à donner au bétail, ils n'engagent pas volontiers la conversation.

Cresta comporte à lui seul une quinzaine de mai-

sons toutes du même type et dont l'architecture tient à la fois du chalet grison et du chalet valaisan. Les plus belles sont à l'entrée du village en venant de Campsut, sur la place où se tenaient autrefois les Landsgemeinde, parmi celles-là, la maison où se trouve la Poste est une des plus caractéristiques.

C'est un grand chalet aux tons nets et tranchés. Du sol jusqu'à la hauteur du 1er étage, il est en maçonnerie recouverte de chaux dont la blancheur ressort plus vive encore par l'antithèse du bois de mélèze de l'étage supérieur dont la couleur d'un brun velouté presque noir est celle que revêtent tous nos vieux chalets.

Le rez-de-chaussée est consacré aux dépendances de toute nature, la cave, le bûcher, le cellier ; c'est là que vieillissent les fromages, tandis qu'au beau soleil et à l'air sec des Grisons sèche la viande du dernier bœuf tué.

Du rez-de-chaussée l'on passe au premier étage par un escalier intérieur en bois, aux balustres Louis XIII finement découpées, qui vous amène dans un vestibule assez spacieux, donnant accès à la partie habitée de la maison.

Généralement, c'est d'abord une grande chambre à coucher, puis la Wohnstube et derrière, enfin, la cuisine avec une ouverture, sorte de passe-plats, la mettant en communication avec la précédente.

Plan du 1er étage.

A l'étage supérieur se trouvent encore le plus souvent une ou deux chambres à coucher. Les fenêtres. petites et disposées comme celles de tous les chalets de haute montagne, sont souvent protégées par d'élégants fers forgés découpant leur fine dentelle sur les façades éclatantes de blancheur. Quelques mai-

sons d'apparence plus italiennes, sont construites presque entièrement en pierres, le bois n'étant utilisé que sur l'un des côtés. La décoration extérieure est sobre, on pourrait dire nulle, pour la généralité d'entre elles. Sur une maison d'apparence élégante par son ouverture en plein cintre, j'ai relevé un écusson de famille fort bien conservé. En somme, peu ou pas de sculptures sur les façades ; rarement les poutres supportant le toit sont ouvragées, quelques lourdes ferrures portent sur les éparres ou aux verrous quelques traces de décorations et c'est tout ; aussi lorsque l'on pénètre dans l'intérieur des maisons, l'on est surpris de rencontrer une recherche artistique dans la décoration des boiseries et du mobilier qui rappellent la meilleure époque de notre art suisse. La plupart des maisons remontent à la seconde moitié du XVIIe siècle. Dès lors on a peu bâti à Cresta. Le dépeuplement de la vallée qui, avec le développement croissant des besoins, n'a plus suffi à nourrir le même nombre d'habitants, fait que beaucoup de maisons d'habitation se trouvent inoccupées ou transformées en granges, et rendu la construction inutile. Le déboisement et le prix de la main d'œuvre l'ont rendue trop coûteuse. Aussi tel était le val d'Avers en 1650, tel est-il aujourd'hui. Il convient cependant de noter que le *Kurhaus* et une voisine baraque à trois étages ayant la même destination, ont été élevées pour recevoir les névrosés des villes, venant se retremper dans la vivifiante nature alpestre. Seules elles témoignent que les temps ont marché, — mais comment ? — Hélas ! la seule trace de cette civilisation est une négation complète du sentiment artistique si développé à l'époque de la renaissance. Les mœurs ont changé. A des

intérieurs confortables, presque luxueux, comme ceux de nos paysans suisses, devait correspondre une vie familiale particulièrement ordrée et agréable. Aujourd'hui, la vie de ce même paysan est restée rude, astreint qu'il est aux mêmes labeurs que ses ancêtres, mais elle est décolorée de tout ce qui la rendait aimable par l'absence de tout sentiment artistique ou poétique. Insensible aux formes des objets



Intérieur de chalet, poêle et boiserie.

qui l'entourent, il recherche de plus en plus son plaisir dans la satisfaction de ses penchants grossiers.

Comment une transformation semblable a-t-elle pu s'opérer, pourquoi les fils ne comprennent-ils plus ce qui faisait la joie et l'orgueil de leurs pères ? En rechercher les raisons nous entraînerait loin du modeste tableau que je vous présente aujourd'hui.

La demeure du montagnard d'Avers avait autant de charme en 1650 que celle du riche paysan bernois ou lucernois. Il s'y rencontrait peut-être moins d'objets

mobiliers précieux, — mais ces demeures sont encore là, pénétrons-y.

Nous y trouvons les chambres principales aux plafonds bas, afin de rendre le chauffage plus facile en hiver, les pièces entièrement boisées, avec panneaux décorés avec le plus grand soin. Les mêmes motifs de décoration sont rappelés souvent aux caissons du plafond et jusque sur les objets du mobilier. Dans l'un des coins, le poêle en pierre. Sur un des côtés, le ratelier où brillaient autrefois les étains à côté de la faïence suisse. Ce meuble très intéressant fait partie intégrante de la boiserie et rejoint le plafond ; le lave-mains forme un des côtés du ratelier. Dans un autre angle, une demi-armoire sculptée portant fréquemment une date et les initiales du propriétaire de la maison.

Cette même date accompagnée quelquefois d'une phrase entière, surmonte la porte d'entrée de la *Wohnstube;* elle est souvent rappelée sur les meubles eux-mêmes. Une petite chaise d'enfant est là avec son millésime (1775), elle se rapproche beaucoup des meubles genevois de cette époque. Un banc règne tout le tour de la chambre. Devant se trouve la vieille table, très spéciale aux Grisons, à quatre pieds reposant sur une traverse, le tout largement charpenté à plein bois, mais avec de fines sculptures donnant à la masse une apparence élégante. Les chaises de bois (stabelles) semblables à celles usitées partout alors sur le plateau suisse, sont élégantes, mais simples et sans aucune décoration ou sculpture. Accroché à la paroi, le cadre de bois richement travaillé où, depuis 1775, l'almanach a pris sa place à chaque année nouvelle. Le lit de la chambre à coucher n'est plus guère orné. A peine retrouvons-nous quelques

vestiges des vieux lits à décoration gothique, aux dessins sculptés sur fond peint, rouge ou bleu.

L'aspect général de ces chambres est, comme vous le supposez, clair et gai. Le jour pénètre abondamment par les multiples ouvertures de la façade.

Le mobilier et les boiseries sont généralement en arole ou en plane (érable). Les bois de ces deux essences se prêtent admirablement aux travaux de menuiserie. Ils sont d'un blanc jaunâtre. Rarement j'ai trouvé utilisé le chêne ou le noyer dans les ameublements de Cresta.

Parmi les constructions remarquables de la vallée, il convient de signaler la maison dite du Podestat (Podestathaus).

C'est une sorte de gentilhommière montagnarde, construite entièrement en maçonnerie et qui fut élevée par un membre de la famille *Strub* qui semble avoir joué à cette époque un rôle important dans la vallée. Un luxe particulier a présidé à cette installation, que nous avons pu visiter grâce à la complaisance de Monsieur Wirtz, pasteur de Cresta, qui nous a introduit dans nombre de demeures de ses paroissiens. Un vestibule avec les restes d'un superbe plafond à caissons, donne accès dans les pièces du rez-de-chaussée, dont plusieurs sont encore encombrées des débris de meubles ou de boiseries qui devaient faire presque un petit palais de cette demeure, aujourd'hui lézardée, noircie comme si l'incendie y avait passé, et qui porte le cachet de mélancolie et de tristesse de toutes les grandeurs déchues.

Dans une chambre proche de l'entrée et qui devait être probablement une salle de réception, se trouve encore un plafond avec caissons et rosaces aux couleurs vives qui est un beau spécimen de cette

décoration assez spéciale aux Grisons et dont on voit des exemplaires intéressants au Musée National. Dans le vestibule d'entrée, de petites niches prises dans le mur formaient des armoires aux sculptures finement travaillées.

Tout cela s'émiette et tombe en poussière et sous peu il ne restera d'autres vestiges de la splendeur de la famille *Strub* que la fière inscription qui couronne la porte en plein cintre de la façade: « Hostibus invitis vivat Strubea propago Fortia pati et agere, Strubecum est ».

Impossible de quitter Cresta sans saluer sa charmante petite église, accrochée à une paroi de rochers à quelque cent mètres des habitations. Toute blanche, elle est assise sur une verte pelouse, et la première elle attire vos regards lorsqu'on pénètre dans la vallée, et c'est à elle que l'on adresse un adieu lorsqu'on la quitte. Son clocher, auquel on monte par une échelle extérieure, tient fort du campanile italien.

Tout autour, le champ du repos clôturé de murs blancs. Aucun nom, aucune croix ne signale la présense des tombes; les mouvements du terrain indiquent seuls l'endroit où reposent les uns à côté des autres, les pâtres du *Val d'Avers*.

Ernest Naef.

NOUVELLES DES SECTIONS ROMANDES

Section Chaux-de-Fonds.

Vous narrer quelque chose..... d'intéressant après un hiver aussi long et surtout un printemps aussi laid n'est certes pas une tâche enviable, car avouez lecteur que la période qui s'est écoulée de-

puis mon dernier article était peu favorable aux courses, même dans notre Jura, pour celui qui, à côté du plaisir de la marche, aime à jouir aussi d'un temps calme et d'une vue quelconque sur les contrées qui l'environnent.

La neige était particulièrement abondante cet hiver dans nos montagnes ; les rues de notre Cité étaient bordées de remparts d'une hauteur respectable et recouvertes d'une couche de glace noire d'au moins 30 cm d'épaisseur. On songeait avec angoisse au moment où un temps plus doux et des pluies viendraient faire fondre cette masse de neige et de glace en procurant ainsi un « margouilli » préjudiciable non seulement aux santés délicates mais aussi aux constitutions plus robustes ; heureusement et contrairement à ces prévisions, le dégel s'est fait très rapidement puisque vers le cinq avril notre ville était débarrassée de tous vestiges de neige, et l'on entendait nos « vieux » dire : « C'est comme pendant l'hiver de 1864 à 65, notre village d'alors était libre de « neige le 1er avril et vous savez combien les récoltes ont été « belles et bonnes cette année-là ».

Hélas nous avions crié trop tôt victoire puisque les Pâques furent blanches et qu'un froid humide et pénétrant nous a tenu lieu de printemps jusqu'à présent.

Heureusement depuis huit jours la température s'est réchauffée, aussi respire-t-on avec délices l'air vivifiant du printemps de nos montagnes. Quel sentiment de bien être et de reconnaissance n'éprouve-t-on pas quand on voit se réveiller la nature qui pendant bien des mois n'a donné aucun signe de vie, que les oiseaux, absents pendant l'hiver reviennent et font retentir l'air de leurs joyeux cris. Chez nous la végétation est d'autant plus hâtive que le printemps est tardif, l'herbe croit comme par enchantement et mûrit pendant le mois de juin ce qui permet à nos campagnards de faire la fenaison pendant la première moitié de juillet.

Avec le printemps revient aussi la saison des courses alpestres. On savoure à l'avance la joie de se trouver en compagnie de quelques vieux amis dans une cabane, loin des soucis journaliers, de contempler quelque contrée inconnue de nos Alpes si chères, de revivre les émotions saines, les impressions intenses que procurent les courses de montagnes à une altitude de 3 à 4000 mètres. Es-

pérons que la saison qui va s'ouvrir sera propice aux ascensions comme l'a été sa devancière, qu'elle procurera aux membres de notre S. A. C. la jouissance et le délassement qu'ils cherchent dans l'Alpe et souhaitons aussi que la prudence et la circonspection président davantage à l'organisation et à l'exécution des courses de montagnes, afin que nous puissions constater une fois une diminution appréciable du nombre des accidents.

Depuis ma dernière chronique, notre section a exécuté les courses suivantes : en février au Châtelard, le 1er mars au Mont-Racine et à la Tourne, en avril aux Gorges du Doubs-Remonot-Gilley ; ces trois courses ont réuni un bon nombre de participants, les deux premières se sont faites par une neige abondante, la dernière par un chemin connu exclusivement jusqu'alors d'un chef de course « occasionnel » !

Les collègues présents à l'assemblée générale de mars dernier ont eu le privilège d'entendre de l'ami Payot le récit intitulé : « Dans les aiguilles de Chamonix » ; cette conférence particulièrement bien rédigée et complétée par des projections très réussies a vivement intéressé l'auditoire, qui a chaleureusement applaudi l'audacieux alpiniste qu'est Th. Payot.

Monsieur Arnold Neukomm, narrateur infatigable et admirateur enthousiaste de toutes les merveilles de l'art et de la nature, nous a parlé, dans deux séances consécutives, de ses « Courses de Plaines » ; ce collègue nous a fait parcourir les villes principales de l'Allemagne du Nord, avec un entrain et une vigueur prouvant une fois de plus son talent d'observation et la verdeur de son esprit de sexagénaire.

La Chaux-de-Fonds, le 31 mai 1905.

L. Dz.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES

Alpenzeitung, Deutsche, 1905/6, No 3. — L'art de représenter l'Alpe, H. Hoek. — Schiller et les Alpes, H. v. Remagen. — Les hauts plateaux de Seefeld, Leutasch. — Les route et tunnel du Simplon, J. J. Menzi.

N° 4. Voyage aux pays du Nord, A. HALBE.

Alpi Giulie, N° 3, mai à juin 1905. — Sur le mont Flop en hiver, Cairoli RASCOVOCH, Alberto ZANUTTI. — De l'orographie des « Giulie Alpine » (suite), N. COBOL. — Le Mont Cervin, A. TRIBEL. — Les sources d'Aurisina, Eug. BOEGAN.

Bulletin de la Section Vosgienne, 1905, N° 2. — Le jardin d'essai de la Section Vosgienne du C. A. F., C. BRUNOTTE. — Les skis dans les Vosges alsaciennes, Aug. THIERRY-MIEG. — A travers la chaine du Mont-Blanc (suite), R. MOUGENOT.

La Montagne, 1905, N° 4. — Le rocher de la Fortune, A. GEX. — La crête de Yéous, G. LEDORMEUR. — Les hauts sommets et la vie végétale, Ch. FLAHAUT. — Date de l'excursion de Parrot au Mont-Rose, P. PUISEUX. — Chroniques.

N° 5. — Palette, Mary PAILLON. — Le capitaine Mieulet et la carte du Mont-Blanc, Henri VALLOT. — Les peintres de montagne, J. SOZEGEAULT. — Chroniques.

Rivista mensile del Club Alpino Italiano, N° 3, mars 1905. — Le Grand Fillar dans le groupe du M[t] Rose, C. RESTELLO. — La vérité sur l'histoire au point de vue alpiniste du Pinirocolo, L. Brasca. — Chroniques alpines et des Sections du C. A. I.

N° 4. avril 1905. Le Grand Paradis du glacier de la Tribulation. V. A. GAYDA. — Chroniques alpine et des Sections du C. A. I.

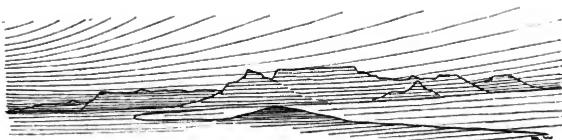
Revue alpine, 1905, N° 5. — Au Mont-Viso, ascension par la face Nord, Fr. REGAUD. — L'Hospice du S[t]-Gothard, F. G. — Chroniques. — Informations.

N° 6. — Dans l'Himalaya, par Madame F. BULLOCK-WORKMANN, Chroniques—Informations.

The Scottish Mountaineering club Journal, mai 1905, N° 47, vol. 8. — Dans les Higlands du N. O en février, S. A. Gillon. Stuch an hochain et la partie supérieure de Glen Lyon, F. S. GOGGS. — Notices topographiques et autres du Guide S. M. C.

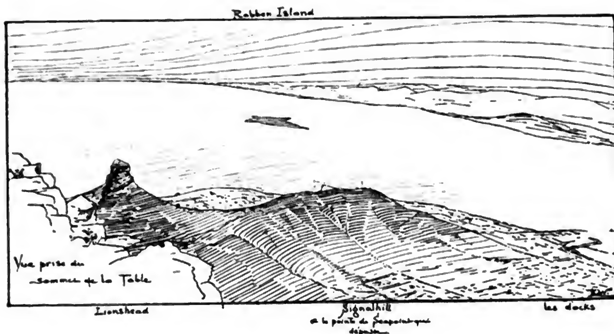
L'ÉCHO DES ALPES

1905. — N° 7.



LA TABLE

S'il est une montagne que le monde connaît, c'est bien celle qui domine de ses 1080 mètres la Ville du Cap, celle qui donne son cachet incomparable et unique à cette grande cité. Jamais je n'oublierai la première apparition que j'en eu. C'était après la traversée d'Europe. Depuis Madère, nous n'avions pas vu terre et les jours, lorsqu'ils s'ajoutent ainsi les uns aux autres sans rien apporter de nouveau, deviennent véritablement languissants... Et puis, ce matin là, vers 4 ou 5 heures, l'hélice s'arrête. Aussitôt réveillé, on grimpe sur le pont. A la pleine lune magnifique du sud, nous apparaît le paysage : à gauche, un phare qui jette des feux intermittents : Robben Island ; à droite, un autre : Seapoint, et là, devant nous, dans la buée qui monte de la ville, la ligne droite de la Table flanquée de ses 2 gardes du corps : le Devils-peak et le Lionshead. Maintenant que je connais ces rochers par le menu pour les avoir regardés de près



et de loin, parcourus et photographiés, je me rappelle ce premier spectacle comme quelque chose d'autre. C'est le premier regard qui vous donne le meilleur souvenir, et je connais des gens qui, étant revenus une seconde fois à Rome, ne sont pas retournés à St-Pierre pour ne pas gâter l'idée qu'ils en avaient conservée.

Ce qui frappe à la vue de la Table, c'est précisément sa ligne de faîte absolument plate. Que de fois nous sommes-nous posé cette question entre observateurs : « Quel est le plus haut point : à droite, à gauche ? » Ni l'un, ni l'autre ; même vue de très loin, d'où on peut mieux la juger, la ligne reste parfaitement horizontale.

Et c'est un profil étrangement sympathique qui vous poursuit à plus de 60 kilomètres au nord, lorsque chevauchant dans le veld vers Malmesbury on le voit monter lentement dans le bleu à mesure que l'on s'élève, ou encore du bord de la mer vers Bock Bay, quand tout ce massif de la Table semble être détaché du continent. J'ai vu là un paysage

unique au monde, symphonie de bleus inondés de lumière, de cette belle lumière qu'on ignore chez nous et qu'on ne retrouve guère parfois que sur les glaciers de nos Alpes...

L'arrivée à Cape Town, indépendamment des faits qui m'y amenaient, me laisse une impression magnifique. C'était à la fin de juillet 1904, c'est-à-dire en plein hiver, mais étant donnée la chaleur qu'il y faisait, une simple continuation de notre beau printemps. La ville elle-même, tournée au nord, s'imbibe de soleil, étale ses jardins, lance ses rues à l'assaut de la montagne et faute de maisons finit en sombres forêts qui s'égrènent peu à peu le long du coteau. Et puis, voici tout de suite les rochers, les gorges et les ravines. Il est curieux de constater la rapidité avec laquelle on passe en quelques minutes de grimpée d'une zone à l'autre; tout à l'heure dans les broussailles jusqu'à la tête, voici maintenant l'herbe fleurie, 200 mètres plus haut ce seront les cailloux et les gros blocs entre lesquels se cache la bruyère rouge.

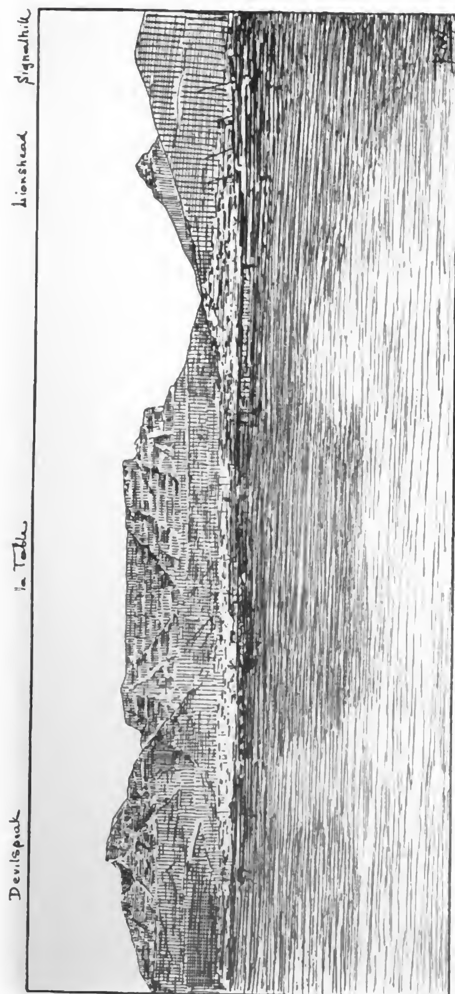
L'ascension de la Table peut se faire de trois côtés : par devant directement, par la « Gorge », une fissure de géant où de bons poumons et de bons souliers vous mènent en 2 heures et demie depuis le terminus du tram [1].

Un autre chemin vient de Wynberg à l'est, le troisième de Kloofnek et suit au sud jusqu'à une des deux gorges praticables qui regardent l'occident. Ces dernières routes beaucoup plus longues vous amènent par derrière au sommet. Nous choisîmes la première.

[1] Prendre le tram d'Oranjezicht et partir à travers forêt et buissons droit devant soi. Arrivé sur la « grande route » qui longe la paroi, la suivre un moment à l'est et prendre le premier sentier qui monte à droite et vous mène dans la gorge.

La vue, d'abord masquée par les arbres se découvre tout à coup. C'est la ville et le golfe, cette ravissante Table Bay qu'on croirait souvent un lac, encadrée qu'elle est de toutes parts, et puis le Devilspeak crochu et le Lionshead pointu... Mais à mesure qu'on monte, la gorge se resserre et les parois verticales ou surplombantes cachent une partie du paysage ; puis l'échappée sur le bleu vous est fermée et c'est seulement au sommet qu'on a de nouveau la vue. Vue d'ensemble ? Hé non ! On m'a souvent demandé ce qu'il y avait au sommet de la Table. — Un marais ! La Table est en effet si parfaitement plate, que l'eau de pluie y a creusé de nombreuses fissures dans lesquelles les roseaux et les joncs marins trouvent à s'épanouir en compagnie des immortelles et des bruyères multicolores. En sorte qu'il faut bel et bien patauger pour gagner le bord extrême du plateau et voir quelque chose. Mais alors c'est magnifique : la mer s'est dévoilée; au-delà du Lionshead on en voit l'horizon dans l'azur et l'on plonge même par dessus la colline de Signalhill jusqu'à la grève écumante de Seapoint. A vos pieds, Cape Town et la baie déployée comme une carte, plus loin les montagnes de Malmesbury et la chaine de Stellenbosch aux rochers dénudés. On cherche malgré soi une ressemblance avec du connu : deux ou trois Gspaltenhorn et puis toute une collection de Stockhorn et de Hauts-de-Cry aussi arides et secs que possible.

Et de l'autre côté ? — Nous y courons. Hélas, les nuages arrivent grand train, cette terrible *nappe* qui vient du sud par les plus beaux jours souvent, et tombe en volutes et en rouleaux de l'autre côté jusqu'au milieu de la paroi au-dessus de Cape Town. On vous raconte, à ce moment précis, que des voya-



Devilspeak, Tablemountain et Lionshead depuis l'entrée de la baie
(d'après une carte postale)

geurs y sont restés... que le plus sûr, si on est surpris par ce brouillard, c'est de ne plus bouger, sous peine d'une mort certaine...

Mais aujourd'hui, il ne viendra ni si loin, ni si haut. Et entre les monceaux de ouate qui se meuvent avec l'ampleur qui convient à leur masse, nous apercevons la continuation de la chaine de la Table vers le sud : les « 12 Apôtres », alignés en cercle audessus de la mer et les sommets plus éloignés qui forment le Cap de Bonne Espérance.

Ces vues du sud diffèrent en général moins qu'on ne croit des vues alpestres. Cette lumière intense, cet air transparent, les montagnes lointaines d'un bleu si éclatant, et le fait qu'en général le pays est dénué d'arbres, vous donnent très souvent l'impression de la haute montagne. N'était-ce le fait que la mer vient s'ajouter au tableau, comme ici, on s'y laisserait parfois tromper et l'on se croirait volontiers à 2500 mètres.

La descente se fit par le sud : Après le premier plateau de la Table, on descend d'un échelon. Par des sentiers qui vous promènent d'un bord à l'autre de la montagne et vous font traverser de curieuses petites vallées, on arrive au plateau des réservoirs. C'est là en effet, qu'en attendant sa canalisation depuis Frenchhook (53 milles de long), Cape Town a sa prise d'eau. Il faut bien qu'on vous affirme que c'est une des meilleures eaux d'Afrique, car à la voir on ne le croirait guère. Elle est d'un jaune très douteux qui provient de la végétation extraordinairement abondante de la Table, mais cette teinte disparait en partie au filtrage. L'eau se rassemble en deux grands réservoirs superposés d'où une longue canalisation la mène en ville.

De là, s'élançant par dessus la dernière barrière, le sentier prend résolument la descente ; descente casse-cou, où n'étaient-ce les jolies fleurs qui vous sourient, on maudirait la nature en pente... Mais de nouveau, la vue vous procure de pures jouissances. Tournés à l'occident cette fois, nous voyons le plein océan étinceler sous le soleil couchant et prendre ces teintes du soir si particulièrement belles.. et tandis que dans le calme de la nature toutes les nuances se fondent à l'envi, un petit steamer file d'une allure tranquille vers le sud pour doubler le cap des Aiguilles.

R. Walther.
Section des Diablerets.
A. A. C. Z.

Kriens, le 6 janvier 1905.

DIX JOURS DANS L'OBERLAND BERNOIS

du 5 au 15 Août 1900.

Grâce à leur éloignement les Alpes bernoises sont un peu délaissées des suisses romands, des vaudois en particulier, c'est le Valais qui nous attire toujours.

Encouragé par le succès de nos excursions dans les environs de Zermatt l'année dernière nous résolûmes de passer les vacances de celle-ci dans l'Oberland bernois. Grâce à l'obligeance de la maison Knecht de Berne nous fûmes mis en relation avec un excellent guide d'Innertkirchen, Alexandre Tännler.

Celui-ci nanti de nos projets ne s'en contenta pas et nous fit un programme de course où il n'entrait pas moins de six ascensions de plus de 4000^m en dix jours. Sans refuser absolument de souscrire à son plan nous décidons dans notre for intérieur de n'ajouter que l'Aletschhorn aux trois ascensions de notre premier projet: Jungfrau, Finsteraarhorn et Schreckhorn, c'était déjà très honnête, et pour nous et pour les chances de beau temps que nous pouvions avoir en dix jours. Le Grünhorn et l'Eiger proposés en plus nous paraissaient être des doublures, l'un du Finsteraarhorn et l'autre de la Jungfrau.

Au jour fixé (5 août 1900) quatre joyeux compagnons réunis à la gare de Lausanne attendaient le train de nuit en étudiant anxieusement les sautes du vent, la lutte nord contre sud.

Comme le nombre des sommets à gravir, celui des excursionnistes était monté de trois à quatre; au

dernier moment l'ami Dind s'était joint à nous pour faire la Jungfrau.

A Berne grand retard ; nous avons bien le temps de commander le déjeuner mais pas celui de le prendre. A mesure que nous approchons de l'Oberland le temps s'embarbouille, l'ami D... prétend qu'il a plu la veille et que c'est l'humidité du sol qui monte ; hélas, à Interlaken, s'il ne pleut pas encore, le temps n'en vaut guère mieux. Le tableau classique de la Jungfrau est noyé dans le brouillard, mais que faire, il n'y a qu'à continuer.

Nous montons dans le petit train ouvert de Lauterbrunnen, bien joli quand il fait beau, mais un peu frais quand un vent aigre descend la vallée.

A Lauterbrunnen nous faisons connaissance avec nos guides. Notre guide chef Alexandre Tännler est un jeune homme de vingt-deux ans taillé en hercule, deux mètres de haut ; à lui incombera d'essayer les ponts et d'attraper les prises trop hautes pour le commun des mortels. Son ami Gaspard Moor de Meirnigen est plus petit mais également bien rablé. Nous nous sentons de suite à notre aise avec eux, ils nous inspirent toute confiance ; ce seront non seulement de bons guides mais de charmants compagnons de course.

Une cordée de six étant un peu forte pour les rochers du Rotthal notre ami D... engage un troisième guide : Christian Brunner de Lauterbrunnen, une bonne tête tellement hirsute que de son visage on ne voit que les deux yeux ; ainsi nous croyons avoir pris toutes les précautions exigées d'un père de famille soucieux de se conserver aux siens.

A Lauterbrunnen visite obligée au Staubach puis dîner à l'hôtel Steinbock.

Après le dîner, malgré le temps douteux, nous dé-

cidons de partir et, suivant notre habitude, nous prenons une voiture jusqu'à Stechelberg pour gagner du temps et ne pas nous user sur les grandes routes. A Stechelberg nous quittons la route et grimpons immédiatement dans les pâturages, les rochers et les bois; le sentier montant très rapidement à chaque pas nous gagnons du niveau; c'est un plaisir et en une heure et quart nous atteignons Stufensteinalp derniers chalets où pour une longue semaine nous devons dire adieu aux pâturages et à la verdure. C'est là que nous nous approvisionnons de bois. A partir de ces chalets le sentier monte plus raide encore à travers des pâturages, des rochers et des moraines; après trois heures de marche nous atteignons la cabane du Rotthal dans le sauvage vallon de ce nom dont les habitants du pays ont fait le séjour des âmes damnées. Pour le moment nous ne voyons que le glacier avec ses crevasses et ses énormes séracs. Toutes les cimes formant le cirque du Rotthal sont cachées sous un épais rideau de nuages. Nous prenons philosophiquement possession de la cabane, elle est solide et bien construite, si elle était seulement boisée intérieurement elle serait parfaite.

Après souper nous allons nous coucher « pour voir venir. » Dès minuit chacun de nous se lève à son tour pour inspecter l'état du ciel; hélas! il neige, rien à tenter pour demain, les rochers couverts de neige fraîche seraient par trop dangereux. Au jour le temps s'éclaircit, le soleil perce les nuages et pour la première fois nous apercevons les cimes qui ferment le cirque du Rotthal: Rotthalhorn, Gletscherh, Ebnefluh, Mittaghorn, etc., la journée promet d'être belle, nous regrettons vivement de n'être pas partis au moins à 6 heures ce matin.

Puisqu'il n'y a rien à faire nous allons en reconnaissance sur le chemin de la Jungfrau. Pour cela nous gagnons directement l'arête au nord de la cabane et de là par un sentier bien marqué la suivons jusqu'à la base des grands escarpements; c'est là, à l'entrée d'un couloir, qu'il est d'usage de s'encorder et que la varappe sérieuse commence. Mais comme nous sommes partis sans vivres, qu'il est près de midi et que depuis une demi-heure Boulottmann, pardon l'ami Vassaux, proteste énergiquement, nous faisons demi-tour et pour célébrer notre facile victoire arborons un petit drapeau au bout de notre piolet et l'agitons vigoureusement avec de nombreux hourrah! Prenant ces manifestations pour des signaux de détresse les guides restés à la cabane viennent à notre rencontre. A la suite d'explications nous rentrons tous au logis pour le dîner. Puis sieste sur le gros rocher bien connu de ceux qui ont été au Rotthal et qui abrite l'ancienne cabane. Celle-ci n'a plus ni portes ni fenêtres, mais pourrait avec quelques petites réparations rendre encore des services en cas d'affluence, fait rare du reste au Rotthal.

Le temps continue à s'améliorer et c'est plein d'espoir pour le lendemain que nous allons nous coucher.

Mardi matin 7 août à 2 h. ½ diane! pas un nuage au ciel; le déjeuner est vite expédié, et à 3 h. ¼ nous partons. En une heure nous atteignons le couloir où nous nous étions arrêtés la veille; là les lanternes sont éteintes et la corde est déroulée. Nous formons deux cordées. La varappe commence de suite et assez raide à travers une paroi de rochers où l'on zig-zague dans des couloirs et sur des vires, plus haut ce sont des arêtes à cheval sur des escarpements formidables,

on domine des pentes de 800 à 1000 mètres d'un seul saut. Bien plus qu'au Cervin on a l'impression du vide car, même à l'épaule, si on devine la chute du côté de Zmutt on ne la voit pas. Ici, si les prises sont petites, elles sont solides, les chutes de pierres ne sont pas à craindre et, quand le rocher est sec comme c'était le cas ce jour-là c'est somme toute une ascension sans danger pour qui n'a pas de vertige.

Comme toujours la grande corde fixe est ensevelie sous la neige sur la moitié de sa longueur et pour le reste les guides nous engagent charitablement à ne pas trop nous y fier; elle est vieillie et blanchie par les intempéries et son aspect est plus vénérable que rassurant. Un peu plus haut s'en trouve une seconde de 4 à 5 mètres qui fait franchir un petit rocher à pic. Encore quelques vires et quelques zig-zags qui doivent parfois mettre les *führerlose* dans l'embarras et nous arrivons à 8 h. sur un dôme de neige le Hochfirn de la carte Siegfried.

Le plus difficile est fait; le Schneehorn et le Silberhorn rivaux de la Jungfrau, même dans le panorama de la Wengernalp, ne sont plus que de petites éminences bien au dessous de nous. Le sommet de la Jungfrau est là tout près, à quelques cents mètres au dessus. Du Hochfirn nous obliquons un peu à gauche contre le chiffre 4 de la cote 4166 m. et revenons sur la pente occidentale du sommet que nous atteignons en taillant des pas dans un mur de glace; il est 9 h. et 1/2. La vue ne laisse rien à désirer; pas un nuage à l'horizon sauf du côté du Valais noyé dans une mer de brouillards d'où n'émergent que les sommets de 3000 mètres, ce qui constitue une originalité de plus au tableau. Nous eûmes l'occasion les jours suivants d'admirer d'autres beaux points de vue mais le pano-

rama de la Jungfrau reste toujours le plus beau tableau de l'Oberland. Ce que nous eûmes du plaisir à revoir ce sont nos petites alpes vaudoises et fribourgeoises : Moléson, Cape de Moine, Naye, Ave-



Cabane Concordia.

neyre, le massif du Muveran, tête à Pierre Grept où quinze jours auparavant nous faisions notre dernière course d'entraînement.

Les Diablerets avec leur grand glacier de Sanfleuron faisaient vraiment bonne figure auprès de tous les grands sommets neigeux qui nous entouraient.

Mais le temps passe, le soleil très chaud ramollit la neige, les guides nous pressent de redescendre, et en effet cela ne va pas tout seul jusqu'au Rotthalsattel; la grande quantité de neige tombée cette année nous empêche d'utiliser les rochers pour la descente comme cela se pratique d'habitude; la neige molle cède sous les pas et dessous on sent la glace; aussi, est-ce avec un soupir de soulagement qu'arrivés au

dessous du Sattel nous nous sentons sur un bon névé où nous enfonçons, c'est vrai, mais où cela tient. Encore quelques petits incidents : chute d'un guide dans une crevasse, bains de pieds multiples, et à



Pavillon Cathrein. Concordia.

4 h. nous arrivons à la Concordia en même temps qu'un gros orage éclate.

Tout à côté de la cabane se trouve le Pavillon Cathrein, charmant petit hôtel où l'on n'est pas fâché de pouvoir se refaire un peu mieux qu'avec l'ordinaire tiré du sac ; le service est simple, cordial sans complications et les prix pas plus élevés que l'endroit ne comporte.

Le lendemain l'ami Dind nous quitte avec son guide pour rentrer par l'Eggishorn ; nous leur souhaitons bon voyage et pas d'accidents car il fait un brouillard qui ne laisse rien voir à dix pas devant soi.

A 8 h. du matin arrivèrent trois Genevois qui n'en menaient pas large. Le soir précédent, à 8 h., parvenus

en face de la cabane ils avaient été surpris par le mauvais temps, leur lanterne s'était éteinte, leurs cris d'appel étaient couverts par la tempête : ils n'eurent d'autre ressource que de se creuser avec leurs piolets un abri bien précaire sous un rocher et d'y attendre le jour. Naturellement ces messieurs étaient sans guide, ils venaient de faire une série d'ascensions autour de Zermatt, entr'autres le Cervin avec un seul guide pour huit touristes et sans s'encorder. Maintenant ils étaient tellement démoralisés par cette nuit passée sur le glacier qu'après s'être restaurés et reposés ils repartaient dans l'après-midi pour rentrer à Genève au lieu de faire la Jungfrau ainsi qu'ils en avaient eu l'intention.

Vers le soir le temps s'éclaircissant nous faisons nos préparatifs pour l'Aletschhorn et le lendemain matin jeudi 9 août à 3 h. par une belle nuit étoilée et un agréable petit air de bise nous quittons la cabane.

Nous nous dirigeons d'abord du côté de la Lötschenlücke ; pendant une heure et demie c'est une belle promenade sur l'Aletschfirn ; à 4 h. ½ les lanternes sont éteintes et nous attaquons la grande pente glacée qui de l'Aletschfirn rejoint l'arête neigeuse allant du Dreieckhorn au petit Aletschhorn, la plus grande dépression de cette arête forme l'Aletschjoch.

La pente ayant une inclinaison moyenne de 50° et une hauteur de 700 mètres nos guides eurent fort à faire ; dans la partie supérieure nous pûmes utiliser quelques arêtes de mauvais rocher, si mauvais même que d'un commun accord nous décidâmes de prendre une autre route pour le retour.

De l'arête neigeuse parvenus par de longs nevés au pied de l'arête finale du grand Aletschhorn, nous trouvons de nouveau un mauvais rocher et ce n'est

qu'à 11 h. ½ que le second sommet de notre programme est sous nos pieds.

Le panorama de l'Aletschhorn ressemble beaucoup à celui de la Jungfrau sa voisine mais il y manque cette vue des vallées et des lacs de Thoune et d'Interlaken; ici de tous côtés ce ne sont que glaces et rochers.

Vu de là le Bietschorn est superbe: ses pentes et ses arêtes sont d'une hardiesse incomparable.

La brise plutôt fraîche qui souffle nous fait écourter la halte et à midi nous commençons la descente; l'arête qui nous avait coûté plus d'une heure à monter fut enlevée en vingt minutes; les pentes avec leur neige ramollie exigèrent un peu de prudence; des crevasses que nous ne soupçonnions pas en montant durent être passées en rampant. De l'Aletschjoch nous obliquons à droite pour rejoindre la moraine du Mittelaletschgletscher. C'est à ce moment là que les personnes qui de la Concordia nous suivaient à la lunette crurent à un accident en nous voyant disparaître subitement derrière l'arête. — A 4 h. nous atteignons le grand glacier d'Aletsch en face du lac Märjelen et, en une pénible remontée de trois heures, nous arrivons à la Concordia où nous sommes accueillis comme des revenants: on nous faisait déjà victimes d'une catastrophe.

Le lendemain était jour de ropos, le temps fut déplorable et cela dura encore toute la journée du samedi; la cabane gémissait sous les coups de vent et la neige se mit à tomber avec abondance; le reste de notre campagne semblait compromis. Mais notre bonne étoile nous accompagnait toujours; vers le soir une éclaircie se produit, la bise balaie tous les nuages, la Jungfrau fume du bon côté et, à 2 h.

du matin, par un beau clair de lune nous disons définitivement adieu à la Concordia; notre intention est de monter au Finsteraarhorn et de descendre ce soir sur le Grimsel. Malgré la lune les lanternes



Finsteraarhorn et Agassizhorn vus de la Strahlegg.

sont allumées le glacier étant sillonné de crevasses dissimulées sous la neige; à 3 h. 20 petite halte au Grunhornlücke, où commence la partie ennuyeuse de cette course, il faut en effet descendre dans le fond des Walliserfiescherfirn pour remonter de l'autre côté les pentes du Finsteraarhorn; à 5 h. 1/2 nous sommes à la halte nommée place du déjeuner où nous avons la chance de retrouver une paire de lunettes de glacier oubliées par un touriste anglais quelques jours auparavant et que nous avions commission de lui renvoyer à Zermatt. De cette place du déjeuner par une pente de bonne neige nous arrivons au Huggisattel et de là en quarante-cinq minutes au sommet en suivant une arête d'excellent rocher. Il est

8 h. du matin ; pas un nuage à l'horizon ; grâce à sa position centrale dans les Alpes, la vue du Finsteraarhorn se concentre surtout sur le premier plan ; l'on se trouve au milieu d'un monde de neige et de glace d'où émergent des arêtes et des sommets rocheux. Tout près de nous le Schreckhorn, but de nos prochains efforts, est vraiment effrayant et je crois bien que dans son for intérieur chacun de nous désire en être déjà redescendu. A droite du Schreckhorn le Dammagruppe dominé par le Galenstock fait grand effet ; dans le lointain les beaux massifs de l'Engadine rivalisent de beauté avec l'Oberland et les Alpes pennines. Les Alpes du sud, du Mont-Blanc au Simplon, semblent encore au premier plan. Le Cervin vu sous cet angle frappe par son isolement.

Il fait si bon sur ce sommet, la température est si agréable et le spectacle tellement captivant, qu'une heure passe trop rapide, mais la traite est encore longue jusqu'au Grimsel, il faut partir ; l'arête ne présente pas de difficultés et du Huggisattel nous descendons en douze minutes les pentes de neige que nous avions mis une heure à monter.

De la place du déjeuner nous suivons la base de l'arête sud-ouest du Finsteraarhorn jusqu'au Rotthornsattel de la carte appelé simplement Gamchi par les guides. Comme pour leur donner raison nous avons le plaisir d'assister aux ébats d'une troupe de vingt à vingt-cinq chamois ; ces gracieuses bêtes nous avaient si bien reconnus pour d'inoffensifs touristes que nous eûmes beaucoup de peine à les faire détaler par nos cris et nos coups de sifflet. Du Gamchi nous arrivons par le Studerfirn à la cabane Oberaarjoch.

La cabane est très pittoresque plantée comme elle

est dans les rochers ; le seul cheveu c'est l'absence d'eau de source, il faut faire fondre la neige pour s'en procurer et cela fait double dépense de temps et de combustible.

A 3 h. arrivent deux touristes qui s'annoncent être l'avant-garde d'une caravane, la cabane est si petite que nous partons immédiatement pour faire de la place ; nous remontons l'Oberaarjoch et par une jolie pente dégringolons le glacier de l'Aar supérieur. En route nous rencontrons les messieurs annoncés, un de leurs porteurs se joint à nous pour la descente. C'est avec un vrai plaisir qu'à la sortie du glacier nous revoyons la verdure et les arbres ; depuis huit jours que nous sommes au milieu des glaces et des rochers nous avons un peu la nostalgie du vert. A 7 h. nous entrons à l'hôtel du Grimsel et retombons en pleine civilisation.

Dans la soirée un épais brouillard remplit la vallée et nous donne quelque inquiétude pour le lendemain mais on nous rassure : le temps est beau.

En effet le lendemain tout est dissipé. La matinée se passe en promenade et correspondance. Je convoque même un ami pour le lendemain soir à Grindelwald ne mettant pas en doute la réussite de l'ascension du Schreckhorn : nos succès jusqu'à ce jour nous avaient rendus quelque peu présomptueux.

C'est dans ces joyeuses dispositions que nous partons l'après-midi pour le Pavillon Dollfus, une charmante promenade de trois heures par un joli sentier sur la rive gauche de l'Aar, puis par une moraine commode comme le sont rarement les moraines. A 6 h. nous entrons dans le Pavillon, une de nos plus jolies cabanes ; tout à côté sont les ruines de l'ancien Pavillon. De là on a une vue superbe sur

les chaines du Finsteraarhorn, Lauteraarhörner et Schreckhörner. Peu après nous arrive une deuxième caravane : une jeune fille avec son petit frère et leurs deux guides, ils ont l'intention de passer le Strahlegg-pass et de descendre à Grindelwald.



PAVILLON DOLLFUSS.

La soirée est si belle que l'on s'attarderait volontiers à contempler ce magnifique spectacle, mais nous sommes encore si loin de la base du Schreckhorn qu'il nous faudra partir au moins à minuit. Nous fûmes donc nous coucher de bonne heure mais dormîmes mal. Le Schreckhorn vu de ce côté nous avait fortement impressionnés et l'attente de la journée du lendemain nous tenait éveillés; notre belle assurance du matin était un peu ébranlée.

A 11 h. diane et déjeuner, à 12 h. 1/2 départ par un clair de lune magifique ; nous allumons pourtant nos lanternes pendant quelques vingt minutes pour la sortie des rochers. Le glacier étant tout découvert et le danger nul, point n'est besoin de la corde.

La marche est une royale promenade ; on voit clair comme en plein jour. pas de réverbération, air pur et léger !

Du glacier inférieur de l'Aar nous passons sur celui du Finsteraar, puis sur les Strahleggfirn : là, petite halte pour déjeuner et nous encorder ; par une forte pente de glace que nous remontons directement en taillant des pas nous arrivons au Strahleggpass. C'est de là que nous allons attaquer le Schreckhorn. Du Strahleggpass il faut d'abord traverser obliquement de fortes pentes ; arrivés au pied du grand couloir, nous franchissons facilement la rimaie sur un cône de déjection d'où nous gagnons prestement l'arête à droite du couloir, les traces de pierres qui le sillonnent invitant à la prudence. Arrivés au sommet du couloir nous le traversons de nouveau pour prendre par les rochers en obliquant à gauche, là les vires sont étroites et la roche est délitée, à un certain moment un gros bloc cède sous ma main, je tombe, glisse et ..... la corde me retient. Enfin entre 9 et 10 h. nous sommes sur une croupe neigeuse : le Schreckhornsattel des guides et au pied de l'arête finale du sommet. Nous devons d'abord longer cette arête en remontant un mur de glace qui à certains endroits mesure de 60° à 70° de pente, aussi les guides taillent-ils des pas à s'y cacher tout entier, ceci surtout en vue de la descente. C'est long et le froid est intense. Enfin nous pouvons prendre l'arête, étroite et vertigineuse ; il faut contourner des blocs suspendus sur le bleu du vide ; c'est une vraie gymnastique aérienne mais la roche est bonne et sèche, le soulier mord. Laissant nos piolets dans une anfractuosité de rocher, en quarante minutes de joyeuse grimpée nous atteignons vers midi le spacieux som-

met du Schreckhorn d'où la vue, plus encore que du Finsteraarhorn, revêt un caractère bien alpestre ; les environs immédiats sont plus sauvages, plus précipiteux. Le Lauteraarhorn surtout s'élance fièrement et présente bien son arête déchiquetée; l'on a peine à croire qu'il soit d'un accès plus facile que le Schreckhorn et surtout que nous le dominons d'environ 27 mètres. Mais le temps fuit et même à 4000 mètres les plaisirs sont mêlés de crainte; le soleil est très chaud, gare les avalanches et les glissades. L'arête rocheuse est rapidement franchie, mais, arrivés à la pente glacée, nous devons user d'infinies précautions; la corde est enroulée autour du rocher, un seul doit être en mouvement; cela dure une demi-heure, puis nous nous retrouvons sur le Sattel ; la neige est ramollie, les pas faits à la montée s'écroulent et sous la neige est la glace vive; un de mes camarades glisse, m'entraîne, le guide nous retient, mais c'est un avertissement.

Nous descendons alors à quatre pattes face à la montagne. Au bas du couloir nous le traversons au pas de course entre deux décharges de l'artillerie du Schrekhorn ; la rimaie passée nous rejoignons le Strahleggpass d'où par des rochers et quelques bonnes glissades sur des névés nous atteignons rapidement le glacier inférieur de Grindelwald. Petite halte à la cabane Schwarzegg et confection par les guides, avec ce qui reste dans nos sacs, d'une soupe innommable, très réconfortante, mais horriblement salée. Trois caravanes arrivent de Grindelwald pour faire le lendemain l'ascension du Schreckhorn ; hélas le lendemain tout était noyé dans les nuages. Par le pittoresque sentier du Bäregg, à la nuit close nous arrivons à Grindelwald où, avant la séparation, un

souper joyeux et mélancolique tout à la fois réunit guides et touristes.

BALLY.
Section des Diablerets.

LA COURSE DES SECTIONS ROMANDES A LA CROIX DE JAVERNAZ, 17, 18 JUIN 1905

Le temps si capricieux de la première quinzaine de juin avec ses continuelles ondées ne laissait pas d'inquiéter quelque peu les clubistes qui comptaient répondre à la gracieuse invitation de la section des Diablerets. Ils se demandaient si les nuées célestes allaient aussi se prononcer contre la course des sections romandes en nous donnant une seconde édition des cataractes dont elles nous avaient gratifiés à Fribourg l'an dernier. Heureusement il n'en a rien été et sans avoir joui d'un ciel absolument pur, la course a cependant parfaitement réussi.

La section des Diablerets, pour répondre à un désir exprimé de divers côtés, avait eu l'excellente idée de convoquer pour le premier jour de la course une réunion de délégués des sections romandes. Ces délégués sont reçus à la gare de Bex le samedi à midi par leur collègue de la section Chaux-de-fonds, M. Julien Gallet qui les invite à s'arrêter en passant dans la jolie villa qu'il habite aux environs de Bex. Reçus avec la plus grande amabilité par M. et Mme Gallet, nous nous serions volontiers attardés, mais l'heure avance, il faut prendre le chemin des Plans. Un chaud remerciement à notre gracieuse hôtesse et nous voilà en route. Une petite pluie fine commence à tomber, une chaude buée monte du sol, nous sommes bientôt littéralement plongés dans un bain de vapeur. N'importe nous avançons et à 2 heures nous sommes aux Plans où, après un gentil dîner à la pension Marlettaz, la séance des délégués est ouverte par M. Centurier président de la section des Diab'erets. Les discussions furent empreintes de la plus grande cordialité et chacun de regretter qu'on n'ait pas organisé plus tôt de semblables réunions. Nous laissons au procès-verbal officiel le soin de donner connaissance des décisions prises.

La séance des délégués était à peine terminée que les divers groupes de clubistes commencent à arriver au paisible vallon des Plans; chacun s'installe dans le quartier qui lui a été assigné. A 7 h. $^1/_2$ cent quatre vingts clubistes environ sont réunis dans la grande salle de la pension Marlettaz pour souper pendant lequel la Fanfare de Gryon installée sur la galerie, fait entendre tout son répertoire. Les éclipses réitérées de la lumière électrique provoquent des explosions de gaité. Un seul discours interrompt pour quelques instants les conversations fort animées ; M. le Dr Gonin, vice-président de la section des Diablerets, adresse à tous sous une forme très originale une cordiale bienvenue. Mais des détonations se font entendre, on se précipite au dehors, ce sont des fusées, des feux d'artifice, des flammes de bengale qui éclairent le vallon de fantastiques reflets ; tous les hôtels et pensions sont enguirlandés de lanternes vénitiennes qui, balancées par une légère brise, font à travers la verdure un effet des plus pittoresques. La salle du souper est promptement tranformée en salle de danse où tournent à qui mieux mieux les clubistes et la jeunesse des Plans. Bientôt les plus sages et les plus âgés regagnent tranquillement leur quartier ; les chants se prolongent longtemps encore à la pension Marlettaz ; à une heure fort avancée un petit cortège des plus gais parcourt le hameau et fait maugréer les dormeurs réveillés en sursaut.

Dimanche matin, 4 h. 30, Réveil. On se précipite à la fenêtre. Le ciel est gris, les nuées se trainent sur les pentes, les arbres dégouttent : partira-t-on ? ne partira-t-on pas ? On déjeune sans trop de hâte, il y a de nombreuses hésitations, optimistes et pessimistes discutent. Enfin à 6 heures le président donne le signal du départ.

A peine a-t-on marché une dizaine de minutes à travers une superbe forêt dont le sol est recouvert d'une luxuriante verdure, voici la pluie qui recommence de plus belle. Personne ne s'en inquiète, on est en route, en avant. Les nuées deviennent moins épaisses et l'ondée cesse peu avant l'arrivée au chalet de Javernaz. Ici, petite halte pendant laquelle le ciel s'éclaircit, déjà quelques lueurs de soleil viennent égayer le paysage, la colonne gravit alerte les pentes herbeuses sur lesquelles s'étale dans une resplendissante

fraicheur la splendide flore printanière des pâturages alpestres, anémones blanches et plus haut anémones soufrées, soldanelles, violettes jaunes, grandes pensées, toutes ces fleurs et fleurettes, anciennes amies que l'alpiniste aime toujours à retrouver, sont là et à profusion, aussi la cueillette est elle fort animée. Seul le rhododendron manque à l'appel, il ne montre encore que des boutons à peine colorés. Bientôt le col est atteint, le chemin continue le long de l'arête avec des alternatives de soleil et de brouillard. Enfin toute la troupe est groupée sur le sommet de la Croix de Javernaz. Les nuées vont et viennent et laissent apercevoir de superbes échappées sur la plaine du Rhône et le bassin du Léman. Les hauts sommets restent voilés, seule la cime de l'Est estompe de temps à autre à travers un voile grisâtre ses redoutables arêtes et ses vires hardies.

Un petit vent frisquet ne permet pas un séjour trop prolongé. On redescend l'arête et en-dessous du col, dans un endroit bien abrité, bien exposé au soleil qui a enfin remporté la victoire, commence un joyeux pique-nique. Les organisateurs de la course n'ont rien oubliés, il y a de tout et à discrétion jusqu'à une succulente salade aux pommes de terre servie sur de petits plateaux de sapin faisant office d'assiettes. Ainsi bien réconfortés, nous entreprenons la descente par la pente abrupte qui domine Bex, heureux de profiter du sentier établi par les troupes des forts de St. Maurice. Nous dévalons rapidement jusqu'au chalet de Drausivaz situé à mi-côte dans un site admirable où nos amis des Diablerets ont fait préparer du thé chaud qui est pour tous le bienvenu. De là le sentier serpente en lacets rapides à travers la forêt ; malgré l'ombre des arbres, le soleil de midi se fait sentir, on descend, on descend toujours si bien que la lassitude et la soif commencent. Mais arrivés au bas de la côte, nouvelle surprise. A l'ombre de superbes châtaigniers stationne un char tout garni de bouteilles de bière que s'arrachent les arrivants à mesure qu'ils débouchent du sentier. La colonne ne tarde pas a être au complet et la soif apaisée, les chants succèdent aux chants, la gaité clubistique se donne plein essor ; nous passons là une heure charmante trop rapidement écoulée. Ce n'est qu'à regret que nous nous remettons en route pour nous diriger vers le stand de Bex où est préparé le banquet final.

Dans la vaste cantine du Stand, gentiment décorée, les longues tables se garnissent de près de 200 clubistes et invités et bientôt aux sons des airs nationaux joués par la fanfare de Bex, le diner est servi. Au dessert, après quelques mots de bienvenue de M. le Dr Gonin qui remplit les fonctions de major de table, c'est le sympathique conseiller d'Etat, M. Cossy, qui ouvre la série des toasts; puis le délégué de la municipalité de Bex fait un charmant discours tout empreint de la poésie de la montagne tandis que les tables se couvrent de flacons de vins d'honneur offerts par la Municipalité. Puis vient le tour de M. Bernoud, toujours en verve et toujours applaudi; puis c'est M. Lorétan qui parle au nom de Monte Rosa, M. J. Gallet pour Chaux-de-Fonds, M. L. Weissembach pour Moléson. Le souvenir de la pluie de la Berra devait être le leit motive des discours de cette année; c'est ce qui a amené une réplique pleine d'à propos de M. le professeur André, suivie d'une riposte non moins spirituelle de M. Bernond. Quelques chants encore et peu à peu des groupes se forment et reprennent lentement le chemin de la gare, tandis que la Dent de Morcles et la Cime de l'Est, surgissant au-dessus des nuages attardés sur leurs flancs, semblent nous dire un aimable au revoir!

La parfaite réussite de cette course, malgré le temps peu favorable du premier jour, est due essentiellement à son organisation et tout spécialement à l'habile et dévouée direction du président de la Section des Diablerets qui, sans bruit, sans qu'il y parût, avait l'œil à tout et prenait ses mesures pour que tout fût en ordre. La fête de juin 1905 a été une réponse péremptoire et décisive à ceux qui préconisaient la suppression de ces réunions. La plus franche cordialité n'a cessé d'y régner, les anciennes amitiés clubistiques ont été ravivées, de nouvelles se sont formées, nous avons tous ensemble et d'un même cœur chanté l'Alpe et la patrie; aussi en adressant un chaleureux merci à la section des Diablerets et à son sympathique président, nous disons à tous nos collègues des sections romandes: Au revoir à l'année prochaine.

PERROCHET.
Section neuchâteloise.

VARIÉTÉS

Chronique Artistique.

A propos d'une séance de projections lumineuses donnée au local de la Section Genevoise du C.A.S.

Il est maintenant de mode, dans toute société qui se respecte, que cette société s'occupe de philanthropie, de géographie, de science, d'art ou d'industrie, d'illustrer par des projections lumineuses toute narration ou communication ayant un rapport quelconque avec son but et son programme.

Le cliché photographique transporté sur l'écran lumineux est, dans la majorité des cas un auxiliaire précieux pour le narrateur, le professeur ou le simple conférencier. Il explique nettement, souligne et ne laisse rien à la fantaisie. C'est net, clair et précis à condition que le cliché le soit lui-même. C'est le complément souvent fort artistique d'un ordre du jour, scientifique ou pittoresque.

Au Club Alpin, c'est le document irrécusable, c'est la preuve rapportée de la dernière course et de ses nombreuses péripéties, départ, arrivée, chemin parcouru, grimpées ou descentes à la corde, ascensions difficiles, passages sourcilleux, situations étranges, postures singulières, excitant souvent l'admiration, provoquant l'effroi ou les plus amères critiques, chez les profanes qui ne connaissent la montagne que par les récits de quelque Tartarin facétieux. Mais c'est aussi pour le clubiste le renseignement précieux, pour qui sait s'en servir en l'associant à celui qui donne la carte de la région à parcourir.

Le côté littéraire de nos séances, la causerie intime ont-ils gagnés à l'illustration par la projection lumineuse? Le charme qu'exerce sur son auditoire un collègue, conférencier sympathique, sachant colorer son récit d'images originales et personnelles faisant glisser l'heure sans fatigue ni lassitude, est-il augmenté lors-

qu'après coup le cliché vient accentuer certaines périodes de ce récit ? Nous ne le pensons pas. Souvent même il perd une partie de son originalité par la succession rapide des vues, passant devant les yeux, fatiguant la rétine et atténuant sensiblement ce que la manière pittoresque de décrire et de conter avait laissé à l'imagination et à l'appréciation de chacun des auditeurs. C'est une remarque que nous avons entendu formuler à maintes occasions.

Toutefois la projection photographique ou même simplement la photographie peut être étudiée et considérée sous une autre face, lorsqu'elle s'associe d'une manière intime, comme c'est le cas qui nous occupe, à la poésie et à la musique inspirées elles-mêmes par l'âme de la montagne. La photographie n'est plus ce qu'elle était il y a quelque vingt ans. Comme beaucoup de choses l'image produite par la chambre noire a subi une évolution. Elle n'est plus la copie servilement exacte de l'objet ou du site visés par l'appareil. Grâce aux progrès réalisés par l'optique, à ceux faits dans la préparation des couches sensibles, l'objectif tend à devenir le concurrent du crayon et même dans certains cas du pinceau, ceci dit, au grand scandale de quelques purs irréductibles, qui refusent de parti pris à la photographie moderne, qu'ils ne connaissent pas du reste, le droit de l'interprétation artistique.

A notre époque on est revenu à des idées plus saines et on a remis à leur rang ces prétentions mesquines, plaçant l'art à des hauteurs accessibles seulement aux rares privilégiés du pinceau et du ciseau. Les délicats artisans cultivant à leur manière le vaste champ, ne sont plus les « manœuvres de l'art » si dédaigneusement parqués et tiennent largement leur place dans l'hymne que chante l'homme à la « Beauté ».

La montagne est la mine inépuisable à laquelle s'inspire l'artiste ! l'artiste c'est-à-dire le poëte, le musicien, le peintre, le sculpteur, le graveur, etc. ! et... le photographe.

Notre vaillante section de photographie nous a dès longtemps prouvé que tous nos sentiments de montagnards, nos sensations les plus intimes, vues et vécues à la montagne, pouvaient revivre sur l'écran accompagnés des chœurs alpestres, accentués par les accords du violon, du violoncelle, de la zyther.

L'objectif et la plume sont deux instruments qui on entr'eux plus

d'affinités que généralement on ne le pense, lorsque tous deux s'associent pour exprimer ce que le cœur ressent lorsqu'il est plein de ce qu'il aime. Ils permettent aux sentiments de s'exprimer plus facilement, plus vigoureusement.

Javelle, Rambert, n'auraient pas décrit la montagne avec des traits si purs et si puissants, leurs accents n'auraient pas ému comme ils ont ému, s'il ne l'avaient pas aimée, comme ils l'ont aimée !

Pourquoi donc, lorsque l'artiste parcourt cette même montagne qu'ils ont chantée, lorsque pendant de longues années il l'analyse et cherche à en rendre les aspects et les détails multiples sans cesse renouvelés, par les moyens qui lui sont familiers, par le pinceau, le crayon, le ciseau, le burin, le ciselet, lorsqu'il est maître de son art en un mot pourquoi lorsqu'il dissèque cette nature par l'intermédiaire d'un objectif, d'un instrument guidé par l'expérience, guidé par cette communion intime avec la montagne, communion souvent renouvelée, pourquoi cet instrument ne deviendrait-il pas l'interprète de ses sentiments les plus élevés, de ceux nés et inspirés par l'âme des Rambert et des Javelle nos maîtres, et nos devanciers ?

A la pente du cœur qui peut se refuser
C'est de l'humanité l'expérience même
On aime sans raison, mais quand on aime, on aime.....

Et voilà pourquoi notre collègue M. Antoine Mazel a essayé dans une de nos dernières séances de prouver comment la photographie peut interpréter et développer en nous, autre chose que des sentiments photographiques.

Eugène Rambert de qui sont les vers transcrits ci-dessus est bien pour l'artiste montagnard, l'auteur le plus favorable à l'interprétation photographique.

Il n'y a en effet aucune page dans son œuvre poétique qui ne soit un tableau à la fois complet et charmant de la vie de la montagne. Les vers qui suivent en sont un exemple remarquable.

« Sur le rivage une génisse
Au manteau noir, d'un noir profond
Se regarde comme Narcisse
Elle porte *une étoile au front.* »

« Elle rumine insoucieuse
Laissant parfois sous son naseau
Tomber l'herbe moins savoureuse
Et le portrait tremble dans l'eau. »

Le tableau semble tout fait et de là, pour un artiste à le réaliser, il n'y a qu'un pas ; il faut savoir choisir le sujet qui viendra donner du corps à la scène entrevue et conçue par le poète et c'est là ce que M. Mazel à supérieurement rendu après l'avoir cherché trouvé et fixé dans son appareil !

Notre collègue trouve la chose fort simple, lorsqu'il marche avec un guide qui, comme Rambert, toujours découvre sur la route quelque tableau à faire revivre et à réaliser; c'est à ce moment d'inspirations communes que l'artiste se sépare du simple amateur et fait de la photographie, un art !

La Gruyère, le Moléson ont largement fourni leur part dans la superbe démonstration du conférencier. Dans des séries de groupes, de petits bergers, de vaches, de moutons, une église de montagne mystérieusement éclairée, par les dernières lueurs du crépuscule, quelques chalets serrés les uns contre les autres dans le pâturage passent sur l'écran, tandis que dans le silence, la voix du poète égrène ses perles « *C'est le petit berger toujours d'humeur lutine !* » « *Race d'enfants perdus sourds à la voix du pâtre* » *Le soleil est couché ! diffuse est la lumière. On ne distingue plus rosage ni bruyère !* » *Altière entre ses sœurs se prélasse la Reine !* etc. ! etc !

C'est un troupeau de chèvres remontant le vallon, se dirigeant vers les pentes rocailleuses garnies de touffes parfumées ; « *Du pauvre chévrier qui part vers la montagne. . . . .*
Comme une ombre incertaine, un songe, une vapeur. Elle va la première et l'enfant suit sans peur ». Après la montagne Rambert chante le « Vieux Léman ». Là encore l'artiste se trouve en communion d'idées et sait faire ample moisson de clichés suggestifs, scènes de pêche, clairs de lune, levers, couchers de soleil ! Les effets obtenus par le conférencier, très particulièrement dans un lever de lune, sont là comme l'évocation la plus grandiose de la pensée du Maître.

L'accompagnement logique de la vue projetée, après la diction poétique, c'est la musique ou le chant ! Ils sont un puissant moyen

d'accentuer le côté saillant et de caractériser, disons le mot « une composition photographique » ! Nous avons pu nous rendre compte comment la phrase musicale, suivant sa nature et son caractère peut rendre plus éloquente l'idée exprimée par le tableau tout en permettant de le savourer dans toutes ses parties. L'Elégie de van Goëns, jouée sur le violoncelle, se mariait admirablement par son allure grave et solennelle à l'effet d'orage, sur la montagne pendant la nuit.

Les compositions musicales d'un autre chantre de l'Alpe, tour à tour tendre, doux, énergique et passionné, Jaques-Dalcroze, chantées « con amore » par l'un de nos collègues, choisi dans les meilleurs de nos ténors, viennent accentuer aussi l'âpre poésie d'un Cervin, d'un Mont Rose, le recoin mystérieux de la forêt, les flots écumeux de l'impétueux torrent.

Il ne nous est guère possible de détailler chacun des clichés présentés à nos regards ; nous avons seulement constaté, et c'est cela que nous voudrions souligner avec le plus de clarté possible, que tous étaient la traduction fidèle de la pensée du Maitre que M. Mazel avait choisi pour guide, dans sa soirée absolument artistique.

Ils ont abondamment prouvé que la photographie ainsi comprise devient un art, et un art caractérisant nettement une personnalité. L'auditoire absolument vibré l'a bien sous-entendu à maintes reprises par la spontanéité de ses sentiments enthousiastes.

Nous avons pu nous rendre compte aussi que la plupart des clichés projetés restaient assez longtemps sur l'écran, ce qui donnait à la rétine le temps nécessaire de perdre et d'oublier optiquement l'image précédemment perçue, de s'habituer au nouveau tableau, et de faire en compagnie du poète, du musicien ou du chanteur l'analyse de toutes les parties de ce tableau.

M. Mazel n'a pas inventé dans le sens strict du mot, un procédé, un emploi particulier de la photographie ; mais il a appliqué ce moyen d'exprimer, d'une manière particulière et très personnelle en artiste fin et délicat.

Il a indiqué un des nombreux sentiers qui conduisent au sommet, vers la lumière, sentier semé de jouissances que sauront goûter et savourer en s'en inspirant eux-mêmes, les amis de la nature !

Georges Hantz.
Section genevoise.

Choses de la montagne.

Un des derniers grands obstacles que rencontre encore l'alpiniste de nos jours, dans sa marche vers les montagnes, est la difficulté de se procurer des renseignements précis sur les sommités qu'il ambitionne d'escalader. Beaucoup peuvent avoir gravi une montagne connue, mais peu ont gardé un souvenir bien net de leur ascension, moins encore sont capables après coup de donner à leurs successeurs des indications exactes. Et cependant, avant de s'aventurer dans une région inconnue, tout grimpeur cherche instinctivement à s'entourer de toutes les informations possibles : topographie de la cime convoitée, ses dangers, ses voies d'accès de la plaine, les divers plans d'attaque. Faute de ces indications, on risque trop souvent de perdre un temps précieux et de s'engager en des endroits scabreux d'où l'on ne sort qu'avec peine, parfois même pas du tout.

Il y a cependant des ouvrages spéciaux sur la matière ; des itinéraires, chaque année plus nombreux, publiés sur les contrées alpines. Cela est vrai, mais pour la plupart, ces guides sont insuffisants. Ceux qui traitent à la fois des lieux habités et des régions supérieures, sont trop prolixes dans leurs descriptions de montagne au gré des touristes de grand chemin, et trop avares de détails selon les ascensionnistes, contempteurs des hôtels-pensions. Quant aux guides qui ne s'occupent que de la haute montagne, les uns, comme l'ouvrage de Kurz, parfait en son genre, sont trop techniques pour beaucoup de grimpeurs peu familiarisés avec certaines expressions usuelles ; les autres ne sont pas assez précis ou complets. Les uns et les autres ont souvent le grave inconvénient de coûter cher pour des touristes aux ressources modiques, qui ne se peuvent guères octroyer qu'une ou deux courses chaque été, dans des régions parfois très distantes les unes des autres.

Comment résoudre la difficulté? Très simplement ; si simplement même, que l'on s'étonne à bon droit que l'idée n'ai pas jailli beaucoup plus tôt du cerveau de quelque éminent clubiste. Un grimpeur réputé de Lucerne, M. Speck, a tout bonnement imaginé de reproduire sur cartes postales le croquis de quelques sommets, séparés de leur chaîne, de façon à apparaître dans tous les détails ;

un pointillé partant d'un lieu connu et facile à atteindre, permet de reconnaître aisément la voie suivie à l'ordinaire, même parfois avec des variantes ; le verso porte les renseignements indispensables, en tenant compte, bien entendu, de la gravure du recto, ce qui contribue pour beaucoup à la clarté de l'explication.

Grâce à ces cartes, l'angoisse du touriste à l'idée d'aborder une montagne qu'il ne connait point est singulièrement allégée ; il sait où attaquer la pente de glace ou l'arête de rochers ; il n'aura pas à exécuter une série de reconnaissances difficiles pour décider s'il faut continuer un couloir ou escalader une crête aiguë. Quelles que soient les difficultés qu'il rencontre, tout au moins a-t-il le sentiment, très rassurant, que d'autres avant lui ont passé là, donc il y peut passer à son tour. Les chances d'erreurs sont réduites à leur minimum ; il n'est pas donné à chacun de savoir lire couramment une carte topographique, mais avec une gravure en mains, il n'y a pas à hésiter. Non pas, cependant, que cette image suffise, la carte topographique restera naturellement toujours nécessaire, mais elle se comprendra bien plus aisément par ceux-là même qui éprouvent maintenant quelques difficultés à la déchiffrer.

L'entreprise n'en est qu'à ses débuts, elle a devant elle un immense champ de travail, car la tâche est grande, de collationner des centaines de dessins ou photographies assez clairs pour le but à réaliser. Plus difficile encore est de réunir les renseignements et tracés de route, on doit contrôler et réviser soigneusement chaque notice, car, pour certaines sommités surtout, il faut plus qu'une direction générale, une description minutieuse et précise est nécessaire. Déjà bon nombre d'alpinistes se sont offerts comme collaborateurs à cette œuvre qui intéresse tout le monde des coureurs de montagne ; la bonne volonté aidant, la besogne avancera certainement vite et bien.

Sans doute, quelques pessimistes trouveront un danger dans cette innovation. Certains imprudents ne vont-ils pas s'imaginer qu'une carte postale leur tiendra lieu d'expérience, ne seront-ils pas portés à croire que ce pointillé est une grande route qu'il n'y a qu'à suivre pour atteindre paisiblement le sommet vertigineux ? N'est-ce pas un peu hardiment lever aux yeux des profanes le voile encore jeté sur l'alpe hautaine et dangereuse ! Nous ne le

pensons guère ; avec ou sans carte, les téméraires iront toujours risquer leur vie en des casse-cous, mais ces modestes feuilles de carton tireront d'embarras nombre d'alpinistes prudents et déterminés, elles lèveront pour eux bien des obstacles et leur assureront des entrées nouvelles dans ce monde alpin qu'ils aiment et veulent connaitre mieux encore.

L. Sp. o.

Section Di ts.

Nota : La première série de ces cartes vient de tre en allemand ; sous le titre de Illustrierter Führer auf die Gipfel der Schweizer-Alpen, I. Band, 52 Nummern, Preis Fr. 3. — Druck und Verlag von G. Speck-Jost, Lucerne. En vente dans toutes les librairies. — Sous peu elles seront également publiées en français.

NOUVELLES DES SECTIONS ROMANDES

Section Neuchâteloise.

L'*Echo* faisant à ses correspondants la gracieuseté d'une réclame officielle en indiquant dans ses avis leurs noms, prénoms et qualités, il est juste que je lui paie aujourd'hui mon écot. J'y suis d'autant plus obligé que notre excellent Président me moleste, dans le dernier numéro, à l'occasion de ma torpeur et ne dort plus que d'un œil ces jours derniers à l'idée que je pourrais faillir à mon sacré devoir.

Donc, le silence du correspondant Neuchâtelois de l'*Echo* ne signifie rien de grave au sujet de la vitalité de la Section. Cette dernière se porte à merveille. A peine quelques traces d'embonpoint suite d'un repos prolongé, de deux banquets plantureux et

de courses gastronomiques, mais elle a du nerf, un corsage fleuri, la jambe bien faite ; bientôt elle se mettra au vert sur les hauteurs tranquilles où le chamois — heureux veinard — broute en paix. Parlons-en de ce banquet du Champ-du-Moulin qui fut aussi pétillant d'esprit que de champagne — ce qui n'est pas peu dire. L'an dernier nous étions à Chaumont mais peu de nos collègues étaient venus au rendez vous. Le site ne leur avait-il pas convenu ? Rêvaient-ils d'un rom[illegible]atisme moins bourgeois ? Ou bien reculèrent-ils devant les d[illegible]és de l'ascension ? Mystère. Ils n'y vinrent pas ! Mais, cet[illegible]e le Comité a vu son initiative de banquets agrestes et camp[illegible]s fleuronnée de succès.

Le Ch[illegible]-du-Moulin nous vit, nous hébergea en bon nombre, et non seulement nous, pâles humanités, alpinistes parvubissimes, mais aussi le majestueux Comité Central, en la personne de ses Président, Caissier et Surveillant des cabanes, descendu tout exprès du Creux-du-Van où il se trouvait en ballade dominicale. On but un verre, on se complimenta et, comme les toasts, palabres, discours avaient tous été dévidés et que l'orchestre attaquait une valse entrainante, l'on assista au spectacle d'une danse échevelée où tourbillonnaient mêlés et confondus le Comité Central, le personnel féminin, hauts dignitaires, duègnes, mères nobles, ingénues, soubrettes et marmitones de notre excellent Hôtel et les plus ingambes des membres de la Section ; qu'ils vivent ! N'oublions pas de dire qu'avant d'entrer dans l'universel tourbillon notre collègue Lehmann avait su faire tressaillir sur un fort bon ton la corde patriotique et nous avait charmés par quelques chansons toutes piquantes d'originalité.

Je vous ai parlé du banquet. Est-ce là l'essentiel de notre vie de Société, direz-vous ? Que point, que point ! — Ah, encore, à propos du banquet nous nous promettons fort de récidiver l'an prochain ès Champ-du-Moulin. — Nous avons eu des séances documentées et instructives sous la toute gracieuse et souriante présidence de M. Sandoz. Vous dire tout le trésor de science alpestre que nous avons amassé vous paraitrait fastidieux, encore que je doive exprimer [illegible]i le regret de n'avoir pas entendu quelqu'un de ces récits de courses où l'auteur nous fait part de ses états d'âme et nous instruit sur sa personnalité. — Car quoi de plus

nouveau et de plus original que l'homme se découvrant et se réalisant face à la nature.

L'étoffe pourtant ne faisait pas défaut sur laquelle broder la narration des hauts faits, car l'an dernier au cours d'une campagne d'été glorieuse, bon nombre de camarades de la Section et de la Sous-Section foulaient orgueilleusement les pics les plus rébarbatifs. C'étaient Stammelbach qui déchirait son fond de culotte au Grépon, au Géant et ailleurs ; Lehmann et Claire qui passaient, tout en fumant leur pipe, du Weisshorn au Cervin et du Cervin à la Dent Blanche ; Ch. Mauler et M. Cottier qui sifflaient une bouteille de Neuchâtel sur ce dernier sommet ; Ch. A. Reymond qui faisait la troisième du petit Clocher du Portalet ; M. Louis Kurz, un doyen et un vaillant qui se coulait dans les cheminées abruptes du Petit Clocher de Planereuse après Kühlmann et Reymond ; enfin — j'en passe et des meilleurs — un grand diable qui ayant couru à la Dent Blanche et mis en appétit, avalait en deux jours la presque totalité des Mischabels grands et petits. — Puissent les noms de ces vaillants que, contre toutes les règles d'une modestie puérile et honnête, j'ose citer, passer à la postérité.

La Sous-Section Chasseron allègre et remuante organisa l'hiver dernier des courses de skis. Il fait bien chaud pour parler encore d'elles ! (28 degrés, et à l'ombre encore). Je ne ferai donc que rafraichir vos souvenirs et la lecture que vous aurez faite du récit de ces courses. — Elles eurent lieu aux Rasses et au Chasseron les 14 et 15 janvier dans des terrains très favorables, et furent suivies par un nombreux public. Quant à l'organisation elle brilla de l'éclat le plus vif par sa belle ordonnance. « Tout a marché comme sur des skis » s'exclama la *Gazette*. De fait pas un accroc ne vint gâter deux superbes journées de plein air et de montagne et les fervents du plus captivant, du plus entrainant, du plus divin des sports d'hiver sentirent leur passion grandir encore et revinrent dès lors souvent sacrifier au dieu norvégien ski, sur l'excellent Hôtel des Rasses (propriétaire, M. Ed. Baierle, ascenseur, lift, cuisine renommée, prix modérés).

Tels sont les quelques propos historiques que j'avais à vous tenir, lecteurs !

Le présent est rempli d'imprévu, le ciel nous gratifiant réguliè-

rement chaque jour d'un ou deux orages. L'été s'annonce plein de promesses ; nos deux domaines de Saleinaz et de Bertol sont remontés à neuf et gérés par deux gardiens, dont l'un, Ferdinand Droz, a été éprouvé déjà comme bon et fidèle, et l'autre, Joseph Métrailler est à l'essai mais offre de sérieuses garanties.

Saleinaz vient d'être assuré pour la somme de fr. 13.500. — Il lui est donc loisible de brûler quand le cœur lui chantera. Et puis, vous savez, comme nos finances suivent un cours plutôt descendant, nous sommes tout disposés si vous nous baillez des fonds à vous l'hypothéquer.

M.

BIBLIOGRAPHIE

Carte de la Chaîne du Mont-Blanc, de A. Barbey. — Lors de la publication de la carte de la chaîne du Mont-Blanc dessinée par M. X. Imfeld pour M. Alb. Barbey, la principale critique qui lui fut adressée, parfois même en termes un peu violents, fut la suppression des courbes de niveaux. On disait que si celles-ci n'y figuraient pas, c'est que le dessin était insuffisant ; on parlait même de recul dans la cartographie suisse. Ceux, au contraire, qui connaissaient la grande compétence et la conscience que le savant ingénieur fédéral met dans l'exécution des travaux qui lui sont confiés, le louaient hautement d'avoir su rendre le relief si accidenté de la chaîne du Mont-Blanc sans avoir recours à ces moyens artificiels autrefois employés des taupinières vues à vol d'oiseaux, puis des hâchures, puis des courbes aujourd'hui en usage, mais qui certainement seront remplacées un jour par quelque autre procédé plus naturel et indiquant mieux à l'œil le relief du terrain.

Lors donc que M. Barbey nous fit part, l'année dernière, de son

intention de faire tracer les courbes de niveaux sur les feuilles restantes de sa carte, nous n'étions pas sans inquiétude sur le résultat. Est-ce que, pour tenir compte des exigences de la routine, M. Imfeld n'allait pas altérer la belle clarté de sa carte, surcharger le dessin et en rendre la lecture moins facile ? Eh bien aujourd'hui, ayant sous les yeux une première feuille modifiée, nous devons reconnaitre que nous nous étions trompés et que M. Imfeld est arrivé à surmonter victorieusement une difficulté de plus. La carte, en effet, n'a rien perdu de sa clarté et de son bel effet de relief.

Pour arriver à ce résultat l'auteur a adopté le parti de tracer les courbes très légèrement et de les espacer à une équidistance de 50 mètres, au lieu de 30 de l'Atlas topographique ; ceci a encore l'avantage de faciliter de beaucoup le calcul des altitudes d'après les cotes. Les auteurs ont profité de l'occasion pour compléter la carte par l'introduction ou la rectification d'un grand nombre de cotes d'altitude, de noms et même de chemins. On verra en particulier figurer, d'après M. H. Vallot, l'indication des *Aiguilles de Saussure*, dont l'identification a été discutée naguère dans l'*Echo*. Il ne pouvait être question de modifier le dessin topographique pour ce tirage ; mais cette carte ainsi mise à jour restera pour longtemps la plus belle, la plus complète et ainsi la plus utile aux nombreux excursionnistes de la chaine du Mont-Blanc.

Ajoutons que M. Barbey consent un nouveau sacrifice en faveur des membres des *Clubs Alpins* en leur réservant un certain nombre de cartes au prix réduit de 8 fr. en feuilles et de 10 fr. collées sur toile, mais pour l'année 1905 seulement. Donc que les alpinistes se hâtent de souscrire avant que le stock disponible nécessairement limité ne soit épuisé.

E. Thury.

Guide des stations d'été.

La nouvelle édition du *Guide des hôtels et pensions des stations d'été en Suisse et Haute-Savoie* vient de paraitre. Cette utile publication, contenant les noms de plus de 600 hôtels et pensions, en plaine et à la montagne, leur altitude, etc., rendra certainement

service aux nombreuses familles en quête de villégiatures pour l'été. Elle sera envoyée gratuitement à ceux de nos lecteurs qui en feront la demande (par écrit) à l'éditeur. M. Paul Trachsel, Avenue Pictet de Rochemont, Genève.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES

Alpenzeitung, Deutsche, 1905/6, N° 5. — Zurich et son lac. — Berne. — Sur les rives du Léman, Dr. J. Simon. — Le Mt-Blanc, Dr. O. Eckstein. — Courses au Loisachtal, R. Reschreiter. — Fleurs de montagne, J. Ausserladscheider.

N° 6. — Le groupe du Granatkogel, A. Larisch. — L'arête-est du haut Göll, H. Sattler. — Tannheimer et Wilserberge, Dr. E. Schramm.

N° 7. — Le Bärenkopf et le lac d'Achen, Dr O. Ampferer. — Le val d'Altmühl, Th. Kaiser. — La Suisse d'Hersbruck, R. Wasserman. — Dans les Alpes bernoises, A. Rupp. — A. Oberammergau, A. Mayer-Bergwald. — A la corde, F. L. Rechberg.

Alpenzeitung, Œsterr., N° 689. — Palagruppe, Radio-Radiis.

Alpina, 1905. N° 10. — Course de printemps à la Bregenzerwald, H. Wellauer (à suivre). — Courses en skis dans le Schächental.

N° 11. — Course de printemps à la Bregenzerwald (suite). — Les cabanes à tenanciers, Edm. Sandoz. — Communication au sujet de la fête centrale du S. A. C. à Engelberg les 9, 10 et 11 Sept. 1905.

Le Rameau de Sapin, Club Jurassien. N° 5. — Fruits spontanés du Jura, suite. Dr H. Christ. — Les abeilles à masque, suite, B. Jacob. — Notes floristiques sur le Jura Suisse. F. Tripet.

La Patrie Suisse, N° 302. — Une avalanche dans la Lütschinenthal. — Les fêtes du Simplon.

Nº 303. — Châteaux valaisans : La Tour Commune, à Granges, SOLANDIEU. — Les Evouettes et la Porte du Scex.

Nº 304. — Les Villes Suisses : Schaffhouse, Dr HABICHT. — La Landsgemeinde d'Appenzell, J. GR.

Nº 305. — L'automobile et la Montagne. — A l'Ile St. Pierre, J. VIOLETTE.

Concours universel de photographies de montagnes.

Un concours universel de photographies inédites de montagnes est ouvert par le Club alpin français. Il sera clôturé le 30 novembre 1905. A cette occasion une exposition sera organisée et des médailles seront décernées aux lauréats.

On peut se procurer le règlement au siège du Club, 30, rue du Bac, à Paris.

L'ÉCHO DES ALPES

1905. — N° 8.

TROIS « PREMIÈRES » DANS LES ALPES FRIBOURGEOISES

La chaîne des Gastlosen, au sommet de laquelle se rejoignent les territoires de Vaud, Berne et Fribourg, est la perle de nos montagnes gruériennes. Immense muraille de rocher massif, à peine tacheté de gazon — ou de neige — elle tranche vivement d'avec sa voisine, la chaîne de Brenleire, où le gazon l'emporte sur le roc bien litté. Le belvédère de la Hochmatt, interposé, permet de saisir ce contraste frappant.

Au point de vue géologique et à celui du paysage, qui en est la conséquence, il faut rattacher aux Gastlosen, d'une part les rochers de Boltigen, de l'autre les Tours d'Aï, le Mont d'Or et le groupe superbe de la Gumfluh. N'était le manque de glaciers, ce magnifique ensemble rappellerait tout-à-fait les Dolomites tyroliennes.

De la Jogne, en amont de Bellegarde, à la cluse des Siernes-Picats, la chaîne des Gastlosen repose, du côté fribourgeois, sur un socle de calcaires littés, assez riches en bitume pour que, dans les journées chaudes, le frottement des clous suffise à en dégager l'odeur. Ces assises forment, au pied de la grande paroi, une zone de reliefs bosselés avec bancs de gazons, que les montagnards nomment « fiéchis. »

A leur sommet, commence la muraille, si mince qu'elle est percée à jour sur plusieurs points. Elle s'élève d'un seul jet à deux cents mètres et plus au dessus des alpages. A ce niveau, le paroi jusque là compacte, se fractionne en tours massives, isolées, comme la Dent de Ruth, ou en pointes aiguës, soudées par leurs bases, comme les Sattelspitzen. La sommité culminante de la chaîne, la Dent de Savigny (2255), est une lame énorme superposée à l'arête fondamentale. Nulle part, ou à peu près, il n'est possible de passer directement d'une cime à l'autre.

La façade fribourgeoise est presque partout verticale et effroyablement lisse. L'un des beaux sommets de la chaîne, le Marchzahn, peut cependant être escaladé de ce côté, grâce à une cheminée vertigineuse qui va, tout d'un trait, du « pierru » jusqu'à la cime. Le versant oriental est en général plus accidenté : les immenses écailles rocheuses qui le constituent se rayent de couloirs, se hérissent de gendarmes et, vers le bas, la muraille s'enfonce sous une gencive de schistes rouges qui la soude aux pâturages.

* * *

Vers l'extrémité sud-ouest de la chaîne, après la Dent de Savigny, trois cimes aiguës, aux faces vertigineuses, reliées par des cols où on ne peut se tenir qu'à cheval, élèvent à plus de deux mille mètres leur pointes tranchantes. Ce sont les « PUCELLES, » les deux dernières, en effet, étaient demeurées inviolables. La plus septentrionale des trois sœurs, le Vanil de la Gobettaz (2112) dont elle domine les pâturages, est relativement facile : une vire gazonnée, étroite et rapide, traverse la paroi fribourgeoise en

écharpe des fléchis à quelques pas de la cime. Elle a été gravie par des chasseurs, il y a déjà plusieurs années[1].



Le Vanil de la Gobettaz, vu des Portes du Pralet.

M'y trouvant le 27 août 1903, avec mon fidèle compagnon, le guide Olivier Rime de Charmey, je con-

[1] En juin 1885, MM. Raymond de Boccard, Alexis et Rodolphe de Gottrau, de Fribourg, y montèrent, en compagnie du garde-chasse Simon Currat, de Grandvillard, pour capturer un aigle. Mais il est probable que les garde-chasses de la contrée y étaient déjà allés précédemment.

templais, non sans convoitise les deux cimes cadettes, encore vierges, et nous formions le projet d'en tenter l'escalade.

L'arête S. W. de la Gobettaz s'abaisse en trois sauts énormes jusqu'au col qui la sépare de la seconde Pucelle. A la condition d'avoir, au haut de chacun de ces gradins, un homme qui vous descende à bout de corde, il ne serait pas difficile d'atteindre le col, mais pourrait-on monter de l'autre côté ? C'est peu probable : la cime médiane envoie vers le col une arête fortement inclinée, coupée de gradins verticaux, sans doute impraticable. On discerne bien, vers la gauche, une sorte de cheminée, mais les échelons gazonnés qui s'y logent sont séparés par des à-pic rocheux beaucoup plus hauts qu'un homme et constitués de telle sorte qu'il semble impossible d'y appliquer une échelle. D'ailleurs, cette cheminée fût-elle praticable il est inutile d'y songer : elle expire sur la façade vaudoise, verticale et lisse, bien plus haut et plus à gauche que le col par où il faudrait l'atteindre. Voilà ce que nous pûmes constater du sommet de la Gobettaz. Nous descendîmes avec la conviction que, si la seconde Pucelle était faisable, ce ne serait en tout cas pas de ce côté.

Cette première solution écartée, deux autres restaient possibles à priori : le col entre la 2ᵉ et la 3ᵉ Pucelles, d'où il serait possible, peut-être, d'atteindre ces deux cimes à la fois ; et l'arête de la Corne-Aubert, en escaladant d'abord la troisième dent. Sur la face fribourgeoise, pas la plus petite aspérité. Olivier alla explorer le terrain le 8 septembre. Il longea l'arête de la Corne-Aubert jusqu'au pied de la Pucelle, mais là il fut arrêté : une dalle unique,

lisse comme un miroir et presque verticale, se dressait devant lui jusqu'à la cime. Il descendit alors aux gazons vaudois et, longeant le pied du rocher, découvrit entre la 2e et la 3e Pucelles, un couloir rapide



La deuxième Pucelle, vue de la Gobettaz.

qui semblait monter jusqu'à l'arête. Seulement, en raison des gradins verticaux qui l'interrompent, ce couloir ne pouvait être gravi sans une échelle. Faute de cet adjuvant, un de nos collègues du club fribourgeois, excellent grimpeur pourtant, y avait

échoué quelques années auparavant. Dès que Rime m'eût fait son rapport, je lui enjoignis de préparer une échelle de 4 mètres de long, aussi légère que possible, et le 29 septembre, je montai à Charmey.

Le lendemain, avant le jour, nous étions en route. J'avais engagé un montagnard pour nous aider à porter notre échelle jusqu'au dessus des Portes du Pralet, vire et col qui permettent de franchir l'arête à côté de la Dent de Savigny. Après avoir profité de notre échelle pour escalader le Doigt, petit gendarme où l'on n'était pas encore parvenu, nous nous séparâmes : notre porteur rentrant à Charmey, Olivier et moi gagnant le pied de notre couloir vaudois.

Le soleil tapait dur sur les rochers blancs et le transport de l'échelle était pénible dans ce couloir étroit. Nous atteignîmes bientôt le premier gradin qui fut franchi sans difficulté, grâce à l'échelle. D'autres suivirent et pour chacun la manœuvre fut la même. Nous montions l'un après l'autre en retenant d'une main, aux aspérités du roc, l'échelle vacillante malgré les efforts que faisait pour la maintenir le compagnon déja en peine de garder son équilibre sur une vire étroite, souvent inclinée.

Vers le haut de la paroi, une difficulté sérieuse nous attendait : au dessus d'un gradin trop élevé pour être franchi à bras, la cheminée se resserrait au point qu'il devenait impossible d'y dresser l'échelle. Que faire ? — A force de chercher de tous côtés, Olivier découvre une vire très étroite qui commence à notre droite et, revenant sur la gauche, paraît s'élever obliquement jusqu'au sommet du gradin qui nous arrête. Le bas de la vire est à plus de deux mètres de nous, c'est une forte enjambée et pour les mains presque pas de prise. Mon compa-

gnon y parvient cependant, mais la paroi surplomblant la vire l'empêche de se tenir debout. Le voilà donc à genoux sur l'étroite corniche, la face au rocher, les pieds dépassant le rebord. Il avance un



LE DOIGT DE SAVIGNY, VU DES PORTES DU PRALET.

moment, puis s'arrête. Je ne vois que ses semelles, mais je pressens qu'il y a quelque chose : « Eh bien, Olivier. » — « Je ne puis plus ni en avant ni en arrière. » — Il est presque au-dessus de moi, mais à plusieurs mètres de distance. Nous ne sommes pas

encordés et d'ailleurs, posé comme je le suis, je ne pourrais pas le retenir. Derrière nous, l'à-pic formidable. — « Olivier, soyez prudent ! » — Pas de réponse, mais bientôt les semelles remuent, de la pierraille dégringole, un pied s'avance vivement et Olivier, parvenu sur le gradin, me lance la corde. Quand je l'ai rejoint, j'examine son passage : la vire devient de plus en plus étroite vers le haut et expire un mètre au moins avant d'atteindre le gradin où nous sommes. Entre deux, la roche lisse, à pic. Olivier seul peut se tirer d'un tel pas.

Encore une mauvaise place : la traversée d'une paroi qui coupe notre couloir en deux parties non superposées, et nous voilà au col, entre les deux Pucelles. A part une enfractuosité hospitalière, l'arête est si étroite qu'il faut presque s'y tenir à cheval. Le versant fribourgeois est absolument vertical : tout là bas à 300 mètres, les sapins nous apparaissent comme des ronds verts entourés d'un croissant d'ombre. Bien en selle, nous jouissons délicieusement de l'impression du vide.

A partir d'ici, l'ascension de la troisième cime est un jeu : un gradin facile, puis l'arête, étroite sans doute mais unie, avec des touffes de gazon, jusqu'au sommet (2083). Nous y sommes bientôt et notre premier soin est de chercher quelque trace indiquant si d'autres sont venus ici avant nous. Mais rien ; pas le moindre vestige : nous goûtons avec extase la sensation, nouvelle pour nous, que procure une cime vierge. Des bûcherons travaillent, tout là-bas, dans la forêt de la Ninutze. Olivier les hèle et quand, enfin ils l'entendent, on les voit lever la tête, chercher de tous côtés et finalement nous apercevoir. La vue est superbe, d'un côté sur l'arête de la Corne-Aubert et

usqu'à la Dent de Combettaz, de l'autre, sur la cime médiane dont la silhouette virginale se détache en blanc sur le fond plus sombre des rochers de la Gobettaz et de Savigny. La minceur de cette chaîne



La cime médiane, vue du sommet de la troisième.

est vraiment étonnante. Je fais quelques photographies, nous élevons un « cairn, » y déposons notre carte et puis, il faut partir car nous voulons tenter encore la cime médiane.

Quelle différence entre l'aspect de cette pointe vue

du Gros-Mont et ce qu'elle est quand on la touche! D'en bas, il semble qu'une arête, moins rapide même que celle de la troisième cime, joigne le sommet au col. Illusion : il n'y a point d'arête, mais bien une face cylindrique et unie, contre laquelle le col vient butter comme une lame contre une bouteille. Les dix premiers mètres de cette face n'offrent pas une saillie ; rien à tenter non plus dans les à-pic de droite et de gauche : l'ascension est impossible, hélas! Je m'avance jusqu'au pied même de la face pour en avoir le cœur net, puis, la descente commence.

Arrivés au mauvais pas de ce matin, nous nous demandons comment nous allons passer. Le chemin suivi par Olivier à la montée, avec les difficultés qu'on sait, est absolument impraticable à la descente et notre échelle est là-bas, bien loin. A force d'examiner le rocher, j'y découvre un trou qui, traversant une nervure saillante, forme un étrier juste au-dessus du gradin à franchir. C'est providentiel! Nos cordes, mises bout à bout, sont passées dans le trou, nous nous affalons au pied de l'obstacle et retirons notre corde sans la moindre difficulté. — « Sans ce trou, me dit Olivier, nous restions là-haut. »

Pour les gradins suivants, mon compagnon me descend à la corde ; je reçois l'échelle et la maintiens sur la vire étroite pendant qu'il descend à son tour. Tout va bien sauf une fois où l'échelle, retenue sans doute par une saillie que nous ne pouvions voir ni l'un ni l'autre, s'arrête puis, se détachant soudain, manque de me tomber sur la figure, ce qui m'eût infailliblement précipité. Mais j'esquive le coup ; nous abandonnons l'échelle désormais inutile et parvenons bientôt au pied du rocher, sans une égratignure et très contents de notre journée.

Nous passons auprès des bûcherons qui nous tendent la gourde, tout en blâmant notre témérité, et rentrons à Charmey alors qu'il fait déjà nuit. Plusieurs refusent de croire que nous sommes allés là-haut, mais nos cartes sont au sommet à la disposition de qui veut contrôler. — Plus d'un an s'est passé et on m'assure que personne n'a eu cette tentation.

* * *

Pendant quelque temps, cette « première, » la première pour moi, me donna une satisfaction sans mélange. Peu à peu, cependant, à mesure que s'atténuait l'impression du succès remporté, le souvenir de la résistance opposée par la cime médiane se faisait plus vif, plus cuisant. Je sentais qu'au printemps prochain, je mettrais tout en œuvre pour triompher et, dès le mois de janvier, j'en écrivais à Rime.

Notre première idée fut d'établir, à l'aide de chevilles en fer, une sorte d'échelle fixe, sur toute la hauteur de la dalle infranchissable. En conséquence, je fis faire plusieurs burins et achetais chez Knecht, à Berne, douze fiches en fer barbelées. Si le rocher était trop dur de ce côté, nous essayerions de planter ces échelons sur l'arête qui regarde la Gobettaz.

Le travail projeté devant prendre beaucoup de temps, il fallait attendre les plus longs jours. Durant le printemps, d'ailleurs, les courses géologiques que j'effectue avec mes élèves chaque semaine et quelques autres ascensions encore prirent tout mon temps. J'eus entre autres, la satisfaction d'aller au Marchzahn (1995), gravi jusque là par le chasseur Albert Boschung seul, mais enfin juillet arriva sans que j'eusse pu m'occuper de la Pucelle.

Le 16, Olivier alla faire une reconnaissance du

côté de la Gobettaz. Il s'était adjoint un compagnon qui devait le descendre à la corde, de gradin en gradin, jusqu'au pied de la cime médiane. Mais, arrivé sur place, celui-ci prit peur et refusa son concours. Olivier put néanmoins confirmer les observations que nous avions faites ensemble : la cheminée n'existe d'une façon un peu marquée que dans le haut et son extrémité inférieure aboutit dans le vide, très loin du col. Celui-ci est d'ailleurs si étroit qu'on pourrait à peine s'y tenir.

Le seul côté vulnérable était donc, décidément, l'autre et Olivier se mit en devoir d'essayer le système des échelons. Parti de la Villette, le 27 juillet, en compagnie d'un montagnard jeune et hardi, il reprit notre chemin de l'an dernier : le couloir vaudois. Mais, pendant l'escalade de l'un des gradins, une pierre se détacha sous les pieds du jeune homme et celui-ci faillit entraîner Olivier qui le tenait à la corde. Olivier n'est pas le monsieur qui s'étonne, mais le jeune homme fut impressionné et peu s'en fallut qu'il ne refusât d'aller plus loin. Arrivé au col, la minceur de l'arête le refroidit définitivement ; il déclara « qu'il ne voulait pas s'exposer, » s'assit dans l'enfractuosité et se croisa les bras. Olivier essaya de placer une fiche, mais obligé de veiller seul à son équilibre tandis qu'il attaquait la roche extraordinairement dure, il échoua. La lettre où il me fait part de son insuccès est admirable de modestie et de dévouement. On sent que sa main a tremblé en écrivant ces mots. « Soyez certain que ce n'est ni la mauvaise volonté ni la peur qui me font renoncer à cette entreprise téméraire,.... Je suis peiné, je sais que je vais vous faire de la peine.... mais soyez sûr que personne ne s'y risquera. »

J'eus en effet une déception violente, mais elle ne dura qu'un instant. Je ne dis rien, mais en moi-même je résolus d'arriver coûte que coûte : J'organiserais une véritable expédition, soit pour construire sur place une longue échelle, soit pour transporter au sommet de la troisième cime un canon de sauvetage et par ce moyen (tenté naguère à l'Aiguille du Géant) lancer une corde par dessus le sommet rebelle.

Je montai à Charmey et en remerciant Olivier de son courage et de sa persévérance, je lui déclarai que celà coûterait ce que ça voudrait, mais que nous arriverions. Je vis que, malgré tout, il était heureux de me voir tenir bon et nous décidâmes d'essayer d'abord de la grande échelle. J'achetai à Charmey deux poutrelles de sapin équarries de 8^{m}40 de longueur. Leur extrémité inférieure fut munie d'une pointe, l'autre d'un anneau destiné à recevoir des haubans. Il fallait en effet empêcher que l'échelle appuyée à la paroi lisse, ne glissât de côté quand on arriverait au bout. Les deux montants et les échelons seraient transportés séparément jusqu'au col. D'abord, ce serait déjà bien assez lourd comme çà et assez encombrant dans la paroi qui, on l'a vu, n'est pas facile, Surtout, il fallait pouvoir caler solidement le pied des perches et pour cela les placer peut-être à des hauteurs différentes. Malgré cela, les échelons devaient être horizontaux, sinon le pied eût glissé vers le bout, ce qui eût fait verser l'échelle. J'avais réfléchi à tout cela, Olivier fut d'accord et, au grand ébahissement des étrangers, toujours nombreux à Charmey en été, nous chargeâmes sur un petit char, les échelons, des fiches, 40 mètres de corde et nos longues perches. Une cordelette reliant leurs extrémités et tendue en

son milieu par une planchette verticale les empêchait de trop balancer.

C'était le mercredi, 3 août. Nous étions cinq : Olivier, Louis Andrey (fils du célèbre chasseur Laurent), Alfred Tornare, Henri Jacob et votre serviteur. Partis à 4 heures de Charmey, nous étions à 5 h. 20 au pont des Rounes. Les chars ne vont pas plus loin : Mes quatre compagnons se mirent donc à porter à change les deux longues perches ; j'avais les cordes, les fiches et les échelons. Chargés comme nous l'étions, il était impossible de passer les Portes du Pralet ; nous dûmes faire le grand tour par le col du Perte-à-Bovay, où nous parvînmes à 8 heures 1/4.

Arrivé au pied du couloir et voyant de quoi il s'agissait, l'un de nos compagnons donna de tels signes d'inquiétude que nous crûmes plus prudent de le délier de sa promesse. Nous entreprîmes donc l'ascension réduits à quatre. Chacune des perches fut attachée à une corde et deux hommes les hissaient l'une après l'autre, d'une place d'arrêt à la suivante. Comme la manœuvre de ces lourds engins, dans une paroi qui offrait tout juste prise aux quatres membres supposés libres, était réellement dangereuse, les deux hommes qui hissaient étaient encordés et retenus par les deux autres, qui avaient pris des positions relativement solides.

Le premier gradin fût franchi avec l'aide de notre échelle de l'an dernier, que nous retrouvâmes en parfait état. Arrivé au second, Olivier découvrit sur la gauche des prises que nous n'avions pas vues la première fois. Il s'attacha, nous tînmes la corde à deux et par un prodige d'agilité, il parvint à gravir l'obstacle sans échelle. Les autres mauvais pas nous semblèrent moins difficiles qu'il y a un an et, à midi,

nous étions au col, ayant hissé nos grandes perches sur une longueur d'au moins 150 mètres.

Une halte abrégée par l'impatience et le dernier acte commença. Ce n'était pas précisément la partie



L'échelle en construction du col de la Pucelle.

facile : Olivier et nos deux compagnons gagnèrent le pied de la dalle et de là, à cheval ou arcboutés sur l'étroite arête, hissèrent les perches, tandis que je demeurais un peu plus bas pour guider dans leur ascension ces soliveaux maladroits qui s'accrochaient sans cesse. Mes trois hommes firent, là surtout, preuve

d'une force et d'un sang-froid peu communs. En très peu de temps, les perches étaient dressées contre le roc terminal et Olivier commençait à clouer les échelons. C'est ce moment que représente ma photographie. Elle est prise de l'anfractuosité dont il a déjà été question. L'éloignement et la différence de niveau sont causes que l'arête s'y présente avec un air de bonhomie qu'elle n'a point en réalité.

A mesure qu'un degré était en place, Rime y montait et je le suivais, portant les échelons et assujetissant ses pieds. Nos deux compagnons, solidement campés sur l'arête, maintenaient l'échelle par des haubans.

Arrivés au dernier échelon, une déception cruelle: l'échelle est trop courte! Entre elle et le premier rebord où il sera possible de se tenir, il y a encore plus de deux mètres[1]. Un instant j'ai cru que tous nos efforts allaient échouer là. Mais Olivier aussi a une volonté : Le voilà quittant le dernier échelon et posant les pieds sur le bout des perches, à 50 centimètres plus haut. Alors il tend un bras, tandis que l'autre main, grande ouverte, se colle à la paroi comme une ventouse, il étire sa longue stature: à chacun de ses mouvements, l'échelle balance. Il n'est pas encordé, moi en dessous, je ne puis rien pour lui. A droite et à gauche des à-pics comme deux fois la tour de Saint-Nicolas (160 m.)!

Alors me revient à la mémoire ce que ma femme m'a dit le matin du départ: « N'oublie pas que tu as la responsabilité de ces hommes; s'ils vont là-haut

[1] Le gazon qui, à en juger par la photographie, s'avance sur la gauche jusqu'au niveau de l'échelle, n'est en réalité qu'un plaquage très incliné. Le premier point d'arrêt est constitué par la vire horizontale qu'on voit droit au-dessus de l'échelle.

c'est à cause de toi ». Mais à peine cette pensée a-t-elle traversé mon esprit, que les semelles d'Olivier quittent les perches : il a réussi à saisir de la main droite le rebord rocheux et d'un bras il s'est tiré en haut. Il s'agenouille alors, me tend la main et j'y suis à mon tour.

Nous échangeons un regard et, sans mot dire, commençons à chercher plus loin. Olivier regarde à droite, mais la vire expire à quelques pas dans le versant vaudois, lisse comme une glace. Sur la gauche, elle est encore plus courte, mais dans son prolongement se trouvent plusieurs saillies rocheuses : on dirait des « corbeaux » en relief sur une façade. Je m'encorde et, tandis qu'Olivier demeure sur la vire, je fais d'une saillie à l'autre, les mains appliquées au rocher, de délicieuses enjambées dans l'azur. Pourvu qu'on ait renoncé au préjugé selon lequel une marche doit nécessairement être aussi large que la semelle, on trouvera ce passage idéal et ceux qui ont goûté à ce genre d'émotions trouveront que j'emploie le mot propre en disant qu'un tel excercice est une volupté. Le passage se terminait d'ailleurs bientôt par une esplanade plutôt large où je pus me placer assez solidement pour tenir Olivier qui avança à son tour. Au dessus de la plateforme, une cheminée relativement facile, quelques dalles et dix minutes après nous sommes au sommet : (2090 m.) il est 2 heures.

Temps superbe ; ciel sans nuage ; vue fantastique sur l'étroite muraille qui file pour ainsi dire entre nos pieds, se hérissant de pointes que nous avons toutes gravies maintenant. Une minute comme celle-là ne se décrit pas. Nous échangeons une poignée de main qui n'a rien de banal, faisons signe à nos compagnons restés sur l'arête, puis, nous asseyant

sur le sommet qui est large et confortable, nous goûtons sans parole la joie immense du succès. Je pense à ceux que j'aime et il me semble que jamais je ne les ai tant aimés.

Une demi-heure se passe et il faut songer à redescendre : pas un instant je n'ai l'idée que cela puisse présenter une difficulté. Je prends des vues et nous explorons de l'œil le versant qui fait face à la Gobettaz. Effectivement, l'arête qui descend d'ici est impraticable, tant elle est mince et inclinée ; d'ailleurs elle n'arrive pas jusqu'à nous. Quant à la cheminée, ses soi-disant paliers sont presque aussi verticaux que les gradins qui les séparent. Un cairn, nos noms dans une boîte en fer-blanc et la descente commence.

Nous découvrons en dessus de la vire un bloc saillant qui nous permet de fixer la corde. Olivier en tiendra un bout pendant que je m'affalerai jusqu'à l'échelle, puis, mettant la corde en double, il descendra à son tour. Me voici sur l'avant dernier échelon relativement solide : « Olivier, à vous ! »

Et mon compagnon glisse lentement, le ventre au rocher très lisse et pas absolument vertical ; je l'attends pour guider ses pieds. Tout-à-coup, il s'arrête. — « Qu'y a-t-il donc ? » — « Mais je suis au bout. » — « Impossible, il manque bien 60 centimètres entre vos semelles et le bout des perches. Tâchez de remonter, j'irai au pied de l'échelle prendre une corde plus longue. » Et Olivier s'efforce, mais sans succès, de remonter à la vire : ses mains serrées entre la corde et le rocher ne peuvent effectuer les mouvements nécessaires. « Je ne peux pas ; prenez-moi les pieds, mettez-les droit au-dessus des perches ; quand ça y sera, je lâcherai. » — « Mais, Olivier, c'est fou ; si vous manquez ! » — « Il faut,

et vite, je ne puis plus tenir. » — Cette minute est effrayante. — Je prends les pieds de mon compagnon, je les mets au droit des perches, je les maintiens de toutes mes forces, mais au moment de dire « allez, » je ne peux pas. Enfin, rassemblant toute mon énergie, je prononce ce mot, peut-être le signal d'un affreux accident. — Et Olivier arrive, tout doucement, aux perches puis à l'échelon : il avait prévu que le frottement de la corde dans la fente, derrière le bloc, étant donnée la brièveté du parcours, suffirait à enrayer !

Nous voici au bas de l'échelle, auprès de nos compagnons. L'un d'eux, me montrant son poignet, me dit : « Saignez-moi, vous ne trouverez pas une goutte de sang ! » Quant à Olivier, il tire sa pipe déjà chargée et l'allume avec le plus grand calme. Nos sacs nous attendent dans l'anfractuosité, mais je suis trop ému, trop heureux, trop grisé, pour pouvoir manger un morceau.

Un dernier regard, presque tendre, à notre grande échelle qui va rester là jusqu'à ce que le vent l'emporte ou que l'hiver la désagrège et nous recommençons la descente de la paroi. Deux fois encore, il faut se suspendre à la corde double, mais nous n'y prenons plus garde et à 4 heures, nous sommes au pied des rochers. Je serre avec effusion la main d'Andrey et de Tornare : ce sont de rudes lapins quand même ils protestent que, pour rien au monde, ils ne recommenceraient. Nous repassons le Perte-à-Bovay et faisons une longue halte à la Minutze où l'armailli et sa jeune femme, qui nous ont vus au sommet, nous ont préparé un excellent café. D'ici, notre échelle se voit bien : comme un fil, elle se détache du rocher sombre sur le ciel rouge du soir.

A 8 heures et demie, nous sommes à Charmey où je retrouve ma femme et ma fille. Un joyeux souper nous réunit tous ensemble.

* * *

Pendant que je préparais l'ascension de la dernière Pucelle, il m'arriva d'en causer avec l'un des plus forts et des plus sympathiques parmi nos vieux grimpeurs. Ami avant tout, M. Raymond de Boccard commença par me gronder gentiment, mais le montagnard passionné reprenant le dessus, il ajouta : « Si encore il s'agissait du Gross-Turm, autour duquel nous avons tant rôdé sans pouvoir l'atteindre. » — Je ne fis pas semblant d'entendre, mais je me promis que cette allusion ne serait pas perdue. En effet, déjà en descendant de la Pucelle, j'en parlai à Rime.

La plus belle partie, peut-être, de la chaîne des Gastlosen c'est le groupe des Sattelspitzen, compris entre le col du Wolfsort[1] et celui de la Fourche. Immédiatement au N.-E. du premier, se trouvent les deux pointes de la Birrenfluh (2075). Au S.-W. du second, commence la série des petites Sattelspitzen ou Sparren (1966), pointes aiguës, très nombreuses. Entre ces deux groupes, l'arête s'élève brusquement et forme quatre tours massives dont l'ensemble s'appelle l'Oberberg (2129). La plus orientale des quatre est le Gross-Turm, et les avis étaient partagés, dans le pays, sur la question de sa virginité. M. de Boccard, qui a beaucoup chassé le chamois dans cette région, affirmait que personne n'était allé au Gross-Turm et c'était aussi l'opinion d'Albert Boschung à qui j'allai

[1] Ainsi nommé depuis que le grand-père de M. Napoléon Niquille, de Charmey, y a rencontré un loup. En patois, ce col s'appelle Perte du Pr.

en causer. « Si quelqu'un y est allé, me dit-il, c'est Edouard Buchs ; je vais le lui demander. »

Edouard Buchs, de Bellegarde, petit, trapu, déjà d'un certain âge, fut en son temps un excellent chasseur de chamois. C'était l'un des compagnons habituels de M. de Boccard. Il répondit qu'il était allé au Gross-Turm et qu'il nous y conduirait volontiers.

Nous partîmes donc les quatre : Olivier, Buchs, Boschung et moi, le 11 août. Nous remontâmes le Petit-Mont, traversâmes la chaîne au Pr et gagnâmes l'arête de l'Oberberg par un couloir bernois, dont j'avais fait la connaissance un mois auparavant, et qui nous fit aboutir entre la première et la seconde cime. Pour continuer vers l'est, il faut traverser le sommet d'un contrefort par un trou fort peu large et très curieux. On passe ensuite, presque sans redescendre, sur la deuxième et la troisième pointes (2096); je connaissais ce trajet, ayant fait, le 9 juillet avec Olivier, la série complète, Birren comprise.

Quand on est à l'extrémité orientale de la troisième pointe, on a devant soi une coupure de l'arête, pas très large mais profonde et flanquée de part et d'autre de couloirs vertigineux. De l'autre côté, s'élève un clocheton secondaire immédiatement suivi du Gross-Turm (2069). — « Ah, c'est là que vous voulez aller, s'écria Buchs, en allemand. Oh, non, je n'y suis pas allé ; je ne crois pas qu'on y puisse ». — Ces mots entrèrent dans mon cœur comme un baume : j'avais donc encore une pucelle devant moi et accompagné comme je l'étais, la victoire était certaine. Ma joie était communicative nous nous mîmes immédiatement à combiner notre plan d'attaque.

Il ne serait pas difficile de descendre dans l'entaille avec une corde, mais la face opposée n'offre que des

prises insuffisantes. Du côté bernois, le Gross-Turm présente une coulisse gazonnée qui doit être très facile, mais pour en atteindre le pied, il faudrait descendre, au bout d'une corde très longue, dans le couloir de droite et, une fois au niveau voulu, se balancer comme un pendule jusqu'à ce qu'on atteigne le bord opposé. Nous avions examiné cela, Olivier et



Les clochetons et la cime du Gross-Turm, vus de la troisième pointe.

moi et c'est en vue de ce passage que nous tenions à être nombreux. La corde étant tenue par deux hommes, le pendu ne risquerait rien : c'est moi le plus léger, qui remplirais cette fonction.

Mais un autre chemin avait aussi attiré notre attention : la façade fribourgeoise n'est pas immédiatement à pic, en dessous de la coupure qui nous sépa-

rait du Gross-Turm. Il y a là un vaste couloir dans lequel j'avais commencé à descendre le 9 juillet. Mais il devient bientôt si rapide qu'il serait imprudent de s'y risquer sans corde, or nous n'en avions pas assez. Aujourd'hui, nous en avons 36 mètres, il faut essayer. Ce sera sans doute plus facile que de l'autre côté. Buchs déclare vouloir prendre la tête ; et s'attache. Comme il faut lâcher beaucoup, nos cordes sont mises bout à bout. Avec une telle longueur, l'appui de la corde est peu de choses, mais il n'y a pas moyen de faire autrement ; nous sommes d'ailleurs trois à tenir. Quand Buchs a atteint une place d'arrêt, je le rejoins ; quand je suis solide, Boschung arrive, puis Olivier. Chacun est donc toujours tenu par les trois autres. Dès les premiers pas, d'ailleurs nous constatons que Buchs est encore le chasseur de jadis : l'âge ne lui a rien ôté de son adresse et de son courage. Il me fait penser à mon vieil ami, François Ruffieux qui, à 71 ans, venait avec moi sur toutes les pointes des Rochers de Charmey.

Nous traversons le couloir en écharpe et nous élevons sur une arête qui, tombant des Clochetons, le limite à l'est. De l'autre côté, c'est une vaste combe pierreuse, très rapide, au bas de laquelle s'ouvre le grand à-pic qu'on voit de partout. Nous sommes tous encordés et, suivant les circonstances, nous entraidons diversement. C'est raide, les prises sont minuscules, mais depuis la Pucelle, je suis un peu blasé. Boschung grimpe comme un oiseau en se tenant toujours d'une seule main. Lorsque je m'arrête, c'est une jouissance pour moi que de regarder faire de tels grimpeurs.

Nous avions quitté La Villette à 6 h. ¼ ; à 11 heures nous sommes au sommet. Je suis littéralement

fou de joie, ce qui amuse beaucoup mes deux compagnons allemands.

D'ici, de nouveau, la muraille des Gastlosen se présente avec un aspect fantastique : les petites Sattel, à nos pieds, s'élèvent de 200 mètres au-dessus des pâturages ; or elles n'ont certainement pas plus de 100 mètres d'épaisseur à la base !

Halte, photographies, steinmann avec nos noms : les formalités d'usage, y compris les signaux dont je suis convenu avec ma famille qui, de Charmey, guette notre arrivée au sommet ; à midi et demi la descente commence. Elle s'effectue par le même chemin que la montée et ne présente aucune particularité. A 4 h. nous sommes rentrés à la Villette ; ma femme et ma fille m'y attendent et, pendant que, tous ensemble, nous vidons le verre de l'amitié, M. de Boccard passe à bicyclette. Je me précipite et l'appelle. Il saute à terre, entre et c'est une véritable ovation que lui font ses vieux chasseurs qui ne l'ont pas vu depuis longtemps. Il a quelque peine à croire que nous arrivons réellement du Gross-Turm et ma femme lui explique comment c'est lui qui m'a donné sans s'en douter, la première idée de cette ascension. Il s'en excuse d'une façon aussi spirituelle que galante, toutes les mains se serrent et nous nous séparons de nos deux compagnons qui remontent à Bellegarde.

Raymond de Girard.

Section Moléson.

AUX GRANDES JORASSES (4206m)

Lundi 8 août 1904. — Le soleil éclaire déjà les sommets du Dolent et du Tour Noir, lorsque nous quittons (mon ami J. Blaser et votre serviteur) l'hospitalière cantine de Ferret pour gagner le col du même nom.

Remontant un peu dans la direction du col de Fenêtre, puis traversant le torrent sur un pont rustique, le sentier nous conduit après quelques lacets à un groupe de chalets inhabités.

Encore une légère montée et nous voici sur les pâturages ; de tous côtés ce ne sont que des troupeaux paissant au bruit joyeux de leurs cloches, un petit torrent fait entendre son gai murmure qui nous invite à nous arrêter.

Tournant le dos au col Ferret, nous admirons le monarque de la région, le majestueux Grand Combin, flanqué des fines aiguilles des Maisons-Blanches et du noir Velan. Nous quittons à regret cette Alpe et par des pentes d'éboulis atteignons le col.

De toutes les aiguilles qui s'offrent alors à notre vue, les Grandes Jorasses en sont sans contredit les reines, leur immense paroi de rochers domine le Val Ferret italien de plusieurs centaines de mètres. Nos regards vont du Dolent à la fine aiguille Noire de Peuteret en passant par les Monts-Rouges, les aiguilles du Triolet, de Leschaud et de l'Eboulement et les Petites Jorasses ; le glacier de Pré de Bar fait crouler dans la vallée ses redoutables séracs.

Nous arrachant à ce merveilleux panorama, nous

dévalons rapidement à travers les pâturages et les éboulis sur les chalets de Pré de Bar, où nous passons par les mains peu aimables d'un douanier italien. Bientôt le sentier se change en une bonne route qui traverse de maigres bois de sapins; tantôt à notre droite, tantôt à notre gauche, la Doire Baltée roule ses eaux jaunâtres et tumultueuses.

Après une courte halte à La Vachey, nous poursuivons notre route sous un soleil de feu, et ne tardons pas à apercevoir les chalets de Planpansier; c'est de ce village que part le sentier pour la cabane des Jorasses. Nous suivons un petit « vionnet » qui s'élève très rapidement dans une forêt de beaux sapins dont la fraîcheur est la bienvenue, mais de trop courte durée, car les arbres s'espacent de plus en plus et bientôt nous arrivons sur un maigre pâturage où broûte un petit troupeau.

Au-dessus de nos têtes, les glaciers de Praz-Sec à droite et de Planpansier à gauche finissent par nous convaincre que nous sommes sur la bonne route.

Remontant un peu le pâturage, nous traversons le torrent sur quelques pierres, et suivons une première moraine jusqu'au pied d'une petite paroi de rochers, dont une échelle facilite le passage. Voici de nouveau des moraines; chaque pas soulève un nuage de poussière jaunâtre; un vestige de sentier nous permet d'atteindre l'ilot de rocher sur lequel est perché la cabane; ne trouvant pas la corde fixe, nous escaladons le rocher sans trop de difficultés.

La cabane est déjà occupée par une caravane composée d'un touriste et de ses deux guides; après les salutations d'usage, nous pénétrons à l'intérieur, la cuisine forme la première pièce et le dortoir la deuxième; nous prenons possession de nos places

ainsi que d'une marmite d'eau chaude que les guides ont eu la bienveillance de nous préparer. La soupe est mangée sur le seuil de la cabane, et, entre chaque cuillerée, nous admirons en face de nous le Grand Paradis illuminé par les derniers rayons du soleil.



Phot. : Périllat.

CABANE DES JORASSES.

Le touriste nous apprend qu'il a pour but le Dôme de Rochefort ; nous serons donc seuls aux Grandes Jorasses. Les guides ont déjà préparé la couche ; aussi en prévision des fatigues du lendemain, nous abandonnons-nous bientôt aux douceurs du repos. Longtemps encore nous entendons des séracs craquer dans le glacier, des pierres descendre les couloirs, mais tous ces bruits s'éteignent. La montagne s'endort.

Mardi 9 août. — A 2 heures du matin, un léger bruit venant de la cuisine me réveille, c'est mon ami Blaser qui prépare le déjeûner; je vais le rejoindre, et pendant que l'eau chante dans la marmite, nous garnissons nos sacs du strict nécessaire puis quittons furtivement cette hospitalière cabane. La nuit est très noire ; à la pâle lueur de notre lanterne nous remontons la moraine et atteignons bientôt la neige; arrêt de quelques instants pour ajuster nos crampons et nous encorder.

Le froid devient de plus en plus vif; le jour ne va pas tarder à poindre; en nous retournant nous voyons le sommet du Grand Paradis se roser, et les premiers rayons du soleil nous éclairent comme nous touchons aux rochers du Reposoir.

La partie que nous venons de parcourir est l'une des plus mauvaises de l'ascension, c'est en effet une marche continuelle dans les séracs au milieu de crevasses énormes, aussi nous promettons-nous de ne pas y perdre notre temps à la descente.

Les rochers du Reposoir sont attaqués avec entrain; c'est du granit excessivement solide, les dalles succèdent aux dalles, quelques cheminées et des vires; de temps en temps nous nous arrêtons pour admirer par dessus nos épaules les crevasses bleues du glacier de Praz-Sec. Il nous faut maintenant quitter les rochers pour traverser une pente de neige et continuer l'ascension par les rochers Whymper; puis, abandonnant de nouveau les rochers, nous traversons la fameuse pente de neige du sommet Whymper; au-dessus de nous des séracs; au-dessous la pente s'arrête brusquement et laisse deviner un saut; grâce à nos crampons, aucune marche à tailler pendant ce passage. Voici les derniers rochers; un

coup d'œil à l'Aiguille Blanche de Peuteret nous permet de constater que nous sommes à sa hauteur, (4113 m.) constatation qui nous donne des ailes et nous fait poursuivre avec entrain notre ascension.



Phot. : Périllat.

SOMMET DES GRANDES JORASSES.

A la sortie des rochers, nous sommes surpris par un vent violent et très froid ; le sommet ne doit pas être bien éloigné. Une pente de neige excessivement raide se présente ; nous la prenons en écharpe sur la gauche et bientôt arrivons sur l'arête.

A 9 h. 25 les Grandes Jorasses sont à nous.

Pas de grands cris de joie, rien qu'une vigoureuse poignée de mains pendant qu'un faible coup de canon se fait entendre.

Je vais essayer de décrire ce que l'on voit de ce sommet.

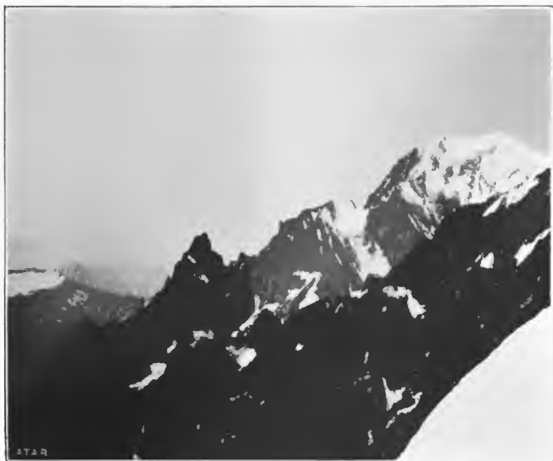
Ce sont d'abord les hautes cimes : le Monarque des Alpes, le Mont-Blanc trône entouré de fines aiguilles ; voici les Dru, la Verte, les Droites et les Courtes, puis la partie suisse de la chaîne où nous reconnaissons les Aiguilles du Chardonnet et d'Argentières, le Tour Noir et le Dolent, plus loin encore quelques hauts sommets des Alpes bernoises et valaisannes s'estompent dans la brume qui monte des vallées. Fouillant du regard l'horizon, nous cherchons et trouvons enfin, bien infime et bien caché, notre cher Salève, cette école du varappeur ; un peu plus à droite, un coin bleu : c'est notre lac et, fermant la vue, la ligne noirâtre du Jura.

Nos yeux ne peuvent se détacher de ces magnifiques Aiguilles de Peuteret, des Dames Anglaises et du Mont-Blanc de Courmayeur qu'une courte arête de neige relie au Mont-Blanc ; voici, fuyant sous nos pieds, la vertigineuse arête des Hirondelles, plus bas encore les magnifiques glaciers qui entourent cette partie des Alpes, et enfin le bien petit hôtel du Montanvert.

Il y a déjà 55 minutes que nous sommes sur ce sommet, aussi, bien à regret, faut-il songer au retour.

La pente terminale est descendue directement ; à l'entrée des rochers nous trouvons la traditionnelle bouteille dans laquelle nous introduisons nos cartes de visite. Nous continuons la descente par des rochers ; mais voici la partie délicate : la pente du sommet Whymper ; le soleil a déjà ramolli la neige, aussi

est-ce avec d'infinies précautions et la corde bien tendue que nous passons; une fois les rochers Whymper franchis, une courte pente nous conduit à ceux du Reposoir où une halte s'impose; le godillot est placé sous une gouttière pendant que les provi-



Phot. : Périllat.

VERSANT ITALIEN DU Mt-BLANC, VU DES ROCHERS DU REPOSOIR.

sions s'étalent sur les rochers; nous étions tranquillement occupés à manger lorsqu'un bruit formidable se fait entendre; nous regardons à nos pieds le glacier Praz Sec, c'est un premier banc de séracs qui s'effondre en entrainant un deuxième puis un troisième; un nuage de neige s'élève, marquant la place où gisent ces quintaux de glace, puis tout rentre dans le silence.

Notre repas terminé, la descente des rochers recommence et bientôt nous atteignons le glacier ; nos vingt-cinq mètres de corde sont déroulés, et prudemment la traversée s'effectue ; encore un saut, et la dernière crevasse est franchie ; ensuite vient la monotone moraine et enfin à 3 heures nous sommes de retour à la cabane (douze heures exactement pour l'ascension).

Le temps de réparer nos forces et de tout remettre en ordre ; une heure et demie s'écoule ; un dernier regard sur ce qui nous environne, puis nous continuons notre descente.

Grâce à la corde fixe, nous sommes vite au pied des rochers ; nos pensées vont alors à ce maître de la varappe, j'ai nommé Guttinger, qui trouva la mort en cet endroit. Un peu plus bas, nous croisons un touriste accompagné de deux guides de Zermatt, qui nous demandent des renseignements sur les Jorasses ; souhaits de bonne course, puis rapide descente des moraines ; voici l'échelle, et le passage du torrent ; les pâturages sont traversés à la course ; laissant à notre gauche le sentier pour Planpansier, nous tirons fortement sur notre droite et atteignons la grande route vers le village de Lapalud.

Nous voici de nouveau brassant la poussière des grands chemins à la recherche cette fois de Courmayeur et d'un bon lit. Nous dépassons Entrève aux rues étroites et sombres et atteignons bientôt le Lizeret. Appuyés sur nos piolets, nous contemplons encore une fois notre conquête d'aujourd'hui ; les Grandes Jorasses, le Dôme, les Aiguilles de Rochefort et du Géant sont dorées par le soleil couchant.

Voici Courmayeur dont les rues sont encombrées d'une foule cosmopolite ; nous allons de suite à l'Hô-

tel de Savoie qui nous avait été particulièrement recommandé, mais, désagréable surprise, aucune chambre n'est libre. Accompagnés d'un employé de l'hôtel nous parcourons inutilement tout le bourg; nos mines s'allongent de plus en plus, lorsque nous voyons venir à nous un guide. — « Vous cherchez une chambre, Messieurs ? »

— Oui ! mais nous n'en trouvons pas.

— Comme je dois partir ce soir pour le Dolent, je vous offre mon lit.

Nous acceptons, cela va sans dire; nous l'aurions bien embrassé ce brave homme.

Débarrassés de nos sacs, nous retournons à l'hôtel d'où, après un plantureux repas nous revenons chez notre brave guide avec lequel nous causons encore quelques instants du Dolent entr'autres; encore un vigoureux serrement de mains, souhaits de réussite, et nous nous séparons......

Malgré le bruit de la rue, Morphée nous emporte rapidement dans le pays des songes, sur ces sommets aimés où l'on voudrait rester toujours.

Charles Périllat.
Section genevoise.

RECTIFICATION

Dans une note faisant suite à l'article de M. Hofmann, « *Traversée des Aiguilles Rouges d'Arolla* » (Echo n° 2, 1905), note destinée à rappeler un récit ancien, nous mettions en doute que l'auteur eût effectué la traversée complète des Aiguilles Rouges. M. Hoffmann nous écrit qu'après avoir revu les lieux avec ses guides de l'année dernière, il est certain d'avoir aussi franchi la *Crête de Coq* qui forme l'Aiguille méridionale; il n'a ainsi laissé de côté que la pointe Nord, selon lui sans intérêt.

NOUVELLES DES SECTIONS ROMANDES

Section de Jaman.

Sous la direction de notre dévoué Président, la vie de la Section a été active cette année. Nous avons eu régulièrement une séance par mois, dans chacune desquelles une conférence a été faite Nous avons applaudi tour à tour MM. *Brun* (croisière au Spitzberg) *Mercanton* (l'Auvergne et ses Puys) *Bornand* (Grand Paradis et Breithorn), *Bührer* (Etude sur le dernier mouvement sismique). Parmi les projections qui ont accompagné les conférences, celles de M. Bornand ont été spécialement remarquées. La conférence de M. Mercanton, à la fois littéraire et scientifique, a obtenu un vif succès et nous espérons une nouvelle conférence sur les forages glaciaires que M. Mercanton a étudiés spécialement au Tyrol et au sujet desquels il a publié un article remarqué dans la Bibliothèque universelle.

Parmi les discussions d'ordre administratif, notons la décision d'avoir un répertoire des membres, déposé au local et tenu à jour. Le besoin s'en faisait vivement sentir. La section a émis le vœu que l'*Alpina* ne soit pas un périodique régulier, mais plutôt un organe officiel publiant les communications du comité central et des sections. Il est certain que l'*Alpina* contient souvent des articles manquant d'intérêt général, et quelquefois des discussions oiseuses. Il faut reconnaître cependant que l'on y trouve beaucoup de renseignements utiles et qu'il reflète bien la vie du club. Si la lecture en est — surtout pour nous autres welches — moins attrayante que celle de l'*Echo,* il me semble que son caractère actuel se justifie parfaitement et que l'*Alpina* ne fait pas double emploi pour nous avec l'*Echo* dont la tendance est d'être un organe essentiellement littéraire.

Une vingtaine de membres nouveaux ont augmenté notre effecif. L'agrément d'un local spacieux et commode a attiré cette année beaucoup plus de monde aux séances.

Les courses officielles à Plex-Morelles et à la Tour de Don ont souffert, l'une d'un excès d'humidité, l'autre d'un excès de chaleur ce qui a eu d'ailleurs la même conséquence, soit la recherche anxieuse de la pinte. Comme quoi il est vrai que les extrêmes se touchent. Le comité a organisé le Dimanche 16 juillet une course à Barberine pour l'inspection de la nouvelle cabane. Il avait été décidé qu'il n'y aurait pas de cérémonie d'inauguration. Il ne me parait pas impossible cependant que nos amis *salvaniens* — et peut-être d'autres — s'attendaient à quelque vague manifestation tant oratoire que bachique à l'occasion de la reconnaissance officielle de la cabane agrandie. A défaut de partie officielle, l'entrain n'a du reste pas manqué, dit-on, le samedi soir. Les départs et arrivées nocturnes ont dû rendre le repos fort intermittent. Le Dimanche, départ dans différentes directions : le *Perron*, avec guides, pour membres du comité et autres personnages bien vus ; la pointe des *Rosses* pour clubistes plus modestes, enfin le Bel-Oiseau, pour les clubistes tranquilles et peu téméraires. L'on dit que, malgré son aspect bon enfant le Bel-Oiseau, sans doute pour justifier son nom, aurait essayé de jeter la frayeur dans l'âme tranquille et peu téméraire de quelques-uns des ascensionnistes. Tout s'est heureusement terminé le mieux du monde, Dieu le voulant, et les *Salvaniens* aidant ; et le comité put dormir sur ses deux oreilles le Dimanche soir.

Ed. C.

Section Moléson.

Le trimestre écoulé représente le printemps de l'alpiniste et, à mon avis, c'est le plus agréable. On marche sans fatigue parce qu'il fait encore frais et la neige, qui tient encore dans les creux et les couloirs, donne au paysage une variété qu'il n'aura plus en été.

Dans notre Section, les heureux, ceux qui ont des loisirs, ceux qui peuvent partir dès le samedi, ont marché déjà pas mal. Mais le plus grand nombre sont des laborieux qui ne peuvent pas saisir au passage un beau jour entre plusieurs mauvais.

Malgré tout, je puis noter une course aux Rochers de Charmey, une à la Mittagfluh (Boltigen), une autre à la Hochmatt, une à la

Corne-Aubert, une au Vanil des Nontanettes, une ascension du Vanil Noir, alors qu'il y avait encore beaucoup de neige, et notre course officielle de printemps à la Dent du Chamois.

Enfin, ce que les Allemands appellent « die Aufschliessung des Gebietes », la découverte progressive du territoire, l'inauguration de passages nouveaux, se poursuit chez nous d'une façon normale. Ainsi je vous signale, pour ce printemps déjà, une ascension de la Schwarze Fluh (dans le massif du Kaiseregg) par le couloir, jusqu'ici inusité, des Schachen, exactement au nord du sommet ; et un passage de la Dent de Bimi aux Tours des Mortheys par une cheminée du versant vaudois. Mais il faudra trouver autre chose, car ceci est un véritable casse-cou. Enfin, la Dent de Savigny (chaîne des Gastlosen), qui se faisait toujours par les couloirs de l'est, a été escaladée directement par la face fribourgeoise, grâce à une cheminée jusqu'alors inconnue et qui sera relativement facile quand elle ne sera plus remplie de glace.

Vous voyez qu'en somme, Moléson ne s'endort pas et tenez compte du temps qui, sans être mauvais en général, a été d'une variabilité déconcertante pour les projets de courses.

A côté de notre activité pédestre, c'est-à-dire proprement clubistique, il faut signaler une conférence que nous a donnée, avec sa verve et sa bonhomie habituelles, l'un des plus forts parmi nos vieux grimpeurs, M. Raymond de Boccard. Il revient de l'Abyssinie, où il a passé l'hiver à chasser. Il nous a raconté ses courses, en nous exhibant de belles projections et des animaux extraordinaires.

R. G.

CHRONIQUE ALPINE

Au refuge de Rabuons (Alpes Maritimes).

A la partie supérieure de la vallée de la Tinée, principal affluent du Var, non loin de la petite ville de St-Etienne de Tinée, se détache à l'Est un vallon latéral au haut duquel s'ouvre le cirque

de Rabuons, égayé par ses lacs et dominé par les hautes cimes de la chaine frontière d'Italie, le Pic de Ténibres (3031 m.), le Cimon ou Chignon de Rabuons (3008 m.), la cime de Corborant (3011 m.), la Rocca Rossa, etc. C'est auprès du lac inférieur que la section des Alpes Maritimes du C. A. F. vient d'ouvrir un nouveau refuge. Le chalet s'élève sur un rocher isolé, à 25 mètres au-dessus du niveau du lac principal, à une altitude de 2540 mètres. Il est construit en pierre et en bois de mélèze avec toiture en rubéroïde incombustible. Il comprend une salle à manger, un dortoir avec 18 couchettes pour les voyageurs et un autre avec 10 couchettes pour les guides. Ce refuge, commencé en juillet 1904 a été inauguré le 15 juillet dernier par une fête alpine parfaitement organisée et admirablement réussie, groupant 85 alpinistes autour du dévoué président de la section des Alpes Maritimes, le chevalier V. de Cessole et de son vice-président, M. Lee Brossé. La direction centrale du C. A. F., la section de Provence, le Club alpin italien, l'armée, étaient représentés au banquet d'inauguration où beaucoup de bonnes pensées furent exprimées en excellents termes.

Quelques jours plus tard, une autre réunion plus intime donnait lieu à un épisode intéressant parce qu'il est un hommage rendu à un de nos savants des plus estimés, membre de la section des Diablerets du C. A. S.

En voici le récit tiré de l'*Eclaireur* de Nice du 31 juillet.

« Le Refuge de Rabuons, qui a été récemment inauguré d'une façon si brillante, vient d'avoir pour hôtes pendant plusieurs jours M. Emile Burnat, le savant auteur de la « Flore des Alpes Maritimes », accompagné de ses collaborateurs, MM. J. Briquet et F. Cavillier, ainsi que de M. le commandant Saint-Yves, en tournée d'herborisation.

La présence des naturalistes suisses dans cette région, aussi intéressante pour le savant que pleine d'attrait pour l'alpiniste, a donné lieu le 26 juillet courant à une fête toute intime dont le motif était la deuxième ascension de la cime Burnat (environ 2,957 m. d'altitude).

La cime Burnat, dont la première ascension a été faite le 8 septembre 1903 par M. le chevalier de Cessole, accompagné du guide Fabre, de Saint-Etienne de Tinée, fait partie d'une arête extrê-

mement vertigineuse et déchiquetée, détachée du Mont Ténibres, et qui sépare le vallon de ce nom du vallon del Piz. Les cimes sans nom qui donnent à cette chaîne son caractère de sauvage beauté ont été baptisées par M. V. de Cessole : Bec-del-Vir, cime Burnat, Roche Brossé et cime Léon Bertrand. Ces deux derniers noms rappellent ceux d'un alpiniste et d'un géologue dont les travaux ont puissamment contribué à faire connaître ces régions. En baptisant la cime Burnat, le distingué président de la section des Alpes Maritimes du Club Alpin Français a voulu, par une délicate attention, perpétuer le souvenir de l'homme qui, avec tant de modestie et de patient labeur, a étudié et décrit la flore des Alpes Maritimes avec une compétence universellement reconnue.

Malgré ses soixante-dix-sept ans, M. Burnat, accompagné de M. le commandant Saint-Yves, est monté en deux heures et demie du Refuge au Pas de Rabuons, d'où il pouvait suivre dans tous ses détails l'ascension mouvementée du nouveau pic par MM. J. Briquet et F. Cavillier, accompagnés du guide Th. Fabre et de M. Maynard, venu tout exprès de l'observatoire du Mont Mounier.

Ces messieurs, les derniers mauvais pas enfin franchis, et après avoir du sommet poussé trois vivats en l'honneur du parrain, ont entonné à deux voix le Cantique Suisse dont la mélodie grave et religieuse, dans ce cadre unique, communiqua aux assistants la plus profonde émotion. Puis, en l'honneur de leurs amis français, ils firent retentir les accents de la « Marseillaise » dont les derniers échos furent soulignés des hourras enthousiastes partant simultanément du Pas de Rabuons et du sommet du Mont Ténibres (3,031 m.), où se trouvait également une caravane composée de Mme, Mlle et M. Fay.

Ces trois caravanes se trouvaient réunies vers midi, au Pas de Rabuons pour le déjeuner qu'on était si heureux de voir présider par le vénérable M. Burnat. Au champagne, quelques paroles furent successivement prononcées par M. Briquet et par M. le commandant Saint-Yves, à l'adresse de M. Burnat.

M. le docteur Briquet, directeur du Jardin Botanique de Genève, donna lecture en français de l'inscription commémorative latine — le latin est la langue des botanistes — rédigée par lui et déposée dans le cairn de la cime.

M. le commandant Saint-Yves, dont l'émotion se trahissait visiblement, exprima l'admiration sincère et l'attachement filial que lui et ses compagnons éprouvaient pour la science profonde et l'immense bonté de l'excellent savant.

M. Burnat, après avoir évoqué le souvenir de M. V. de Cessole, répondit à la sympathie qui lui était exprimée, par une paternelle accolade au guide Fabre, et de chaudes poignées de mains à ses amis, sans excepter les dames dont la grâce ajoutait un charme de plus à cette petite manifestation alpine.

L'ascension du grand cimon de Rabuons (3,008 m.), faite par les compagnons de M. Burnat, tandis que lui-même regagnait les lacs de Rabuons, et une charmante soirée familière autour de la table hospitalière du refuge, terminèrent dignement cette belle journée. »

Chronique alpine de la chaîne du Mont-Blanc pour 1905.

Nous recevons le communiqué suivant sur les ascensions et routes nouvelles effectuées dans la chaîne du Mont-Blanc, pendant les premiers mois de l'été de 1905. Cette liste sera complétée s'il y a lieu.

Massif du Chardonnet.

1. — 3 juin 1905. M. Emile Fontaine avec les guides Jean Ravanel, dit Diandian et Léon Tournier.
Petite Pointe située entre l'Aiguille du Passon et le Col Adam-s-Reilly. 3409 T.V.
Bibliographie. Revue C. A. F. La montagne 1905, croquis page 231.
2. — 3 juin 1905. *Aig. Adams Reilly* située sur l'arête directement au N.O du Chardonnet. 3506 T.V.
Bibliographie. Revue C. A. F. La Montagne 1905, croquis page 231.

Massif du Triolet.

3. — 15 juillet 1905. M. Emile Fontaine avec les mêmes guides.
Aig. du Triolet par l'arête E.
L'ascension fut faite par le Glacier de Pré de Bar, en rejoignant la crête à proximité de la brèche 3569, de la Carte Barbey.

Massif de l'Aig. Verte.

4. — 26 juillet 1905. Les mêmes. — Les 2 petits Clochetons situés au sommet du Col des Droites.

Massif des Aiguilles de Chamonix.

5. — Le 3 Juillet 1905. M. Ryan avec les guides Franç. Lochmatter et Joseph Lochmatter.

Le Grepon de la mer de glace.

6. — Le 14 juillet, les mêmes. *Le Grand Charmoz* par l'arête Ouest (du Petit Charmoz au Grand Charmoz).

7. — Quelques jours plus tard, les mêmes. *L'Aig. de Blaitière* du Glacier d'envers Blaitière.

8. — Le 20 juillet 1905. M. Emile Fontaine avec les guides Jean Ravanel et Léon Tournier.

Le Caïman. Aiguille située à peu près à mi-distance sur l'arête entre l'Aig. du Plan et celle du Fou.

Le nom de caïman a été donné par analogie, cette pointe étant dans la région du Requin

9. — Le 9 juillet. M. le comte R. O'Gorman, M. Albert Brun avec les guides Joseph Ravanel (Le Rouge) et Edouard Charlet. *LAiguille Centrale des Pèlerins*[1].

10. — 15 juillet 1905. M. Beaujard avec les guides Joseph Simond, Louis Simond et François Payot des Mossoux. *L'Aiguille à l'Est de la précédente* entre la centrale et le Plan.

On pourrait la désigner pour plus de commodité et sous réserve de l'approbation du premier ascensionniste, par le nom : *Aiguille Orientale des Pèlerins.*

Massif du Mont-Blanc.

11. — Le 4 juillet. M. Emile Fontaine avec les guides Jean Ravanel et Léon Tournier.

La Pointe Durier située sur l'arête N. O. du Mont Maudit. 3997 T.V.

Bibliographie. Croquis Echo des Alpes 1905, page 144.

12. — Le 11 juillet. Les mêmes. *La pointe Mieulet* située sur la crête N. O. du Mont Maudit. 4287. T. V.

Bibliographie. Croquis Echo des Alpes 1905, page 144.

L'arête N. O. du Mont Maudit fut suivie depuis la Pointe Durier (ci-dessus) jusqu'au Col 4348 T. V.

Petite note sur le col des Hirondelles.

Le guide Kurz indique que les roches du versant du Glacier de Leschaux sont bonnes. Les caravanes de MM. le Comte O' G. et A. B. ont trouvé ces roches très délitées, les prises petites et sans consistance. Il y avait de très fréquentes chutes de pierres, il y eut même un petit accident causé par elles. A. B.

[1] On peut nommer *Aiguilles des Pélerins*, le chainon des 3 pointes qui enserre le Glacier des Pélerins et descend à l'ouest de l'Aiguille du Plan.

L'ÉCHO DES ALPES

1905. — N° 9.

UN JOUR D'EXPLORATION

dans les montagnes du district de Conches.

Dès que le volume 2 du « Bernese Oberland », collection des « Climbers' Guide », fut prêt à paraître, j'eus la bonne fortune d'en recevoir un exemplaire que m'adressait aimablement son auteur, M. W.-A.-B. Coolidge. Ce volume comprend la très importante partie des Alpes bernoises s'étendant du Mönchjoch au Grimsel. Ce travail, venant d'un tel auteur, approche naturellement de la perfection, tant par la précision générale que par la sûreté de l'information [1].

Aussitôt en possession du précieux petit guide, je me mis à l'étudier et rien n'est plus intéressant que de suivre les expéditions à l'aide de nos bonnes cartes Siegfried. A côté de la description des sommets de premier ordre, nombreux dans cette région, il renferme aussi celle de plusieurs districts encore peu parcourus. Or, ce sont précisément ces coins-là,

[1] On reste d'ailleurs émerveillé de la prodigieuse fécondité du Rév. W.-A.-B. Coolidge, qui, à côté de la rédaction de tous ses divers guides alpins, de toutes ses notices historiques, de l'ordonnance d'une bibliothèque de plus de 15000 volumes, d'une correspondance polyglotte immense, trouve encore le moyen d'édifier des œuvres monumentales telles que son « Jos. Simler, les origines de l'Alpinisme ». J. G.

modestes, ingrats parfois, que j'ai toujours recherchés, parce qu'on peut encore s'y trouver seul dans la nature sauvage et libre. Tel le district alpestre de Conches, en allemand Goms. La vallée elle-même a été étudiée minutieusement par le Dr Stebler, de Zurich, dont chacun connaît l'admirable Monographie (Annexe du Jahrbuch, vol. 38, « das Goms und die Gomser »). Quant à la partie montagneuse elle-même, il n'en existe que bien peu de descriptions; les principales informations proviennent de M. de Fellenberg, elles furent publiées dans le Jahrbuch 19, donc en 1883/1884 et elles sont encore aujourd'hui pleines d'intérêt. Elles sont accompagnées entr'autres d'un dessin fort intéressant (page 113) de l'ingénieur topographe J. Becker, croquis qui m'a été très utile.

Le groupe alpestre de cette région spéciale est désigné dans le volume 2 du « Bernese Oberland » sous le nom de « *Groupe de Galmi* ». Celui-ci comprend d'abord la longue chaîne qui s'étend des Sidelhörner, près du Grimsel, à l'Oberaarrothhorn, ensuite de celle allant de ce même Rothhorn au Wasenhorn. Cette dernière est composée entr'autres des masses neigeuses de l'Hinter et Vorder Galmihorn (3482 et 3524), ascensionnées pour la première fois en 1884 par nos collègues Kurz et Barbey. Puis encore deux chaînons secondaires: l'un s'échappe au S. E. de l'Hintergalmihorn pour former les Firrenhörner (explorés en 1891 par le Dr Emil Burkhardt) et le Kastlenhorn; l'autre descend, parallèlement au précédent, du Vordergalmihorn au Ritzenhorn. Or précisément cette dernière petite chaîne n'avait pas été explorée jusqu'ici d'une façon précise et elle contient les deux sommets de l'altitude encore respectable de

3241 et 3223 mètres, appelés les *Galmienhörner*. Ce fait m'allécha et je résolus d'aller passer une journée dans cette contrée à mon premier loisir. De plus, le col neigeux séparant les glaciers de Münster de celui de Bächi, haut de 3247 mètres, n'avait probablement encore jamais été traversé par des touristes. Tout au plus si quelques chasseurs de chamois se sont hasardés dans cette direction, car pour descendre du glacier de Münster dans la vallée de Bächi, ils préfèrent, m'a-t-on dit, employer le passage qui sépare les deux Firrenhörner (3280 et 3091 mètres), le glacier de Bächi offrant toujours quelques crevasses, qu'ils évitent autant que faire se peut.

Le topographe Becker croit que le sens des mots « Galm, Galmi, Gälmien, Gälmje » doit se traduire par « arête étroite » (schmaler Grat). Va pour « l'arête étroite », ce n'est point pour déplaire aux grimpeurs. On assure que ces chaînons sont riches en minéraux et en cristaux, et le Bieligerthal, enserré entre le massif du Wasenhorn et nos Galmienhörner, contient l'endroit où s'est faite autrefois une célèbre trouvaille d'améthystes. Le Bieligerthal est fermé au nord par une muraille qui semble en interdire toute sortie. Pourtant, à peu près au milieu, se trouve une brèche caractéristique, par laquelle passe un couloir sans grande difficulté. Ce col s'appelle « la Bieligerlücke », 3158 mètres, il met en communication la vallée de Conches (village de Biel) avec les glaciers de l'Oberaar. M. de Fellenberg a franchi ce col le premier en 1883, c'est le meilleur passage pour gagner la cabane de l'Oberar (section Bienne S. A. C.) et il est curieux qu'on ne l'emploie que fort rarement. Les Biennois conservent ainsi, tout près de leur cabane, un « Biel », mais celui-ci ne saurait

porter ombrage au Biel qu'ils nomment « la ville de l'avenir[1] ».

Le 29 juin 1904, à 5 heures du soir, j'arrivais à Münster un peu fourbu d'un long cahotement de voitures diverses. J'étais accompagné du jeune Philippe Allamand, de Bex, récemment diplômé au dernier cours officiel des guides, à Saas-Fée. J'ai trouvé en lui un agréable compagnon, point blasé, solide porteur, très agile, bon chanteur, aimant avec passion la nature, les fleurs, la liberté. Rien d'étonnant, d'ailleurs, il a été formé à bonne et solide école, celle de l'alpiniste De la Harpe, à Bâle.

Après avoir rassemblé quelques provisions, nous cherchons un homme connaissant un peu les montagnes du voisinage, ceci afin de gagner dès le début un temps précieux. Avec un peu de peine, l'hôtelier nous amène le nommé Adolphe Wärlen, menuisier de son métier, mais chasseur de chamois aussi souvent qu'il le peut. Il fera très bien notre affaire.

Mon intention était d'ailleurs de passer la nuit dans un alpage d'une altitude élevée, par exemple à Rossboden (2342^{m}) ou mieux encore à Hinterbruch (2386^{m}), mais à cette saison la neige n'a pas disparu de ces régions et les chalets sont encore inhabités. Il faut donc, bien à contre-cœur, se contenter d'aller coucher à l'alpage de Grossboden (1851^{m}), au haut du Münsterthal. Sans perdre de temps nous remontons donc cette vallée. Très romantique à son entrée, elle devient ensuite d'une sauvagerie extrême. Il n'y a guère plus d'une heure et quart de Münster aux chalets de

[1] M. le Dr Bähler, l'excellent président de la section Bienne, m'a informé qu'il avait traversé la Bieligerlücke en 1904, lors de l'inauguration de la nouvelle cabane Oberaar. Le récit en a paru dans le dernier Jahrbuch S. A. C.

Grossboden. Ceux-ci sont construits en pierres, ils sont infiniment rudimentaires, un peu sales aussi. Ils servent de refuge à trois bergers et à trois jeunes chevriers. Entre les six, ils soignent trente vaches et des centaines de moutons et de chèvres.

L'un des bergers, — le vieux chef incontesté, — ne manque pas d'affabilité, il nous accueille de son mieux, s'excusant de ne pouvoir offrir que son sordide chalet. C'est le type de l'homme primitif, figé dans cette contrée aussi bien que les rocs qui encastrent le vallon. Il nous apprend que c'est la 35me année qu'il tient l'alpage en cet endroit; jamais encore, ajoute-t-il, durant toute cette période, il n'a vu une herbe aussi plantureuse et les Alpes aussi belles que maintenant. Aussi est-il d'humeur joyeuse, le brave vacher, et se donne-t-il mille peines pour bien soigner les étrangers, aussi rares dans ce coin de pays que les Lapons en Algérie. Gravement, il étend à notre intention des draps quasi-propres sur son maigre grabat, il fait ensuite cuire du lait pour nous l'offrir, après avoir soigneusement lavé les tasses de faïence rouge.

C'est lui, le vieux, qui commande, qui parle, qui interroge; les autres, silencieux, se contentent d'écouter, la pipe aux dents, pendant que les chevriers regardent avec un immense respect.

Le frugal souper ne manque pas de charme, au seuil de cette primitive maison de pierre, entourée d'un entassement de blocs énormes, sous lesquels sourdent de petits torrents au murmure vif et clair. Dans l'air du soir on sent l'odeur caractéristique des alpages, mélange des senteurs de bois brûlé, de lait, d'orties et de bouses.

Le fond du val est très âpre et si le gazon est épais,

les fleurs y sont rares. Au loin se dessine, farouche, la moraine du glacier de Münster, dont la langue blanche se retire, hélas! beaucoup, ainsi que celle de tous ses confrères. Tout près de nous, à droite, le Löffelhorn, la montagne « à vue » de la contrée, à peu près la seule qui se gravisse quelquefois ; ses parois abruptes nous dominent, paraissant nous menacer d'un écrasement prochain. Vers le sud, l'horizon est borné par le Blindenhorn, éclatant de blancheur. Tout près de nous, il y a des ravines encore pleines d'avalanches ; sur l'une d'elles nous trouvons le corps d'un chamois fort bien conservé, auquel toutefois les chevriers ont enlevé les cornes.

Philippe lance ses « jodels », jeunes et joyeux, dans l'espace, jusqu'à ce que, lentement, la nuit arrive. Le ciel fourmille d'étoiles, déjà la lune éclaire les hauts sommets, c'est le moment de s'étendre sur les couchettes si bien préparées, pour essayer de dormir quelques heures. Les bergers eux, ont simplement étendu de la paille, en plein air, à quelque distance du chalet, puis ils se sont couchés, blottis les uns contre les autres, sur une seule ligne. Heureusement la nuit est douce, mais pour se préserver des rayons lunaires, ils ont mis des mouchoirs sur leur visage... A les voir ainsi amoncelés, la tête couverte, sous la lueur spectrale de la lune, on croirait voir une lignée de cadavres sur un champ de bataille.

Je songe que c'est pour nous que ces braves gens ont abandonné leurs pauvres couchettes, et je me dis que l'hospitalité à la montagne est une noble chose, elle est si facilement, si simplement consentie.

Nous dormons quelques instants pas trop mal en vérité, mais ensuite la fièvre du départ nous a pris, et puis le ciel paraît moins pur, la lune s'est entourée

d'un halo. Il n'est que minuit et demi, n'importe, hâtons la levée du camp.

Le vieux a entendu que nous bougions et déjà il a allumé du feu afin de nous offrir encore une tasse de lait bouillant. Après avoir remis une modeste rétribution au vieux bouvier, nous nous mettons en route, à 1 h. 05, avec deux lanternes, car la clarté de la lune aura disparu dès que nous arriverons sous les premiers grands rochers. Nous enjambons la lignée des cadavres, toujours éclairés d'une façon aussi fantastique, puis en avant à la conquête de notre petite chaîne.

Pour gagner le terrassement supérieur des alpages de Hinterbruch, notre chasseur de chamois nous fait grimper, vers la gauche, dans une ravine d'une roideur extrême, dans laquelle serpente parfois un sentier de chèvres lorsqu'il ne devient pas lui-même le lit du torrent. Car un ruisseau fougueux, presque une cascade, descend dans ce couloir où il faut s'accrocher tant bien que mal aux pierres ou aux touffes d'un épais gazon entièrement mouillé. De temps en temps, à la lueur des lanternes, d'un bond risqué, on traverse le torrent, dont les cascatelles vous inondent chaque fois. Cette grimpade nocturne à laquelle je ne m'attendais pas comme début m'a paru un peu dure, mais il est fort probable qu'à la lumière du jour elle est toute autre.

En 1 h. ¼ nous touchons la terrasse de l'alpage, puis le maigre chalet de Hinterbruch, plus chétif, si possible que celui de Grossboden. De gros amas de neige l'entourent encore; pourtant, par places, de petites pelouses, mieux exposées, sont couvertes de soldanelles alternant avec de minuscules crocus. C'est ici le printemps naissant. Un peu plus haut ce ne sont

plus que pentes neigeuses, immensités blanches, d'où s'échappent quelques rares crêtes de rochers. Le jour blanchit, il souffle un léger vent du Sud, tour à tour tiède ou froid, des stratus se montrent à l'horizon, un changement de temps dans la journée paraît évident. Hâtons-nous, peut-être gagnerons-nous la partie avant midi et demi, heure souvent fatidique de précipitation atmosphérique.

Ainsi que des forcenés, nous montons à l'assaut des pentes de neige qui montent, montent jusqu'à la muraille, tout là-haut, dont la ligne de faîte est terminée par la courbe blanche du glacier de Münster. Plus tard dans la saison, toute cette partie doit sans doute être dépourvue de neige; mais pour le moment, ce sont des amoncellements ou bien des étendues de neige durcie il est vrai, mais coupée de milliers de petites vagues, offrant de pénibles obstacles à notre marche accélérée. De temps à autre, nous gagnons des îlots de rochers afin de nous délasser un instant de cette fastidieuse grimpée. Enfin nous atteignons la crête, où déborde le beau glacier de Münster.

Il est 4 heures environ, le soleil s'est levé juste au-dessus de l'imposant Galenstock. Le temps est beau encore à l'Orient, alors que vers le Sud-Ouest le ciel s'est couvert; nous sommes rassurés, pour quelques heures du moins. Comme nous nous trouvons à une petite distance de la cime 3091^{m} du *Firrenhorn*, nous nous y rendons en quelques minutes, sans aucune difficulté.

Ce sommet, couronné d'un gros steinmann, nous est précieux pour orienter notre exploration; en peu d'instants il nous donne, en effet, la clef de la topographie de la région et nous pouvons tout de suite reprendre notre marche.



Le Fond du Münstertal.

Cliché Dr Stebler.

Quoique le glacier de Münster paraisse bénin, nous nous encordons par prudence, nous descendons ensuite jusque près du centre du glacier (cote 3000) pour gravir enfin une pente légère jusqu'au joli col neigeux reliant le glacier de Münster à celui de Bächi : c'est la *Firrenlücke* 3247^{m} (5 h. 10).

Toutes les montagnes qui nous entourent sont d'une netteté parfaite, presque effrayante, grâce à ce temps de fœhn. Vers le Sud-Est, la petite chaîne des Firrenhœrner; au Nord-Ouest, le Hintergalmihorn, cachant partiellement le Rothhorn de l'Oberaar dont les contreforts s'échappent en une chaîne peu accentuée, mais infiniment longue jusqu'aux Rossenhœrner et au Löffelhorn. Devant nous, c'est-à-dire à l'Ouest et vers le Sud, s'étendent d'abord la grosse masse du Vordergalmihorn, puis le massif qui nous intéresse si vivement aujourd'hui, les Galmienhœrner.

Avec quelle joie nos yeux regardent, examinent, fouillent, supputent. D'emblée je constate que ces sommets sont restés tels que les a dessinés M. Becker, du sommet du Kastlenhorn, dans la vignette du Jahrbuch (vol. 19 page 113). Parties neigeuses et parties rocheuses sont demeurées exactement pareilles, le croquis est si parfait en même temps que si sobre, qu'il peut guider mieux encore qu'une photographie.

Après un court conciliabule, nous décidons d'essayer le sommet 3241, de ces gentils petits Galmienhörner par le contrefort rocheux qui se prolonge jusqu'au fond du glacier de Bächi, c'est-à-dire par son arête Est.

La Firrenlücke est franchie, on descend grand train sur le glacier de Bächi, passablement crevassé, mais

recouvert en partie d'une bonne neige encore durcie. En 40 minutes on est au pied de la montagne convoitée, que nous escaladons sans arrêt, avec beaucoup d'entrain, en 1 h. et demie, par la face et l'arête Est. Cette montée est parfois assez abrupte, mais les rochers sont granitiques, avec par places, quelques plaques de neige et fort peu de glace.

Nous foulons le *sommet 3241 des Galmienhörner*, notre but principal est atteint; mais nous sommes bien essoufflés et je demande une heure d'arrêt, pour me ressaisir, pour regarder la vue, pour examiner la contrée, pour manger et boire enfin.

La vue s'est voilée davantage encore, mais il nous reste encore beaucoup à contempler, à analyser. Les sommets de la région de l'Oberaar et de la Concordia sont encore tous très nets; les Pennines aussi sont demeurées claires, avec le Weisshorn et les Mischabel se détachant tout blancs comme d'immenses fantômes; les montagnes du Binnthal et du Tessin se dessinent aussi avec vigueur. Mais le morceau capital du tableau est sans contredit le Wasenhorn: énorme, classique dans ses proportions, éclatant de beauté glaciaire, tout iradié d'un rayon solaire qui sort d'entre les nuages, il se montre à nous comme une apparition grandiose, nous donnant le désir de le gravir un jour. Il est vrai de dire que son côté Nord, d'accès plus facile [1], n'offre pas les beautés qu'il divulgue sur son versant Sud-Est.

Notre cime, formée de quelques rocs et d'une coupole de neige, n'offre pas de trace de précédente ascension; nous érigeons quelques pierres sur l'ex-

[1] Il a été gravi la première fois en 1885 par M. et Mme Tauscher-Geduly, de la cabane Oberaar.

trême sommet, qui domine non sans grâce, de belles étendues glaciaires. Nous constatons que le versant Ouest de notre chaîne offre des pentes faciles sur le Bieligerthal, de nombreuses traces de chamois l'attestent aussi. Heureux sommes-nous donc d'avoir attaqué son versant le plus intéressant.

Bien reposés, nous nous remettons en route pour gagner, en suivant l'arête, le second sommet plus au Sud. Les premières minutes sont un peu pénibles, parce que les rochers ne sont pas solides ; de grands blocs se détachent à tout instant sous les pieds, la corde nous gène bien plus qu'elle n'est utile. Mais voici que très vite la crête rocheuse se change en neige et nous touchons à la selle, fine et jolie, cotée 3149 dans l'A. S.

D'ici, en peu d'instants, par une arête neigeuse, nous atteignons la deuxième *cime 3223 mètres* des *Galmienhörner*. Nous n'avons mis que 42 minutes d'un sommet à l'autre. Comme il n'est qu'un peu plus de 9 heures, que notre dernier but est atteint, nous savourons encore un bon moment les échappées de vues, avec la danse des nuages qui partout s'amoncellent, s'entrecroisent, se pourchassent au contact du grand combat des vents. Combien de sublimes spectacles nos Alpes ne réservent-elles pas à ceux qui s'attardent à les contempler.

A 9 h. 30, comme le ciel devient toujours plus menaçant, on se remet en marche. L'arête au Sud, assez déchiquetée, rochers et glace, est suivie durant un moment, puis la descente s'effectue au Sud-Est, sur les névés conduisant directement et sans difficulté, à l'extrémité du glacier de Bächi.

Nous sommes à la Bächialpe (1990 mètres) à 10 h. 40. Malgré l'importance considérable de cet alpage,

le chalet, construit en pierres comme tous les autres, est aussi fruste que les précédents. Pourquoi ne pas les construire en bois de mélèze, cela donne un cachet bien plus pittoresque et combien plus confortable! les forêts ne manquent pas à proximité. Précisément nous en traversons de superbes un peu plus bas; elles alternent avec de véritables champs de rhododendrons fleuris. Il y a là, devant nos yeux émerveillés, des étendues roses immenses, invraisemblables, de cette noble fleur des Alpes, jamais nous n'en avions vu autant.

La pluie s'est mise à tomber, fine et serrée; nous aurions bien envie de descendre directement sur Gluringen, que nous voyons au fond du val, presque à nos pieds, mais nous ne pouvions guère espérer y trouver de voiture. Il faut donc, pour atteindre Münster, prendre les pâturages, les forêts en écharpe, ce qui ne laisse pas de nous mouiller copieusement. Une course folle nous amène dans le grand village pittoresque, quelques minutes après midi, crottés, mouillés comme des barbets.

Mais qu'importe, l'hôtel de M. Seiler est excellent, le lunch de même et la satisfaction d'avoir réussi notre petite escapade nous réchauffe le cœur. Non sans effusion on prend congé du chasseur de chamois Wärlen, notre compagnon d'un jour, duquel nous avons été très satisfaits. Si vous voulez des guides dans une contrée sauvage, qui sachent les chemins par tous les temps, prenez des chasseurs... même des braconniers, ce sont les meilleurs.

Une heure après, assis avec Philippe sous la capote d'une petite voiture de montagne, nous filons sous le ciel gris pour retrouver le train à Brigue. Les petits villages du district de Conches s'égrènent sous

nos yeux, délicieusement alanguis, jusqu'au moment d'arriver à Naters. Ici, on se réveille au bruit et au mouvement de la longue rue italienne, de cette cité provisoire bâtie pour les ouvriers du grand tunnel



Cliché Dr Stebler.

MÜNSTER.

du Simplon. C'est là un contraste plutôt pénible pour celui qui revient des grands monts solitaires.

Devant nous défile l'interminable lignée que chacun connaît, les restaurants, les cafés, les jeux de boules, les échoppes de toutes sortes. Rien qu'à lire

les enseignes qui passent on peut, en vingt minutes, apprendre assez d'italien pour savoir se vêtir, se chausser, se raser, se nourrir, se rafraîchir surtout.

Soudain, au milieu de ce grouillement de rue apparaît une scène étrange. Dans un espace laissé libre, entre les maisonnettes multicolores, un antique verger est demeuré. Sur le plus gros des cerisiers, dont la couronne s'élève bien haut vers le ciel, une fille du pays, une robuste valaisanne est perchée, cueillant des cerises mûres. Téméraire, elle a grimpé jusqu'à la dernière branche du sommet, la petite valaisanne, à une grande distance de l'échelle où se tiennent, timides, les sœurs, les frères cadets. Tout autour de l'arbre un gros rassemblement s'est formé, ouvriers et enfants, tous exotiques, les uns regardant en l'air pour admirer la hardiesse de cette jolie fille, les autres glanant les cerises égarées.

Scène bizarre qui longtemps a hanté mon esprit; elle m'apparaissait comme la vision d'une race primitive submergée sous le flot grandissant de la civilisation. Pauvre Naters!

J. Gallet,

Membre honoraire. Section Chaux-de-Fonds.

EN ALLANT A LA FÊTE DES VIGNERONS

IMPRESSIONS D'UN ALPINISTE

« Dédié à mes collègues de la Section de Jaman ».

Quitter le refuge ou la cabane voisine du glacier vers trois heures du matin, alors qu'au dehors c'est la nuit noire, sans lune, à peine éclaircie par le ciel étoilé, n'est certes pas chose extraordinaire pour le montagnard en mal d'ascension ; c'est même une heure quelque peu tardive selon ce qu'est le sommet à atteindre et les mauvais pas à traverser avant que le soleil lance ses premiers rayons. Mais, en ville, quitter son lit à cette heure ultra-matinale pour aller quérir une bonne place sur le pont d'un bateau de la Compagnie générale de Navigation, en partance au Jardin anglais, à 3 h. 45, c'est-à-dire bien avant le jour, n'est point chose banale ! C'était cependant le cas, le jeudi 10 août 1905, pour des milliers et des centaines de Genevois descendant de Saconnex, de Champel, de Cologny et d'ailleurs débouchant seuls ou par bandes des rues enténébrées, traversant les ponts et se rendant au Jardin anglais, la première étape pour Vevey, la Fête des Vignerons, le but de la course.

A l'embarcadère, à la lueur blafarde de l'électricité, on s'entasse, on se pousse, on se pile ; c'est une cohue. Beaucoup renoncent et montent à la gare es-

pérant prendre un train plus hospitalier. Le bateau regorge et compte largement le nombre réglementaire de passagers. Le pont volant est retiré, l'ordre de partir donné, et la grosse masse pesamment chargée siffle, s'ébranle, abandonne doucement le quai, sans bruit, ses fanaux allumés; bientôt il disparait dans la nuit avec un balancement de colosse cherchant son équilibre.

Un second bateau vient aborder et le remplacer; il est bientôt envahi de même, sans trop de bousculades; c'est le « Général Dufour ». A 4 heures 20 il quittait le ponton et à son tour se lançait sur la route mobile, pointé directement sur le bout du lac. La nuit est maintenant moins noire; les premières ondes de l'aube se devinent, faisant sortir de leurs ombres les rives endormies.

La foule est attentive et silencieuse; elle attend quelque chose; il y a comme une sorte de recueillement dans toutes ces figures dont les yeux sont tournés vers l'horizon sur une tache plus claire dans le ciel pur et sans nuages. Pour beaucoup le spectacle du réveil de la nature est chose inconnue; ce matin là, ce réveil promet d'être particulièrement glorieux et superbe. A la hauteur d'Hermance les eaux commencent à papillonner et à se teinter des reflets nacrés du ciel qui blanchit et se colore légèrement derrière les Alpes vaudoises. Le Moléson, la Dent de Lys, le massif des dents d'Oche se détachent en bleu très foncé sur un fond rosé qui rapidement rougeoie, s'accentue et monte violemment au rouge violâcé intense de l'incendie, tandis qu'une pointe de feu incandescente comme une étincelle surgit tout à coup derrière les cimes rocheuses, monte, s'arrondit et inonde de ses flèches d'or la nature entière,

frangeant de rubis les profils découpés des montagnes, secouant en les éteignant les dernières étoiles, piquées encore dans la grande voûte qui s'éclaire jusque dans ses profondeurs et renvoie dans la nappe tremblottante du Léman les rayons lumineux de l'astre radieux qui vient de se lever majestueusement! Les pics acérés, les rochers se plaquent vigoureusement de touches de feu tandis que leurs bases sont encore noyées dans leurs voiles humides et bleus! Les villes, les villages, les châteaux, les fermes, les villas, ces perles des rives du Léman, reposent sur les masses des grands chênes, sur les prairies et les coteaux verts! ensommeillées encore, elles sourient à l'astre du jour qui vient de les effleurer de ses chauds regards, et coquettement frissonnantes, se mirent dans les eaux bleues qui les baignent et leur renvoient leurs sourires.

Le soleil monte encore, inonde et chasse les dernières ombres; il n'y a plus de mystères; c'est la belle lumière d'un beau jour éclairant notre beau pays. Un murmure d'admiration est sorti de toutes les poitrines; une seule et même parole est venue sur toutes les lèvres: « Comme c'est beau! » beaucoup ont les yeux humides et ne songent pas à dissimuler une larme qui perle au coin de l'œil! pendant quelques secondes une seule âme et un seul cœur ont vibré, rendant ainsi à la grande nature le culte que lui doit son humble créature.

L'entrée dans le port de Vevey n'est pas moins impressionnante. De la rive savoisienne, des rives suisses, de Villeneuve ou d'Ouchy arrivent des vapeurs chargés de passagers; les palettes de leurs roues frappent le flot rejaillissant en écume blanche et perlée sur leurs coques chatoyantes; des panaches

de fumée noire et grise sortent en volutes épaisses de leurs cheminées inclinées ; pavoisés aux mats et aux cordages des multiples couleurs des cantons suisses, à l'arrière flotte la bannière fédérale à la croix blanche sur son champ d'étamine rouge.

Cette scène pleine de vie, de mouvement et de grâce se déroule sur la nappe bleu foncé du lac, sur le fond infiniment harmonieux de la vallée du Rhône toute bleue aussi à cette heure matinale ; dans ce bleu une pyramide bleue, c'est le Catogne dans la perspective que lui fait la porte ouverte du défilé de St-Maurice. A droite et à gauche sur le ciel bleu, les bastions et les crénaux de la dent de Morcles, les énormes donjons des Tours-d'Aï, les Diablerets, la masse du Muveran ; la royale Dent-du-Midi, avec ses sept pointes aux rochers neigeux scintillant comme de l'argent neuf aux rayons du soleil qui l'inonde, domine et commande avec majesté à tout ce qui l'entoure. Tout au fond la pointe glacée du Vélan, les arêtes du Combin ; et la bannière flotte et ondule, rouge et blanche dans les transparences de ces insaisissables bleus ; elle flotte à nos yeux charmés comme flotte le plus beau des drapeaux dans le ciel du plus beau pays du monde.

Les bateaux décrivent lentement des courbes gracieuses, s'inclinant légèrement sur le flanc, abordant avec calme et déchargeant avec méthode et sans confusion leurs milliers de passagers sur les quais de Vevey. En face se dressent, toutes pavoisées aussi, les grandes murailles de bois de l'énorme amphithéâtre. Malgré la foule, l'ordre et l'organisation sont parfaits. Dix minutes après avoir mis le pied sur le port, chacun était rendu à sa place, assis commodément avec un grand abat-jour vert sur le chapeau, ai-

mable et pratique attention-réclame des chocolatiers de la région.

L'impression produite par ce cirque garni de 12,500 spectateurs assis est imposante. La note qui domine est claire et lumineuse. Les toilettes se tiennent dans le blanc, le rose avec quelques tons plus foncés, toilettes féminines et masculines, piqués des innombrables points verts des abat-jour en carton dont chacun use et se pare sans fausse coquetterie.

Les grandes lignes de l'amphithéâtre sont belles et élégantes, sobrement décorées et accentuées par des motifs d'un goût délicat, heureux mélange de décoration classique, de fleurs et de fruits discrètement colorés. Elles relient avec grâce le grand hémicycle aux portiques blancs d'un grand style dans une donnée dorique, sous lesquels passent les 2000 personnages, acteurs et figurants des scènes qui vont se dérouler sous les yeux d'un public sympathique et disposé favorablement!

Au-dessus de la grande ligne de faîte et en dehors, les toits des maisons voisines sont couverts de curieux de contrebande; il y en a jusque sur les cheminées, tous parfaitement posés pour voir et pour entendre, mais non sans quelque danger. Au-dessus encore, un décor unique en son genre et que seule la cité veveysanne peut offrir à ses visiteurs. Ce sont les pentes vertes, ondulantes et veloutées, ombragées par les chênes, les érables, les mélèzes, assises luxueuses des palais de Caux et des hôtels magnifiques, dominant le bassin bleu du Léman; c'est plus haut encore Jaman, les rochers de Naye, les Tours d'Aï, c'est la commencement de la chaîne déchiquetée des Verreaux. C'est un merveilleux décor peint par la nature sur le bord de la vaste coupole bleue,

pure et sans nuée, mais avec un radieux soleil, qui recouvre et éclaire toute la scène qui se présente si calme dans sa grandeur.

Mais le canon vient de tonner; les cloches sonnent dans la ville et sous les grands portiques blancs la troupe d'honneur passe et fait son entrée, précédée d'un régiment de hallebardiers et de piquiers suisses en costumes rouges du XVIe siècle. Ces suisses sont des hommes de choix, très exercés et disciplinés, corrects et donnant très convenablement l'impression de ce que devaient être les troupes guerrières d'il y a 400 ans. Quelques-uns de ces lansquenets, superbes dans leurs poses, semblent avoir servi de modèles à Holbein pour les cartons de ses vitraux. Vingt-deux beaux garçons, porte-bannières vêtus de pourpoints et de haut-de-chausses à crevés, aux couleurs des 22 cantons, viennent sur le devant du podium saluer par un jeu rhytmé de leurs bannières tout à fait dans le caractère de l'époque; ces bannerets font penser aux Pannerträger d'Urs Graf, tant par la beauté de leur tournure que par l'exactitude absolue de leurs costumes.

Pendant ce temps les quatre grands groupes, troupes de l'Hiver, de Palès, de Cérès et de Bacchus sont venus dans une savante théorie prendre leurs places respectives dans l'immense arène, tandis que l'orchestre et les fanfares jouent la Marche triomphale. C'est d'un effet grandiose et d'un agencement scénique remarquable. On sent ici le souci dominant et la recherche d'une harmonie parfaite pour les yeux autant que pour l'oreille. Pour nous qui ne sommes pas musiciens et qui ne jugeons que par sensation, nous avons été constamment pris et dominé par ce sentiment de l'harmonie. La musique de l'orchestre,

les fanfares, les chœurs se mariaient sans peine et sans effort avec les notes colorées des groupes, de leurs costumes et accessoires. Cette harmonie se maintient jusqu'à la fin dans le détail de l'action comme dans son ensemble. Cette première impression non seulement persiste mais s'accentue par l'enchaînement de scènes dissemblables au premier abord, mais se liant très naturellement jusqu'à la syllabe finale. Difficultés vaincues, obstacles surmontés par un coloriste habile, doué d'un goût naturel considérablement affiné par une grande expérience. Le public n'est fatigué ni par les yeux ni par les oreilles; c'est le plus bel éloge qui puisse être fait à l'artiste, qui, seul, sans doute, connaît la lutte opiniâtre qu'il a eue à soutenir pour arriver à ce résultat qui paraît si simple et si naturel.

Nous nous garderons de parler avec ordre et méthode de tout ce que nous avons vu défiler, évoluer et travailler pendant plus de trois heures d'horloge. Des journaux, des revues, des publications spéciales en ont dit assez et beaucoup; les éloges comme les critiques ont rempli les colonnes de nos quotidiens; la presse a envoyé ses opinions aux quatre coins des cieux! Nous, nous sommes venus ici pour voir et non pour comparer le présent avec le passé, ce qui a été fait avec ce qui aurait pu se faire. Nous sommes venus comme de simples alpinistes habitués aux grands spectacles de la nature, voir comment des artistes, des Suisses, nos compatriotes, avaient, avec les moyens mis à leur disposition, rendu et interprété une légende, celle de la vigne, et une histoire, celle de la confrérie des vignerons.

Certaines choses nous ont frappés plus que d'au-

tres, ou mieux nous ont impressionnés, et si nous osions nous servir de cette expression familière, nous ont emballés. Le montagnard, nous entendons par là le Suisse ami de la montagne, comprend et saisit tout différemment et avec des battements de cœur qui sont à lui seul, une scène alpestre, parce qu'il l'a vue dans son milieu, parce qu'il est allé, au prix de certains efforts, la chercher là seulement où il peut la trouver! Dix fois, vingt fois il la reverra sans fatigue et sans lassitude, parce qu'elle est vraie toujours, variée dans ses détails mais unique dans son ensemble, prise dans le cadre qui lui convient.

Lorsqu'il la retrouve traduite avec le talent qui a présidé à toute la conception de la Fête des Vignerons, lorsque cette scène s'appelle « le Ranz des vaches », par exemple, son cœur bondit, sa pensée le reporte à des visions de verts pâturages, de champs rouges de rhododendrons fleuris, de rochers, de chalets, de troupeaux de vaches, de bergers jodlant au loin. Il se souvient qu'il a gravi le Moléson, couché sur le foin, chanté le « Liauba » au lever du jour avec ses amis alpinistes comme lui, avec Amey, alors le chef de notre section de chant; il revoit à ses pieds la verte Gruyère, le canton de Fribourg, tout ce morceau des Grandes Alpes qui est un morceau de la patrie. Il voit et revit tout çà, il est ému!

Dans le groupe de l'hiver qui a passé avec ses bûcherons, ses symboliques aïeules, ses chasseurs, la noce qui se rapproche du printemps, l'incident du laboureur est une perle. Le robuste paysan, étreignant les cornes de sa charrue tirée par une magnifique paire de bœufs, dirige d'une main sûre et exercée le soc d'acier étincelant; le bouvier, armé de son aiguillon, guide l'attelage pliant sous le joug. Le groupe

par lui-même est très beau, il est digne par sa grandeur d'attirer, de retenir le regard et d'inspirer un artiste! Mais il prend une saveur très particulière lorsque d'une belle voix de baryton, mâle, grave, soutenue, remplissant tout le cirque de ses ondes sonores et pleines, ce laboureur entonne sa chanson en patois du Jorat tout en continuant son pénible labeur! A la fin de chaque couplet il semble se recueillir, ralentir le travail de ses bœufs, puis il se reprend et les excite à tirer plus fort par un accent très marqué du refrain qui revient à chaque strophe. « Ai cho »! C'est d'un effet grandiose, tant la scène est simple, naturelle et vécue; involontairement, nous cherchions dans les profondeurs azurées du ciel, devançant les temps, l'alouette prête à faire son plongeon dans le sillon, et nous écoutions ses trilles se mêler à la voix du chanteur. « Vous savez que c'est un simple manœuvre, un ouvrier des champs, ce laboureur, dit-on derrière nous; ce n'est pas un amateur ni un professionnel »! Nous en sommes certains, parbleu, heureusement et ça s'entend!

Après le laboureur, c'est le semeur qui lance avec le grain des envolées de notes claires et fraîches se répercutant jusqu'au dehors de l'arène contre les maisons voisines, tandis que le chœur qui lui fait escorte répète son refrain « sème à pleines mains le pain dans la bonne terre, espère, etc. »! Encore une scène charmante et prise sur le vif par des interprètes qui l'ont bien vue et en ont saisi toute la fine poésie.

La scène vient de changer, c'est Palès et son cortège du printemps, blanc, rose et bleu tendre; ce sont des enfants, fillettes et garçonnets qui chantent et dansent accompagnés de l'orchestre sur la cadence

un air cher au Genevois et qui toujours l'émeut profondément quand il l'entend loin des tours de Saint-Pierre. C'est celui du « Devin de village » ! les paroles, les petits costumes gracieux des jeunets, avec leurs jolis moutons pomponnés, enrubannés, leurs houlettes nous ramènent en pleine pastorale de Florian ; pendant que nous regardons souriant le joli motif, le chant du coucou dans le bocage arrête les rondes des petits bergers auxquelles succèdent celles des faucheurs et des jardiniers.

C'est le char de Cérès, classiquement architectural, qui passe traîné par deux paires de bœufs rouges tachetés de blanc, enguirlandés de fleurs et d'épis, guidés par des bouviers en tuniques courtes, chaussés de sandales, l'aiguillon au poing. La grande prêtresse l'accompagne portant la faucille d'or ; ses suivantes portent des gerbes et des fruits dorés ; la scène est grandiose, étudiée et rendue par une interprète de grand talent, M[me] Welti-Herzog.

D'un geste d'une magnifique amplitude elle salue la déesse qui du haut de son char triomphal regarde ; elle écoute les chants sacrés qui retentissent et les prêtresses qui déposent sur l'autel les gerbes, élevant leurs coupes et leurs regards vers le ciel. La grande prêtresse entonne d'une voix puissante et grave de contre-alto, une invocation à Cérès ; chacune de ses paroles porte nette et bien timbrée ; les chœurs montent en graduant, s'enflent et grandissent, tandis que les flots d'harmonie de l'orchestre remplissent les airs de grandes vagues qui bercent, élèvent, comme dans un rêve, éclatant enfin dans une finale d'une prodigieuse majesté. Les derniers accords fondus dans l'espace laissent perplexes ; avez-vous vu par les oreilles, avez-vous entendu par les

yeux? Cette scène classique si bien étudiée, si magistralement rendue par M[me] Welti vient se poser avec une étonnante facilité au milieu des ébats des faucheurs, des moissonneurs, des glaneurs, des chants et des rondes de la Mi-Eté et du Ranz des vaches, sans que cette harmonie qui domine en tout et partout soit rompue par le plus infime de ses détails. On accepte tout naturellement ce mélange de scènes classiques et mythologiques, avec celles journalières plus vivantes, plus modernes de la vie des champs et du vignoble du pays vaudois. Nous sortons de notre rêverie, nos instincts de montagnards un instant endormis par l'enchanteresse prêtresse de Cérès se réveillent à la chanson de la Mi-Eté: Tavayannaz, Anzeindaz passent comme des visions tandis qu'aux paroles de Juste Olivier, filles et garçons tournent et s'enlacent tout comme aux pâturages que dominent la pointe des Diablerets.

Tout autre aussi mais non moins vive et violente a été notre impression en voyant arriver à son tour le groupe des Armaillis, composé d'hommes vigoureux avec les reines vaches, aux sonnailles énormes, le char contenant les chaudières de cuivre rouge brillant, les formes à fromages passant en cortège comme pour la montée à l'alpage, chantant, jodlant, youlant, puis s'arrêtant pour former des groupes pittoresques, les vachers maintenant à leurs places les vaches et les génissons impatients. Un jeune et vigoureux gaillard maîtrisant par la corne un beau taurillon blanc prend à son insu des poses superbes dans sa lutte tranquille et calme avec le turbulent animal; c'est un armailli sorti d'une toile de Baud-Bovy. Et tout ça chante et rit pendant que les vaches meuglent, agitent leurs gros toupins et sans souci de la belle so-

ciété qui les regarde, se conduisent comme en plein pâturage avec un sans-gêne qui ajoute singulièrement à la vérité du tableau. Et sous le grand soleil qui éclaire les armaillis et leur troupeau, avec la dent de Jaman, les rochers de Naye, les Tours d'Aï qui regardent, nous oublions que nous sommes à Vevey, assis au milieu de 12,500 personnes et nous n'entendons plus que la voix de Currat, « le Liauba » qu'accompagne en refrain tous les bergers et leurs vaches qui sonnent et beuglent à l'unisson.

Nous sommes emballés cette fois, et aux « huchées » finales nous lançons en réponse claire et nette la huchée du Val d'Anniviers! Tout un public s'y joint, crie, trépigne et communique l'enthousiasme aux voisins! et ça continue. La lutte suisse vient à son tour; très bien musclés des bergers s'empoignent, se tâtent, s'enlèvent, se couchent, se serrent loyalement la main, une bergère couronne de rhododendrons le vainqueur que les vaincus emportent sur leurs épaules; les danses montagnardes, la montferrine, l'allemand, la polka marchent grand train; çà se croise et s'entrecroise; un armailli d'occasion, alerte gymnaste de la section de Vevey, remplit son rôle avec entrain et ardeur, danse pour son compte aux applaudissements répétés des spectateurs mis en gaité! Enfin le cortège se reforme et fait le tour du podium; les vachers bras dessus bras dessous avec leurs belles compagnes en costumes de fête, saluant de leurs petits bonnets de paille tressée, mêlant leurs voix claires aux tintements sonores ou graves des cloches des mères vaches, qui elles aussi y mettent un sérieux de circonstance. Tout le monde crie et applaudit à outrance parce que cette scène si souvent vue dans son véritable cadre dans nos alpages aimés, est

simple et vraie parce que c'est le pays, parce que c'est surtout la Suisse!

Tous les groupes qui ont terminé leurs travaux se massent dans un certain ordre qui les fait valoir les uns par les autres de la plus étrange façon; le char de Bacchus, suivi de sa troupe, apparaît avec le groupe de l'Automne aux chaudes couleurs; celui de l'Eté attend pour s'y fondre et s'y incorporer après avoir chanté le chœur triomphal.

Rien de plus séduisant que cette association de costumes grecs et romains, de ces toges, de ces tuniques aux plis savamment étudiés, aux coiffures élégamment sculpturales, aux accessoires rigoureusement exacts, corbeilles mystiques des Canéphores, tyrses enguirlandés de vigne et de raisins, des faunes et des bacchantes, avec les petites bergerettes sorties de Trianon, armées de leurs houlettes aux nœuds de soie rose, les perruques à marteaux et les tricornes des hoquetons en habits fauves parementés de bleu clair, les moissonneurs et moissonneuses en chapeaux de paille, en corsages et jupons bleus et roses; étrange et savoureux ensemble qu'on ne se lasse de contempler en l'admirant.

Des rondes et des danses antiques se succèdent et alternent avec celles des effeuilleuses, des vignerons d'automne, des vendangeurs, des faunes et des bacchantes, celle-ci bacchanale effrénée. Les acteurs se grisent eux-mêmes, débordants, extatiques, excités par les sons de l'orchestre, des cuivres des cymballes, des stridences des flûtes et des flageollets, par leurs cris hurlés et rhytmés! c'est fantastique; pourtant c'est une note juste qui reste dans l'harmonie sans déchirement d'aucune sorte.

Mais ce qui charme jusqu'à l'enthousiasme, c'est la danse des Canéphores et des feuilles mortes.

Les Canéphores, jeunes suivantes de la procession de Cérès, s'avancent à pas cadencés formant des figures dont le but est évidemment de faire valoir les beaux fruits dorés dont sont débordantes les corbeilles plates qu'elles portent sur la tête ; elles les soutiennent de leurs deux bras avec des élégances de Cariatides, la gorge en avant ! Elles se déploient sur une seule ligne, puis se suivent en longs monômes ondoyants pour finir en un groupe central immobile et sculptural, les unes debout, dos à dos, les autres un genou en terre ; tout autour d'elles et comme enlevées par l'âpre vent d'automne dansent et tourbillonnent des jeunes filles vêtues de robes de mousseline lambellées, aux couleurs vert vieilles mousses, de teintes rousses brunâtres, partant du chamois pour monter au cramoisi des feuilles automnales ; elles tournent et dansent avec des ondulations à la Loïe Füller, dans un désordre étudié de chassés-croisés, prises et reprises par la bise froide, se croisant et s'entrecroisant pour se ressaisir dans une ronde folle, dans un tournoiement vertigineux, s'abaissant vers le sol, se relevant comme dans un spasme pour finir par s'abattre les unes après les autres, comme des feuilles mortes dans une dernière convulsion, sur la terre humide, faisant ainsi un tapis épais et doucement coloré, aux fruits de l'arbre qui restent mûrs et prêts à cueillir pour le pressoir ou pour le cellier. Le soleil jouant au travers des grappes et des fruits entassés dans les corbeilles, plaquant des touches sur les costumes de tout ce groupe, en fait une palette extraordinairement rutilante, ruisselante de richesse, de couleurs aux vibrations inouïes ; c'est merveilleux, d'un grand effet en même temps que d'une émouvante poésie !

Cette danse des feuilles mortes autour des Canéphores est une trouvaille, un trait de génie d'artiste ; cette figure admirable pour elle-même, valait à elle seule la visite à l'arène de Vevey. Elle restera à jamais gravée dans notre mémoire comme une des plus belles entre toutes les belles compositions de la Fête des Vignerons!

Le coup d'œil est à ce moment unique et saisissant. C'est la masse énorme de tous les exécutants qui viennent en dansant reprendre leurs places pour chanter dans un chœur final l'Hymne au travail. Devant les portiques sont arrêtés les chars de Palès, de Cérès, de Bacchus, les voitures chargées de gerbes dorées, de foin, ceux des vendangeurs, du moulin et les autres. Devant eux dans un bel alignement, sur deux rangs, le régiment rouge des hallebardiers suisses, les porte-bannières, enfin les quatre groupes rutilants de couleur. Aux dernières notes amples et nourries de ce chant final, les spectateurs sont debout, applaudissent et lancent leurs bravos. La foule lentement s'écoule par les grandes portes de sortie et va se poster le long des rues de la ville pour voir passer le grand cortège. C'est fini !

Après le plaisir des yeux et des oreilles il faut diner, hélas ! Ça c'est plutôt difficile; pour beaucoup c'est un problème, surtout pour les 4000 qui, venus la veille pour voir le feu d'artifice, n'ont trouvé d'autres oreillers que ceux des bancs ou des parapets des quais à l'Hôtel de la « Belle-Etoile » ou des « 4 vents ». Mais nous, nous sommes sans soucis: alpinistes éprouvés et pas tombés des dernières pluies, nous avons inscrit au programme de la journée « 12 h. 30, diner tiré des sacs »! et c'est sur un bout de table au Cercle du Léman que le tirage des

sacs s'effectue sous la forme de pâtés, de poulets, fromages, fruits et légumes, aux premières loges pour voir la foule circuler, aller et venir en quête d'un morceau de brioche ou de saucisson pour subsister!

Dans cette foule passent comme les grains égarés d'un chapelet rompu, une Canéphore, une Feuille morte, un Faune et sa Faunesse, deux ou trois Lansquenets conquérants, Palès en voiture découverte avec un hoqueton de haute lignée, un armailli, un autre hoqueton élégant et distingué, jadis un des plus joyeux de la section genevoise du C. A. S., auquel nous voudrions crier sur un air connu : « La 2 du 10 est toujours là »! Puis modestement, dans les plis de sa toge d'or, comme une simple mortelle, accompagnée d'un commissaire des plus modernes, passe à pied la grande prêtresse de Cérès, Mme Welti-Herzog! Du haut de notre rocher, pardon, de notre banc, nous osons l'applaudir de nos pattes de clubistes et lancer en son honneur une ioulée alpestre; l'exemple est contagieux, on bat des mains, on crie bravo! La grande prêtresse répond, salue, et nous, infime atôme, récoltons un précieux sourire comme un rayon descendu de l'Olympe.

La chaleur est devenue suffocante; pas un souffle dans l'air, sauf de temps à autre des bouffées incendiaires! Les montagnes sont nettes et rapprochées; de longs stratus gris, des « poissons » planent immobiles dans l'azur au-dessus des sommets! Ah! nous avons eu de la chance! Demain Vevey et sa fête, hélas! pourraient bien être sous l'eau! Nous voudrions monter au Pèlerin; à la gare, cohue! Inutile! les trains sont retenus et garnis d'avance; il faudrait attendre des heures; monter à pied serait si simple sans ce soleil de plomb, mais nous avons

aussi avec nous des dames incapables d'une telle ascension! Reste la cantine où l'on étouffe et où l'on dort!

Il faut songer au retour; encore un problème! Sur le port s'est formée une queue monstrueuse auprès de laquelle celles des soirées des plus grands galas du théâtre ne sont qu'enfantillage! Un bateau... deux bateaux... trois bateaux abordent et... repartent; on crie, on se bouscule, on se pousse, sans souci de l'âge et du sexe au singulier et au pluriel! Ici plus aucune espèce d'organisation; nous ne sommes plus à Vevey mais à la Cour du roi Pétaud. On arrive toutefois dans une poussée irrésistible, par tranches et par morceaux, sur le pont d'un bateau déjà bondé, séparés de tout ce qui vous est cher, heureux encore si c'est celui qui vous conduira du bon côté. Enfin nous y sommes, voguant vers Genève, disant adieu et au revoir à Vevey qui disparaît et se fond avec son cadre merveilleux dans un lointain brumeux. La nuit arrive noire et sans étoiles. Le ciel si pur le matin, s'est chargé de nuages menaçants, le Jura est sous l'orage; bientôt le ciel se zèbre de feu; de grosses gouttes violemment chassées par le vent balayent le pont; les passagers se serrent et s'entassent dans les salons, se réfugient sous les planchers du pont supérieur. Le spectacle toutefois devient intéressant; nous attachons notre chapeau avec un mouchoir et courbés sous l'averse à l'avant, regardons ce ciel rayé d'éclairs déchirant pour une seconde la nuit qui redevient plus noire; la rive savoisienne ne se devine qu'aux traînées de lumières indécises et confuses qui sont celles d'Evian et de Thonon; les ports de la rive suisse se trahissent par leurs petits fanaux, alors seulement que le

bateau touche en grinçant contre les pieux fléchissants de leurs embarcadères.

Une grande ligne lumineuse coupe l'horizon du lac; c'est Genève, le port, le pont du Mont-Blanc, les petits feux verts intermittents du phare de la jetée ; dans le haut du voile épais et noir, un clou brillant, c'est le feu des Treize-Arbres!

Nous y sommes, un peu fatigués d'une journée si bien remplie ; c'est onze heures du soir.

Comme le matin au moment du lever du soleil, une tache blanchâtre se dessine sur le ciel au bout du lac ; nous seuls la voyons dans la nuée sombre ; elle rosit, rougeoie, monte au cramoisi et se répand en un ruissellement d'or ; ce sont les opales du Printemps, les turquoises et les émeraudes de l'Eté, les topazes et les rubis de l'Automne, les saphirs et les diamants de l'Hiver, scintillants, mariant l'harmonie de leurs feux dans un écrin de velours blanc posé sur les plis d'une chatoyante écharpe de soie verte ; c'est, sous la coupole bleue du ciel inondé de soleil, Vevey, son cirque, ses milliers de spectateurs, les groupes étincelants de ses acteurs ! C'est Jaman, les Rochers de Naye, les Tours d'Aï, c'est le drapeau fédéral rouge à la croix blanche qui flotte sur l'azur du lac, la vallée bleue du Rhône ; c'est le joyau rêvé, conçu, composé, ciselé, peint et serti en 1905, dans la couronne de Vevey-la-Jolie, par trois artistes, un peintre, un poète, un musicien. C'est la Fête des Vignerons!

Georges Hantz.

Section Genevoise.

NOUVELLES DES SECTIONS ROMANDES

Section des Diablerets.

Voici tantôt six mois que votre correspondant est muet. Il est grand temps qu'il vienne vous donner quelques renseignements sur l'activité de la Section des Diablerets.

Les séances ont suivi leur cours régulier, plus ou moins fréquentées suivant la chaleur ou la saison, mais toujours remplies par des travaux intéressants.

La question de la course des sections romandes, entre autres, a été l'objet d'une discussion nourrie. L'idée de la faire précéder d'une réunion de délégués n'a pas plû à tout le monde et a soulevé des objections. On a craint d'indisposer par là les collègues des cantons orientaux qui pourraient interpréter ce geste comme une manifestation hostile à leur égard, de créer une sorte d'Etat dans l'Etat, un antagonisme entre les clubistes de langue différente.

Ces craintes sont sans fondement. La section des Diablerets, en proposant cette innovation n'a eu en vue qu'un groupement plus intime des membres romands pour discuter d'une part et élucider des questions d'intérêt local, d'autre part pour mieux approfondir les sujets concernant le Club tout entier, sujets sur lesquels souvent un certain nombre de nos délégués aux fêtes centrales n'ont que des vues trop superficielles. En agissant ainsi, du reste, nous ne saurions éveiller les susceptibilités des clubistes de langue allemande qui depuis de longues années se groupent de même pour étudier les points soumis à notre examen par le C. C. Et de fait notre réunion de délégués aux Plans a déjà eu un heureux résultat en ce sens qu'elle a permis d'arriver à une entente au sujet de l'*Echo des Alpes,* qui depuis un certain temps prêtait quelque peu le flanc à la critique et risquait de perdre l'appui de bon nombre de collaborateurs.

Au surplus nous croyons fermement que nos courses de sections romandes gagneront à ce nouveau *modus vivendi,* soit qu'il se présente sous la forme de réunion des délégués, soit qu'on essaie de mettre en pratique la proposition d'un de nos membres d'organiser une sorte de Landsgemeinde, de réunion pleinière des clubistes. Ce dernier mode de faire serait peut-être plus utile et plus intéressant, en permettant à chacun, sinon de prendre part aux discussions, qui en deviendraient par trop longues, du moins d'entendre les orateurs et de se faire une opinion motivée.

La question de l'agrandissement de la cabane d'Orny, dont je vous ai entretenu déjà, a reçu une solution. Le Comité, après s'être rendu sur place *in corpore,* nous est revenu avec deux propositions : 1° Agrandir, 2° Construire une seconde cabane. C'est cette dernière qui a été adoptée. La nouvelle construction sera installée un peu plus haut, à deux heures environ de l'actuelle, au pied des rochers de la Pointe d'Orny, non loin de l'endroit où se trouve le nivomètre recommandé à l'attention des ascensionistes par notre collègue Mercanton. Elle portera le nom de cabane Dupuis, en souvenir d'un de nos camarades, décédé il y a quelques années. L'intervalle de glacier qui séparera l'actuelle de la future cabane sera-t-il suffisant pour empêcher l'envahissement et l'encombrement ? L'avenir nous le dira, mais pour notre compte, nous en doutons fort.

Notre ami le Dr Jacot-Guillarmod, hanté par le souvenir des hauts sommets des Indes, s'est décidé à tenter une seconde expédition. Mais, avant son départ il a tenu, en collègue dévoué, à nous faire part de ses projets d'escalade. Son but est, cette fois-ci, le Kangchenjunga, sommité dépassant 8500 mètres et située dans la partie orientale de la chaîne de l'Himalaya, non loin de l'Everest. Il présente cet avantage d'être seulement à dix jours de marche de Darjeeling, point terminus du chemin de fer partant de Calcutta. Au Kangchenjunga, les dernières habitations ne sont qu'à trois jours de portage du point choisi pour attaquer la montagne. Ceux qui ont lu le récit de la première expédition en 1902 se rendront compte combien les conditions sont ici plus favorables.

Grâce à de splendides projections de photographies prises au téléobjectif lors de l'exploration de M. Freshfield, nous avons pu

nous rendre compte du plan et de la route adoptés par M. Jacot et nous pourrons facilement le suivre en pensée dans sa courageuse tentative.

Notre collègue est parti. Jusqu'ici nous n'avons pas de renseignements officiels sur son voyage, mais une lettre privée fait part à ses amis de retards déplorables dus à l'incurie de la compagnie de transport qui le conduit aux Indes. Espérons que le succès de l'expédition n'en sera pas entravé et souhaitons bonne chance au docteur et à ses compagnons de route.

M. Fontannaz, un autre voyageur, nous a fait part de ses impressions sur l'Afrique. De son passage à Alger, Philippeville, Tingad et Biskra il a rapporté une foule de souvenirs et de photographies magnifiques qui ont brillamment illustré sur l'écran lumineux sa conférence.

Quelles modifications y aurait-il à apporter au tarif des guides pour les membres du Club, quelles conséquences le métier de conduire les gens à la montagne peut-il avoir sur les populations de nos Alpes? Tel est le sujet que M. Henrioud, pasteur, nous a développé. Ses réflexions, marquées au coin du bon sens et d'un patriotisme éclairé, feront l'objet d'un article de l'*Echo*, ce qui me dispense de vous en dire plus long.

Faut-il vous parler de nos courses de section? La malechance les a accompagnées, hélas, pour la plupart : Vanil-Noir, 6 clubistes, brouillard opaque pour la montée, pluie continue pour la descente ; Pointe des Martinets, 26 participants, brouillard pour la montée, vue nulle au sommet, descente sept heures durant dans la neige molle jusqu'au Vallon de Nant ; Oldenhorn, montée à la nouvelle cabane par un ciel orageux, tempête formidable pendant la nuit, 46 ascensionnistes entassés dans la petite bâtisse, sommeil rare, brouillard et pluie battante pour la descente qui s'est faite naturellement par le même chemin que la veille, laissant le sommet, le Pas du Porteur de Bois et la plaine du Rhône pour des temps meilleurs. La grande course au Pic Lucendro et au Galenstock fut déjà moins trempée ; les clubistes, une vingtaine, n'eurent qu'à attendre un jour au Gothard la clémence du ciel ; à part cela beau temps. Le Ruan seul s'est fait dans des conditions favorables ; couchée à Barberine, ascension et descente sur les

chalets d'Emaney, puis par Fenestral sur Salvan, le tout fut accompli par un temps magnifique.

Quant à la course des sections romandes, vous la connaissez ; je ne la cite ici que pour avoir l'occasion de remercier vivement le Comité et son président du soin qu'ils ont mis à la préparer jusque dans les plus petits détails.

Un certain nombre de grimpeurs ont profité de leurs vacances pour escalader les hautes cimes, Mont-Blanc, Weisshorn, etc. Cela nous promet pour l'hiver d'intéressants récits et de belles séances de projection. W.

Lausanne, 25 août 1905.

Section Genevoise.

J'ai trouvé, à mon retour de vacances, une invitation... à rédiger la « Chronique trimestrielle » et c'est encore étourdi de soleil et de grand air que j'essaierai de vous mettre au courant de notre vie clubistique : besogne d'autant plus simplifiée que dans son précédent compte-rendu, mon collègue a passablement empiété sur ce second trimestre.

Parlons d'abord des séances qui n'ont pas été très nombreuses et qu'ont remplies plusieurs discussions que je résume.

Une proposition de la section Diablerets de faire coïncider avec la course des Sections romandes une assemblée de délégués, ayant pour but de discuter les intérêts communs des sections welches, a été adoptée. Notre Comité et la rédaction de l'*Echo* s'y sont fait représenter et il y a été pris diverses décisions.

Le projet de réorganisation de l'Alpina, qui nous était soumis par le Comité central, n'a pas rencontré beaucoup de partisans; l'impression générale est qu'il faut laisser à notre organe Suisse allemand son caractère de Journal d'information alors que l'*Echo* est un recueil beaucoup plus littéraire.

On a reproché à celui-ci d'être trop exclusivement genevois. Ces critiques ont eu pour résultat une assemblée dans laquelle un projet de réorganisation de l'Echo a été discuté.

La section a aussi envisagé la question de la Fête centrale, mais, tout bien considéré, le pas a été cédé aux sections qui s'étaient déjà mises sur les rangs. Une fête centrale nous eût en effet coûté très cher et le sentier d'Orjobet, qui sera livré dans quelques jours à la circulation, réclame notre entière sollicitude.

Après bien des pourparlers et démarches, après mise au concours, soumissions, etc. l'exécution suivant forfait en a été confiée à M. l'ingénieur Achard, de Veyrier, qui a fait de ce coin un charmant bijou de promenade. L'inauguration servira de programme pour notre course d'Automne. A ce propos, qu'il nous soit permis de remercier le collègue modeste et dévoué qui en est l'initiateur, ainsi que les nombreuses Sociétés et personnes qui s'y sont intéressées de toute façon.

Enfin la discussion des tractandas de l'assemblée d'Engelberg a occupé une partie de nos deux dernières réunions.

Plusieurs travaux, dont quelques-uns de grande valeur scientifique, sont venus renforcer nos séances.

Avec M. le Professeur H. Mercier, nous avons entendu une fort intéressante communication sur: « Les Pierres et les Rochers dans la tradition populaire. »

Cette causerie très documentée a été la source, comme bien l'on pense, de nombreuses anecdotes sur les légendes et les rites dont ces roches ont été l'objet.

M. Albert Gos a déridé les plus moroses en contant ce qu'est la musique à la montagne; ses récits du « Carnaval à Salvan », où le violoneux genevois joue un rôle assez dur, ont été fort goûtés. Les airs que le conférencier a recueillis dans les hautes Alpes, ceux qu'il a composés et qu'il nous a fait entendre sur le violon sont très caractéristiques; ils ont été pour la plupart bissés, et pour finir nous avons pu apprécier toute sa bonhommie dans les deux contes qu'ils nous a cités et qui ont mis l'auditoire en gaîté.

M. de Claparède, a communiqué à ses auditeurs son enthousiasme de savant, avec sa causerie sur le grand Cañon du Colorado qu'il eut l'occasion de visiter lors du 8me Congrès de Géographie. Les descriptions des effets de lever et de coucher du soleil étaient de magiques peintures.

Alternant avec le sérieux, nous avons eu le récit de la course

des Sections romandes, par M. A. Bernoud. Le nom seul de l'auteur me dispense de dire le plaisir ressenti.

Puis Diagoras, l'enfant gâté, est venu mettre de toute sa hauteur, et vous savez si il est grand, un joyeux point d'orgue à cette brillante gaité. Ses propos de vacances servirent de prétexte à une série de traits piquants qui ne blessèrent personne.

La Course générale de printemps, à la chapelle Rambaud, réunissait, malgré un temps peu favorable, une quarantaine de clubistes qui usèrent largement de l'hospitalité de notre collègue Trottet à Monnetier.

La pointe de la Balme, le Moléson, le Mont Ouzon fournirent à de nombreux clubistes l'occasion de se secouer du labeur quotidien ; mais le record de la participation semble être détenu par la course à l'Aiguille de Béranger, qui accueillait, le 9 Juillet, 44 clubistes genevois.

Celle aux Cornettes de Bise réunit sous le piolet directorial 9 collègues qui furent enchantés de la vue, tandis que la Dent de Morcles attira la pluie... et les foudres du chef de course.

Hélas ! l'été, le bel été des clubistes, nous quitte, mettant çà et là des points de rouille prématurée dans les verdures ; le local reprend un peu de son animation ; autour des tables, les photographes exhibent leurs récentes séries, tandis que dans un coin, nos chers ainés fument gravement, considérant avec bienveillance cette jeunesse enthousiaste et vibrante dans ses récits.

Genève, août 1905. C. L. W.

CHRONIQUE ALPINE

MM. Oliver K. Williamson et Henry Symons, membres du Club alpin anglais, accompagnés des guides Jean Maître et Pierre Maurys d'Évolène, ont fait le 26 juillet un nouveau passage de l'Obersteinberg à Ried dans le Lötschenthal, qu'ils ont nommé le Breithornjoch. Il se trouve entre le Breithorn et le point 3387 de la carte Siegfried, et à dix minutes seulement de ce point. L'ascen-

sion s'est effectuée d'abord par des rochers et des pentes de neige assez faciles, jusqu'au bergschrund, et après par une pente de glace de 200 mètres avec une inclinaison moyenne de 65°. Pour la descente, la caravane a suivi l'arète vers le Schmadrijoch jusqu'au Grand Gendarme, et a trouvé une route difficile par des rochers d'abord très friables, ensuite bons mais raides, jusqu'au glacier de Jägi.

Les mêmes ont fait le 4 août la première ascension de la Dent Blanche par la paroi SW. et l'arète W. Ils ont couché au-dessus de l'alpe Bricolla à 3000 mètres environ, et ont mis neuf heures de travail pour arriver au sommet. Ils sont descendus à Ferpècle par l'arête S. (route ordinaire).

(Journal de Genève).

CORRESPONDANCE

Carouge, le 26 août 1905.

A la Rédaction de l'*Echo des Alpes.*

Je prie la rédaction de l'*Echo des Alpes,* de bien vouloir accueillir les lignes suivantes destinées à mettre ses lecteurs en garde contre les agissements inqualifiables du tenancier de la cabane supérieure du Col du Théodule, cabane privée, indépendante du Club alpin et tenue par un certain Maximus Biner à Zermatt.

Mes enfants et leurs amis, quatre jeunes gens de 13 à 19 ans, et trois jeunes filles, accompagnés d'un guide, se rendirent le soir du 10 août de cette année à la cabane supérieure du Théodule avec l'intention de gravir le lendemain même le Breithorn. Ils déclarèrent à leur arrivée n'avoir besoin de rien sinon d'un gite. Il leur fut répondu que les lits, qui coûtaient 6 francs, étaient tous pris, mais qu'il restait des paillasses à 3 francs, paillasses qui seraient placées dans la chambre à manger. Ils retinrent en conséquence sept paillasses au prix de 3 francs l'une. Je n'insisterai pas sur la

grossièreté dont le tenancier fit preuve à l'égard de ces jeunes gens pendant toute la soirée, mais lorsque le moment de se coucher fut venu ils n'obtinrent que trois paillasses en tout et deux d'entre eux durent coucher avec les guides. Je ne citerai que pour mémoire le fait que l'hôtelier voulait au dernier moment placer les paillasses dans le corridor, passage ouvert aux deux extrémités, ce à quoi mes enfants se refusèrent formellement.

Ce que fut la nuit dans ces conditions, je vous le laisse à penser; mais le lendemain matin, au moment du départ le tenancier présenta une note de 63 francs, soit de 7 francs par personne, note qui sauf une côtelette tarifée 2 fr. 50 cent., prise par une des jeunes filles, ne comprenait absolument que la couchée. — Indignés, ces jeunes gens refusèrent de payer, encouragés dans leur résistance par toutes les personnes présentes. Un membre du C. A. F. chef d'une caravane composée de six personnes et de deux guides, qui, après avoir soupé, couché dans des lits et déjeuné, n'eurent qu'une note de 60 francs à payer, s'entremit même pour tenter une transaction.

Tout fut inutile. L'hôtelier profita de ce qu'il n'avait affaire qu'à des jeunes gens. Ils descendirent alors à Zermatt où ils ne trouvèrent que le juge suppléant, lequel ne fit aucun essai de conciliation, mais leur intima l'ordre de déposer immédiatement entre ses mains la somme réclamée, s'ils ne voulaient être arrêtés. Ils s'exécutèrent.

Rappelé de Randa où je me trouvais, je vis le juge suppléant, puis le juge lui-même. Ce dernier fut très correct et essaya d'une transaction qui échoua, le tenancier sachant bien qu'en cas d'un procès, au résultat aléatoire, tous les frais seraient pour l'étranger obligé de se déplacer et de faire venir des témoins dispersés un peu partout tandis que lui-même échapperait à tous ces ennuis-là.

Le calcul est ingénieux et n'est probablement pas inédit; la manière la plus simple de s'en défendre est d'aviser les amateurs de courses alpestres pour les empêcher de tomber dans le même guêpier.

Veuillez, etc. Dr E. M.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES

L'Alpe, 3e année, No 9-10. — Chronique de la Pro Montibus et Sylvis. — Le concours avec récompenses pour travaux privés d'aménagement dans la montagne. — L'engrais dans la culture des forêts, A. SERPIERI. — Le passé, le présent et l'avenir des forêts de la Sardaigne : lettre à S.-E. Rava, inspecteur, A. BARSANTI. — Reboisement : Instructions pratiques sur la façon de semer et planter les espèces ligneuses (suite). — Corporation forestière : le nouveau président. Exigences modestes. — Revue de la presse relative aux forêts. — Notes de Rome. — Chronique des Pro Montibus italiennes. — Des pâturages alpins de la vallée d'Aoste (suite) : Etude du Dock Rainero Malagodi. — La fête des Arbres à Cordenous dans la province d'Udine. — Monument Carlo Giacomelli. — Chronique du Siège Social. — Bibliographie.

No 11. — Chronique de la Pro Montibus et Sylvis. — Reboisement : Instructions pratiques sur la façon de semer et planter les espèces ligneuses (suite et fin). — Corporation forestière. — La fête des Arbres à Ferrara di Monte Baldo. — Chroniques des Pro Montibus italiennes et du Siège Social. — Bibliographie.

No 12. — Chronique de la Pro Montibus et Sylvis. — Eaux et reboisements. — L'Italie au point de vue forestier jugée par un éminent savant, V. PERONA. — Modifications de l'équipement du personnel forestier. — Des pâturages alpins de la vallée d'Aoste (suite) : Etude du Dock Rainero Malagodi. — Chronique relative à la culture alpestre. — Chroniques des Pro Montibus italiennes et du Siège Social. — Bibliographie.

Alpenzeitung, Deutsche, 1905, no 5. — Zurich et son lac, Dr J. SIMON. — Berne, Dr J. SIMON. — Promenades sur les rives du Léman, Dr J. SIMON. — Chamonix, Dr J. SIMON. — Le Mont-Blanc, Dr O. ECKSTEIN. — Courses dans la vallée de Loisach, R. RESCHREITER. — Un nouveau télescope.

N° 6. — Ascensions dans le groupe du Granatkogel. — De la forêt bavaroise à Linz, impressions de voyage de Anna Mayer-Bergwald. — L'arête Est du Haut Göll, H. Sattler. — Dans les Alpes de Tannheim et de Vils — Le Bärenkopf, Dr O. Ampferer. — Partie inférieure de la vallée d'Altmühl. — La Suisse d'Hersbruck, R. Wassermann.

Alpenzeitung, Œsterr., N° 690. — Paroi sud du Hustenstein, L. Späth. — L'arête sud de la Frauenmauer, Dr K. Prodinger. —

N° 691. — Le groupe du Pizzon, O. Schuster. — Courses dans les Alpes Juliennes, Rosa Zöhnle.

N° 692. — Le groupe du Pizzon (fin), O. Schuster. — Dans les Alpes Juliennes (fin), Rosa Zöhnle.

Alpina, N° 13. — Communications du Comité central : Assurances. — Les cabanes du S. A. C.

Mitteilungen des Deutschen Œsterr. Alpenvereins, 1905, N° 13. — Les montagnes du Kaunergrat, K. Berger. — Aux dames alpinistes, Th. Girm-Hochberg. — Dénomination de la Braunorglenspitze, J. Zosmair.

N° 14. — Kaunergrat (suite), K. Berger. — Au Lechtal, G. Roggenhofer. — Le Prober (2471 m.), R. Wagner.

Le Rameau de Sapin, organe du Club jurassien, Nos 6-8. — Note sur l'origine du lac des Brenets, Dr H. Schardt. — Fruits spontanés du Jura, Dr H. Christ.

Rivista Mensile del Club Alpino Italiano, 1905, N° 5. — 36e congrès des Alpinistes italiens auprès de la Section de Venise. — Appel. — Le Pizzo Painale en Valtelline, A. Corti. — Alpinisme modeste. A travers les monts Bergamasques, A. Mars. — De nouveau au sujet de l'Aiguille du Péclet, W. A. B. Coolidge. — Chronique alpine. — Variété. — Littérature et art. — Chroniques du Siège central du C. A. I. et des Sections.

N° 6. — 36e Congrès des Alpinistes italiens auprès de la Section de Venise. — Programme et avis. — La Dent Parrachée en Maurienne, E. C. Biressi. — Chronique alpine. — Littérature et art. — Chroniques du Siège Central du C. A. I. et des Sections.



L'ÉCHO DES ALPES

1905. — N° 10.

LA FÊTE DU CLUB ALPIN A ENGELBERG

Les 9, 10 et 11 septembre 1905.



ENGELBERG allait-il être, par rapport au temps, une réédition de Pontresina ? On aurait pu le craindre pendant que dans les élégantes et confortables voitures de l'E.-B. nous roulions le samedi 9 septembre vers le lieu de la réunion. Disons tout de suite que ces inquiétudes furent vaines et que jamais fête ne fut favorisée par un temps plus magnifique. A Engelberg les arrivants sont reçus au son d'une excellente musique; ils défilent devant le Comité de fête et, tout en gagnant leurs logements respectifs, jettent sur la décoration des rues et maisons un rapide et admiratif coup-d'œil.

A 3 h. assemblée des délégués dans la vaste et superbe salle de fêtes du Kuranstalt, hôtel grandiose entouré d'un beau jardin. La séance est rondement menée par le Président du C. C., M. le Dr Schopfer; chaque proposition est précédée d'un rapport que M. Delétra résume en français. Presque pas de discussions.

La proposition des Sections Neuchâteloise et Genevoise relative aux subventions à accorder aux ca-

banes pourvues d'un tenancier a été résolue en ce sens que l'assemblée *devra* se prononcer dans chaque cas particulier. L'assemblée a voté les subventions suivantes : A la Section Bernina pour une cabane sur l'Alpe Sciora 60 % soit au maximum 4200 fr., à la Section Diablerets pour une nouvelle cabane à Orny le 50 %. soit 4000 fr., à la Section Titlis pour une nouvelle cabane à la Plankenalp le 60 % soit 5100 fr. au maximum.

La proposition de la Section de Genève de solliciter du C. C. une subvention de 100 fr. au maximum par section pour la location et l'aménagement de chalets en vue de la pratique du ski a été adoptée.

Tout se trouvant terminé à 5 h., un groupe de clubistes en profite pour aller faire connaissance avec les environs sous la haute et aimable direction d'un collègue venu à Engelberg quelques jours auparavant à l'unique fin d'explorer le pays. C'est à Schwand, but classique de promenade, qu'il nous mène, et tout de suite, après quelques instants de montée, nous sommes sous le charme. Les nuages se sont dissipés, le soleil fait resplendir les neiges du Titlis et dore les majestueuses parois au pied desquelles, comme dans un lit de verdure, repose le riant vallon d'Engelberg. Le sentier le long duquel nous cheminons est bordé de cette charmante gentiane asclepiade si gracieuse sur sa longue tige. A Schwand arrêt pour contempler la vallée de Stanz et les montagnes qui l'entourent. Le retour à Engelberg, au moment du coucher du soleil est un ravissement. Nous passons devant de somptueux hôtels, rivalisant par leurs proportions avec ceux de Pontresina ou de Caux. Qu'il est loin le temps où, aux rares voyageurs qui s'aventuraient dans ces parages, c'était l'abbé d'Engelberg qui offrait

l'hospitalité, et, sans remonter si haut, Engelberg, il y a une quarantaine d'années, ne possédait que quelques modestes auberges. Ce n'est que récemment et surtout depuis l'établissement du chemin de fer qu'il est entré dans la grande circulation. Actuellement il renferme une trentaine d'hôtels et pensions pouvant héberger près de trois mille personnes. Un essai de faire d'Engelberg une station hivernale va être tenté. Ce luxe excessif, ces immenses constructions ne sont pas du goût de chacun, mais on peut se consoler en se disant qu'il y aura toujours en Suisse de charmantes et paisibles retraites pour les gens à la bourse modeste et aux goûts simples.

Avant le dîner promenade à travers le village composé, du reste, d'une seule rue bordée d'hôtels, de magasins, de cabarets. Les habitants se sont ingéniés à le décorer de leur mieux : grottes habitées par de grotesques bonshommes, gnomes ou autres, chalets rustiques, tentures simulant des glaciers ou des rochers, oiseaux empaillés et partout, des feuillages, des verdures, des rosaces, des drapeaux, des oriflammes.

Le programme prévoyait pour la soirée des réunions familières dans divers locaux. De ce genre de réunions, pas grand'chose à dire ; elles se suivent et se ressemblent : de la musique plus ou moins bonne, des chants plus ou moins beaux, des flots de bière, « helles oder dunkel », excellente, du reste, une atmosphère étouffante qui vous chasse promptement dehors. La nuit est superbe, dans le ciel la lune promène sa face argentée. Il ferait bon grimper sur quelque hauteur, mais une excursion a été décidée pour le lendemain matin de bonne heure et il faut aller puiser dans un sommeil réparateur les forces nécessaires à une aussi sérieuse expédition. C'était sagement agir, mais voilà

qu'à 4 h. toutes les cloches du couvent se mettent successivement en branle faisant fuir Morphée à tire d'ailes; réveil harmonieux, diane pieuse sans doute, mais bien quelque peu matinale.


Phot. : E. Berlie.

LE « HAHNEN » DU SENTIER DE LA FLÜHMATT.

Charmante cette promenade dominicale. Sous la même conduite que la veille nous montons d'abord à Flühmatt, site superbe déparé malheureusement par une affreuse auberge en pierre d'un goût déplorable.

On propose à l'un de nous, artilleur émérite, de bombarder la baraque, mais il refuse par crainte des conséquences. De là, par un petit sentier pittoresque nous gagnons le Bergli, pâturage idyllique, puis prenons le chemin du retour. A qui n'aurait que quelques heures à passer à Engelberg ce serait la meilleure promenade à conseiller, car, mieux que toute autre peut-être, elle permet de bien se rendre compte de ce qui constitue la grâce et la grandeur tout à la fois, de ce qui fait le charme de ce beau coin de terre. A notre arrivée à Engelberg, nous voyons une foule sortir de la messe, on se croirait dans quelque capitale.

A 10 h. dans le même local que le jour précédent assemblée générale. Quoique pas mal de clubistes lui eussent préféré quelque excursion dans les montagnes environnantes, elle fut nombreuse et intéressante.

Après une allocution du Président de fête, M. le Landammann Businger de Stanz, rapport du C. C. duquel il résulte entr'autres que le S. A. C. compte actuellement, 8239 membres répartis en 53 sections et sous-sections. Berne a été désignée comme lieu de la prochaine fête centrale. Puis le Père bénédictin Ignace Hess a lu un intéressant travail sur le couvent et la localité d'Engelberg. A l'issue de la séance le bruit se répand qu'un apéritif est offert par l'hôtel de la Terrasse. On y court ou plutôt on y monte tranquillement par la *ficelle* de l'hôtel, car dans ce pays les hôteliers se payent des funiculaires comme ailleurs ils ont des omnibus. Le bruit était exact, seulement l'apéritif se trouva être une collation complète : sandwichs, jambons, langues, sardines, salades s'entassent sur les tables dressées sur la galerie et dans l'immense hall de l'hôtel, le tout accompagné de li-

quides aussi abondants que variés et servi par un personnel des plus obligeant. Et dire que, quelques minutes après, les mêmes clubistes trouvaient moyen de faire honneur au banquet qui les attendait dans deux des hôtels de la localité !

Après le repas, agrémenté de quelques discours et productions, visite au couvent, vaste mais peu architecturale construction comprenant le couvent proprement dit et un collège, actuellement en état de réparations et d'agrandissement, où plus de cent élèves de 15 à 18 ans sont préparés par les Pères aux études supérieures. Ils ont là tout ce qui est nécessaire à l'étude et à la récréation, des chambres de travail parfaitement aménagées, voire même une salle de spectacle.

Sous la conduite d'un Père nous visitons le réfectoire, immense pièce garnie de portraits, de tableaux et de curieux dessins représentant les principales villes de la Suisse ; puis la bibliothèque où trente mille volumes, parmi lesquels de merveilleux manuscrits des 12me, 13me et 14me siècles, sont classés dans de spacieux locaux.

On dit bien que le couvent possède un *trésor* intéressant, mais on ne le montre pas aux profanes ; au surplus, à moins que l'on n'ait eu la précaution de le bien dissimuler, l'armée française ayant passé par là en 1798, il ne doit pas en rester grand'chose.

L'Eglise attenante au couvent est vaste, très bien éclairée, trop bien peut-être, mais surchargée d'ornements. A 6 heures nous y entendons un concert d'orgue ; instrument et organiste sont excellents.

Au moment précis où nous sortons de l'Eglise, un dernier rayon de soleil dore la cime du Titlis en même temps que la lune émerge d'un sommet voisin.

Cela ne dure qu'un instant, mais il est des instants inoubliables.

Vers 8 h. 1/2 commencement de la fête de nuit ; voici des feux qui s'allument sur les hauteurs, des



Phot. : E. Berlie.

FÜRREN-ALP.

lampions et des lanternes vénitiennes à toutes les maisons ; tous les hôtels s'illuminent splendidement ; derrière la musique qui se rend au Kuranstalt où doit avoir lieu le feu d'artifice, bras-dessus bras-dessous, par quatre, clubistes, indigènes, étrangers, déam-

bulent gaiement. A 9 h. une première fusée annonce le feu d'artifice lequel dépassa en importance et en beauté tout ce qui se fait dans ce genre dans des localités autrement plus considérables. — Après ce divertissement pyrotechnique, concert et représentation dans la salle des fêtes, puis pantagruélique bombance solide et liquide, offerte, dit-on, par le propriétaire de l'établissement ; nouvelle édition, revue et augmentée de celle du matin ; enfin bal.

D'après cela on peut juger combien de clubistes se trouvèrent au rendez-vous le lendemain matin à 6 h. pour la course à la Furrenalp et à Herrenrüti ; ils étaient bien une demi-douzaine sur cinq cent cinquante. Sans attendre le gros de l'armée, l'avant-garde se met en marche ; les autres rejoindront par petits paquets ou ne rejoindront pas du tout.

Quittant la vallée au bout de trois quarts d'heure, nous montons à l'ombre par un bon sentier à travers une belle forêt au sortir de laquelle nous atteignons la Furrenalp (1950 m.) groupe de chalets dominés par une petite éminence sur laquelle des rafraîchissements ont été préparés et d'où l'on a une vue superbe sur les montagnes qui enferment le vallon d'Engelberg de ce côté-là. Ce sont les parois abruptes du Hahnenberg, le grand et le petit Spannhort, inaccessibles en apparence, et au pied desquels on distingue fort bien la cabane à laquelle ils ont donné leur nom ; c'est la série des *gendarmes* qui les relient au Titlis dont un soleil brûlant fait étinceler les magnifiques névés. De ces sommets descendent plusieurs glaciers, d'où, à leur tour, semblables à des fils d'argent, s'échappent une quantité de ruisselets qui dégringolent lestement le long des pentes ; on dirait que par-



Phot.: Ph. et E. Link, Zurich.

A Herrenrüti.

tisans de la centralisation ils précipitent à dessein leur course vers le Stirenbach pour s'y trouver plus vite confondus.

Trop tôt hélas! la trompette donne le signal du départ pour Herrenrüti (1187 m.) auquel conduit un sentier plutôt monotone. Vingt minutes avant d'y arriver un double écusson indique que l'on quitte le



Phot. : E. Thury.

EBNET ALP.

canton d'Uri pour rentrer dans celui d'Unterwald. Il est midi et demie, aussi se précipite-t-on avec ardeur sur la collation qui, pour n'être pas aussi somptueuse que celle de la veille, n'en est pas moins la bienvenue. Chacun s'installe sur le gazon avec son assiette bien garnie et sa chope ou sa demi-bouteille de vin : c'est très pittoresque. Puis voici qu'arrive un cortège d'hommes et de jeunes filles en costume na-

tional, les premiers les bras nus, en culottes, avec la blouse artistement ornée de broderies ; les secondes avec la flèche passée dans les cheveux, indice de célibat — les femmes mariées portent deux plaques en métal juxtaposées — le corset historié, plus riche et original qu'élégant et favorable aux formes et rien sur la tête, les pauvresses, pour les garantir d'un soleil torride. Tout ce monde se met en ligne sur la pelouse, les filles d'un côté, les hommes de l'autre et la représentation commence. C'est d'abord, étrangement vêtu de lychen, un groupe allégorique qui se livre à des exercices chorégraphiques qui font transpirer jusqu'aux spectateurs ; puis vient le jeu du drapeau, plus difficile qu'il ne semble et qui consiste à brandir et lancer en l'air aussi haut que possible une bannière sans la laisser choir. Ce sont ensuite des chants mâles et féminins, des productions diverses. Possible qu'envisagés séparément ces exercices ne fussent pas par eux-mêmes d'un bien grand intérêt, mais ce qui était vraiment beau et même émouvant, c'était l'ensemble, c'était la magnificence du cadre, la splendeur de cette nature tout à la fois austère et riante, c'était le sentiment que dans ce petit coin de terre l'on se trouvait bien réellement en Suisse, dans la vieille et vraie Suisse ; ce sont là choses qui se gravent pour toujours dans le souvenir.

D'aucuns ont trouvé, et peut-être avec raison, qu'un beau chant national entonné par l'assemblée eût dignement et patriotiquement clôturé cette fête, du reste si admirablement organisée et réussie. Au lieu de cela elle finit un peu, comme l'on dit, en queue de poisson, chacun se hâtant de regagner Engelberg. C'est que, si la fête officielle était finie, de nombreux clubistes comptaient bien profiter de leur voyage, qui

pour ascensionner le Titlis ou telle autre sommité, qui pour franchir quelque col, le Joch-Pass notamment.

En prévision d'une affluence à peu près certaine quelques-uns s'étaient assurés d'un lit à l'hôtel du Trubsee — deux heures au-dessus d'Engelberg — relié par un fil téléphonique à la Pension Hess, et l'événement démontra qu'ils avaient prudemment agi. On se bousculait en effet le soir dans cet hôtel qui a remplacé la vieille petite auberge bien connue des touristes ; vainement les retardataires brâmaient après un lit et une place à table ; il y eut même échange de propos quelque peu vifs ; tout finit cependant par s'arranger et, vu la perspective d'un lever matinal, chacun se retira de bonne heure.

Tandis que mon ami B. a déjà fait son entrée dans le royaume des songes je reste accoudé à la fenêtre, hypnotisé par la splendeur de la nuit. La lune, dans son plein, donnait à tous les objets environnants une apparence fantastique et en quelque sorte irréelle.

Voyez du haut des monts ses clartés ondoyantes
Comme un fleuve de flamme inonder les côteaux,
Dormir dans les vallons ou glisser vers les pentes
Ou rejaillir au loin du sein brillant des eaux.

Nul autre bruit que celui d'un torrent voisin. C'est chose bien ordinaire, semble-t-il, que le bruit d'un torrent coulant à quelque distance dans le silence de la nuit, et cependant il n'est pas de plus suave musique ; suivant que le vent enfle ou baisse sa voix, celle du torrent se rapproche ou s'éloigne, parfois même on la dirait éteinte, puis tout à coup elle redevient grondeuse pour s'adoucir de nouveau aussitôt après.

En de pareils moments on se sent plongé dans une sorte d'anéantissement voluptueux, dans un état d'absolue béatitude ; il semble que la partie charnelle de votre être vous ait quitté et qu'il ne reste de vous que quelque chose de fluide qui va se perdre dans l'âme de la nature et s'identifier avec elle.

Pendant que ma pensée vagabonde ainsi dans les espaces célestes si remplis de mystère, l'ami B. dort paisiblement, je me décide à essayer de l'imiter mais vainement....

A 3 h. ½ M. fait toc-toc à la porte.

« Le ciel est tout couvert, le temps est menaçant; « je renonce au Titlis, si cependant vous persistez « dans votre projet du Joch-Pass je serai des vôtres. »

On se précipite en chemise à la fenêtre. M, n'avait que trop raison. Tout était changé ; plus de lune, plus d'étoiles, plus de féerie. Que faire ? Le premier mot est : « redescendons », le second « montons ». Nous habiller, déjeûner, payer notre note, d'une modicité invraisemblable, et partir est l'affaire de quelques instants. Nous sommes cinq. C'est en tâtonnant et grâce seulement à la lanterne de M. que nous parvenons à trouver, d'abord la planche jetée sur le torrent qui nous sépare de notre montagne, puis le sentier.

Tandis que nous grimpons, emplissant avec délices nos poumons d'air frais, le jour vient lentement à notre rencontre ; les cimes se découvrent, tout présage une belle journée. Après une heure et demie de marche nous atteignons le col (2215 m.); les sommets lointains sont voilés, mais à notre gauche se montrent dans toute leur majesté les magnifiques parois et les glaciers de l'Ochsenkopf et des Wendenstöcke. Encore quelques pas et voici à nos pieds l'Engstlensee vrai bijou qui reflète dans ses eaux limpides et les

cimes qui le surplombent et les sapins qui le bordent.

Le long du sentier fleurissent de vrais champs d'aconit d'un bleu intense. Courte halte à l'hôtel où, d'après le prix que l'on nous demande pour trois tasses de thé et un atome de pain et de beurre, nous nous félicitons de ne pas être venus loger comme nous en avions eu un moment l'idée.

En sortant nous jouissons d'une belle échappée sur les Alpes Bernoises, puis laissant à gauche le sentier de Meiringen, prenons à droite celui de Frutt.

En face, oh profanation! nous lisons sur une paroi de rochers: « Dennler Alpenkreuter Magenbitter ». — Les pâturages de la Melchseealp passent pour les plus beaux de la Suisse; aujourd'hui, dépeuplés de bêtes et de gens et le brouillard aidant, ils frappent surtout par leur étendue.

A Frutt sur la terrasse de la pension Reinhard, agréablement placée au bord du Melchsee et dont les prix n'ont aucun rapport avec ceux de l'hôtel d'Engstlenalp, halte et restauration, puis descente sur Melchthal par une route carossable. La première partie, que l'on peut abréger au moyen de nombreux raccourcis, n'est guère intéressante mais lorsqu'on atteint la région boisée, à partir de laquelle elle devient une véritable avenue de parc, tout change. A gauche la route est surplombée par d'imposantes murailles couvertes jusqu'en haut de végétation, gigantesques forteresses, tours colossales qui forment un contraste frappant avec la verdure des coteaux et des prairies qui s'étendent à droite.

A midi environ nous sommes à Melchthal où, à l'hôtel Alpenrose, nous attend un repas commandé de Frutt par téléphone. Oh le délicieux hôtel! gai,

coquet, propre, avec meubles confortables, chambre de bain — dont M. fait immédiatement usage — terrasse ombragée, jardin rempli de fleurs, jeu de quilles et, avec cela, cuisine exquise et prix des plus modérés.

Le temps pressant, malheureusement, force nous est d'abréger notre séjour dans cette aimable localité et de descendre en voiture à Sarnen par une route qui du commencement à la fin est un véritable enchantement. De Sarnen le train du Brunig nous emmène à Lucerne où à 5 h. ½ nous montons dans celui de la Suisse romande.

La route est longue, les arrêts sont nombreux. Comment mieux employer son temps qu'à revivre par la pensée ces trois journées dont les impressions peuvent se résumer en peu de mots : superbe fête, bons camarades, belles courses, heureuse et admirable patrie.

D G.



Près du « Bergli ».

LE CERVIN PAR L'ARÊTE DE Z'MUTT



N mentionne trop rarement, parmi les plaisirs que prodiguent les hautes ascensions, la satisfaction éprouvée à connaître et la variété inouïe des émotions esthétiques qui en résultent. Un monde tout nouveau de formes et de couleurs se découvre en montagne, trésor inestimable donnant les joies profondes de la beauté rarement contemplée :

« Mais toutes ces jouissances que procure la haute « montagne ne peuvent être ressenties que par celui « qui a le don d'aimer la nature et de se plaire à en « étudier les innombrables phénomènes. Ce double « sentiment fut le compagnon inséparable de mes « courses et de mes recherches, et cela dès mes pre- « mières ascensions. Au cours des heures tour à tour « agréables ou difficiles, je sentais naître et grandir « en moi l'intelligence des multiples phénomènes qui « se rattachent à ces trois éléments, le rocher, la neige « et la glace, dans leurs groupements si divers et dans « les actions qu'ils exercent les uns sur les autres. « L'éclat du soleil dans un ciel d'azur, les poussières

« de neige, les nuées, l'ouragan, les ponts de glace, « les chutes de pierres, après avoir frappé mon imagination, m'ont conduit à la connaissance des actions météorologiques et mécaniques qui se produisent dans le domaine alpestre. Pendant une période de plus de trente ans, j'ai senti s'accroître en « moi la passion d'apprendre par les yeux[1]. »

Devant une montagne, le véritable alpiniste est comme l'artiste devant un antique ; il se complaît à l'étudier sous tous les points de vue possibles, s'en éloigne, s'en rapproche, afin d'admirer tous ses contours et tous ses modelés. De loin, on embrasse toutes ses silhouettes avec l'entourage nouveau correspondant à chacune d'elles, et de ces impressions multiples se dégage peu à peu la physionomie de la montagne. De près, on en scrute tous les détails ; mais l'architecture est trop énorme, trop au-dessus de nous pour n'être pas complètement altérée par la perspective. Il faut le contact direct — l'ascension — pour découvrir toutes les perfections insoupçonnées et goûter une joie complète : on connaît, et on aime.

C'est pour ces raisons qu'une *traversée* sera toujours plus intéressante qu'une montée et une descente par le même chemin. Et toute traversée devra se faire deux fois, puisqu'elle comporte deux sens de parcours opposés : on est fort surpris de voir combien souvent les deux courses peuvent être différentes l'une de l'autre, et par les difficultés et par les spectacles qu'elles offrent. Un exemple caractéristique est fourni par les traversées des deux Drus, lorsque l'on commence par le Petit ou par le Grand. On

[1] Güssfeldt. Le Mont-Blanc, p. 10.



Phot. : Salmon.

CERVIN, FACE OUEST. VUE PRISE DU COL D'HÉRENS.

ne connaît bien une montagne que lorsqu'on y est monté par tous les chemins possibles.

Et c'est ainsi qu'ayant gravi, puis traversé le Cervin, en partant soit du Hörnli, soit du Breuil, on n'a bientôt plus qu'un désir : escalader l'arête de Z'Mutt...

Le Cervin a quatre arêtes, mais trois seulement sont praticables. La quatrième (Furggen) présentant deux grands ressauts agrémentés de surplombs, ne peut être franchie sans artifice, ni considérée comme un chemin proprement dit[1].

L'arête de Z'Mutt est donc — jusqu'à ce jour — la dernière route découverte pour accéder au sommet du Cervin. Elle est loin d'être commode; elle n'est même pas possible toutes les années : depuis 1879 où Mummery l'inaugura[2], elle n'a pas été parcourue dix fois, et en 1904 il y avait six ans, nous dit-on, que nul n'avait pu y aller. Comme, de plus, elle n'est affligée d'aucune des cordes qui gâtent les deux autres arêtes, son ascension nous promettait des joies rares.

Le Cervin est bâti sur un × très ouvert, dont les branches correspondent aux arêtes et dont les axes sont orientés à peu près vers les quatre points cardinaux. Le schéma 1 explicite un peu cette disposition générale.

L'arête sud-ouest est celle du Lion. L'arête sud-est est celle de Furggen. L'arête nord-est est celle du Hörnli. L'arête nord-ouest est celle de Z'Mutt. La première et la dernière se soudent au point 4505^{m}; la

[1] On lira avec intérêt, à ce sujet, le livre récent de M. Guido Rey : Le Mont-Cervin. Cette œuvre admirable est une des plus belles que compte la littérature alpine. Paris, 1905.

[2] Escalades dans les Alpes et le Caucase. Trad. par M. Paillon. Paris, 1903.

seconde et la troisième au point 4482. Entre ces deux sommets court une lame aiguë, recouverte de neige glacée, longue d'une centaine de mètres et présen-

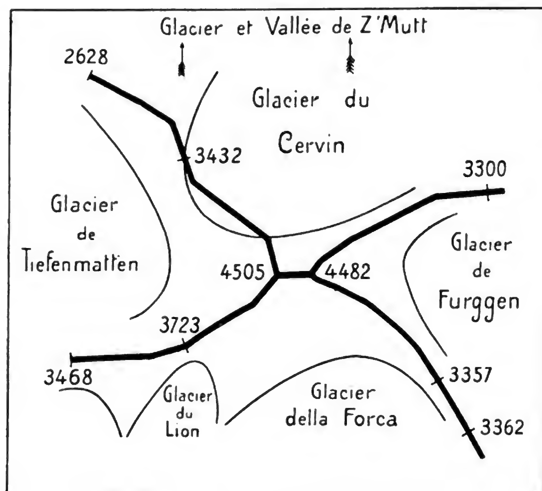


SCHÉMA 1.

tant en son milieu une légere dépression ou, plus exactement, une brèche.

En fait le seul *sommet* véritable est le sommet dit italien (4505) [1], et les touristes qui montent en masse au Cervin du côté suisse, sans traverser ensuite la

[1] La frontière italienne passe sur la Dt-d'Hérens, l'Arête du Lion, le sommet 4505, le faux-sommet 4482, et redescend par l'Arête de Furggen. Les *deux* sommets sont donc mi-suisses, mi-italiens. Mais le Cervin 4505 se voit et s'atteint directement depuis l'Italie, et le Matterhorn 4482 se voit et s'atteint directement depuis la Suisse, d'où leurs deux noms, de sommet italien et de sommet suisse.

longue crête terminale (et c'est la majorité), ne se doutent pas qu'ils n'en touchent jamais le point culminant.

Le Cervin est la plus belle montagne d'Europe et très probablement la plus belle montagne du monde. Cela explique la réelle fascination qu'il exerce sur certains de ses amoureux et le caractère très particulier des sentiments qu'il inspire : on l'aime comme on aime une personne. Ceci pourra paraître étrange à ceux qui ne l'ont pas approché, mais parmi les autres beaucoup me comprendront. Sa physionomie échappe à toute description. Souvent on peut mettre un genre sur la physionomie d'une montagne. C'est ainsi que l'Aiguille Verte paraît bien nettement féminine, qualité que nul n'aurait l'idée d'appliquer aux formes massives du Mont-Blanc. Le Cervin est autre ; ses lignes possèdent les attributs caractéristiques de la beauté des deux sexes réunis. Elles ont du nerf, de la force, de la puissance exaltée parfois jusqu'à la brutalité, et en même temps une souplesse d'envolée, une délicatesse et une grâce indicibles. Et elles sont toutes, par dessus tout, d'une noblesse suprême.

L'impression première domine du côté des faces Sud et Nord, plus abruptes ; la seconde dans les parages des faces Est et Ouest. Aucune d'elles, cependant, ne ressemble à l'une des trois autres.

La face Sud ferme le Val Tournanche et regarde l'Italie. Son chaud soleil la dégarnit presque toujours de neige en été, et n'a laissé à son pied que de minuscules glaciers. Elle est tourmentée, creusée de rides profondes, sombre, farouche, sillonnée de couloirs sauvages où tombent incessamment des pierres bondissantes.

La face Est est battue par les premières vagues du

beau glacier calme de Furggen. Elle est tournée vers le cirque splendide que dominent le Breithorn, Castor, Pollux, le Lyskamm, le Mont-Rose, les premières Mischabel. C'est une grande pente grise unie, piquée de quelques petits névés.

La face Nord est la plus belle peut-être, mais la plus terrible aussi. A peine effleurée par le soleil pendant deux courts moments de la journée, elle est tout entière glacée. Les rochers se sont recouverts d'une cuirasse glauque, plus efficace que l'acier contre les entreprises de l'ennemi. Ils descendent du sommet, très escarpés, tout droits, en une première chute extrêmement rapide de plus de 1000 mètres. Puis ils forment une sorte de plateau élevé supportant le glacier du Cervin, un des plus blancs et des plus purs qui soient, et l'amènent doucement jusqu'au bord de magnifiques falaises dominant le glacier et la Vallée de Z'Mutt.

La face Ouest, en rochers noirs et gris entrecoupés de neige et de glace, balafrée par l'énorme couloir Penhall, s'élève au-dessus du glacier de Tiefenmatten[1]. Le bassin de ce dernier, un des plus grandioses qui se puissent voir, est bordé au Sud par la Dent d'Hérens, ouvert à l'Ouest par les Cols de Valpelline et d'Hérens, contenu au Nord par les massifs de la Dent Blanche et de l'Obergabelhorn.

Le glacier de Z'Mutt n'est qu'un bras unique résultant du confluent simultané des trois glaciers de Tiefenmatten, de Stock, de Schönbühl.

Ces parages sont calmes et sérieux, et l'on y goûte mieux qu'ailleurs encore un silence profond, religieux.

*
* *

[1] Voir la vue prise depuis Col d'Hérens.

Par une belle matinée d'Août (1904) nous nous mettons en route, J. E. Kern, de Genève, et moi, conduits par l'excellent guide Ferdinand Furrer, d'Eisten[1].

Furrer n'a pas fait l'arête de Z'Mutt en entier. Lors de l'accident survenu à Aloïs Burgener, au cours d'une ascension mémorable, il a été l'un de ceux qu'on a envoyés à son secours, et n'a guère dépassé le point 4000. Mais il est un des meilleurs guides de Suisse[2]. Il est en outre un ami, un véritable ami. Cette race de guides est trop rare pour que je ne désire pas rendre à Ferdinand Furrer un public hommage.

Nous remontons la riante vallée de Zermatt jusque près du pittoresque hameau de Z'Mutt, avant lequel nous traversons le torrent qui vient du glacier, et tournons à droite. Une jolie promenade sous un bois de sapins nous amène à 11 h. à Staffel-Alp. C'est de cette auberge (2140) que l'on part d'ordinaire pour faire l'ascension. Mais l'étape de demain est très longue et j'ai deux manies, celle de ne pas aimer marcher vite en montagne, et celle d'aimer beaucoup les bivouacs. Nous continuons donc, quittons le bois, et abordons la rive droite de la moraine de Z'Mutt. Nous laissons même complètement à main droite cette moraine éprouvante, et nous marchons le long de la base des névés qui, du pied des falaises du Cervin, descendent vers nous en pente douce. Cette marche se continuera plus loin, suivant la même direction sur le glacier de Z'Mutt lui-même.

[1] Eisten est un petit village de la vallée de Saas.

[2] Il fut l'unique guide de Zermatt qui consentit à conduire, seul, deux touristes à la Z'Muttgrat. Son acceptation souleva même des récriminations qui ne furent aucunement à l'honneur de ses collègues.

Ces falaises sont superbes, d'un beau gris rouge tacheté de noir, la roche coupée de distance en distance par la chevelure argentée d'une cascade. Une bande blanc-éblouissant, à peine veinée de bleu pâle, les surmonte; c'est un banc de très haut séracs, cassure nette du glacier du Cervin qui s'avance lentement vers l'abîme pour s'y émietter sans fin. D'où nous sommes, nous apercevons à peine l'arête du Hörnli, toute entière dans les nuages, car le Cervin fume sa pipe, et quelle pipe! vers l'est.

Bientôt se dessine en avant de nous une sorte de cap. Falaises blanches et falaises grises se terminent par un grand éperon qui n'est autre que la fin de l'arête de Z'Mutt, dont la chute vient mourir ici, aux environs de 2600. On double le cap, en se tenant près des rochers, et l'on remonte les pentes saupoudrées de pierrailles du glacier de Tiefenmatten. On s'aperçoit alors que l'arête a le pied fourchu et qu'après une petite anse glacée se trouve un second éperon rocheux. Mais on ne va pas le contourner, parce que le glacier, à sa base, est fendu et crevassé de toutes parts. On pénètre dans l'anse en longeant toujours les rochers de gauche jusque vers le point 2700, où l'on aperçoit deux petits cols, ou plus exactement deux selles rocheuses, l'une à gauche sur le grand éperon, l'autre à droite sur l'éperon secondaire (schéma 2). Vers celui de gauche, au milieu d'un entassement de grosses pierres, on découvre un bloc dont la nature, prévoyante, a creusé le bas. C'est le gîte.....! On entre dans nos appartements en se mettant à quatre pattes, et s'ils ne sont pas vastes — il y a place pour quatre ou cinq personnes au maximum — ils sont du moins abondamment aérés.....

Il est 2 heures et demie et nous nous réjouissons

d'avoir devant nous toute une belle après-midi pour nous reposer à fond dans un merveilleux paysage tout de roc et de glace.

Nous comptions, hélas ! sans le vent d'ouest. Le ciel, déjà très nuageux, s'obscurcit tout à fait, et des tor-

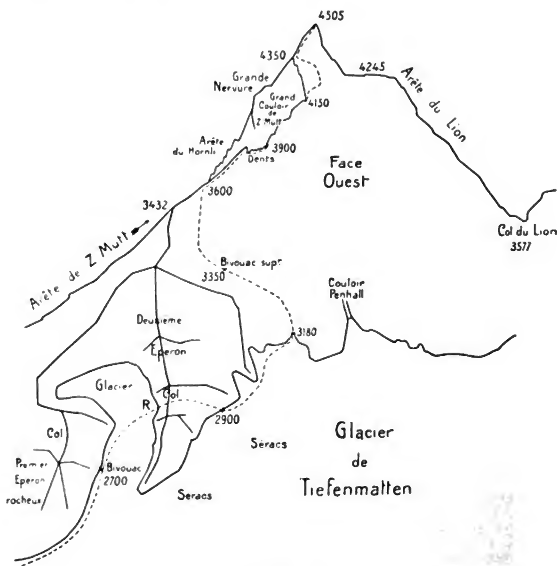


Schéma 2.

rents de fumées noires se déversent du col d'Hérens vers nous. Bientôt après, la tourmente bat son plein, et la pluie nous inonde. Nous sentons une angoisse pénible serrer nos poitrines : la pluie ici, c'est la neige là-haut, et la neige fraîche, à la Z'Muttgrat complique terriblement des difficultés déjà grandes lorsque le temps est sec. Tout le monde me l'a tellement dit que

je tremble de deviner les pensées de Furrer. Mais notre brave compagnon déclare que nous ferons dans tous les cas une tentative, et nous tâchons de ne plus penser à ces maudits frimas.

Sur ces entrefaites, nous découvrons, caché sous les pierres de notre couche, amélioré par le temps et la gelée, tout un stock de vins fins abandonné là par nos prédécesseurs, il y a plusieurs années. Pour des buveurs de thé, en proie à une sombre mélancolie, c'est un réconfort inespéré qui chasse toutes nos craintes et nous donne des rêves couleur de rose.

* * *

Le lendemain matin, à 3 h. 1/4, nous partons, à la lueur vagabonde d'une lanterne follette. Nous allons franchir le petit col du second éperon. Le glacier n'est pas mauvais et nous ne trouvons qu'un ou deux pas un peu désagréables, aux abords de la rimaie.

L'aube se lève dans un ciel très pur et précise peu à peu à nos yeux en face de nous, les murailles de la Dent d'Hérens, et plus près, à gauche, la grande paroi Ouest du Cervin. Elle apparait très haute et très sévère, encadrée de fins profils, portant d'immenses plaques glacées suspendues on ne sait comment.

Il faut lui trouver un point faible pour la gravir et rejoindre notre arête. On le découvre en redescendant sur le glacier, vers 2900 [1], et coupant à travers lui. Un peu avant le grand couloir Penhall débouche un autre couloir plus petit, lit d'une cascade actuellement tarie par le gel de la nuit. On s'y élève assez facilement, et l'on continue par une marche de flanc

[1] Les cotes qui ne sont pas mentionnées sur les cartes et que nous donnons ici, sont exactes à cinquante mètres près, seulement.

peu fatigante. Le versant où nous sommes ressemble, en moins « usagé », à certaines parties du versant du Hörnli ; c'est un amas de pierres, sorte d'escalier à l'état chaotique. Vers 3350 environ, se trouve l'emplacement d'un second bivouac. Comme il est encore moins abrité que le précédent, nous ne devions y monter que si le temps avait été tout à fait sûr.

L'arête de Z'Mutt est la seule, parmi les quatre que possède le Cervin, à présenter une partie toute en glace. De 2600 à 3400 elle est en rocher ; de 3400 à 3900 en glace ; de 3900 au sommet de nouveau en rocher, quelquefois recouvert de verglas. La partie glacée se voit fort bien de Zermatt, d'où l'on ne se lasse pas d'admirer son allure élégante et sa ligne infiniment délicate. La perspective la fait paraître de là-bas un peu moins inclinée qu'elle ne l'est en réalité. Il n'y a pas avantage à la prendre dès son origine, à cause de cette inclinaison même. On s'arrange pour en atteindre le faîte, à peu près en son milieu, vers 3600.

Nous y arrivons et émergeons en plein soleil, à 6 h. du matin. Le coup d'œil est féérique. Nos regards plongent subitement dans les vallées de Z'Mutt et de Zermatt, puis viennent se poser sur le glacier du Cervin et remontent ensuite vers nous le long de la grande pente unie et scintillante qui nous porte. Sa courbure est d'une grâce extrême. Elle est soulignée par tout un réseau de petites stries descendant d'un jet nerveux vers le glacier d'en dessous. La lumière se joue dans leurs menus replis, s'accroche au moindre cristal, fait étinceler chaque point, colore cette immense muraille froide avec une magnificence prodigieuse, et l'anime d'une vie frémissante. La face Nord est toute blanche

de la neige tombée hier. Elle est décorée par une grande nervure descendant du sommet. Cette nervure donne au Cervin de Zermatt l'apparence d'une pyramide cristalline dont le haut aurait subi une légère torsion, ce qui augmente son envolée et sa souplesse. Mais ce que l'on ne voit pas de là-bas, c'est que cette nervure est immense et qu'elle forme avec l'arête de Z'Mutt un couloir assez large pour contenir tout un village, gouffre énorme, haut d'un millier de mètres, d'une déclivité impressionnante et plein d'une glace blanche et verte qui ne voit quasi jamais le soleil. Et la grande nervure montre ici un second visage, des falaises gigantesques, qui tombent à pic, et finissent même par un surplomb formidable au-dessus du glacier. La belle architecture de la montagne révèle peu à peu tous ses trésors à nos yeux éblouis.

Vers 8 heures, promenade trop courte, nous voyons finir la glace, s'élever un vent de nord-ouest furieux, et commencer les escarmouches qui annoncent un grand combat[1] (3900).

Nous sommes séparés de la suite de l'arête par quatre petites dents aiguës. Petites est relatif, car elles valent des cathédrales.

La première doit être franchie. Nous avançons avec lenteur, car la roche est désagrégée et il est indispensable de prendre les plus grandes précautions. Tout à coup m'arrive un bruit de pierres qui roulent, ins-

[1] On sera peut-être étonné de trouver dans ce récit des différences notables, surtout dans l'appréciation des difficultés, avec les récits de Mummery, de Guido Rey, etc... Que l'on n'oublie pas que rien n'est plus variable que l'état de la haute montagne, qui devient souvent méconnaissable d'un jour à l'autre. De plus, suivant l'hiver qui a précédé, la roche est plus ou moins délitée, ou plus ou moins stable. Enfin, nous avions de la neige fraîche.

tinctivement je tends la corde qui me lie à Kern et j'entends en même temps une voix angoissée qui me crie : « Tu tiens ? tu tiens ? ». Mon ami venait de partir avec tout ce qui était sous ses mains et sous ses pieds..... — Le Cervin nous avertissait...

La seconde dent est franchie également. La troisième est tournée, à droite, face Tiefenmatten. La quatrième est franchie. C'est à mon tour d'éprouver une petite émotion. Je commençais à saisir un gros bloc pour me hisser sur lui, lorsque le point d'appui de mon pied cède subitement... Le hasard veut qu'un autre appui m'arrête un demi-mètre plus bas, avant que j'aie perdu l'équilibre ni que Furrer se soit aperçu de rien.

Ces pinacles de roche sont plus dangereux que difficiles, bien qu'ils soient fort scabreux, parce qu'ils offrent des prises sinon solides, du moins larges, tout du long.

L'arête est ensuite raide et étroite. Nous devons faire halte à plusieurs reprises pour laisser passer les rafales. Le vent siffle, hurle, et nous ébranle — mais nous sommes échauffés par la lutte et nul ne parle de rétrograder. La crête est suivie un moment jusqu'à une légère dépression neigeuse. A partir de là elle présente un grand ressaut et un surplomb. Le versant Ouest est également impraticable. Il faut couper à gauche dans le Grand Couloir de Z'Mutt. Cela aura en outre l'avantage de diminuer de moitié [1] la violence du souffle terrible qui menace à chaque instant de nous enlever comme des plumes. Cette phrase est loin d'être une simple image. Le vent possède dans les hautes régions de l'atmosphère des vitesses tout à fait incon-

[1] En annulant la composante ouest.

nues en plaine, et les flancs des montagnes, en le relevant, le font souffler de bas en haut, de sorte que l'on ne sait plus à quoi s'accrocher. Nous avons subi ce jour-là des assauts très impétueux, et à plusieurs reprises notre situation a été fort critique.

A peine dans le Grand Couloir[1], nous nous apercevons que nous n'avons évité un péril que pour tomber dans un autre. Le soleil est caché, et quoiqu'il gèle ferme, il ne saurait être question de mettre nos gants, parce que les passages à franchir sont trop délicats. La paroi devient vite extrêmement raide et tout à fait mauvaise. La neige d'hier remplit tous les creux d'une farine glacée et cache les meilleures prises. Celles-ci ont de 5 à 6, peut-être 7 centimètres de largeur, en moyenne, de quoi y mettre deux phalanges, ou une demi-semelle. De plus, toutes sont arrondies vers l'abîme, et enfin, aucune ne tient. Nous devons éprouver chaque pierre, nous hisser sans le moindre à-coup, comme en une sorte de caresse très respectueuse et maintenir les appuis tout en nous servant d'eux! Malgré toutes nos précautions, un gros bloc se détache et tombe en rasant la tête de Kern, sans que le malheureux ait la latitude de mouvement nécessaire pour se garer. Nous redoublons de soins. Un seul de nous avance à la fois, celui qui le précède soi disant posté pour le retenir en cas de malheur. Furrer me donnait chaque fois l'assurance qu'il tenait ferme et que je pouvais avancer en toute sérénité, et je disais à mon tour à Kern qu'il pouvait se mouvoir comme sur une grande route... et puis nous nous avouâmes plus tard que nous avions des

[1] Sur le schéma, le trajet dans le Gd-Couloir, caché aux yeux du spectateur, est indiqué en pointillé *rond*.

prises insignifiantes, que c'était tout juste si nous pouvions nous retenir nous-mêmes et que notre équilibre eût été hors d'état de supporter la moindre secousse...

Ces longues stations forcées ont du moins le mérite de me permettre d'admirer les nombreuses perfections du Grand Couloir. La pente de glace qui en meuble le lit a une allure étonnante que l'œil suit enthousiasmé. En face, ce sont les falaises abruptes de la Grande Nervure, qui. sur une chute de plusieurs centaines de mètres, sont formées d'un nombre infini de grandes strates horizontales colorées en rouge chaud et donnant une impression extraordinaire de grandeur. Elles s'avancent dans le vide et leur profil présente à cet endroit un nez très caractéristique[1]; puis elles se retirent et déterminent un immense surplomb des plus impressionnants. Nulle part n'existe un précipice aussi sévère, aussi majestueux, aussi souverainement beau. On n'a pas assez d'yeux pour regarder..... Quelle descente incomparable ce sera, s'il m'est donné un jour de faire cette traversée en sens inverse !

Vers 11 heures, complètement transis, nous croyons deviner le haut du couloir, très au-dessus de nos têtes, à gauche d'une grosse tour que le soleil effleure et à laquelle aboutit l'arête trop accidentée laissée à main droite. Nous y arrivons en effet, une demi-heure après, heureux de trouver un petit creux abrité où nous puissions nous réconforter et prendre un peu de repos (4150 m.). La photographie fig. 2 nous représente à ce moment. Elle a été prise d'un petit replat, dans

[1] Une jolie vue du Nez de Z'Mutt se trouve dans le livre de G. Rey, cité plus haut.

la face Ouest, de sorte que la grosse Tour est à gauche, et le Grand Couloir dans notre dos. Il est vraiment regrettable qu'il n'existe pas de vue du Couloir lui-même. Mais le vent nous avait auparavant trop retardés pour qu'il nous fût possible d'entreprendre une



Phot. : J. E. Kern.

Arrivée au haut du Grand Couloir de Z'Mutt (4150).

opération que les difficultés du terrain eussent rendue singulièrement pénible et longue. Cette primeur reste encore à cueillir.

La face Ouest, très rapide, avec ses grandes plaques de glace unie, attire les regards. La séduisante arête du Lion les abaisse, puis les conduit de ressaut en ressaut jusqu'à la Dent d'Hérens qui se montre ici dans son port le plus fier.

A midi nous nous remettons en route, de nouveau fouettés par le vent déchaîné. On reprend l'arête à droite sur la fig. 1, mais on la suit peu de temps,

parce qu'elle se redresse de nouveau beaucoup et ne tarde pas à surplomber encore. On coupe, à droite cette fois, dans la face de Tiefenmatten et on longe la crête, à quelque distance en dessous. Bientôt ceci non plus n'est pas possible, et l'on doit faire une marche de flanc horizontale dans la face, jusqu'à la rencontre d'un couloir très évasé qui descend en droite ligne du sommet[1]. On grimpe ensuite tout droit Les prises sont très mauvaises, très inclinées et imbriquées comme les tuiles d'un toit, verglassées et ornées de gracieuses stalactites de glace. Nous ne trouvons néanmoins aucune difficulté à ce passage, grâce à nos crampons. Nous les avions mis dès l'arête de glace et avions décidé *de ne pas les enlever avant le sommet.* Je ne saurais trop recommander une telle précaution. Ils sont, dans une course comme celle-ci, d'un secours inestimable; grâce à eux on franchit sans hésitation des pas qui, sans leur aide, seraient extrêmement risqués.

Cette escalade est continuée jusqu'à ce que l'on dépasse le niveau d'une grosse tête rocheuse qui marque à gauche, ce que l'on appelle l'Epaule de Z'Mutt[2]. Une marche oblique, de flanc, en sens inverse à la précédente, nous ramène (4350) à l'arête, que nous ne quitterons plus désormais.

Les grandes difficultés se terminent ici. Le haut de

[1] Seul endroit de toute la course où l'on risque de recevoir des pierrailles ou des glaçons. Il ne saurait en effet en tomber ailleurs, puisque l'on est sur une arête, ou dans le Gd-Couloir toujours gelé. Mais, même dans le second couloir actuel nous n'avons reçu aucun débris, probablement à cause du temps trop froid.

[2] C'est l'endroit où la Grande Nervure se sépare de l'Arête de Z'Mutt. Elle s'abaisse d'abord sous le même angle que celle-ci; puis descend tout droit et finit par surplomber. Je crois, sauf erreur, que le vide qui est en dessous est un des plus grands, (sinon le plus grand) qui se puissent voir dans les Alpes.

l'arête de Z'Mutt est assez raide, les rochers sont entrecoupés de neige gelée, mais partout ils sont solides et munis d'excellentes prises. La fig. 3 en montre un passage facile, au moment où je fais un rétablissement sur un gros bloc, Furrer grimpant, quelques mètres plus haut. Quoique l'inclinaison, en cet endroit, soit



Phot. : J. E. Kern.

UN ENDROIT, FACILE, SUR L'ARÊTE DE Z'MUTT (4350 M. ENVIRON).

moindre que l'inclinaison moyenne de cette dernière partie (4350—4505) on peut cependant s'en faire, d'après cette figure, une idée générale.

Enfin, à 3 h. 20 de l'après-midi, après une lutte opiniâtre de douze heures, nous arrivons au sommet.

L'on croit trop communément (je ne parle pas des alpinistes fervents pratiquant beaucoup la haute montagne) que la contemplation de la vue du sommet est le but et la jouissance à peu près uniques de l'ascen-

sion. C'est une erreur. Elle n'est que l'une des jouissances innombrables, prodiguées à chaque pas à qui sait voir.

Ce jour-là, nous avions marché d'enchantement en enchantement, et nous goûtions maintenant l'enchantement suprême que donnait un spectacle sublime joint au plus doux des contentements de l'esprit. Le vent avait faibli, pour contribuer de son mieux au bonheur indicible que la nature nous donnait. Les tons foncés des vallées si lointaines et si profondes arrivaient à nos yeux ravis tamisés par une lueur violette semblable à une buée infiniment ténue. Elle harmonisait toutes leurs couleurs avec celles des hauts sommets glacés qui se découpaient sur l'horizon comme de grandes vagues immobiles, et c'était une symphonie divine de verts tendres, de blancs, d'ors pâles, de bleus mourants, rehaussée de gris et de noirs, que nous jouait le soleil. L'air était imprégné de lumière, et tout notre être était pénétré de ses ondes vivantes. Exister devenait une volupté.....

* * *

A 4 heures il fallut songer au retour. Le temps était trop froid pour que je pusse réaliser un rêve déjà ancien : voir monter le soir et passer une nuit au sommet du Cervin.

Une promenade royale sur une longue lame aiguë, entre deux précipices, mène à la cime suisse. Sur la photographie, fig. 4, prise un peu avant la brèche on distingue les traces des pas dans la neige, tout près du faîte de l'arête ; on se rend compte en même temps de l'inclinaison de la face Nord, très adoucie pourtant dans cette dernière partie.

A 4 heures et demie nous quittons le sommet suisse, pour revenir par le Hörnli. Après ce que nous venons de faire, la descente de ce côté nous semble un véritable jeu. Le versant Est n'est qu'un gros tas de cailloux fastidieux. Nous dévalons au petit trot le long



LE SOMMET SUISSE (4482) VU DU SOMMET ITALIEN (4505).

de névés inclinés que des vandales ont munis de rampes, franchissons à grandes brassées les quelques endroits intéressants encombrés de chaînes et de cordes, dégringolons à toute vitesse en sautant de bloc en bloc, tant et si bien qu'à 8 heures nous poussons la porte de la Hörnli-Hütte.

Le ciel, pour nous rendre la séparation moins amère, s'était couvert de nuages. Déjà pendant la descente nous avions admiré la magie des nuances que répandait le soleil couchant. De longues traînées

rouge-orange flottaient au-dessus d'une grande bande verte transparente, piquée de petits nuages gris. Maintenant, les derniers rayons fusaient entre les nuées assombries.

Nous nous remîmes en route, atteints par la nuit avant d'avoir quitté le Hörnli. Le retour se fit comme en rêve ; nous étions émus et recueillis, le cœur gonflé, presque lourd d'une joie silencieuse profonde comme la mer, l'âme restée là-haut, éblouie des merveilles entrevues, ivre de beauté.

Nous atteignîmes Zermatt à 11 heures et demie du soir, après une petite journée de vingt heures.

Edouard Monod-Herzen.
C.-A.-F. Section Paris.
C.-A.-S. Section Genève.

CHRONIQUE ALPINE

Suite à la chronique alpine de la chaîne du Mont-Blanc pour 1905.

Traversée des Droites par la crête, depuis le col des Droites jusqu'au point 3782 de la carte Barbey.

E. Fontaine avec les guides Jean Ravanel dit Diandian et Léon Tournier, le 15 août 1905.

Les gendarmes répartis en assez grand nombre sur cette longue crête rendent la course laborieuse.

Note rectificative : Au sujet des deux petits clochetons dont il est question dans l'Echo, dernières lignes de la page 303, M. E. Fontaine fait observer qu'ils ne sont pas situés sur le col des Droites, mais à l'ouest de ce massif, région du point 3782 de la carte Barbey.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE

Carte des Vosges. — Parmi les travaux auxquels le Club Vosgien consacre son activité, le plus important est la publication de sa grande Carte des Vosges, au 1 : 50000. Les dernières feuilles parues en 1904 sont : la feuille double VI-VII, Niederbronn-Wörth, en première édition, et les feuilles XV, Schlucht-Gerardmer et XVI, Kaisersberg-Münster, en seconde édition revisée. Nous venons de recevoir pour cette année la feuille VII, Zabern (Saverne) également en édition revisée. Cette belle carte, imprimée en couleurs par l'institut Kart Flemming, est en vente à la librairie Heitz à Strassbourg.

H. Kummerly's spezialkarte des Zürichsee's, mit Umgebung. — La belle collection des cartes publiées par la société d'édition de cartes géographiques, H. Kummerly et Frey et A. Franke, à Berne vient de s'enrichir d'une grande carte du Lac de Zürich et de ses environs, au 1 : 50000. Cette feuille, imprimée en couleurs, dans le système des cartes en relief, est d'un très bel effet et, dessinée d'après l'Atlas topographique fédéral, elle doit être d'une exactitude irréprochable. Le champ comprend non seulement les bord du lac de Zurich, mais aussi une région importante comprenant le Greifensee, le Pfeiffikersee et une partie des lacs de Zug et d'Aegeri, avec les massifs montagneux qui les séparent. La feuille est vendue 3 fr. et 4 fr. collée sur toile.

The Scottish Mountaincering Club Journal, 1905. — Cette publication, un peu spéciale, puisque les articles qui y paraissent ont trait presque uniquement aux montagnes d'Ecosse, a le grand mérite de faire parcourir au lecteur, et cela jusque dans ses détails, un territoire montagneux peu connu en général et qui ne manque pas de beauté. Beauté triste, montagnes austères, lacs mélancoliques dont le charme délicat et fin s'allie si bien aux cie's du Nord, tout cela est décrit avec amour. Il y a aussi de beaux

rochers, des crêtes difficiles, des couloirs malaisés et la neige apparait bien vite sur ces crêtes sauvages aux noms contournés et bizarres. Th. A.

Clubführer des Schweizer Alpen-Club — Urner-Alpen. En deux volumes. — A. Tschopp, éditeur, Zürich V. — Préparé et rédigé par l'Akademischer-Alpen-Club-Zürich, ce guide est actuellement publié par le Club Alpin Suisse, en suite de la décision prise par l'Assemblée des Délégués à Olten et d'une entente intervenue entre les deux clubs. Il suffit de lire les quelques lignes placées en première page, par lesquelles le Comité Central recommande cet ouvrage aux clubistes, pour se rendre compte de sa valeur : « Les membres de l'A. A. C. Z. ont exploré, par un tra-« vail intensif ce grand territoire et ont rassemblé les résultats de « leurs ascensions d'une façon modèle, de sorte que ce livre trou-« vera un grand écho chez tous les clubistes et sera pour eux de « durable valeur ».

Certes, on réalise rapidement la justesse de cette opinion élogieuse. Ce nouveau guide des Alpes uranaises est des mieux compris. Plus de 500 sommets et côtes y sont décrits et toutes les routes importantes ont été parcourues par celui qui en rend compte ou par ses amis. C'est là une méthode excellente et il est inutile d'insister sur les garanties qu'elle présente. Le texte est clair, concis. Chaque groupement, chaque sommet ou chaine de quelque importance forme un chapitre. On a pris soin de délimiter chaque fois ce dont on parlera par l'indication des points-frontière et des feuilles de l'Atlas topographique fédéral (carte Siegfried) ; suit une description topographique de l'ensemble du groupe, puis, paragraphe par paragraphe, le détail des sommets, cols, routes à suivre, renseignements divers, etc... D'excellents dessins au trait, souvent fort pittoresques, portent les routes principales en pointillé et forment ainsi une aide utile pour quiconque veut suivre un itinéraire.

Il faut signaler aussi un petit vocabulaire des expressions techniques employées dans le Guide, avec en regard, leur traduction en français, italien et anglais. C'est là une très heureuse idée.

Th. A.

L'Oberland grison illustré. Edition de l'Europe illustrée (Art. Institut Orell Füssli, Zürich). Nos 190, 191, 192. — Guide aimable d'une charmante contrée encore peu connue du touriste. L'Oberland grison, c'est la vallée du Rhin d'Ilanz à Dissentis et les monts qui au S. et au N. l'enserrent. C'est ce pays qui prit une si grande part au développement historique des Grisons, où les ligues furent puissantes, où l'érable de Truns est encore vénéré. La vallée principale est large et riante, semée de beaux villages. D'Ilanz, le Val St-Pierre remonte au S. jusqu'aux neiges du Rheinwaldhorn, plus à l'Ouest, les glaciers de la Cima Canadra, dominent le col de la Greina, puis, aux sources du Rhin, la belle route de l'Oberalp relie Dissentis à Andermatt.

Au Nord, l'Oberland grison comprend encore le versant Sud des Alpes Glaronnaises où culminent les glaces et les roches du Tödi.

C'est tout ce territoire que ce guide décrit avec force renseignements utiles et détails pittoresques. Beaucoup d'illustrations souvent réussies, car ce pays ne manque pas de sites charmants ou sauvages, d'églises anciennes, de châteaux en ruines, de belles cimes et de glaciers.

Le Dr Tarauzzer, auteur de cet ouvrage, s'est adjoint le Professeur J. C. Muoth, qui donne au lecteur un excellent exposé historique et linguistique. Cela augmentera beaucoup l'intérêt du clubiste qui aura le plaisir de voyager dans ces contrées.

Th. A.

Jahrbuch des ungarischen Karpathen-Vereines. XXXII. Jahrg. 1905. — Cet annuaire du Club hongrois des Carpathes est rédigé sous la direction de Mrs. Lövy et Mkaroliny.

Destiné aux touristes autrichiens il paraît en deux éditions, l'une en allemand et l'autre en hongrois.

Cette publication semble avoir été fondée dans le but spécial de faire connaitre les Carpathes.

Quatre récits de courses tous consacrés à cette région et deux articles scientifiques font de cet annuaire d'apparence modeste un recueil vraiment digne d'intérêt.

Spelunca, Bulletin et mémoires de la Société de spéléologie, Paris.

Depuis l'année 1901 les mémoires publiés par la Société de spéléologie paraissent avec l'ancien Bulletin en une seule publication trimestrielle sous le titre de *Spelunca*. La direction en est confiée à M. E.-A. Martel, le fondateur et l'actif secrétaire général de la Société. A côté des articles importants dus à sa profonde connaissance de tout ce qui a trait à cette partie spéciale de la science géologique, M. Martel a su s'ajoindre un grand nombre de savants collaborateurs qui ont fait de Spelunca un recueil des plus instructifs. Analysons rapidement les derniers fascicules parus.

Dans le **N° 37** (juin 1904) nous trouvons une chronique générale de la Société de 1901 à 1904, contenant en particulier une revue de *la spéléologie aux congrès des sociétés savantes*, auxquels ses membres ont pris une part très active : Nancy 1901, Paris 1902, Bordeaux 1903, Paris 1904. On peut constater par le nombre et l'importance des questions traitées que les spéléologues ne sont plus de simples curieux recherchant l'originalité d'une exploration difficile, mais qu'ils ont donné à ces explorations un but vraiment scientifique et que les questions soulevées sont d'un intérêt général et les résultats pratiques de la plus haute importance. Des notices spéciales complètent ce fascicule : *Le Gouffre-tunnel d'Oupliz-Tsiké et la Caverne source de la Metsesta,* en Transcaucasie, compte rendu d'une exploration scientifique effectuée par M. E.-A. Martel pour le compte du gouvernement russe. Le Dr H.-C. Hovey nous conduit au Kentucky, dans la région de la vallée de l'Ohio où se trouve la célèbre Mammoth-Cave et tant d'autres cavernes immenses. L'auteur donne une pittoresque description de *Colossal Cavern,* découverte en 1895. *L'igue de Saint Sol-Belcastel* (Lot), découvert par M. J. Vallat en 1902, a été exploré par M. A. Viré. *L'aven de la Couronnelle* est décrit par M. Adrien Gazel, et *les Grottes et abimes du Pays basque* le sont par M. Camille Dufau. Suit une monographie définitive de la *Grotte de Gèdre* (Hautes Pyrénées), par M. Lucien Briet. Enfin M. J. Marinitsch décrit la *Grotte des Surprises,* une nouvelle caverne découverte par lui dans le groupe célèbre des grottes de Saint-Cassian, en Istrie.

Le **N° 38** (septembre 1904) est entièrement consacré à la *Source d'Arcier et l'alimentation en eau potable de la ville de Besançon,* par M. E. Tournier. Ce mémoire du savant professeur est de la plus haute valeur, parcequ'il fait voir à quels résultats importants pour l'hygiène publique d'une ville peut conduire une étude menée scientifiquement du régime hydrologique d'une région. Il prouve d'une manière péremptoire comment et pourquoi la belle résurgence d'Arcier, qui fournit l'eau à la ville, est contaminée et nuisible à certaines époques ; il en condamne l'emploi et, ce qui est mieux, il indique d'autres moyens de pourvoir à l'alimentat.on de la cité bizontine.

Le **N° 39** (décembre 1904) contient une importante étude sur *les cavernes et les cours d'eau souterrains des Mendip-Hills* (Somerset), explorées de 1901 à 1904 par M. Herbert E. Balch. Une carte de cette région indique un grand nombre de grottes et de *Swallets,* puits absorbants reliés à des cours d'eau souterrains. L'auteur en décrit les plus importants : La caverne Eastwater, la plus remarquable, le Trou de Swildon, la caverne de Lamb-Lair, celle de Wookey Hole, très pittoresque, les cavernes de Burrington, les gorges et cavernes de Cheddar, le tout illustré de jolies vues photographiques, prises soit par l'auteur, soit par M. Martel.

Le **N° 40** (mars 1905), qui termine le tome V des Mémoires, est consacré aux *recherches spéléologiques dans la chaîne du Jura,* par M. E. Fournier. L'auteur, qui rend compte de sa 6me campagne souterraine (1903-1904), poursuit ses études sur l'hydrologie de la région jurassienne, surtout en vue de la captation des sources pour l'alimentation. Ceci l'a conduit à visiter un grand nombre de grottes et de gouffres, tels que la grotte des Planches d'Arbois.

Avec le **N° 41** (juin 1905), M. E.-A. Martel commence la publication d'un très intéressant travail intitulé : *La spéléologie au XXme siècle.* L'auteur se propose de faire un tableau de l'état actuel de la science spéléologique. Pour y arriver il a compilé tout ce qui a paru d'important de 1900 à 1905 sur ce sujet. Ne se bornant pas à une simple bibliographie, quelque complète qu'elle puise être, il y ajoute un grand nombre de notices originales, soit de lui-même, soit d'autres auteurs. Le présent fascicule est consacré à la France

seulement et forme déjà un gros volume avec illustrations et cartes ; les fascicules suivants seront consacrés à l'Etranger, puis aux applications aux sciences et à l'hygiène publique. C'est donc un travail considérable que M. Martel se propose de mener à chef.

E. Th.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES

Alpenzeitung, Œsterr., 1905. N° 693. — L'Aconcagua (7020 m), Dr F. Reichert (à suivre). — Du Weisshorn au Zinseler, Ed. Lucerna. — L'Aconcagua (fin).

N° 695. — La femme et l'alpinisme, E. Altkirch. — Dans les montagnes de la région du Lac de Garde, H. Reink.

Alpenzeitung, Deutsche, 1905/1906. N° 8. — Groupe de la Sella, Dr C. Bindel. — Bamberg, Dr M. Pfeiffer. — Environs de Staffelstein, Dr J. Baum. — La haute montagne, C. Nemo. — La vallée de Frankendorfer, J. Eckert.

N° 9. — Le groupe de la Pala, H. Seyffert (2e partie). — Excursions dans le Steiermark, Kärnthen, Krain et Küstenland, G.-A. Baumgärtner (2e partie). — Le Wildhorn, Dr J. Simon. — Chemin de fer de la Jungfrau (station mer de glace), S. Herzog. — Le culte de la montagne, A. Renk.

N° 10. — Le groupe de la Pala, H. Seyffert (3e partie, fin). — L'île Rügen, Thea Kaiser. — Excursions dans le Steiermark, etc., (2e partie). — La Salzstrasse, K. Zimmeter.

N° 11. — En skis autour d'Engelberg, Dr Th. Herzog. — Engelberg, K. Eichhorn. — Légendes d'Engelberg, K. Eichhorn. — Excursions dans le Steiermark (4e partie). — La Schynige Platte, R. Goldluft. — Thusis et la haute Rhétie.

Nº 12. — Salzburg, Dr J. Baum. — Excursions dans le Steiermark, etc., (5e partie). — Le val Piora, A. Mittelstædt. — La légende du Rosengarten, R. Delcassé. — Chaque numéro est richement illustré.

Alpina, 1905. Nº 14. — La course des Sections romandes de S. A.-C., les 17 et 18 juin 1905.

Nº 15. — Dans la région du Säntis, H. Reber (à suivre).

Nº 16. — Région du Santis (fin). — Séjour à Nikko (Japon), Charles, Prince de Hohenzollern. — Article nécrologique Carl Hermann †.

Nº 17. — La fête centrale du S. A.-C. à Engelberg, les 9, 10 et 11 septembre 1905, A. Bernoud. — Au Cervin, Réminiscences d'un 100 kilos, J.-L. Gresly (à suivre).

Nº 18. — Fête centrale à Engelberg (fin). — Au Cervin (fin).

Alpine Journal, Nº 169, août 1905. — Quelques obstacles aux ascensions dans l'Himalaya et l'histoire d'une ascension-record, Dr W.-H. Workman. — Dans l'ouest du Caucase, A. v. Meck. — Ascensions dans le Caucase, Dr A. Fischer. — Un jour sur le Grand Combin, J.-J. Withers.

Bulletin Pyrénéen. Nº 49. — Chronique Pyrénéenne, H. Spont. — Promenade pour dames, la nuit, vers Poneylaün, Capitaine R. — Las Escures-Granquet-Estibette, Piquaumin. — Le Roc Mouvquit, P. Auriol. — Ascension au Vésuve, Lieutenant C. — Hommage au Comte Henry Russell, M. — Esquisse toponymique sur la vallée de Cauterets (suite), Alph. Meillon. — Echos : Chalet-abri de la région des lacs, A. Lacoste. — Divers.

Nº 50. — Voyage au Barranco de Mascun, Lucien Briet. — Autour de Gavarnie, Brun. — Le Sidobre, Emile R. — Le pic d'Aubert — Tentative au pic Badet, René Croste. — Association pour l'aménagement des montagnes, Arnaud Lacoste. — Esquisse toponymique sur la vallée de Cauterets (suite), Alph. Meillon. — Echos, S. R.

Nº 51. — Balaïtous, sa première ascension par les officiers géodésiens (1825), E. Rayssé. — Voyage au Barranco de Mascun

(suite), Lucien BRIET. — Autour de Gavarnie (suite). BRUN. — Esquisse toponymique sur la vallée de Cauterets (suite), Alph. MEILLON.

N° 52. — Circuit d'hiver dans la moyenne vallée d'Avre, Capitaine R. — Voyage au Barranco de Mascun (suite), Lucien BRIET. — Aménagement des montagnes, A. L. — De Lespoune à Gayost par le Col de Tos, D. G. — Le Pic du Midi d'Arrens, G. LEDORMEUR. — Le Chalet du Canigou, C. S. — Esquisse toponymique sur la vallée de Cauterets, Alph. MEILLON. — Echos. — Chroniques.

Bulletin de la Section du Sud-Ouest du C. A. F. N° 57. — De Lescun à Sainte-Engrace par le Pic d'Anie, Ch. PÉREY. — Vers l'Audiden par les Crêtes de Peyraoute et d'Arrioumé, Lud. GAURIER. — Les Grottes de Revilla, Lucien Briet.

Bulletin de la Section Vosgienne du C. A. F. N° 2. — Le Jardin d'essai de la Section Vosgienne du C. A. F., Cam. BRUNOTTE. — Les skis dans les Vosges alsaciennes, Aug. THIERRY-MIEG. — A travers la Chaîne du Mont-Blanc (suite), R. MOUGENOT.

N° 3. — A travers la Chaîne du Mont-Blanc (suite), R. MOUGENOT. — Jean-Baptiste Claray et ses poésies (suite), X.

Mitteilungen des Deutschen und Œsterr. Alpenvereins, N° 15. — Compte rendu de la XXXVIe assemblée générale du D. und OE. A.-V. à Bamberg.

N° 16. — Le Kaunergrat (3e article, fin).

1905. N° 17. — Les pointes de Salurn et de Lagaun dans les Alpes d'Œtztal, E. SAUTER. — Trois courses d'arêtes dans les Alpes de Weissensee.

La Montagne. N° 6. — La conquête de Chamonix, J. BREGEAULT. — La Peinture de montagne aux Salons de 1905, E. DIEHL.

N° 7. — Variations sur l'utilité de la boussole et du piolet, Jules ROUGAT. — Escalade du Brec de Chambeyron, F. BLAYER.

N° 8. — Souvenirs d'une excursion à la Bérarde en 1860, Ant. PRENAT. — Le Massif de Bellecôte, W. A. B. COOLIDGE.

La Patrie Suisse. — N° 306. — Le col des Mosses, A. Bonzon. — Le château de Grinau (Schwitz).

N° 307. — Les villes suisses : Vevey. — Automobiles au Simplon.

N° 308. — Alpinisme : Le Bietschorn, Bouquetin. — La Fête-Dieu à Brigue. — La pierre des Marmettes.

N° 309. — Inauguration du M-O-B.

N° 310. — Le Festspiel d'Appenzel, le Stoss, J. G.

N° 312. — L'ascenseur du Burgenstock. — Vers la Jungfrau.

N° 313. — Alpinisme : Le Clocher du Luisin. — Le gardien de la cabane, Rob. Correvon. — Parmi les aroles, H. Correvon.

Le Rameau de Sapin. — Nos 8-9. — Note sur l'origine du lac des Brenets, Dr H. Schardt. — A propos des fruits spontanés du Jura, Dr L. Rollier. — Note floristique sur le Jura suisse, F. Tripet. — Le corydale à bractées entières, Dr E. Robert.

Revue alpine. N° 7. — Cime orientale d'Ailefroide, M. Bourgogne. — Deux cols dans le massif de Méanmartin, W. A. B. Coolidge. — Vers l'Aiguille du Borgne, A. Coutagne.

N° 8. — Les Crêtes qui dominent le vallon d'Aussois, E. Gaillard. — Quinze jours au sommet du Mont-Blanc, X. — Inauguration du Refuge de Rabuons (2540 m).

N° 9. — Les Crêtes qui dominent le vallon d'Aussois (suite), E. Gaillard. — Ethnographie alpine. — Assurance des guides.

Revue des Alpes Dauphinoises. N° 7. — Note sur l'histoire des grandes Rousses. — Le Roe du Cornaflon, G. Serbounel. — A propos de « Quelques mots sur l'ethnographie alpine », H. Muller.

N° 8. — Accident au « Pseudo Mont-Aiguille », J. Dester.

N° 9. — Les destinées d'une carte de Savoie, — L'œuvre de Tomaso Borgonio, H. Ferrand.

N° 10. Vallonise et Petit-Pelvoux, O. Vidioz.

N° 11. — A propos de la Brèche et du col des grandes Rousses, W. A. B. Coolidge. — Vallonise et Petit-Pelvoux (fin), O. Vidioz.

N° 12. — L'Aiguille de Tuaix, MOREL-COUPRÉL. — 8me année, n° 1. Aux amis des Alpes, Le Comité. — N° 2. Entre le Volgaudemar et le Vesnéon, H. DUHAMEL. — Le Goléon, V. TOTIER.

Société Allobrogia. — Bulletin mensuel N° 16. — Un guide valaisan : Joseph Pollinger, A. SOUVAIRAN.

The Scottish Mountaineering Club Journal. — N° 48. Septembre 1905. — Neiges Ecossaises, H. RAEBURN. — Un seul beau jour sur les collines, A. E. MAYLARD. — La chaine Crowberry du Buchaille Etive Mor, J. MACLAY. — Le mystère de Crois, W. INGLIS CLARK. — Un peu de la côte du Berwickshin et ses oiseaux, W. DOUGLAS. — Divers.

SOUVENIRS D'ENGELBERG

Nombre de participants à la Fête centrale d'Engelberg, désireux de se procurer quelques-unes des nombreuses photographies qui y ont été prises, mais ne sachant où s'adresser pour cela, le « Groupe photographique » de la section des Diablerets a pris l'initiative d'en former une collection.

Cette collection sera soumise à tour de rôle et à partir du 1er décembre prochain à toute personne qui en fera la demande.

Les vues seront numérotées avec mention du prix et indication de l'adresse du photographe.

Il suffira donc de s'adresser directement à celui-ci pour empletter ou éventuellement échanger les vues désirées.

La demande d'envoi de la collection devra être adressée à M. *Albert Barbey*, à *Lausanne*.

Les photographes sont donc priés d'envoyer les épreuves *numérotées* et *non collées* avant le *15 novembre* prochain à la même adresse, en indiquant le prix de chaque exemplaire.

Prière de joindre à chaque demande un timbre de *25 cent.* représentant les frais qu'occasionnera l'envoi de la collection.

# L'ÉCHO DES ALPES

1905. — N° 11.

DANS LA CORDILLÈRE DES ANDES

I

Le lundi 2 février 1903, à six heures du matin, cependant que là-bas, à 15,000 kilomètres du Chili, vous pataugiez dans la neige fondante et la boue, notre expédition quittait Chiambarongo. C'est, à 150 kilomètres de Santiago, un petit village gris, aux maisons basses, entourées d'immenses avenues de peupliers et de collines pelées.

Nous étions MM. P. G. Waldner, (section Uto), A. Malsch, Th. Dérobert, A. Labra, un de mes élèves, deux « arrieros » et moi.

Les ascensions sont si rares dans la Cordillère, que je crois pouvoir affirmer que M. A. Labra est le premier Chilien qui ait fait de la montagne selon nos coutumes. Ses compatriotes vont aussi haut que possible à cheval ou à mule, voient de la neige, la touchent, la trouvent froide, s'étonnent et redescendent. Dans trois siècles d'ici, quand le Chili, au lieu de quatre millions d'habitants en aura quarante, l'alpinisme ou l'« andisme », comme dit élégamment un de mes amis, sera à la mode. On nous a pris, du reste, pour des détraqués incurables et un de nos

arrieros a déclaré que « les cavaliers étaient fous d'aller si haut, pas même pour chercher des mines. » On est très Tartarin-Sancho, ici, et on évite tout ce qui, de près ou de loin, directement ou indirectement, peut fatiguer, faire transpirer ou troubler une douce quiétude : la marche, les pierres, la neige, l'eau froide, le grand soleil, comme nous évitons la poussière et les courants d'air.

Nous montons de bons chevaux chiliens qui ne paient pas de mine, mais font sans broncher leurs douze lieues d'un jour, sur des routes où la poussière mesure un pied d'épaisseur ou dans les abominables sentiers des premières vallées. Deux mules nous suivent, chargées de la tente, des couvertures, des ponchos, piolets, corde, lanterne et provisions. C'est un gros bagage, car il s'agit de nourrir sept hommes pendant dix jours environ, dans un pays où l'on manque de tout moyen de ravitaillement. Enfin, un poulain, qu'on ne peut séparer de sa mère, trottine « tantôt devant, tantôt derrière ou sur les flancs », tel le doux et fanatique Pascalon escortant la délégation.

Au bout d'une heure, nous passons le village de *Tinguiririca*, d'où nous marchons directement vers la Cordillère, sur une belle route, bordée de mûriers sauvages dont personne ne cueille les fruits. Bientôt c'est le confluent du *Rio Claro* et du *Rio Tinguiririca* que nous remonterons presque jusqu'à sa sortie du glacier, au pied du sommet du même nom, (4500 mètres).

Un dernier village, *La Punta*, avant de traverser d'un temps de galop une vaste plaine d'alluvions, *Los Llanos*, sorte de presqu'île terminée au confluent des deux fleuves qui l'enserrent et qui plus haut sont

séparés par une chaîne où graduellement on passe des collines aux sommets de 3000 mètres.

Nous ne rencontrerons plus que quelques « ranchos » à la Rufina, à la Guardia, où un poste est établi pour le contrôle des sacs de minerai de cuivre qui arrivent des mines de *Las Choicas* en Argentine.



DANS LA VALLÉE DE TINGUIRIRICA.

A la Guardia la route dite carrossable cesse ; c'est le sentier qui commence, l'infâme sentier rocailleux, hérissé de plantes épineuses, de cactus, de « quillayes », de « quiscos » où bourdonnent des essaims d'insectes, des taons, des mouches, des guêpes de toutes tailles et de toutes couleurs. On trouve de gros lézards verts, des tourterelles, et, le matin, autour des vieux arbres, on voit voltiger des bandes de

petits perroquets qui piaillent de façon assourdissante.

Nous passons la nuit en un lieu appelé *La Bodega*, sous un beau quillai, au bord du fleuve qui roule à quelques mètres de nous ses flots gris et puissants où s'entrechoquent des blocs de rochers qu'il entraîne. Le soir, après un bain à 13 degrés centigrades, nous restons longtemps couchés sur le sable fin, semé de paillettes d'or, pendant qu'un arbre entier brûle. La forêt est pleine d'ombre, et le fleuve emporte des reflets sanglants de rameaux tordus par la flamme. Le seul incident désagréable de tout notre voyage se produisit là, tandis que nous regardions la lune monter dans le ciel noir et qu'au loin glapissait quelque renard dans les taillis. Est-il pour un chasseur plus grand malheur que perdre son fusil ? pour un cavalier sa monture ? et pour un fumeur sa pipe ? La mienne disparut en cette nuit si belle au milieu des cailloux descendus des hauteurs, elle s'en fut sans doute jusqu'au Pacifique où les lames, peut-être, la brisèrent contre les écueils. Je m'en fis une autre dans une branche de saule, œuvre grossière et primitive, semblable aux premiers essais artistiques des populations indigènes.

Mardi 3 février, vers 5 heures du soir, nous établissons notre camp à la *Vega del Flaco*. C'est une plaine désolée où agonisent quelques herbes. Le Tinguiririca, encaissé dans une gorge profonde, mugit sourdement, et sur la rive droite, à côté du fleuve aux eaux glacées, il y a des sources sulfureuses et thermales de 89 degrés. On peut en même temps se brûler une jambe et geler l'autre : c'est exquis. Sur le bleu pâle du ciel, on devine quelques pointes neigeuses ; le *Horno de la Vieja* qui ressem-

ble étrangement à la Tour d'Aï, et la *Punta de la Herrera* où nous comptons faire nos débuts.

Le jour suivant, nous allons camper dans le *Cajon de la Herrera*, en un lieu aimable, sur une pente



PRÉPARATIFS DE DÉPART (VEGA DEL FLACO).

semée d'épines variées et couverte de petits éboulis. On dresse la tente ; la salle à manger et la cuisine sont près d'une cascade, à quelque 30 mètres plus bas, et le vent nous en apporte la fumée ; on se croirait dans l'Olympe !

Etrange couche sur des cailloux qui peu à peu, descendent avec nous dans la vallée. Nous nous calons avec des piolets, des cordes, des selles ; mais décidément ces lits mobiles ne sont pas recommandables.

En attendant la nuit, nous avons examiné le chemin à suivre le lendemain, au moins pour le début de l'ascension : monter par le glacier, les névés et les pierriers jusqu'à l'arête qui va de la *Punta de la Her-*



CERRO TINGUIRIRICA (ENV. 4500 m).

rera au *Horno de la Vieja ;* prendre la pente de neige près du petit gendarme, (visible sur la photographie en-dessous de la rimaie), aller rejoindre le rocher au pied du second sommet, et, par l'arête de neige ou de glace, arriver au sommet principal (environ 4500 mètres). Les altitudes données pour cette première course sont approximatives et relatives à la hauteur du *Tinguiririca*. Nous n'avons pu nous procurer, comme pour notre course au *Plomo*, un baromètre à compensation. L'eau entrant en ébullition vers

86 degrés, nous a permis d'évaluer plus ou moins exactement la hauteur de la *Punta de Los Suizos* (entre 4300 et 4400 mètres), où nous sommes arrivés deux jours plus tard).

A 2 heures du matin, le jeudi, nous partons : MM. Malsch, Waldner, Labra et moi. Notre compagnon Dérobert, en bon Chilien, originaire de Carouge, ne monte qu'autant que son cheval le porte ; il nous accompagne de ses vœux de réussite, mais ne quittera pas le camp : « Il faut bien, dit-il, que quelqu'un reste avec les arrieros ».

Nous avons eu tort d'attaquer cette montagne par la face nord, qui n'offre que peu de glacier, pas de rocher, mais en revanche, quelques névés et surtout des pierriers interminables. Nous avons grimpé jusqu'à 3 heures de l'après-midi, pour nous arrêter près de l'arête et loin du sommet. Il aurait fallu camper en cet endroit et continuer le lendemain ; mais trompés par la distance, nous comptions être au sommet dans la matinée et nous n'avions que peu de provisions. D'autre part, les nuits sont fraîches dans la Cordillère, à cause des vents réguliers qui soufflent de l'Océan ; rien à brûler, pas de couvertures, pas de tente..... le retour était préférable. Notre jeune ami Labra s'est admirablement comporté pendant cette première ascension ; sans idée aucune de la montagne, sans entraînement, il ne s'est arrêté que quand nous avons fait halte ; il a toujours marché second, sans un mot, sans une plainte, et pourtant cette montée était atroce.

Il en a gardé un si mauvais souvenir qu'il a refusé de nous accompagner dans notre course suivante.

En glissades, nous fîmes les deux tiers du chemin,

et vers 7 heures, nous étions au camp, fatigués, mais avec la douce perspective d'une nouvelle et bonne nuit sur nos cailloux et nos épines.....

Vendredi 6 février, nous couchons à « *Las Yeguas* », au bord du fleuve où nous prenons un bain à cinq degrés. Dans la chaîne qui va du *Tinguiririca* à la plaine du *Flaco*, nous choisissons un joli sommet de 4200 mètres environ, qui ressemble assez aux Rochers de Naye vus des Avants.

Samedi après-midi, nous traversons le fleuve à cheval. Les arrieros nous accompagnent et nous maudissent. Nous montons par des pentes couvertes d'œillets sauvages jusqu'aux premiers névés où nous allons passer la nuit. Un des arrieros redescend avec nos chevaux, le second reste avec nous, et demain matin rentrera au camp avec nos couvertures et son cheval. La nuit tombe, la vallée est dans l'ombre: bien loin, une petite lueur, c'est le feu du campement, et un bruit puissant et confus, la voix du fleuve qui roule dans une gorge. Au bord du névé, il y a des sources qui chantent ; le vent emporte quelques nuages roses, les étoiles s'allument, c'est la nuit. Il ne fait pas froid, la montagne nous couvre ; à peine un souffle d'air glissant dans la vallée vient nous effleurer par instant, et un grand calme règne. La conversation languit, un de nous s'endort, puis un autre : je veille seul. Une plainte étouffée sort d'un repli de terrain près de nous : c'est Pancho notre arriero qui a froid dans le trou où il s'est tapi. Et les heures lentes passent, je ne puis dormir, j'écoute le silence solennel de la montagne ; les sources ne chantent plus sous les pierres, mais la grande voix du fleuve gris monte plus majestueuse de la vallée. Les étoiles s'inclinent vers les crêtes qui nous dominent ; l'une



Glacier a la « Punta de Herrera ».

d'elles tremble au bord de l'ombre et disparaît tandis que montent du sein des vallées inconnues d'autres astres, d'autres mondes, d'autres soleils.

Vers deux heures du matin, dimanche 8 février, après le cacao inévitable, nous partons. Pancho se roule dans nos couvertures et reprend son rêve. A quoi peut rêver cette intelligence primitive, quels songes agitent cette âme simple et se réflètent sur ce visage sans expression ? Un moment, il murmure qu'il a froid, très froid..... et il rêve peut-être aux journées d'été dans la plaine, quand il neige de la lumière entre les feuilles des peupliers et que des chevaux passent au galop sur la route embrasée, devant le rancho bruni, couvert de paille.

Sur la longue pente de neige, vibrante sous les souliers, les trois Suisses avancent à la corde et à la lanterne qui dessine des ombres folles. La marche est agréable, il fait doux ; dans l'obscurité se dresse au-dessus de nos têtes la masse de la montagne où nous allons. Jamais, probablement, ces solitudes n'ont vu le spectacle étrange de trois individus qui grimpent lentement, comme avec mystère, et les grands sommets s'étonnent, penchés sur la vallée, et les étoiles regardent curieuses, avant de s'enfuir à l'occident devant le jour qui va naître.

Parfois il faut tailler sur des coulées de glace, la pente augmente et le vent fraîchit. Nous longeons la base de la montagne pour ne pas attaquer le rocher que nous supposons mauvais. En plein jour, il doit tomber des pierres de là-haut, mais vers quatre heures du matin, tout repose. Nous arrivons sur un plateau où la neige présente un phénomène bizarre ; des trous de 30 à 40 centimètres de profondeur, séparés par de fines arêtes et de petits sommets coniques. Ce

ne sont pas encore les véritables « pénitents », si nombreux sur les flancs argentins de la Cordillère, mais c'est la même formation. Plus nous montons, plus s'accentue cette disposition. Sur les pentes rapides, ces trous qui dépassent 50 centimètres de profondeur, donnent à la marche une sécurité absolue, mais la ralentissent considérablement. Si l'on évite de descendre dans les trous et qu'on suive les minces arêtes de neige, elles s'écroulent et le travail est le même. Nous comprenons les difficultés que les pénitents présentèrent aux Allemands qui, il y a une dizaine d'années, ont par deux fois essayé l'Aconcagua. L'un d'eux me contait que lors de la seconde ascension, ils ont été forcés de se frayer à la hache un chemin entre les pénitents, et sur un espace de trois kilomètres. Cette traversée leur prit quatre heures. J'ai vu une photographie faite à la Laguna Congelada par un des infortunés, aux prises avec des cônes de glace plus hauts qu'un homme. La cause de ce phénomène particulier à la Cordillère est inconnue; les pénitents paraissent soumis à des mouvements peut-être analogues à ceux des glaciers ; lors de la première expédition à l'Aconcagua, les Allemands ont trouvé de petits pénitents de neige semblables à ceux que nous foulions dans le massif du Tinguiririca, et l'année suivante un champ d'énormes pénitents de glace.

A l'aube, nous avons laissé à gauche notre sommet, nous montons toujours dans la neige pour aller prendre un grand névé qui descend de la face est de la montagne. Les innombrables pointes de la Cordillère argentine se dessinent en gris-bleu sur le jaune faible du ciel ; l'aurore est courte, tout s'éclaire, les neiges étincellent, les sommets sortent de la brume,

le soleil apparaît entre deux fines aiguilles qui dominent un grand sommet blanc, très loin au-dessus des pampas où vient mourir le vent de l'Atlantique. « Je crois que cette fois nous l'avons », murmure fréquemment le chef de course. Et de fait, nous sommes mieux entraînés, nous avons eu soin de dormir très haut, et nous regrettons vivement que M. Labra n'ait pas voulu nous accompagner. A cette heure, étendu sous la tente, aux côtés de notre collègue Dérobert, qui traite la montagne avec autant de mépris que Voltaire le Canada, il dort près du fleuve dans la lumière blonde du matin.

Enfin une jolie arête. Les rochers bruns, teintés de vert, sonnent sous le piolet et facilement s'écroulent. Pas un passage difficile : d'un côté l'abîme profond, de l'autre quelques couloirs assez rapides, mais l'arête est large, nous montons joyeusement parmi ces blocs instables que le temps a vertdegrisés. Par endroits, on foule des cailloux plats, sonores comme des plaques de fer ; tout ce massif est d'origine volcanique, le Tinguiririca dresse vers le ciel son ancien cratère rempli de neige ; mais les roches éruptives reposent depuis longtemps; depuis longtemps les flancs de ces montagnes ne grondent plus et la glace recouvre peu à peu les volcans endormis ou assoupis peut-être.

A sept heures du matin, nous sommes au sommet. Une vaste plateforme coupée à pic sur la vallée, descend en pente douce du côté nord. L'ascension par ce côté-là serait aussi insupportable que notre grimpée d'avant-hier. Les eaux de ce versant vont rejoindre plus bas le Tinguiririca, près d'une gorge obscure, où grimpent des lianes impénétrables, la *Quebrada del Membrillo*.

C'est sans doute la première fois que ce sommet reçoit des visiteurs ; aucune trace humaine, aucun de ces détritus qui presque toujours souillent les sommets de nos Alpes ou leurs environs immédiats. Les pierres sont dans la position où les siècles les ont placées ; des lichens y poussent et, par endroit, on trouve des pistes de guanacos et des traces de condors qui se sont reposés sur les rochers.

La vue est superbe, mais nous ne sommes pas en pays de connaissance, l'œil se perd dans la contemplation de mille cimes tour à tour bleuâtres ou vibrant dans un frisson de neige. Les vallées s'entrecroisent à l'infini : tout est vert, blanc et bleu.

Après le déjeuner, Waldner plonge religieusement son thermomètre dans l'eau du thé, il prononce un « 86 degrés environ, je ne réponds pas de la perfection de l'instrument », puis il tire de sa poche un agenda couvert de chiffres et de formules et gravement il calcule. « Nous devons être, dit-il, entre 4300 et 4400 mètres. » Personne ne le contredit : magister dixit, et, connaissant notre altitude, nous baptisons solennellement notre première conquête. Le nom de *Punta de los Suizos* (Pointe des Suisses) fut adopté à l'unanimité et mon petit drapeau fut fixé par des épingles au manche d'un piolet. Puis vint la cérémonie du steinmann : les pierres plates semblent faites exprès pour cet usage. En quelques minutes, la petite tour s'éleva d'un mètre au-dessus de l'arête. Nous avons mis, au centre, dans une boîte bien fermée, un triple document en français, en espagnol et en anglais, contenant tous les détails de l'ascension, les noms, les dates et nos adresses..... mais qui sait quand un voyageur aura la curiosité de monter de la vallée voir ce qu'est ce petit tas de pierres qui dé-

passe le sommet ? Peut-être qu'un jour ce papier sera lu par quelque alpiniste qui nous informera de son ascension, mais quand, mais quand ?.....

Nous flânons longuement et le temps passe. En deux ou trois heures, nous pourrions être au sommet du Tinguiririca, mais nous sommes si bien au soleil, étendus sur les pierres à regarder le spectacle toujours nouveau des montagnes qui jaillissent des glaciers et de l'ombre des vallées. Cependant, vers dix heures, la voix de la raison l'emporta sur les conseils fallacieux de la rêverie et du repos. Il fallait nous mettre ce jour-là un second sommet sous les pieds, du moins c'est ce qu'affirma le chef de course, et nous avons obéi.



Descente de la « Punta de los Suizos » (env. 4400 m).

Adieu, Punta de los Suizos, tu n'es ni très haute ni très terrible; tu ne feras pas époque dans l'histoire des ascensions; mais nous garderons de toi un souvenir ému; nous penserons souvent aux heures de bonheur, de paix et de concorde que tu nous a données. Nous ne nous reverrons probablement jamais, mais ton image si belle est un lien de plus qui resserrera notre amitié, et quand il aura neigé sur nos têtes, nous parlerons encore de toi comme d'un souvenir, presque d'un rêve très effacé et très lointain.

Nous voici maintenant parmi les éboulis et bientôt de nouveau dans un champ de pénitents. Au gros du jour, il fait chaud, la réverbération est violente et les coups de soleil menacent. Par bonheur, Malsch extrait d'une de ses profondes un vieux reste de Séchehaye qui y dormait depuis l'année précédente, après avoir fait son devoir à la Verte. Nous nous chinoisons et ce changement de couleur stupéfia nos arrieros à notre arrivée au camp.

Sans difficulté, par de gentils couloirs de neige et quelques varappes dans du rocher, qui, par exception, offrent de belles prises, nous atteignons un second sommet. Steinmann, baptême: *Punta Labra*, en l'honneur de notre élève. Puis, comme le temps presse, nous descendons par la paroi qui regarde la vallée, un peu de voltige sans danger, le rocher est excellent. Nous arrivons à la neige et alors commencent ces ineffables glissades sur une pente raide qui se termine par un plateau. En quelques minutes, nous sommes près de la dernière ondulation qui descend jusqu'au fleuve. L'un de nous qui s'est attardé au pied du rocher, n'est qu'un point noir qui nous rejoint comme une trombe, dans un nuage de neige qui étincelle. Une cascade puis un petit lac

encaissé entre des pentes vertes qui s'y reflètent; quand passe un souffle de vent, des vagues minuscules s'élèvent, frissonnent et sont emportées en poussière glacée où le soleil met des arcs-en-ciel d'un instant.

La descente jusqu'au fleuve est assommante ; nous roulons avec les pierres à travers des touffes de chardons et je pense à plusieurs de mes amis qui seraient là à leur place. Enfin, jurant et maudissant la montagne, nous arrivons au bord du Tinguiririca. En une demi-heure de marche, nous sommes au gué où les chevaux doivent venir nous prendre. J'éprouvai en traversant le fleuve à cheval, une étrange sensation de vertige : l'eau plus haute à la fin de l'après-midi par la fonte du glacier, arrivait au poitrail des chevaux; il fallait plier les jambes sur la selle, et il me semblait que je dérivais avec ma bête, car le courant était fort. Nous touchions heureusement l'autre rive, mais si le fleuve eût été plus large, je crois que j'y tombais.

Le soir, après le bain, le changement de costume et un dîner luxueux, car nos amis avait tué un mouton, nous avons discuté, — ad usum discipuli — les causes de la Révolution française.

Nous quittons *Las Yeguas* lundi matin 9 février. Pendant notre voyage de retour nous rencontrons de grandes troupes de mules qui vont, chargées de sacs de minerai, des mines de *Las Choicas*, en Argentine, où j'étais trois semaines auparavant, à Tinguiririca, et de Tinguiririca, elles montent de gros paquets de bois pour construire les baraquements des mineurs. Souvent, au détour d'un sentier, on entend le tintement grêle d'une clochette qui annonce l'arrivée d'une troupe de mules; la première, montée par un

« huaso », a seule une clochette, les autres la suivent. Il faut alors se mettre de côté et attendre. Elles vont par bandes de trente à quarante, pliant sous le poids énorme qu'elles portent, vaillantes, ne bronchant pas dans les sentiers dangereux qu'elles remontent. Elles jettent un regard sur les chevaux arrêtés, dressent leurs longues oreilles et passent, calmes et comme résignées. Elles sont capables d'une résistance passive intense : quand elles sont arrêtées pour boire, rien ne peut les faire avancer, et quand un cavalier ne se gare pas avant leur arrivée, il est irrésistiblement refoulé par elles, frappé par leurs charges, jusqu'au moment où le sentier un peu plus large lui permet d'attendre la fin du convoi. Entre deux roches, elles arrachent une touffe d'herbe ou une fleur brillante que la nature fait éclore dans ces déserts. Quelques hommes sont au milieu du troupeau, qui crient sans cesse et s'efforcent d'accélérer sa marche en jetant des pierres aux mules. Quand elles les reçoivent, elles font un léger mouvement et reprennent leur marche régulière et sûre. Parfois l'une d'elles prise de peur ou d'un accès de joie, se roule au milieu du sentier, brisant les liens qui retiennent sa charge. On lui enveloppe alors la tête d'un poncho, elle se laisse faire et bientôt la marche continue. On campe où l'on se trouve, quand le soleil descend et que l'ombre qui monte du fleuve remplit la vallée. On allume le feu, on brûle un arbre, souvent d'autres s'enflamment, mais qu'importe ! et après avoir mangé un morceau de « charqui » et bu une tasse d'eau — car ces gens sont sobres —, les arrieros dorment dans leurs ponchos, et les mules broutent l'herbe courte et sèche aux rayons froids de la lune qu'elles considèrent avec étonnement.

Nous passons au Flaco la nuit de lundi à mardi, et nous dormons mardi soir à la Bodega, sur le sable fin, semé de paillettes d'or.....

Mercredi après midi, après des galops fous dans des tourbillons de poussière fauve, nous entrions à Chimbarongo. Vingt-quatre heures plus tard nous étions à Santiago.

II

En janvier 1904 je fis par hasard la connaissance d'un négociant allemand de Santiago, qui, il y a quelques années, a voyagé dans la Cordillère. Il était en particulier de l'expédition qui rencontra les guides de Fitz-Gérald, à leur retour de l'Aconcagua. J'obtins de lui des renseignements précieux sur la montagne de la province de Santiago, des photographies, des cartes et surtout l'adresse d'un arriero qui connaît assez bien la région.

Le 27 janvier, je me rendis à cheval à *Las Condes* où vit ce guide, cette ébauche de guide, du moins, qui ne ressemble en rien aux diplômés de Salvan, de Chamonix ou de Zermatt, et c'est tant mieux.

Je trouvai un homme de quarante à soixante ans, jovial et inculte, qui m'appela « Votre grâce » et se mit à notre disposition pour un voyage dans la Cordillère.

J'avais des renseignements assez précis sur le *Cerro del Plomo* (5430 mètres) et le *San Francisco* (5300 mètres), qui s'élèvent à l'est de Santiago et projettent, les matins d'été, une ombre immense et bleue sur toute la plaine.

José Alvarado, notre arriero, appela le *Plomo* la *Paloma* et le *San Francisco, l'Altar*. Il me donna sur la Cordillère des détails très intéressants quoique erronés et au cours de l'entretien, me soutint que l'Aconcagua n'avait jamais été gravi, pas plus par Fitz-Gérald que par ses guides qu'il avait rencontrés.



DIX MINUTES D'ARRÊT. TOUT LE MONDE DESCEND.
PORTEZUELO COLORADO (3150 m).

Le sommet de ce roi de la Cordillère est, suivant Alvarado, mince comme une feuille de papier et un homme ne pourrait s'y tenir debout. Je passe sur les conseils qu'il me donna quant à la façon de marcher sur la neige, de s'habiller chaudement et, si possible d'avoir des bâtons avec une pointe! Le brave homme! « Quand on marche sur une pente de neige, me disait-il, on peut glisser et on ne sait pas où on s'arrête! »

J'avais carte blanche pour organiser cette nouvelle expédition; j'engageai Alvarado, deux de ses fils, ses mules, et le départ fut fixé au mercredi 10 février.

Les bagages étaient prêts depuis la veille. Quatre caisses de provisions, nos sacs de linge, nos vêtements de rechange, les couvertures, tente, ponchos, sacs de peau de mouton, piolets, cordes, armes, etc, etc, sans compter le bois, une charge respectable que trois mules vont promener par monts et par vaux jusqu'à une altitude de 3500 mètres.

Une « carretela », lisez véhicule fabuleux, dépourvu de ressort, avec deux roues et trois chevaux, conduisit les bagages à la « Casitas de Aguas » où José attendait avec ses mules. Il faisait un temps superbe, les animaux se roulaient dans la poussière et bien loin, le *Plomo* étalait ses flancs de neige au grand soleil de janvier. On chargea les mules qui disparurent bientôt dans un nuage doré; José me cria: « Hasta mañana » (à demain), et je restai seul, un peu inquiet sur le sort de nos bagages livrés au trot agité des mules de la Cordillère. José m'avait rassuré: aucun accident ne peut se produire, les lazos qui attachent les caisses sont solides, rien n'arrivera; et, en effet, pendant une semaine, les mules portèrent ces lourdes charges par des chemins imaginaires et pas une ne fit un faux pas. Ce sont ces admirables animaux dont j'ai déjà parlé.

Le lendemain, mercredi, une autre carretela nous conduisit à *Las Condes*. Nous avions la « manta chilena » petit poncho léger qui laisse circuler l'air et garantit de la poussière, et le chapeau de toile blanche. Nous étions MM. Malsch, P. G. Waldner, (Section Uto), P. H. Bertelsen, un Danois qui n'avait jamais gravi plus de 500 mètres et qui grâce à l'admirable gymnastique qu'il enseigne et pratique, vainquit les difficultés de la haute montagne et atteignit un sommet où deux membres du C. A. S. ne purent arriver;

ne me parlez donc plus d'entraînement, d'habitude, de forme; enfin le soussigné, membre de la section des Diablerets. Notre conversation en français, en espagnol et en allemand, effara visiblement nos compagnons de carretela, bons « huasos » qui rentraient dans leurs villages, disséminés le long du chemin.

A une heure, tout le monde en selle; le plus mal partagé a une selle anglaise : les autres ont des selles chiliennes ou argentines. J'obtins de José qui avait une amitié spéciale pour moi, en ma qualité de « patron Eduardo », une bonne selle mexicaine avec un gros pommeau couvert de plaques d'argent, fort commode pour y attacher des paquets, des appareils, et, pourquoi ne pas le dire, pour se cramponner quand le sentier monte de façon exagérée. En croupe, chacun a ses « alforjas », un bissac qui contient les provisions pour une demi-journée, car les mules sont bien en avant et nous ne les rejoindrons que ce soir.

On part, on trotte, on galope. Maître José raconte des histoires de montagne et croit que les piolets doivent être très utiles sur les pentes ; notre collègue Danois, cavalier novice, est en bisbille avec sa mule, ils ne peuvent s'entendre, question de caractère ; un coup de vent lui enlève son chapeau : il jure dans sa langue maternelle: ce nous est un doux plaisir, car c'est à l'ordinaire un homme fort grave.

Nous suivions la route du *Cajon de la Yerba Loca* qui conduit au pied de la montagne, aux mines de *Las Condes.*

Depuis trois mois, il n'avait pas plu, mais ce jour-là, comme pour mieux nous rappeler la patrie absente, le temps se gâta et, à peine avions-nous quitté la route pour le sentier, que la pluie se mit à tomber: le tonnerre emplit de sa grosse voix les vallons où

roulaient des nuages blancs ; les éclairs brillaient autour du *Plomo* voilé, tandis qu'à l'ouest, le soleil illuminait encore la plaine, la Cordillère de la Côte et la ligne bleue du Pacifique.

Tout d'abord, ce fut charmant : un orage, c'est rare et nous en avions perdu l'habitude ; on échangeait des souvenirs, l'un parlait de la Dent Jaune, faite par le même temps ; un autre citait un orage à la Ruinette ; l'homme du Nord affirmait que par des jours semblables, il faisait bon se réfugier dans un fjord du Kattégat, et, plus modeste, je descendais en pensée des Cornettes de Bize aux chalets de Looz..... mais, peu à peu, l'averse dégénérant en déluge interrompit les conversations et devint bientôt insupportable.

Pendant cinq petites heures, nous fûmes ainsi rincés ; à cheval, l'eau, tombant du chapeau sur les épaules, glisse le long du corps jusqu'aux jambes et remplit les souliers. Les mules, sur le sentier glissant et raide, fument — hélas, nous voudrions en faire autant, mais les allumettes se refusent à brûler — ; nous allons au petit bonheur, distinguant à peine José dont la silhouette tremblote dans le nuage.

Vers sept heures, nous arrivons au campement *Los Barrancones* à 2300 mètres. Nous y trouvons deux des fils d'Alvarado qui nous attendent depuis longtemps. L'un est un garçon de 18 à 20 ans, fort laid, tête d'Araucan ; l'autre un gamin de 8 à 14 ans : le père ne sait pas ; il a douze enfants vivants, plusieurs sont morts ; l'aîné, celui qui nous accompagne est « mal né » (il emploie une expression plus pittoresque), c'est ce qui explique sa laideur. Nous soupons et nous préparons notre couche sous un gros rocher où il ne pleut pas trop. Avant d'aller dormir, nous échangeons encore quelques joyeux

devis; je crois même que ces solitudes entendirent des chants de là-bas, du pays où il y a la rose des Alpes et les soldanelles au bord des glaciers, et nos gens accroupis sur la terre humide, drapés dans leurs ponchos en guenilles, fument des cigarettes de paille et boivent le « mate », sans prononcer une parole, comme les caciques du sud dans la forêt. Ils attendent que les patrons se couchent; alors ils se tapiront dans un coin et ne bougeront plus jusqu'à l'aube. Ce sont de braves gens, honnêtes et superstitieux. Alvarado affirmait tantôt que le tonnerre indiquait que des voyageurs étaient arrivés à la Laguna Negra. Honnêtes, ai-je dit, je devrais dire scrupuleux: au départ, José dit à ses fils: « Vous savez, les enfants, il ne faut pas qu'un « cinquito » (cinq centimes) disparaisse », et pendant notre ascension, rien n'a disparu, pas même des cigarettes. Le « huaso chileno », le paysan, le véritable homme des champs est d'une honnêteté étonnante: un de mes amis qui voyageait dans le sud, partant un jour pour la chasse, oublia sa montre au campement. Tous les huasos des environs vinrent l'examiner et trois jours après, il la retrouvait pendue au même arbre où il l'avait laissée. Malheureusement cette honnêteté n'existe plus dans les villes ni dans leurs environs.

Jeudi matin, José nous appelle à six heures, pour que nous partions de bonne heure. Pendant la nuit, un de nos chevaux a filé. José ne s'en tourmente pas : Il le retrouvera une fois ou l'autre, dans un « rodeo ». Il se contente de dire aux rares paysans que nous rencontrons : Eh! petit ami, un de mes chevaux, un brun s'est échappé ; si vous le trouvez, conduisez-le chez moi, adieu ». J'ai su que son cheval a été retrouvé quelques mois plus tard. Après avoir plié bagage, —

c'est le cas de le dire, — réuni les mules et les chevaux, nous nous mettons en marche à neuf heures et demie. Le petit Segundo est en tête, sur la jument « madrina » (la marraine). Elle a une clochette au cou et tous les animaux la suivent. Arturo vient ensuite, qui surveille les bagages, redresse les paquets



Cerro del Plomo, vue du Portezuelo Colorado (3150 m).

et adresse à ses mules des injures infiniment pittoresques. Il ne les frappe jamais, mais les traite volontiers de « grandissime sale bête, de mule brute, de fille de jument débauchée !! », j'en passe et d'exquises.

Alvarado marche devant nous : son profil d'oiseau de proie ne manque pas de grandeur ; il nous accompagne et ne fait rien, il s'occupe un peu des repas sous la martiale surveillance de M. Waldner ; il est au service des patrons mais ne travaille guère. C'est son fils qui a toute la responsabilité des bagages.

Il ne fait pas beau : la Cordillère est dans les nua-

ges ; sur le Pacifique et sur la plaine, le soleil brille, là-bas, il fait un temps superbe, mais nous entrons dans le brouillard. Nous arrivons à une manière de chalet, le *Paso de las Vacas* et bientôt au *Portezuelo Colorado* (3150 mètres), d'où nous pensions découvrir le *Plomo ;* mais le nuage était épais, le vent soufflait et il neigeait par intervervalles. José, peu habitué au froid, s'était accroupi sur le sol, complètement ahuri, incapable de se retrouver. Sur nos instances, il se remit en route, et traversant un petit sommet, il nous fit revenir sur nos pas : nous tournions le dos à la montagne, mais il n'en voulait pas convenir ; il nous montra des pistes de guanaco que nous avions déjà vues, et ce n'est qu'en arrivant au Paso de las Vacas qu'il avoua nous avoir fait retourner en arrière. Au lieu de nous dire la vérité, il essaya de tromper de vieux rôdeurs de montagne, pas le moins du monde perdus dans le brouillard. Il déclara enfin — et nous étions d'accord avec lui, — qu'il valait mieux passer la nuit dans un corral que plus haut, au Cepo, où il avait sans doute neigé. Il mentit, non par intérêt, mais par crainte de nous voir mécontents si nous retournions en arrière, et il ne songeait pas que nous reconnaîtrions la cabane et les gens qui l'habitent. Etrange psychologie.

Il plut, il neigea et un grand vent souffla pendant tout le jour. Nous avions dressé la tente dans un corral à moutons et, vers le soir, le ciel s'éclaircit, le soleil disparut dans le Pacifique au moment où arrivaient sur les crêtes voisines des milliers de moutons et de chèvres qui dévalaient les pentes avec un bruit d'avalanche lointaine.

Vendredi 12. — Temps superbe. Le soleil va se lever. Une ligne d'argent à l'horizon, c'est l'océan

qui étincelle sous les premiers feux du jour; la plaine et la vallée sont noyées dans une brume bleuâtre ; pas un nuage dans l'air, la fumée du bivouac monte droite vers le ciel. Des chiens rôdent autour du rancho ; les troupeaux sont déjà bien haut sur les pentes. L'ombre des grands pics diminue rapidement, les divers plans s'accentuent mieux ; soudain, toute la plaine s'éclaire, la brume s'évanouit, on distingue les flèches des églises de Santagio et les cimes des peupliers apparaissent là-bas, très petites et très lointaines.

(A suivre.) Edouard-L. SALLAZ.
Section des Diablerets.



N. B. Il est joint à ce numéro une carte de la Cordillère des Andes.

VARIÉTÉS



A FRANÇOIS FOURNIER

DOYEN

DES GUIDES DE SALVAN

Mon vieil ami, mon cher François,
Vous m'avez guidé bien des fois
Vers les sommets, sur les arêtes;
Ensemble nous avons passé
Plus d'un glacier tout crevassé,
Avec le ciel bleu sur nos têtes.

Je vous ai vu, sur des parois,
Du bout des pieds, du bout des doigts,
Grimper, comme un chamois agile.
Mais voilà vos soixante-huit ans
Qui se font, dites-vous, pesants,
Et qui vous rendent moins habile.

Voyez, pourtant, sur ce *Perron*
Qui devrait porter votre nom,
Car vous en fites la conquête,
Comme vous êtes bien perché,
La pipe aux dents, sur le rocher,
Et l'air joyeux d'un jour de fête.

C'est la preuve que vous avez,
Malgré votre âge, conservé
Le pied sûr, la tête solide.
Puissiez-vous encore longtemps,
Jusqu'à vos quatre-vingt-dix ans,
Mon cher François, être mon guide.

Et que de nombreux compagnons
De vos courses sur les grands monts,
En trouvant ici votre image,
Evoquent le beau souvenir
De quelque pic dur à gravir
Où vous leur montrez le passage.

Septembre 1905.

Ch. BURNIER.
Section Diablerets.

NOUVELLES DES SECTIONS ROMANDES

Section de Jaman.

Il résulte du dernier rapport de la rédaction de l'*Echo* que plusieurs des correspondants dont naturellement celui de Jaman sont un peu flemmards, et sautent de temps en temps une correspondance sans en avoir l'air. Il serait malséant de négliger celle-ci après le froncement de sourcil de la Rédaction ; aussi courts que soient le temps dont dispose votre correspondant et le nombre des communications qu'il a à faire, il n'aurait garde de laisser passer son tour.

Le trimestre qui vient de s'écouler est celui des vacances, soit celui des courses individuelles. Pour beaucoup de nos membres l'ascension principale a été celle des estrades de la Fête des Vignerons. Je ne vous en parlerai pas, attendu qu'elle a probablement été faite, et avec succès et satisfaction, je l'espère, par tous les lecteurs de l'*Echo*, et qu'en outre le récit en a paru déjà dans l'*Echo*, dû à l'excellente plume de M. Hantz. Merci encore à lui de son aimable dédicace ; ses « impressions d'un alpiniste allant à la fête des Vignerons » resteront un souvenir particulièrement appréciés des membres veveysans de notre section.

A partir de la dite Fête, le sieur soleil paraît avoir complètement oublié et l'existence des vrais vignerons et le programme des courses de la section de Jaman. Il a boudé avec une obstination qu'on ne lui connaissait pas, et qui tend, pour peu que cela continue, à devenir déplorablement systématique. Quand les anciens prétendaient que les éclipses sont de mauvais présages, ils pouvaient n'avoir pas tout à fait tort, malgré le mépris que témoigne la science moderne à ces antiques superstitions. Il n'en est pas moins certain que la Calabre gardera un souvenir funeste de cette année à

éclipse, et que pendant ces huit dernières semaines heureux fut l'alpiniste qui put du haut d'un sommet contempler face à face sa majeté Soleil.

Notre course à l'Oldenhorn n'a pas pu avoir lieu. Celle à la Petite Fourche, renvoyée plusieurs fois, fut tentée en désespoir de cause, mais ne put pas être exécutée. Il ne me paraît pas propable que les courses individuelles aient eu beaucoup plus de chance.

Nous avons eu deux séances fréquentées. Dans la dernière notre président M. O. Nicollier nous a fait à l'occasion de la Fête centrale une charmante causerie, accompagnée de projections fort réussies sur Engelberg et ses environs et le récit d'une course au Grand Spannort. Nos délégués sont de ces rares veinards auxquels l'éclipse n'a pas porté malheur. Ed. C.

NOUVELLES DES SECTIONS DE LA SUISSE ALLEMANDE

Section Tödi.

Nous avons eu, en somme, une année plutôt calme, aucun événement extraordinaire n'est venu bouleverser la paix qui a régné dans notre comité, et l'activité a pu être concentrée sur des travaux de véritable utilité.

Au printemps un cours de répétition pour nos guides et porteurs a réuni à Schwanden dix-sept hommes, auxquels divers membres du comité ont enseigné l'usage de la carte, de la boussole, du règlement, etc. Une inspection des cordes et des piolets a clôturé le cours.

Un chemin, creusé dans le roc à l'endroit le plus dangereux de la « Schneeruns » au Tödi, et qui diminuera beaucoup le danger, a été étudié, et le plan, avec devis des frais, soumis au Comité central.

La cabane du Grünhorn devra être pourvue de bois de chauf-

fage à l'avenir, ce qui est assez difficile vu le peu de place à l'intérieur de la cabane. La construction d'une annexe s'imposera.

Les cours de section ont eu beaucoup de succès, malheureusement le mauvais temps et les chutes de neige fréquentes ont terminé la saison trop tôt.

La station de secours d'Obstalden a dû fonctionner par suite d'un accident survenu au Murtschen. Le secours a été porté vite et de la manière la plus régulière.

Dans notre comité un changement est survenu, par la démission du soussigné. A sa place a été élu président M. J. Glarner. Sous la nouvelle présidence la Section Tödi continuera à faire son possible pour se maintenir en bon rang parmi les Sections-sœurs.

C. K.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE

Spemann's Alpen-Kalender 1906. Herausgegeben von M. Wundt. Verlag von W: Spemann in Berlin u. Stuttgart. — A signaler le beau calendrier alpestre à effeuiller, paraissant sous ce titre, édité par MM. Wundt. Un bel entête « un Cervin exécuté d'après le tableau de M. Wieland par le procédé dit « des trois couleurs » et de nombreuses séries de vues alpestres, d'ascensions, de varapes, séries interrompues agréablement par des reproductions de tableaux de maitres, de sujets montagnards, de portraits, de costumes nationaux, etc: accompagnés de textes, de poésies et de notes diverses, font de ce calendrier un remarquable et recommandable spécimen dans son genre! Il est édité en langue allemande.

G. H.

L'ÉCHO DES ALPES

1905. — N° 12.

DANS LA CORDILLÈRE DES ANDES

(Suite et fin.)

Nous partons à 9 h. 15. Après une montée raide d'une demi-heure, nous sommes au *Portezuelo Colorado*. Le *Plomo* déroule sous le ciel clair ses neiges rosées et ses arêtes bleues ; pas un nuage, pas un souffle de vent. On entend au fond du *Cajon del Cepo* un torrent invisible et les sommets plus rapprochés sont encore teintés de rose et de jaune. Nous sommes à 3150 m. Ce soir, nous coucherons au *Cepo*. Il n'y a presque plus de végétation ; quelques perdrix ; quelques grands oiseaux de proie font de l'analytique dans le ciel ; dans un vallon volent avec fracas des « piuquenes », oies de la Cordillère, auxquelles José se promet de rendre visite au retour. Il s'en empara par trahison, leur tordit le cou et nous en fit une « cazuela » délicieuse. A 3440 m., nous faisons halte pour déjeuner. On discute déjà l'itinéraire à suivre pour l'ascension fixée au surlendemain, et facilement on tombe d'accord.

A 2 heures de l'après-midi, nous arrivons au *Cepo*.

Au fond de la vallée, à 3500 mètres d'altitude, le Plomo nous domine encore de près de 2000 mètres et ses pentes de neiges arrivent presque jusqu'à

nous. A droite et à gauche, de hautes chaînes de montagnes enserrent la vallée. Nous dressons la tente contre le rocher que les Allemands, en 1894, ont appelé « Hôtel Cepo » ; l'un de nous tue quelques perdrix, un autre fait gravement rouler des pierres dans le torrent, je pèle des pommes de terre, et le



CAMPEMENT DIT « HOTEL CEPO » (3500 m),
A DROITE NOTRE ARRIERO ET SES DEUX FILS.

dernier prépare la couche. Alvarado, consulté sur le chemin suivi par les Allemands, nous apprend qu'ils sont montés (?) ; c'est le seul renseignement que nous en puissions tirer. L'ascension nous paraît facile : 2000 mètres, ce n'est rien, et nous déterminons définitivement le chemin à suivre. Nous irons encore aussi haut que possible avec les mules et nous pensons établir notre dernier campement demain, sous le mamelon que nous désignons par « la pierre à

l'ancre ». De là, il faudrait suivre à droite un grand couloir — s'il n'est pas de glace — et aller rejoindre l'arête rocheuse qui semble conduire rapidement assez près du sommet. Comme toujours, nous nous trompons sur les distances, l'inclinaison des pentes, les conditions du rocher, la température etc., etc.

Le lendemain matin, de bonne heure, j'entends parler autour de la tente ; je constate que mes compagnons se sont déjà levés : j'en profite pour mieux m'installer car les nuits ne sont pas agréables. Nous sommes serrés comme dans des molletières ; en guise d'oreiller nous avons des pierres et n'en déplaise au patriarche, c'est dur ; je ne puis me retourner sans faire maugréer le voisin de droite, cependant que celui de gauche ronfle ; donc je m'installe pour reprendre mon rêve, mais on parle près de moi : « Man muss Sallaz rufen. — Nein, er schläft. — Qu'est-ce qu'il dit ? — Non, laissez-le, c'est trop beau pour lui. — Oh ! c'est épatant, cette ombre bleue...... Et les mules, regarde les mules qui sont montées sur cette pente où il y a du soleil. — Duerme todavia el patroncito ? — Como no. — No le gusta levantarse temprano. — O, de ningun modo ! (Le petit patron dort-il encore ? — Parbleu ! — Il n'aime pas se lever tôt. — Oh, d'aucune façon.)

Ce *Plomo* est renversant. — Ja, das ist wirklich schön. — Et cette flemme dort toujours. »

C'est-à-dire que j'aurais bien voulu dormir, mais comme Waldner préparait le cacao et les biscuits, je me levai. En ouvrant le rideau de la tente, je voyais au-dessus de la prairie où flottaient des lambeaux de brume blanche, les névés du *Plomo* étinceler sous le soleil levant qui dessinait en ombres formidables les contours de ses arêtes de rochers.

Nous faisons les préparatifs du départ: nous allons établir notre dernier campement aussi haut que possible. José nous accompagne avec un de ses fils. Nous allons un peu au hasard, nous dirigeant toujours vers la pierre à l'ancre. Il n'est plus question de conduire les mules, il faut les laisser marcher suivant leur volonté. Et c'est merveilleux: nous passons des éboulis sous lesquels il y a de la glace noire; les mules font halte, secouent la tête pour qu'on lâche les rênes; elles flairent le sol, le tâtent avec une patte, et Alvarado nous recommande de rester passifs. On pourrait tomber et, roulant de rocher en rocher, arriver jusqu'au torrent, mais les mules, très lentement, grattent les cailloux, affermissent un pied, puis un autre et passent; puis une fois sur un terrain plus solide, elles se reprennent à trotter en poussant de petits hennissements de plaisir. Nous approchons des névés qui semblent se redresser singulièrement: ce n'est plus le *Plomo* aux pentes douces que nous admirions il y a quelques heures, ce sont des couloirs raides, des arêtes très inclinées, et des pentes de glace bleue à peine couvertes de neige, où il serait pénible de s'engager.

Depuis longtemps toute végétation a disparu. Pas une mousse, pas un lichen, rien ne croît dans ces roches sonores, jaunes et rosées. Plus d'oiseaux, plus d'insectes: nous sommes dans un monde mort, où règnent la glace et la pierre.

Et le soleil presque au zénith jette des torrents de lumière et de feu dans ce cirque de rochers où l'eau des neiges glisse, invisible. On fait halte sur une plaine d'éboulis. C'est de là que les Allemands ont commencé l'ascension, il y a environ dix ans. On décharge les provisions et la tente, et nous donnons

rendez-vous à José pour le lendemain à la même heure.

Bientôt il disparut parmi les rocs; le bruit des sabots des mules s'éteignit lentement, nous étions seuls, perdus, invisibles dans ce chaos de rochers que les siècles ont accumulés au pied de la cime de glace. Le baromètre nous donna notre altitude exacte: nous étions à 4100 mètres. De gros nuages blancs passaient avec rapidité sur nos têtes; quant l'un deux voilait le soleil, il faisait froid et tout devenait livide.

Un certain malaise pesait sur nous: une impression de tristesse et d'isolement que nous n'avions jamais ressentie dans nos Alpes; d'autre part j'éprouvai les premières atteintes du mal de montagne dont nous devions souffrir le lendemain. J'avais de la peine à respirer, j'avais froid et je sentais un immense besoin de dormir. Pour réagir contre ce malaise, je suis monté reconnaître un peu le chemin à suivre, par un large couloir de neige et de glace qui, cent mètres plus haut, aboutit à un glacier assez tourmenté. Une haute paroi de rochers le contient au-dessus de nous; il déborde par endroits, on voit des séracs suspendus, prêts à s'écrouler, et, plus haut, des files de petits pénitents bien alignés au pied des grandes pentes. Les crevasses sont étroites, découvertes, nous n'aurons pas de peine, demain, à traverser ce glacier pour aller, en tirant sur la droite, rejoindre la longue arête.

A sept heures du soir, après avoir soupé d'une tasse de cacao que notre collègue Waldner nous prépare invariablement deux fois par jour (car il a rayé toutes espèces de viandes de la liste des provisions) et de quelques biscuits, nous nous couchons.

Pour ma part, je n'ai jamais passé de nuit plus dé-

sagréable; la tente était très basse afin de mieux conserver la chaleur, le sol était dur et nous étions plus serrés que les soirs précédents. Si dans d'autres circonstances il m'était difficile de changer de position, cette nuit-là, ce me fut impossible grâce à un ingénieux système dont mon ami Malsch est l'inventeur. Il imagina, pour perdre le moins de calorique possible, de nous rouler successivement dans toutes les couvertures, de façon à éviter tout vide entre nous. Chaque ouverture appartenait à deux ou trois, et les quatre, nous formions un tout immeuble. Pour les gens calmes, à la conscience tranquille, qui dorment sur le dos et ronflent comme des violoncelles, ce peut être recommandable, mais, ô gens nerveux mes amis, n'acceptez jamais ce moyen de chauffage, gelez plutôt, mais conservez votre liberté d'action. C'est toujours l'histoire de la chèvre de M. Seguin.

Il faisait chaud sous notre tente et le manque d'air me gêna considérablement. Aussi, lorsqu'à minuit la montre-réveil sonna et que Waldner (il est officier) se flatta de troubler la douceur de nos rêves par un violent: « Debout! », je respirai. Au dehors, une nuit merveilleuse et sans lune. Dans le ciel noir, les constellations du sud scintillent, le silence règne, il fait deux degrés de froid, les sources ne bruissent plus sous les éboulis; partout c'est le calme mystérieux de la grande montagne où l'on évite inconsciemment d'éveiller les échos, et où l'on se sent petit dans la majesté de la nature endormie.

Entre deux pierres, Waldner a installé sa lampe à esprit de vin: il nous ménage une surprise, dit-il, une tasse de cacao et quelques biscuits. Nous faisons les derniers préparatifs et laissant tout notre bagage sur le sol où personne ne viendra y toucher, nous par-

tons encordés et à la lanterne, à une heure 20 minutes du matin, le dimanche 14 février.

Sans difficultés, nous remontons le grand couloir bien gelé; on glisse un peu, on grogne un peu, mais on avance. Nous manquons d'entraînement, et nous commençons notre ascension comme si nous partions de Vernayaz pour monter à Salvan. Ce fut une erreur dont nous eûmes à subir les conséquences. Nous avons oublié que le point de départ était à 4100 mètres, et le sommet à 5430 et nous n'avons pas su ménager nos forces. Le glacier, quoique peu incliné, et les pénitents nous font perdre du temps. Nous cherchons notre chemin à la lueur de la lanterne, sans trop nous éloigner du pied de l'arête que nous distinguons comme une ligne plus noire sur le fond noir du ciel.

La route que nous suivons n'offre aucune difficulté de montagne, c'est une promenade sur un glacier inconnu et crevassé, c'est vrai, mais sans danger. L'ardeur du départ se ralentit vite. Nous avançons très lentement; malgré le froid assez vif (—5 degrés), nous transpirons et tous nous avons beaucoup de peine à respirer. Sur les pentes de neige qui conduisent à l'arête, nous marchons avec une lenteur désolante; à peine nous sommes-nous élevés de 200 mètres; il est vrai qu'on glisse et que par prudence, on taille quelques marches quand la pente devient plus rapide. Ces inconvénients cesseront une fois que nous serons sur une bonne arête de beau rocher où commencera la douce gymnastique aérienne. Nous prenons patience, soutenus par l'espoir d'attaquer une roche solide contre laquelle on lutte corps à corps, où les clous mordent, où les mains s'écorchent; bientôt enfin nous quitterons ces névés fallacieux, sillon-

nés de coulées de glace, où l'on avance avec hésitation et insécurité. Je crois que si nous avions su ce qu'était cette arête, nous aurions d'ores et déjà renoncé à l'ascension. Quelques blocs dans la neige, de petits éboulis mêlés de glace nous rapprochent de cette terre promise. Hélas! trois fois hélas! L'arête est atteinte: elle s'est redressée singulièrement: ce n'est pas du rocher, ce sont des cailloux roulants, des éboulis, des blocs instables; c'est de la terre qui roule sous le pied, des pierres sonores qui s'écroulent, un chemin détestable où rien ne tient, bordé de pente de neige et de glace qui aboutissent..... le diable sait où.

Cette arête n'offrant aucun danger, nous nous décordons. Autre erreur, elle aura des conséquences déplorables.

Le jour va luire: nous laissons la lanterne et la corde et nous continuons l'ascension *ad libitum*. Chacun va pour son compte, cherchant le chemin qui lui semble le plus commode et le plus facile. Le froid augmente avec l'arrivée du jour. Nous avons dépassé les sommets voisins et de nouvelles montagnes inconnues apparaissent au-dessus des arêtes que nous dominons.

Nous reconnaissons vers le sud le *San Jose de Maipo* (5800 mètres), le *Cerro de las Aguas Azules* (5500 mètres); au nord le *Cerro de Los Leones*; le *Juncal* (6069 mètres), une infinité de sommets inexplorés et surtout, à quelques kilomètres de nous, le *Tupungato*, formidable trapèze de 6400 mètres dont les flancs sont couverts de pentes de glace à peine coupées par quelques bancs de rochers.

J'ai vu de près l'*Aconcagua*, le plus haut sommet de la Cordillère des Andes: il n'est pas à comparer



Cerro del Plomo.

avec le Tupungato. L'Aconcagua est une masse effarante de glaciers et de névés qui se perdent dans les cieux; à peu près ce que serait le Mont-Rose accroupi sur le Mont-Blanc. Au contraire, le Juncal et le Tupungato dont les flancs sont de glace et les arêtes de rochers, assez dégagés des sommets voisins pour les faire oublier, m'ont donné l'impression d'un Rothorn et d'un Tour Noir de plus de 6000 mètres.

Si l'ascension de l'Aconcagua est rendue difficile par la hauteur, le vent et le froid, les voyageurs qui attaqueront le Tupungato auront à lutter contre des pentes de glace auprès desquelles la face nord de la Dent Blanche n'est qu'une promenade de glacier. Plus loin, c'est l'infini, l'inconnu. Du côté de l'Argentine, les sommets sont nombreux et magnifiques, mais nous n'éprouvons pas cette joie célébrée par tous les grimpeurs de reconnaître et de saluer comme de vieux amis les cimes qui peu à peu sortent de la brume.

Quelques noms seulement nous sont connus, tout le reste est mystérieux, inconnu, troublant. C'est le royaume du silence des glaces, c'est le domaine du condor :

..... L'envergure pendante et rouge par endroits,
Le vaste oiseau, tout plein d'une morne indolence
Regarde l'Amérique et l'espace en silence . . . . .
. . . .

Il râle de plaisir, il agite sa plume,
Il érige son cou musculeux et pelé,
Il s'élève en fouettant l'âpre neige des Andes,
Dans un cri rauque il monte où n'atteint pas le vent,
Et, loin du globe noir, loin de l'astre vivant,
Il dort dans l'air glacé, les ailes toutes grandes.

LECONTE DE LISLE.

Et dans cette immensité où la vue ne rencontre aucun objet famillier et connu, on comprend les sensations éprouvées par les premiers explorateurs lorsqu'ils voyaient de nouveaux pays se dérouler à leurs yeux étonnés, ou que

... penchés à l'avant des blanches caravelles,
Ils regardaient monter en un ciel ignoré
Du fond de l'océan des étoiles nouvelles.

Au début de l'ascension, j'avais pris la tête : nous suivions tantôt les rochers, tantôt de petits névés bordés par des éboulis; bientôt je dus ralentir : la débandade commençait. Chacun avait des moments d'énergie qui lui faisaient brûler le terrain et dépasser ceux qui le précédaient, puis à son tour, épuisé, il perdait l'avance, s'attardait, disait-il, dans la contemplation du paysage, mais en réalité reprenait des forces, ne voulant pas avertir ses compagnons du mal qui le terrassait.

A la hauteur du Mont-Blanc, nous faisons halte pour déjeuner. A cheval sur l'arête, nous sommes d'un côté brûlés par le soleil qui vient de se lever, et de l'autre, gelés par le vent du Pacifique qui nous couvre d'aiguilles de glace. Cette situation est ridicule : 12 degrés de froid à droite et la fournaise à gauche. Nous émigrons sur la gauche et nous nous absorbons dans nos réflexions. De plus en plus pèse sur nous une oppression grandissante, nous avons sommeil et nous ne pouvons rien manger. Nous sommes forcés de convenir que notre état est pitoyable et que tous, plus ou moins, nous souffrons d'une sorte de mal de montagne. Du courage, un peu plus de 600 mètres nous séparent du sommet ; il faut à tout prix atteindre le haut de l'arête et de là, le

chemin sera plus facile. Et nous continuons de nous hisser parmi les pierres qui s'écroulent; les lunettes noires sont nécessaires; à gauche de l'arête, la chaleur augmente tandis que le vent glacé souffle de l'autre côté encore dans l'ombre.

Maintenant la « puna » nous tient tous, l'horrible puna qui est pour la Cordillère ce qu'est le mal de montagne pour les Alpes. Ce n'est pas exactement la même maladie; je ne connais pas personnellement le mal de montagne, mais la puna n'a plus de secrets pour moi, j'en ai assez souffert pour en parler sciemment. C'est une lassitude générale; les jambes sont molles, les bras rompus; un besoin irrésistible de dormir s'empare du malade, il a des douleurs de tête à croire que le crâne va éclater, des éblouissements et des vertiges: tout ceci n'est rien en comparaison du manque d'air. On croit être sous la cloche pneumatique, l'air ne pénètre pas en quantité suffisante dans les poumons; il semble que la poitrine se déchire; la gorge est sèche, le pouls rapide, on est mouillé de sueur par les efforts violents qu'on fait pour respirer; on avance d'un mètre, de deux, puis on tombe accablé sous le poids d'une immense fatigue, et là, étendu sur le dos, on essaie en vain de régulariser son souffle, puis on dort quelques minutes d'un sommeil douloureux, troublé de visions; on brûle et on gèle et brusquement on sort de cette torpeur, le corps a des secousses nerveuses, on croit mourir. Au bout d'un moment, on reprend la marche lamentable, les uns souffrant moins, les autres davantage, tous profondément abattus.

A 4900 mètres, nous nous trouvons encore réunis un instant. Tous les bruits sont affaiblis, nos voix sont grêles, les pierres rendent un son cassé sous les

clous et les piolets. Nous sommes un triste quatuor d'individus blêmes, verdâtres et sales : Waldner offre en vain du chocolat et des biscuits, lui-même y renonce .... c'est le désastre. — Allons, commande Malsch, encore un bout... et nous repartons. MM. Malsch et Bertelsen qui avaient le plus souffert de la puna au commencement de l'ascension, se sentent mieux, ou plutôt se sentent moins mal. Ils avancent ensemble et nous envoient quelques pierres dont le passage ne nous émeut plus. Waldner se courbe sur son piolet, moi, j'ai résolument pris la queue et je me traîne. Au bout d'une heure, de deux peut-être, Waldner, le baromètre à la main, articule d'une voix faible : 5000 mètres. Un peu au-dessus de lui, deux êtres gesticulent dans les rochers : il nous attendent, puis quand nous les rejoignons, il continuent leur route.

Ce petit manège dure un certain temps. Enfin j'atteins un rocher où Waldner, qui vient de rejoindre nos deux compagnons, s'est assoupi. Je tombe et m'endors. J'entends vaguement les deux premiers qui repartent et disent à Waldner qu'ils nous attendront un peu plus haut; un bruit de piolets, des sons qui meurent, puis plus rien. Quand je m'éveillai, après quelques minutes d'un horrible cauchemar, je voulus continuer : Waldner me regardait d'un œil éteint; il n'avait ni force ni volonté. Aux premiers pas que je fis, je sentis le sol se dérober sous moi, les montagnes se mirent à tourner, je m'évanouissais sans effort ni douleur, vaincu par la puna, épuisé par la fatigue et le manque de nourriture.

Quand je revins à moi, Malsch et Bertelsen étaient bien haut; ils nous dominaient de près de 150 mètres. Cette distance fut la cause de notre défaite. A moins de 400 mètres du sommet, nous avons re-

noncé à la lutte. Waldner m'expliqua qu'il ne pouvait pas, sans commettre une grave imprudence, résister plus longtemps, alors que son organisme épuisé refusait tout service; il ajouta des raisons de famille qui ne lui permettaient pas de jouer son existence, simplement pour atteindre un sommet.

Pour moi, je crois que si nous étions restés les quatre, les deux plus valides soutenant et encourageant les malades, nous aurions encore fait quelques efforts. Malgré la fatigue et l'épuisement, les douleurs dont je souffrais, les désordres du cœur et des poumons, j'aurais pu lutter si j'avais été soutenu. Mais dans notre situation, nous n'avions plus le droit de nous encourager mutuellement sans faire une folie.

« Il faut redescendre ». — Oui, il faut redescendre». C'était l'abandon définitif, la retraite, la fuite, la ruine de projets caressés depuis plusieurs mois, la défaite!

« Il faut redescendre ». Que tous ceux qui, près d'un sommet ont prononcé ou entendu prononcer ces fatales paroles, se souviennent de la douleur qu'elles provoquent.

« Il faut redescendre », c'est-à-dire que la nature a vaincu l'homme; la montagne prend parfois sa revanche et tout s'unit pour lutter contre l'être humain qui conquiert tout. C'est-à-dire que l'assaut donné, il faut reculer, que le désastre succède à la victoire, la douleur à la joie et l'échec au triomphe.

« Il faut redescendre », et souvent parce que notre misérable machine n'est plus capable de fonctionner, parce que, dégénérés que nous sommes, nous ne savons plus vouloir, parce que nous tremblons toujours pour notre vie, parce que l'audace n'est qu'un mot et que nous avons peur de tout ce qui peut nous faire souffrir.

Et presque toujours il faut redescendre sans atteindre le sommet, non pas seulement dans la montagne, mais aussi sur la route douloureuse de la vie. Les échecs succèdent aux échecs. L'une après l'autre, nous renonçons aux cimes que nous voulions gravir; nous avons voulu conquérir les plus hauts sommets, puis, fatigués, nous songeons aux plateaux où il y a des fleurs au bord de l'abîme, mais nous sommes encore vaincus, toujours vaincus, et nous continuons notre chemin, courbés sous nos peines, marchant, non plus vers un sommet, mais vers un gouffre qui lui, ne nous repoussera pas.

Cette décision m'a profondément désolé, mais il le fallait. Et nous avons jeté un dernier regard sur ces montagnes admirables que nous ne reverrons probablement jamais. Des vallées inconnues où rampent des glaciers sans nom ; des plaines de neige que l'on n'a jamais traversées, des sommets qui pourront encore pendant de longs siècles élever vers le ciel leurs tours de rocs et leurs aiguilles de glace avant que l'homme en fasse la conquête. Et au-dessus de nous, dans les derniers rochers de cette arête douloureuse, nos deux compagnons grimpent et vont atteindre la crête de neige. Nous descendons avec rage, les éboulis nous accompagnent, ils roulent avec nous et nous avec eux ; les pierres bondissent sur la pente de neige où elles tracent un sillon plus blanc. Rapidement nous rentrons dans une atmosphère plus dense, nous respirons mieux, il fait plus chaud; nous sommes à l'endroit où nous avons déjeuné.....

Notre retour au dernier campement n'offrit pas d'incidents, sauf quelques difficultés à la traversée du glacier où nous avons été consciencieusement brûlés, Malsch ayant gardé avec lui la « Dr. Seche-

haye's Pasta gegen Gletscherbrand ». Vers une heure de l'après-midi, nous retrouvions la tente. Une heure de sommeil, sans avoir eu le courage de nous changer, puis José arriva et avant quatre heures, nous étions au Cepo. Le ciel s'était couvert; depuis peu le Plomo était caché. Nous nous demandions avec inquiétude ce que devenaient nos compagnons, là-haut, dans le brouillard, lorsque aux environs de six heures, José qui possède une vue d'aigle, déclara qu'il voyait les deux autres cavaliers partir du campement avec son fils. Quant à nous, ce n'est qu'une demi-heure plus tard que nous les avons découverts, à la lunette, errant entre les gros rochers où le soleil à son déclin mettait des tons de cuivre et de sang.....

Après le dîner, assis autour du feu, nous avons entendu leur récit. Tandis que rageusement nous descendions l'arête, ils en continuaient l'ascension et non sans peine, atteignaient le sommet où aboutit l'arête orientale. De là, une crête de glace conduit au pied du sommet rocheux. A l'Est, c'est une chute vertigineuse de séracs et au sud, les pentes que nous connaissons. Par prudence, ils ont dû tailler sur cette crête car le vent soufflait avec violence et nous avions gardé la corde avec nous. Lentement, et à chaque instant persuadés qu'ils allaient être forcés de revenir en arrière, le ciel se couvrait et les forces les abandonnaient, ils sont arrivés à moins de trente mètres du sommet formé par un petit mamelon de rochers qui s'élève au milieu des glaces. A la vue de ces quelques mètres qu'il faut encore gravir, Bertelsen renonce à la lutte et se couche sur la neige. Malsch ne vaut guère mieux. Un temps d'arrêt : le ciel se couvre de plus en plus, le vent fait jaillir des aiguilles de glace, le froid augmente et le temps

passe. — Allons, dit Malsch. — Ich kann nicht mehr. — Dreissig Meter nur. — Nein, ich kann nicht...... Puis il se décide et après de nombreuses haltes, sur une pente de neige très douce, ils arrivent au sommet du Plomo. Tous deux sont épuisés. Ils remarquent au nord et à l'est, d'immenses glaciers que les cartes indiquent avec la mention : « Nevadas inexploradas », et une infinité de montagnes dont le sommet disparaît dans les nuages : par moments, le brouillard les enveloppe; avec le vent qui les a surpris au haut de l'arête, la puna a diminué : au sommet, ils n'en souffrent presque plus; mais le froid est intense, ils sont à jeun depuis douze heures, il faut partir pour ne pas courir le risque de passer la nuit sur l'arête.

Sur le sommet de pierres, plus haut de deux ou trois mètres qu'un sommet de glace situé un peu au nord, ils ont trouvé trois constructions étranges, à cette altitude. Trois rectangles entourés de murs de cinquante centimètres de hauteur, faits des pierres du sommet. Les pierres plates sont simplement empilées; du côté nord, ces murs se sont écroulés sous l'effet de la neige et du vent; au sud, ils sont intacts. Ces rectangles ont environ 2.50 mètres de long sur 1.50 m. de large. Que signifient ces constructions? Dans d'autres circonstances, nos compagnons auraient creusé à l'intérieur de ces murs; mais ils n'ont eu que la force de les mesurer avec un piolet.

Les Allemands ont échoué deux fois au Plomo. Au bout de la troisième tentative, deux sur huit en atteignirent le sommet; ils ont raconté qu'en creusant au pied de ces petits murs, ils avaient vu sortir du feu (?). Hallucination, sans aucun doute, car si le Plomo fut un jour un volcan, il y a de longs siècles qu'il repose dans son manteau de glace.

Nous avons interrogé diverses personnes compétentes au sujet de ces constructions. Leurs opinions se résument en ces deux hypothèses :

Ces constructions sont des traces laissées par des mineurs qui atteignirent le sommet du Plomo, creusèrent pour étudier la nature du sol et construisirent ces murs pour y dormir. Cette supposition ne me satisfait pas. Je ne vois guère des mineurs, sans équipement pour une ascension, arriver à 5430 mètres, sur un petit sommet de rocher, perdu dans les glaces. Quelle idée bizarre d'aller chercher une mine à cette altitude dans les neiges éternelles et dans le froid, alors que les flancs de la Cordillère abondent en riches minerais de cuivre et d'argent. Si même cette hypothèse était réalisable, pourquoi auraient-ils entouré leurs excavations d'une muraille rectangulaire ? et s'ils ont voulu se construire un abri, pourquoi le faire de cette forme, si grand et si solide ? car ces murs sont bien faits et doivent avoir résisté à de nombreux hivers. Ils existaient déjà dans le même état en 1894 quand les Allemands firent le Plomo. A part eux et nos deux collègues, je n'ai pas entendu dire que quelqu'un ait fait cette ascension, et Alvarado m'a déclaré que jamais, à sa connaissance, des mineurs ne sont montés là-haut.

L'autre hypothèse est plus séduisante quoique un peu fantaisiste. Il existe dit-on, tout au sud du Chili dans les immenses territoires peu connus de la Patagonie et de l'Araucanie, des tombeaux de chefs indiens, sur le sommet de quelques montagnes. On pourrait admettre que, dans la partie centrale, avant l'arrivée de Diego de Almagro en 1535 et de Pedro de Valdivia en 1540, les Indiens avaient aussi coutume d'ensevelir leurs morts sur les sommets des mon-

tagnes, que les vallées étaient plus peuplées qu'aujourd'hui et les sommets d'un accès plus facile ou les habitants mieux préparés. Mais aucun des historiens du Chili ne fournit de renseignements sur cette coutume. Ce n'est, je le répète, qu'une supposition : elle est plus belle que la première, c'est un motif pour la préférer.

Quoi qu'il en soit, j'invite ceux de mes lecteurs qui arriveront une fois sur le Plomo, à reprendre haleine et

« Fouiller, creuser, bêcher, ne laisser nulle place
« Où la main ne passe et repasse. »

Pour ma part, si, contre toute probabilité, je puis retourner dans ces montagnes, je prendrai mes mesures pour atteindre le sommet et examiner de près ces marques de l'activité humaine.

La nuit suivante, nous couchions dans un joli vallon, le *Cajon del Manzano*, où glisse un ruisseau entre des quillayes et des eucalyptus ; sous la tente, non plus serrés et étouffés comme pendant les cinq nuits précédentes, non plus sur des pierres, mais à l'aise sur du sable fin, au chant des cigales qui regardaient notre feu.

Le lendemain, après le dernier déjeuner de cacao et de biscuits, nous arrivions à midi à San-Enrique, et à cinq heures du soir, nous entrions dans cette fournaise qu'est Santiago en été.

Malgré notre échec partiel, nous sommes contents des résultats de nos deux expéditions. Ceux qui nous ont précédés, les membres du « Deutscher Turnverein de Santiago », ont été, il y a une dizaine d'années, infiniment plus malheureux que nous.

Dans ces montagnes, il ne faut compter que sur sa propre prévoyance et sur son initiative personnelle ;

il faut tout emporter avec soi, même le bois, car les vallées sont arides et au-dessus de 3000 mètres, la Cordillère ne produit rien. En cas d'accident ou de maladie, on ne peut espérer aucun secours, il est par conséquent, nécessaire d'être nombreux et bien équipés. Une ascension à deux ou trois serait une folie.

On a de la peine à se figurer ce que la chaine des Andes est ignorée. Quand nous sommes pour la première fois, partis pour la Cordillère, nous allions au hasard, et nous confiant seulement à notre instinct d'alpinistes. La région nous était si mal connue qu'en septembre 1902, nous avions projeté de faire le *Plomo* en trois jours. En 1904, grâce à l'expérience acquise dans notre course dans le massif du Tinguiririca, le *Plomo* n'a exigé que sept jours.

A l'heure actuelle, la commission chargée d'établir les limites exactes entre le Chili et la République Argentine, a publié une carte de la Cordillère, de beaucoup supérieure à tout ce qui existait auparavant. S'il y a encore bien des coins inexplorés, laissés en blanc, on n'y trouve du moins plus de fleuves qui franchissent des cols élevés et escaladent des sommets de 6000 mètres.

Il faut, en règle générale, attaquer les montagnes de la Cordillère par le Sud ou par l'Est. Les pentes sont plus rapides, il y fait moins chaud et on trouve des névés et des glaciers préférables à des kilomètres d'éboulis. Au Nord et à l'Ouest, les flancs de la montagne exposés au soleil s'écroulent et forment des pentes de pierres et de roches pourries où l'on se tue à la peine. Nous n'avons, presque nulle part, trouvé un rocher solide, quand on ne marche pas sur la neige, on est dans les éboulis.



Les alpinistes de l'avenir ont un vaste domaine à étudier. Les hôtels, auberges, cabanes, refuges manquent totalement. Les ascensions y gagnent en pittoresque ce qu'elles y perdent en commodité. Les habitants du pays ne peuvent fournir que de très vagues renseignements ; le sport — je maintiens le mot — de la montagne est encore dans l'enfance, mais la Cordillère des Andes, du Golfe du Mexique au Cap Horn offre quelque mille sommités qui seront gravies le jour où l'homme aura besoin d'aller chercher au-dessus des plaines un moment de calme, de repos et de paix.

S'il en est, parmi mes compatriotes, que ces montagnes si belles tentent, je serai heureux de les guider moi-même dans les quelques massifs que je connais..... Mais l'Amérique est si loin et la vie est si courte.....

Santiago du Chili, janvier 1905.

Edouard-L. Sallaz.
Section des Diablerets.

NOUVELLES DES SECTIONS ROMANDES

Section Chaux-de-Fonds.

Les mois de septembre et d'octobre ont été peu cléments et tout à fait défavorables aux amateurs de courses, mais ceux de juillet et d'août ont permis aux clubistes de faire les innombrables ascensions qu'ils avaient projetées. Ainsi qu'il fallait s'y attendre, bien des accidents de montagne sont arrivés durant la dernière saison : ils sont dus, comme toujours, à la négligence ou à la manie qu'a une certaine catégorie de touristes, — les jeunes surtout, — à braver le danger, à faire fi des guides, à se croire apte à vaincre par ses propres forces toutes les difficultés de la haute montagne.

Comme les années précédentes, un nombre réjouissant de membres de notre section ont tenu à entreprendre maintes courses individuelles de haute Alpe à côté des courses officielles inscrites à notre programme. Chacun est rentré chez soi content de ses exploits, fortifié par de saines fatigues et convaincu que le Club alpin suisse poursuit une tâche noble et élevée en facilitant de toutes facons à ses membres l'accès de nos fiers sommets, en les poussant à rechercher les sites de la Suisse inconnue où l'homme est resté nature, et la nature fruste et sauvage. Que ceux de nos amis, qui n'ont pas encore goûté du plaisir et des saines émotions que l'on éprouve dans l'Alpe, y aillent avec prudence et de bons guides, ils en reviendront enthousiasmés et fermement ancrés dans l'idée de renouveler des plaisirs si purs.

Depuis ma dernière chronique la vie hebdomadaire de notre section a été plutôt calme. Le local, pendant la saison d'été, est moins fréquenté qu'en hiver et ce n'est guère que depuis le mois d'octobre que nos réunions reprennent leur aspect normal. Toutefois nos courses officielles ont été exécutées à la satisfaction des participants, sauf celle du « Sustenhorn » dont le programme n'a pu être suivi à la lettre à cause du mauvais temps. Dix clubistes ont été au « Ballon d'Alsace » et en ont rapporté un excellent sou-

venir, grâce aussi à l'accueil cordial des collègues du C. A. F. de Belfort. — La course au « Mont-Cray » (12 participants) a très bien réussi et a fait connaitre une fort belle région de nos Alpes vaudoises. Celles qui ont été faites au « Vully » et aux « Sagnettes » comptaient chacune 7 personnes seulement ; qui aime en effet courir les pâturages et les forêts de notre Jura par la pluie ou par la neige ?

Le rapport « fin d'année » de nos deux surveillants de cabane constate que nos refuges de « Valsorey » et de « Oberaletsch » sont en parfait état d'entretien et que leur matériel est au complet. Le nouveau chemin à Oberaletsch conduisant du bas du glacier à la cabane et taillé dans le granit est bien établi ; il remplacera avantageusement le précédent qui se détériorait chaque hiver et demandait un entretien constant et coûteux.

« Oberaletsch » a été visitée cette année par 40 caravanes, 100 touristes et 30 guides (43 caravanes, 145 touristes et 41 guides en 1904) ; « Valsorey » a abrité 43 caravanes, 91 touristes et 46 guides (50 caravanes, 123 touristes et 48 guides en 1904). Cette petite diminution dans la fréquentation provient assurément du fait que la saison des ascensions a été bien raccourcie cette année ensuite du temps affreux de septembre dernier.

Une ascension faite de la cabane d'Oberaletsch mérite d'être signalée ; cette ascension au « Nesthorn », exécutée pour la première fois par « l'arête Nord », a été entreprise par deux Anglais. Ces Messieurs quittaient la cabane *à 4 h. 30 m. du matin* et arrivaient au sommet à *9 h. 15 m. du soir*, mettant ainsi *16 $^3/_4$ heures* pour la montée ; redescendus au clair de lune par le chemin habituel, ces ascensionnistes, de retour à 5 h. du matin, ont mis ainsi 24 heures pour leur expédition. Par un temps normal ce chemin n'offrirait pas de difficultés extraordinaires, écrivent ces Messieurs, mais ils ont trouvé les rochers verglacés et ce danger compliqué du manque d'entrainement d'un des leurs, a retardé leur marche de quelques heures.

Le « banquet annuel » de notre section aura lieu le *9 décembre prochain :* une commission spéciale s'occupe de rendre cette soirée aussi agréable que possible, aussi comptons-nous sur une participation nombreuse. Nous espérons surtout que nos invités du

« C. C. » et des « Sections Romandes » répondront favorablement à notre appel et que nous pourrons fraterniser quelques heures durant avec leurs délégués.

La course « de digestion » du lendemain ayant lieu au Champ du Moulin par Rochefort, il sera facile à nos hôtes, même éloignés, de rentrer le dimanche soir dans leurs pénates. L. Dz.

Section des Diablerets.

Votre chroniqueur, d'humeur peu écrivassière d'habitude, l'est moins encore en temps de pluie. La baisse barométrique a une action spécialement déprimante sur son caractère, aussi la rédaction d'une chronique après les trois mois qui viennent de s'écouler lui est une obligation particulièrement pénible. Tout est morne, lui semble-t-il, et rien ne lui parait mériter la moindre mention. Cependant il a coudoyé au local bon nombre de clubistes à la figure rayonnante : ils ont été à la fête centrale. Aller à une fête centrale, retrouver les vieux amis, c'est déjà beaucoup, mais lorsque cette solennité a lieu dans la Suisse primitive, à Engelberg, lorsqu'on est reçu comme cela a été le cas cette année, la joie pétille dans les yeux, vous sort par tous les pores et la bouche ne se lasse pas de rappeler les souvenirs, de raconter les splendeurs de la contrée, la beauté de la fête et la chaude cordialité de l'accueil, à tous les participants, Engelberg et l'Unterwald laisseront un impérissable souvenir.

M. Dufour, dans une conférence pleine d'humour et d'intéressants détails, nous a retracé l'histoire de la première cabane d'Orny. Il était l'homme tout indiqué pour cela, car c'est lui qui, il y a 30 ans, en avait été l'architecte, et l'érection du petit bâtiment n'avait pas été mince affaire. On bâtissait en pierre à cette époque, aussi le temps exigé pour la construction avait été bien plus considérable que celui nécessaire au simple montage et assemblage pratique de nos jours. Calculée pour dix personnes elle paraissait superbe à nos anciens. Hélas, elle n'est plus, mais les quelques poutres et planches que l'on a pu sauver de la destruction complète, iront contribuer à l'installation d'un édicule modeste, mais des plus nécessaire aux abords immédiats de la cabane

numéro deux. Ainsi va le monde, mais si elles pouvaient parler ces braves poutres diraient sûrement qu'il n'y a pas déchéance et que toute œuvre utile et hygiénique est œuvre méritante.

Le gros événement, le seul à vrai dire du dernier trimestre a été la soirée de projections donnée le 4 novembre dernier au bénéfice de notre future cabane. Un nombreux public est venu prouver l'intérêt qu'il porte à l'œuvre éminemment philanthropique des refuges près des sommets. La montagne en hiver, les Alpes vaudoises, la vallée d'Anniviers et les Grisons aux alentours de Davos, le tout accompagné d'explications ou poésies, récits humoristiques, légendes et souvenirs historiques mettaient alternativement la note grave ou gaie, tel était le programme alléchant et varié entre tous.

A propos de photographies sachez que nous possédons dans la section toute une pléiade de braves, d'excellents, de généreux membres qui se font un plaisir de nous faire cadeau de nombreux clichés souvent merveilleux de finesse et de netteté, de sorte que nos collections augmentent de jour en jour en importance et ont acquis une valeur sérieuse. Il y a là du matériel en suffisance pour de nombreuses soirées de vendredi et de séances; aussi la lampe à projections ne chôme pas.

Heureux ceux qui ne font plus que des courses assises; il leur indiffère que les bondes des cieux soient ouvertes ou fermées. Qu'on puisse entendre de semblables paroles au club est bien la preuve que la guigne, dont je vous parlais dans une précédente chronique à propos des courses de section, a persisté ces derniers mois.

Les quelques courageux, cependant, qui n'ont pas craint d'affronter la pluie pour se rendre au Pigno d'Arolla, ont été bien inspirés. Ils ont pu terminer leur course dans de meilleures conditions qu'il ne semblait au départ. Pour aller au Pic de Linleux le temps était fort beau, mais la neige fraiche si abondante que bien peu sont arrivés au sommet. Quant à la Dent du Midi et au Giblona noyade complète. Une chose plus réjouissante par contre, c'est l'augmentation régulière et constante des membres de la section : nous approchons à grands pas des 600.

Lausanne, 25 novembre 1905. W.

Section Genevoise.

Quel chien de temps! Telle était la réflexion des malheureux clubistes qui, cet automne, sous la pluie implacable, déambulaient comme des âmes en peine, tous les dimanches après-midi, dans les rues de Genève, navrés, la figure couleur du temps, en voyant leurs beaux rêves de courses dans l'or des forêts d'automne et sous la douce clarté des soleils d'octobre, dispersés comme les feuilles tourbillonnantes qui achèvent leurs fols ébats dans la boue des chemins.

Peu de courses individuelles ; encore moins de courses officielles. Enregistrons une promenade au plateau de Tacul les 9 et 10 septembre, avec 8 participants et une course à la Dôle le 5 novembre, avec 28 participants, un temps douteux à l'aller et la pluie au retour.

L'événement capital de la saison a été l'inauguration du sentier d'Orjobet. Comme je fus empêché d'assister à cette cérémonie je laisse la parole à notre ancien chroniqueur M. Mærky dont le récit a paru dans la *Tribune de Genève*, au lendemain de l'inauguration.

« Il y a trois ans, presque jour pour jour, que M. Fontannaz proposait au Club alpin la création d'un nouveau sentier au Salève. La courte discussion qui s'ensuivit peut se résumer en ces mots : « Il faudra voir. »

« Une commission nommée séance tenante ne tarda pas à formuler un préavis favorable et l'assemblée générale unanime décidait en principe la création du sentier d'Orjobet que nous inaugurons aujourd'hui. Cette décision grosse de conséquences, heureuses pour le public, plus délicates pour la caisse, fut très discutée. Les uns étaient ravis de pouvoir en toute sécurité se promener en famille dans une région réputée dangereuse jusqu'alors. Les autres, craignant de favoriser des imprudences, redoutaient des accidents dont le Club alpin eût été responsable moralement. »

« Pour calmer toutes les craintes, des études sérieuses furent entreprises et des pourparlers interminables engagés avec les propriétaires des terrains. Des devis furent établis, un cahier des charges fut dressé. Enfin les travaux furent mis en adjudication et un entrepreneur fut choisi en la personne de M. Achard. »

« Restait la question financière. Une souscription fut ouverte qui en une seule soirée réunit le quart de la somme nécessaire. On pouvait donc aller de l'avant et l'entrepreneur se mit immédiatement à l'œuvre. »

« Le jour du Jeûne fédéral, le sentier fut livré au public ; nul doute qu'il ne soit bientôt des plus populaires. »

« Je n'entreprendrai pas d'en décrire les beautés ; une plume compétente l'a fait ici même. Disons toutefois que M. Achard a fait plus et mieux que ne l'exigeait le cahier des charges. La tâche qu'il a menée à bien est l'œuvre d'un artiste, ami de la montagne. »

« Hier dimanche, avait lieu l'inauguration. Par une pluie battante, une centaine de clubistes se dirigeaient vers le coquet village de Collonges. Qui a dit que la pluie abat les caractères les mieux trempés, ne connaissait pas le Club alpin, car la gaieté rayonnait sur tous les visages et la joie était dans tous les cœurs. »

« Arrivée à Collonges la colonne est reçue par des détonations de boites. Devant la mairie, M. Blanc, maire de la commune, entouré de ses conseillers, nous attend devant des tables chargées de rafraichissements et de pâtisseries. Il nous souhaite une cordiale bienvenue. M. Edmond Viollier, président de la Section genevoise, lui répond et la Section de chant entonne un chœur. »

« Nouvelle réception au Coin, puis nous commençons l'ascension proprement dite. La pluie a cessé, le brouillard est épais ; cependant la marche est lente ; il faut tout voir en détail, et la source qui, généreusement, nous a été cédée par M. de Beaumont, et le Trou qui souffle, etc. Arrivés aux Tables, un tonnelet nous attend et les coupes circulent, M. C. Fontannaz, au nom de la commission, remet le sentier au Club alpin par un excellent discours dont je tire ce qui suit :

« Par suite du mauvais temps, le travail n'est pas entièrement achevé ; cependant nous n'hésitons pas à vous le remettre tel quel, persuadés que les détails restant à achever le seront à notre satisfaction. »

« Personnellement, je ne veux pas terminer ma tâche sans exprimer ma vive gratitude à mes amis Delessert, Duparc, Buscarlet, Thury et Maerky dont le dévouement a été de tous les instants et

au-dessus des éloges. Merci aussi à M. Achard pour sa parfaite amabilité, son entente large des affaires et sa compréhension admirable de l'œuvre à créer. »

« M. Fontannaz est trop modeste. C'est bien à lui que revient, avec l'initiative, le mérite d'avoir mené à bien ce travail important. C'est aussi à M. Duparc qui fut son collaborateur de tous les instants. »

« M. Ed. Viollier, fait l'historique du sentier tel qu'il figure au commencement de ce récit. Il remercie tous ceux qui, de près ou de loin y ont collaboré de leur temps ou de leur argent. Il remercie les propriétaires qui généreusement nous ont cédé des droits sur leurs parcelles. Ce sont MM. Blanc, maire de Collonges, André Faurax, J. Dondieux, F. Bouchet, Guy, Jean Daudin, P. Mallinjoud, A. Pellet, J. Ravex, Mme Pictet-Cayla et M. de Beaumont. Il est juste que leurs noms soient connus du public. »

« M. Viollier remercie aussi tout particulièrement M. Delessert, géomètre, qui s'est chargé de faire le relevé complet des terrains ainsi que le tracé du sentier. C'est, dit-il, ma contribution au sentier, contribution qui représente un très long et minutieux travail. M. Buscarlet, notaire, qui a bien voulu nous aider de ses conseils et se charger de tous les actes à rédiger, mérite aussi des remerciements particuliers. MM. Balleydier, Baltassat et Mme Brandt de la Croisette, qui améliorent à leurs frais les voies d'accès, méritent aussi tous nos remerciements. »

« Il faut remercier encore l'Association des intérêts de Genève, le Club alpin français, les Gyms montagnards, la Fédération montagnarde, l'Arole, le Bluet, la Flora alpina et l'Union montagnarde qui nous ont apporté leur concours financier. »

« La Société *Le Genépi*, qui a acquis quelques bosquets d'arbres ombrageant le sentier, afin de les préserver de la hache des bûcherons, mérite aussi notre reconnaissance. »

« M. Achard n'est pas oublié, non plus que M. Charles Fontannaz, initiateur du sentier, et M. Chabloz, président du Genépi, qui a bien voulu dessiner la charmante carte de fête que chacun a admirée. »

« Après ces paroles, l'assemblée entonne l'hymme national. M. Blanc, maire de Collonges, remercie le Club alpin d'avoir, en

créant le sentier d'Orjobet, ajouté un attrait de plus à la commune et resserré ainsi les liens qui unissent les deux populations amies. »

« M. Sauvage, vice-président de la section de Paris, du Club Alpin Français, délégué à cette fête, célèbre l'alpinisme qui efface les frontières et qui permet de jouir des montagnes qui nous entourent, et qui sont bien à tous les alpinistes sans distinction de nationalité. L'assemblée entonne la Marseillaise et quelques chœurs patriotiques. Et bientôt nous arrivons dans la grotte d'Orjobet. Là, dans une étroite fenêtre qui sera bientôt connue de tous, M. le professeur E. Yung rappelle en termes vibrants le souvenir d'Horace-Bénédict de Saussure qui, en 1778, accompagné de son guide, François Orjobet, propriétaire du terrain, visita cette grotte pour la première fois et la décrivit au point de vue géologique. »

« Passons rapidement sur la collation de la Croisette, non toutefois sans remercier chaleureusement Mme Brandt qui voulut offrir le café à toute la colonne. Passons aussi sur la descente par les chemins les plus variés, tels que la Tine, les voûtes de la Corraterie, les Etournelles, etc., etc., et arrivons enfin au banquet qui, à 5 h., réunissait 170 personnes au restaurant des Sources, dans un pavillon construit *ad hoc* et admirablement décoré par les pensionnaires de M. Balleydier. Le menu fut copieux, comme vous le pensez, et bien servi, puis le premier appétit satisfait, M. Ed. Viollier, président, souhaite la bienvenue aux invités. »

« M. Duval, sénateur, qui a bien voulu honorer notre table de sa présence, nous souhaite la bienvenue en Savoie et nous félicite pour l'œuvre accomplie. En sa qualité d'ancien membre de notre section, il donne quelques conseils excellents aux jeunes, mais souvent téméraires varappeurs qui sont fréquemment victimes d'accidents dans ces parages et qui, non contents de s'exposer eux-mêmes, mettent encore en péril des pères de famille qui se dévouent pour aller à leur secours. Puissent ces sages conseils être entendus. »

« M. Sauvage, vice-président de la Section de Paris, veut bien nous adresser encore quelques paroles aimables, après quoi la Section de chant et quelques dévoués amateurs nous régalent de leurs productions, en attendant l'heure trop prompte où le train nous ramènera dans nos foyers. »

« Bonne et saine journée, en somme, malgré le temps peu favorable. Chacun en gardera un impérissable souvenir. »

« Laissez-moi, en terminant, vous citer cette phrase tirée du discours de M. Viollier :

« Et maintenant, petit sentier, ouvre-toi ; par tous les temps et en toutes saisons; ouvre-toi à tous, Genevois et Savoyards, jeunes et vieux, clubistes et simples promeneurs; que tous viennent te visiter; qu'ils apprennent en suivant ta trace à aimer notre cher Salève et, *puisque tous trouveront avantage ou plaisir à se servir de toi, puissent-ils te respecter et te conserver en bon état.*

Petit sentier, puisses-tu laisser à tous des souvenirs de beauté, de joie, de pureté, en un mot des souvenirs de montagne, c'est le vœu ardent que forme la section genevoise. »

Disons tout de suite le succès énorme qu'a eu le sentier parmi la population genevoise. Tous les dimanches et tous les jeudis et par tous les temps, une véritable procession gravissait le chemin et rentrait enthousiasmée de la promenade.

Disons également avec reconnaissance tout l'empressement mis par quantité de personnes étrangères au club, sociétés et groupes, à participer par une offrande aux frais d'établissement du sentier, de sorte que la contribution de la Section a pu être considérablement réduite.

Notons à ce propos le succès remporté par la soirée de projections destinée aux familles des clubistes (une innovation qui a pour une fois livré l'accès de notre local aux dames) et dont le produit a été affecté au sentier d'Orjobet. Ce soir-là les clichés de notre collègue M. Mazel qui illustraient des poésies de Rambert ont eu un grand succès, agréablement accompagnés qu'ils étaient par les productions musicales de clubistes et d'amis et amies du club.

Grande affluence à nos séances dans lesquelles on a successivement entendu le récit de la fête centrale à Engelberg par M. Bernoud, et les impressions d'un alpiniste allant à la fête des Vignerons par M. Hantz ; chacun aura pu savourer ces deux récits soit dans l'Alpina, soit dans l'Echo des Alpes. Un vrai régal littéraire nous attendait avec les deux travaux de M. le pasteur Balavoine, Alger et la Grande Kabylie, Biskra. Pourrons-nous les lire un jour? Espérons-le et, dans ce cas, ce jour-là, résonnera encore aux

oreilles de ceux qui l'ont entendue la voix du merveilleux lecteur qu'est M. Balavoine, qui fait valoir tous les détails de l'œuvre, en fait ressortir toutes les fines ciselures, en communique toute l'émotion qu'elle comporte ou toute la verve qui doit en jaillir.

Un travail fort apprécié a été la causerie littéraire de M. le pasteur Goth : L'Art dramatique en Suisse. Cette causerie a été suivie de la lecture d'un acte du Peuple vaudois de Warnery et de la Bûche de Noël de R. Morax.

Ce fut enfin dans notre dernière séance une promenade dans les Montagnes rocheuses, la grande forêt pétrifiée d'Adamana au Nouveau-Mexique sous la direction experte, documentée du président de la Société de Géographie M. A. de Claparède.

Dans la séance du 1er décembre le Comité de 1906 a été élu. Nous avons vu partir avec regret deux collègues dévoués, M. Hantz, vice-président et M. Miéville, vice-trésorier qui ont droit à toute notre reconnaissance pour les services qu'ils ont rendus à la section.

Voici la composition du Comité et des commissions pour 1906 :

Président :	MM.	Ed. W. Viollier.
Vice-Président :		Frank Archinard.
Tresorier :		Robert Marchand.
Trésorier adjt :		Louis Lagier.
Secrétaire :		Alfred Pasche.
1er secrétaire adjt :		Antoine Goldberg.
2me secrétaire adjt :		Alfred Lendner.
Bibliothécaire :		Charles Duperrex.
Bibliothécaire adjt :		Gustave Beauverd.
Econome :		Karl Weiglé.
Econome adjt :		Charles Fontannaz.
Membre adjoint :		Charles Maerky.
» »		John Langdorf.

Commission des collections :

A. Thomas (géologie).
C. Mærky (entomologie).
Alf. Archinard, (ornithologie, etc.).
G. Beauverd (botanique).
L. Loup (minéralogie).

Commission des courses :

L. Tardy.	F. Genecand.	Alf. Archinard.
G. Hoessner.	F. Graff.	Ern. Merz.
E. Dunand.	H. Grasset.	H.-L. Duchosal.
E. Steinmann.	E. Zorn.	K. Weiglé.
E. Leisenheimer.	A. Goldberg.	H. Déléamont.

Comité de rédaction de l'« Echo des Alpes » :

E. Thury. E.-A. Des Gouttes. Ch. Schüsselé.
G. Hantz. J. Cevey.

Suppléants : E. Berlie. C. Mærky. Th. Aubert.

Genève, Décembre 1905. A. P.

CHRONIQUE ALPINE

Le 26 juillet 1905, MM. Ed. Monod-Herzen de Paris et Ch.-M.-E. Gos de Genève sans guide, après avoir traversé le Grépon ont opéré la descente dans la face Nantillons. A partir de la cheminée Dunod jusqu'au C. P. à peu près.

Cette descente paraît s'être effectuée, il y a dix ans, par un Anglais et deux Guides. Gos.

N.B. — Le C. P. est un rocher que l'on trouve sur sa route en redescendant du Grépon un peu au-dessus du glacier des Nantillons. Les initiales rappellent une tentative d'escalade du Grépon faite, sauf erreur, par les guides Couttet et Paccaud qui les gravèrent sur le rocher à l'endroit où ils s'étaient arrêtés. De là le nom de C. P. donné à ce rocher. A Chamonix on prononce Ci Pi.

(Renseignements fournis par M. Aug. Cramer).

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE

Jahrbuch des schweizer. Alpenklub., 40e année, 1904—1905. — Publication digne d'un intérêt qui, nous l'espérons, ira

toujours grandissant. La première partie, consacrée spécialement aux récits de courses, est agrémentée de 94 illustrations en autotypie et en phototypie (ces dernières en hors texte) et d'une aquarelle de M. Bosshard reproduite par le procédé des 3 couleurs.

Les régions parcourues sont la plupart comprises dans les limites de la frontière suisse. Nous y voyons entre autres le nom de Meiringen. Dans un charmant récit le Dr Tauber nous fait partir de là pour aller à Chamonix « par monts et par vaux ».

M. Paul Montandon entretient les lecteurs du Jahrbuch de 3 premières dans la région du Grimsel. Les participants de la dernière fête centrale savoureront avec plaisir la notice de M. Hinder sur Engelberg et les montagnes qui l'avoisinent.

Faute de place nous passons sous silence plusieurs articles d'une lecture très captivante dont une analyse, si modeste soit-elle, risquerait fort de mener trop loin.

Qu'il nous soit permis d'en faire une simple mention.

C. Hermann, Dans le massif de Saleinaz. — Fr. Eymann, Excursions d'un touriste photographe de la catégorie des « führerlose ». — A. Hürner, Course d'hiver à l'Eiger. — Dr A. Bähler, La Bieligerlucke. — L. Lisibach, L'arête sud du groupe de l'Adula. — Dr A. Oehler, Ascensions dans le massif de Ferwall et de Siloreta. — Dr F.-A. Forel, Dr Lugeon et E. Muret, Les variations périodiques des glaciers des Alpes suisses, 25e Rapport 1904. — C. Egger, Une course le kodak en mains. — Dr A. Wäber, Dénomination des montagnes et cols du Valais avant le 19e siècle (avec reproduction de deux cartes de cette région, l'une de 1548, l'autre de 1682).

Citons pour terminer une série de courtes communications d'un genre très varié, une relation de voyage du Dr A. Fischer au Caucase en 1904 et le récit en français de notre collègue J.-E. Kern sur deux escalades dans le massif du Mont-Blanc.

Le supplément se compose des panoramas du Camoghé, du Mont Fallère, du Piz Bacone et du Gd Spannort pliés et présentés dans un portefeuille.

Nous souhaitons de voir le Jahrbuch trouver de nouveaux souscripteurs.

C. S.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES

Alpenzeitung, Deutsche, 1905-1906.

N° 13. — Une ascension du Vésuve, Dr H. HAMMER. — Le groupe de l'Adamello, H. STEINITZER. — La peinture alpine à l'exposition intern. des beaux arts à Munich en 1905. — Excursions dans le Steiermark, Kärnten, Krain et Küstenland, C.-A. BAUMGÄRTNER (6me partie). — Le Bietschhorn, Dr J. SIMON. — Sensations d'automne, Dr O. AMPFERER. — La vie dans les cabanes, Marie RHEINTHALER.

N° 14. — La paroi nord du Schrötterhorn, O. LANGE. — Le col Bernina, H. ANDRY. — Le Plankenstein, R. SCHEID. — Excursions dans le Steiermark etc. (7me partie). — Dans la vallée de l'Oetz, A. MAYOR-BERGWALD.

N° 15. — L'arête sud du Brandjoch, O. SEHRIG. — Excursions dans le Steiermark. (8me partie). — Souvenirs d'un skieur, Dr J. SIMON.

N° 16. — Prof. Mathias Schmid à l'occasion de son 70e anniversaire (nombr. reproductions de ses dessins). — Dans les Dolomites du Tyrol, H. GERBERS (1re partie).

N° 17. — Excursions dans le Steiermark. (9me partie). — Pour les skieurs débutants, H. HOEK. — Dans les Dolomites du Tyrol. (2me partie).

Alpenzeitung, Oesterr.

N° 696. — Le « Petit Buchstein » dans la vallée d'Enns. — De l'esthétique alpine, Dr E. DECREY.

N° 697. — Suum cuique, H. BIENDL ; Réponse à l'article « La femme et l'alpinisme ». — Une traversée de la « Pointe Zimba », E. GUTMAN.

N° 698. — Une première de la Predigtstuhl par la face nord, Fr. NIEBERL. — Courses en skis dans l'Arlberg, Fr. KLEINHANS. (1re partie).

N° 699. — Courses de haute montagne dans le massif du Mont Rose, Alfr. MARTIN. — Courses en skis dans l'Arlberg. (Fin).

N° 700. — Les trois tours et la Sulzfluh dans le Gauertal, Ed. PICHL.

Alpina, 1905.

N° 2. — Communications du Comité central. — Charles Edward MATHEWS, Dr H. DÜBI.

Bulletin Pyrénéen.

N° 53. — Un campement au Lac de Castel d'Abarca, Dr Ph. TISSIÉ. — La route géodésienne du Bat-Laëtouse, RAYSSÉ. — Voyage au Barranco de Mascun (suite et fin), Lucien BRIET. — De la Vallée d'Ayun à la Vallée de l'Onyon, Cap. R. — Association pour l'aménagement des montagnes, L. — Esquisse toponymique sur la Vallée de Cauterets, Alph. MEILLON.

Mitteilungen des deutschen u. österr. Alpenvereins, 1905.

N° 19. — Course d'automne à la Schöttelkarspitze (2050 m), O. JAEGER. — Trois courses d'arêtes dans les Alpes de Weissensee, L. PATORA (à suivre).

N° 20. — † Ferd. von Richthofen, Prof. Dr J. SCHOLZ. — Le Piz Julier, H. ANDRY. — Trois courses d'arêtes dans les Alpes de Weissensee (fin).

N° 21. — Ascension des « Latemartürme ». De la Watzmannhaus à St Bartholomä, J. BAUM.

N° 22. — Deux nouveaux passages dans les Alpes de Kühtai, Felix Fr. v. WERDT et Dr H. PFAUNDLER. — Erschliessung du Tian Schan.

La Montagne.

N° 9. — Championnat du Canigou, Dr GROS. — Une propagande en faveur du passage du St-Gothard au XVIIme siècle, H. DUHAMEL. — Le Pic Rouge de PAILLA, H. DE CURZON.

N° 10. — Le Cervin par l'arête de Z'Mutt, Ed. MONOD-HERZEN. — Le rhododendron dans les Alpes Maritimes, F. MADER.

Revue Alpine.

N° 10. — Le col de la Leisse et les Quecées de Tignes, W.-A.-B. COOLIDGE. — Aiguille de Pelens, V. DE CESSOLES. — Inauguration du Chalet-Hôtel du Glandon, H. FERRAND.

N° 11. — Le Col de Galest et le Col de la Galise, H. DUHAMEL. — Erratum : Col de la Leisse et les Quecées de Tignes.

Ski, 1905.

N° 3. — Une course en skis au Piz Sol, Dr Th. HERZOG. — Le meilleur système de skis pour la Suisse, E.-C. RICHARDSON. — Le ski dans le massif des Grandes rousses, D. R. MARTIN (suite). — Du Titlis au Dammastock, F. OTTO.

RAPPORT DU COMITÉ DE RÉDACTION DE L'ÉCHO DES ALPES

Exercice 1903 :

Le fait que les comptes de l'année 1903 n'ont été bouclés que très tardivement et diverses circonstances, dont la principale est la désorganisation amenée dans l'administration de l'Echo par des changements successifs de son personnel, ont fait différer la publication en son temps du rapport pour cet exercice. Les Comités de sections voudront bien nous en excuser et croire que la Rédaction actuelle fera son possible pour que pareille irrégularité ne se reproduise pas.

Afin qu'il n'y ait pas de lacune dans la série des rapports financiers, nous résumerons les comptes de 1903 avant de passer à ceux de l'exercice de 1904.

RECETTES :

Solde des exercices précédents	Fr.	2,909	20
Allocation du Comité central	»	1,000	—
2092 abonnements des sections	»	5,230	—
243 abonnements suisses et étrangers	»	1,028	70
Vente au n° et divers	»	96	95
Produit net des annonces	»	574	05
	Fr.	10,838	90

DÉPENSES :

Impression de 12 n^os^, bandes, etc.	Fr.	6,177	25
Clichés pour illustrations	»	2,033	35
Affranchissement postal	»	885	20
Frais du Comité de rédaction	»	352	50
Frais de l'éditeur, expédition, etc.	»	689	20
Solde à nouveau	»	701	40
	Fr.	10,838	90

Le déficit considérable accusé par ces chiffres fait de 1903 une très mauvaise année pour les finances de l'Echo, mais bonne pour nos abonnés puisqu'ils ont reçu plus que la valeur de leur abonnement. En effet, le volume de l'année compte 552 pages, avec un supplément de 7 pages (liste des courses individuelles) et 96 illustrations diverses, dont plusieurs hors texte et planches doubles. Le Comité de rédaction a dû parfois céder aux demandes des auteurs qui réclament un trop grand nombre d'illustrations pour leurs récits et ne lui laissent pas la liberté d'en faire un choix. Il n'y aurait pas grand mal à cela si nos ressources étaient moins limitées. Les dépenses du Comité ont surpassé aussi un peu la moyenne des années précédentes. Cela résulte de quelques frais exceptionnels occasionnés par la préparation de l'Index, l'achat et la reliure d'anciennes années de l'Echo en vue de compléter la série appartenant à la Rédaction, etc. En outre, l'exercice a subi l'effet d'une cause générale de déficit dont nous parlerons à propos de l'année suivante.

Exercice 1904.

Compte-rendu financier :

RECETTES :

Solde au 1er janvier 1904	Fr.	701	40
Allocation du Comité central	»	1,000	—
2225 abonnements des sections	»	5,562	50
252 abonnements étrangers	»	1,052	70
Vente au nº et divers	»	44	80
Produit brut des annonces	»	680	95
	Fr.	9,042	35

DÉPENSES :

Impression des 12 nos, bandes, etc.	Fr.	5,721	30
Clichés pour illustrations	»	730	15
Affranchissement postal	»	783	10
Frais du Comité de rédaction	»	179	—
Commission sur annonces	»	327	20
Frais de l'éditeur, expédition, etc.	»	730	65
Solde à nouveau	»	570	95
	Fr.	9,042	35

En sortant les soldes, on voit que les comptes de cette année bouclent par un déficit de fr. 130,45, déficit qui est en réalité moins fort, par le fait qu'une partie du produit des annonces n'était pas encore rentrée au moment du règlement des comptes, tandis que le courtage sur ces annonces avait été soldé. Il n'en est pas moins vrai qu'il y a déficit malgré tout le soin que le Comité a mis à réagir contre les fâcheux résultats de l'exercice précédent. Nous avons cherché à réduire les dépenses au minimum possible sans cependant porter atteinte à la bonne marche de notre publication; mais nous ne pouvons pas réagir contre le fait que tandis que les frais augmentent proportionnellement au nombre total des abonnés, les ressources du Comité ne suivent pas une marche ascendante parallèle, une partie des recettes restant fixe; c'est le cas de la subvention du Comité central, qui est de 1000 francs depuis bien des années. Alors qu'elle était largement suffisante autrefois pour permettre de servir aux membres des Sections romandes l'abonnement à prix réduit, elle se trouve aujourd'hui répartie sur 2250 abonnés. Il en résulte que le prix de revient d'un abonnement dépasse actuellement de 20 centimes le prix de vente. Il est vrai qu'une partie de cette différence est comblée par le produit des abonnements étrangers et celui des annonces, ressources aléatoires et qui ne croissent pas en proportion du nombre des membres des sections romandes.

Comme cette cause de déficit ne peut aller qu'en empirant avec l'accroissement du nombre des clubistes, nous ne voyons qu'une solution possible: demander au Comité Central de bien vouloir rendre la subvention proportionnelle au nombre des abonnés des sections. Ce ne serait qu'une faible augmentation du chiffre actuel, mais cela garantirait l'avenir et permettrait de faire bénéficier les abonnés des sections allemandes de la réduction du prix d'abonnement, au même taux que pour les sections romandes. Les autres recettes supplémentaires serviraient alors au développement normal de la publication.

Pour ce qui est des annonces, il ne faut pas trop compter sur cette ressource; à moins de transformer l'Echo en un journal réclame, ce dont nous nous garderons, les annonces ne semblent pas devoir jamais être d'un grand rapport. L'essai fait d'employer

un courtier n'a pas répondu à notre attente et l'année dernière est plutôt inférieure aux précédentes comme produit net.

Volume. — Quoique inférieur comme importance au volume de 1903, celui de l'année 1904 dépasse encore, avec ses 460 pages, de 20 % le chiffre réglementaire, la moyenne des pages étant de 38 $^1/_3$ par numéro, au lieu de 32.

Illustrations. — Par raison d'économie, le Comité de rédaction s'est attaché à réduire le nombre des illustrations. En effet, il est possible de diminuer les dépenses de ce fait, sans porter préjudice à la valeur des récits. Quelques clichés de plus augmentent sensiblement les frais, sans que l'intérêt d'un article croisse dans la même mesure. C'est ce que les auteurs ne comprennent pas toujours ; ils attachent parfois plus d'importance au nombre des illustrations qu'à leur valeur artistique ou simplement documentaire. Il y aura lieu d'examiner s'il ne serait pas préférable de renoncer aux autotypies tirées dans le texte même et de donner plus d'importance soit aux planches hors texte, soit aux croquis au trait.

Nous avons dû nous borner cette année aux reproductions en autotypies et zincographies, au total 52 illustrations diverses. Cependant nous avons eu la bonne fortune de pouvoir livrer une belle phototypie hors texte, offerte gracieusement aux lecteurs de l'Echo par la Société des Arts graphiques, Sadag, cliché exécuté par son directeur M. Thévoz pour l'ouvrage de D. Baud-Bovy : A travers les Alpes. Nous voudrions pouvoir donner plus souvent des planches aussi artistiques ; mais c'est toujours le côté financier de la question qui nous arrête.

Auteurs et correspondants. — Le volume de 1904 contient 32 articles signés des auteurs, comprenant 18 récits de courses ou descriptions et 14 articles de variétés, études d'alpinisme, question des cabanes, poésies, compte rendus de courses, etc. Tous ces articles sont originaux, sauf la reproduction d'un ancien récit de course de M. Viridet en 1833, intéressant pour l'histoire de l'Alpinisme. Un article signé ne porte pas d'indication de Section. Les 30 autres articles se répartissent ainsi entre les sections : 19 proviennent de la Section Genevoise, 8 des Diablerets, un de chacune des Sections Chaux-de-Fonds, Neuchâtel, Jaman, un de Monte-Rosa en collaboration avec Diablerets. Nous avons le plaisir de constater

que la Section des Diablerets a repris cette année, le rang auquel elle a droit en collaborant largement à la rédaction de l'Echo. Nous désirons vivement voir les autres Sections apporter leur part de travail à l'œuvre commune et ne pas se désintéresser de la rédaction.

Ce relâchement, que nous regrettons et contre lequel nous ne pouvons rien, s'est manifesté en particulier dans l'envoi des chroniques trimestrielles. Trop souvent nos correspondants, malgré les avis de la Rédaction, ont laissé passer leur tour. On ne peut cependant pas croire que pendant 3 mois il ne se passe rien d'intéressant au sein d'une section ou dans son champ d'excursion. Sur les 28 chroniques que devaient fournir les 7 sections romandes, l'Echo en a reçu 14, soit la moitié. Celle de Genève seule figure au complet ; Moléson a envoyé 3 chroniques ; Chaux-de-Fonds, Diablerets et Jaman chacune 2 ; Neuchâtel une seule, et Monte-Rosa aucune. D'autre part nous avons eu deux fois des lettres intéressantes de la Suisse allemande, de notre fidèle correspondant de Glaris, M. Kollmus.

Quant aux petites notes de chronique alpine, seul un membre de la Section genevoise a bien voulu en adresser à la Rédaction. Nous avons dû y suppléer par quelques coupures de journaux. Les articles bibliographiques proviennent tous des membres de la Rédaction qui se sont réparti la revue des publications. Une innovation a été de publier, aussi régulièrement que possible, le sommaire des périodiques reçus en échange de l'Echo, en attendant d'en faire un compte-rendu plus détaillé à la fin du semestre ou de l'année.

Comité de rédaction. — Les changements dans le personnel de la Rédaction, trop fréquents en 1903 et très préjudiciables à la bonne marche de la publication, ont pris fin au mois de janvier avec le départ de M. Labarthe, remplacé par M. Ch. Schusselé. Réélus en novembre, MM. Th. Aubert, E.-A. DesGouttes, G. Hantz, Ch. Schusselé, E. Thury et Dr L. Weber forment le Comité actuel. Quant aux membres correspondants de la Commission, plusieurs ont été changés par leurs sections respectives, parfois sans que nous en ayons été avisés régulièrement.

Malgré quelques absences inévitables, le Comité a continué,

comme les années précédentes, à se réunir tous les mercredis soir; il a eu ainsi 50 séances, dont les procès-verbaux sont conservés, pour prendre connaissance de la correspondance, des travaux et notes envoyés, des publications échangées et discuter tout ce qui concerne la parution régulière des numéros.

La Rédaction s'est vue dans l'obligation, cette année, de refuser l'insertion d'un article, d'une valeur incontestable, mais qui contenait des attaques très personnelles contre un collègue et son guide. C'est d'autant plus regrettable que l'auteur aurait pu, sans rien enlever de l'intérêt de son article, supprimer certaines allusions blessantes qui auraient appelé des réponses inévitables. Le Comité a tenu bon afin d'éviter des discussions personnelles qui ne conviennent en aucune façon à notre publication. Le résultat a été la perte d'un excellent collaborateur que la Rédaction regrette vivement.

Un autre article a été retiré sans explication par son auteur, sur une observation de détail que nous lui avions faite, dans son intérêt, pensions-nous. Mais, en général, les relations du Comité avec ses collaborateurs et avec les Comités de sections ont été très agréables. Il en a été de même de nos rapports avec M. Jullien, notre éditeur, et MM. Kündig, nos imprimeurs, toujours prêts à répondre aux exigences de la Rédaction.

Dans un cas le Comité de rédaction a cru devoir prendre l'avis des sections: c'est lorsqu'il a proposé la suppression dans l'Echo des listes de courses individuelles. En effet, celles-ci n'avaient plus de raison d'être depuis qu'elles étaient publiées régulièrement dans l'*Alpina;* plusieurs sections y avaient déjà renoncé depuis longtemps et ces listes devenaient de plus en plus incomplètes. Aussi, toutes les sections ont-elles fini par donner leur adhésion à la proposition du Comité, mais pas sans quelques protestations individuelles.

Index — Il nous reste à dire à nos souscripteurs où en est la question de l'Index. Lorsqu'en 1903 le Comité de rédaction proposa l'élaboration d'un nouvel *Index de l'Echo,* la question reçut une approbation générale et la promesse d'un appui financier par un certain nombre de souscriptions fermes. M. Vassaux, de la Section des Diablerets, qui avait bien voulu s'en charger, se mit immédia-

tement au travail long et minutieux de préparer les fiches. Au commencement de 1904 déjà ce travail préparatoire était achevé ; il restait à faire une revision générale des fiches, les classer et éventuellement les compléter pour l'année 1904, avant l'impression. Mais à ce moment, le départ pour l'Afrique de notre collègue Ch. Labarthe, qui s'en occupait spécialement, puis une lettre de M. Vassaux déclarant que ses occupations l'empêcheraient dorénavant de continuer le travail, amenèrent un arrêt dans la préparation de l'Index. En outre, le peu de temps dont peuvent disposer les membres actuels de la Rédaction et surtout la brèche occasionnée dans les finances par le déficit de 1903 nous ont obligés à tarder à reprendre le travail. Mais ce n'est qu'un renvoi et nos souscripteurs n'y perdront rien, puisque nous espérons pouvoir ajouter à l'Index la matière de une ou deux années de plus que celles annoncées. Nous les prions donc instamment de prendre patience encore quelque temps.

En résumé, si l'administration de l'*Echo*, en 1904, a pu donner lieu à quelque critique, en particulier en ce qui concerne la participation des sections à l'œuvre commune, la marche générale peut être considérée comme normale. Quand à la valeur des articles publiés et l'intérêt que peut avoir notre publication, ce n'est pas au Comité de rédaction à se prononcer, mais bien à nos collègues des sections romandes, qui doivent se souvenir que l'*Echo* est leur organe, et que celui-ci ne vaut que ce qu'ils le font eux-mêmes.

Pour le Comité de rédaction :

E. Thury, *président*.



